

LiRE **magazine** littéraire

Polémique

**PASCAL
BRUCKNER**
n'est-il qu'un
provocateur ?

NUMÉRO SPÉCIAL

ARTHUR RIMBAUD

Au-delà du mythe

L'UNIVERS

Pascal Quignard

PHILOSOPHIE

Le ressentiment
selon Cynthia Fleury

EXTRAITS EXCLUSIFS

David Foenkinos
Le Marsupilami

Octobre 2020 - www.lire.fr - 6,90 €

L 19817 - 489 - F: 6,90 € - RD





“APRÈS SON CHEF-D'ŒUVRE
NÉ D'AUCUNE FEMME,
FRANCK BOUYSSSE
FRAPPE TRÈS FORT.”
FRANÇOIS BUSNEL
LA GRANDE LIBRAIRIE

“Le récit lumineux des liens
indéfectibles unissant une fratrie.”
LE MONDE DES LIVRES

“Un récit choral aux allures de parabole.”
TELERAMA

“Le Cormac McCarthy français.”
LE FIGARO MAGAZINE

“Son texte le plus incandescent.”
LE JDD

“Délicieusement déroutant.”
LIRE

“Impossible à lâcher. Magistral.”
LE PARISIEN

“Somptueux, une claque.”
FRANCE DIMANCHE

“Un véritable feu d'artifice littéraire.”
PARIS MATCH

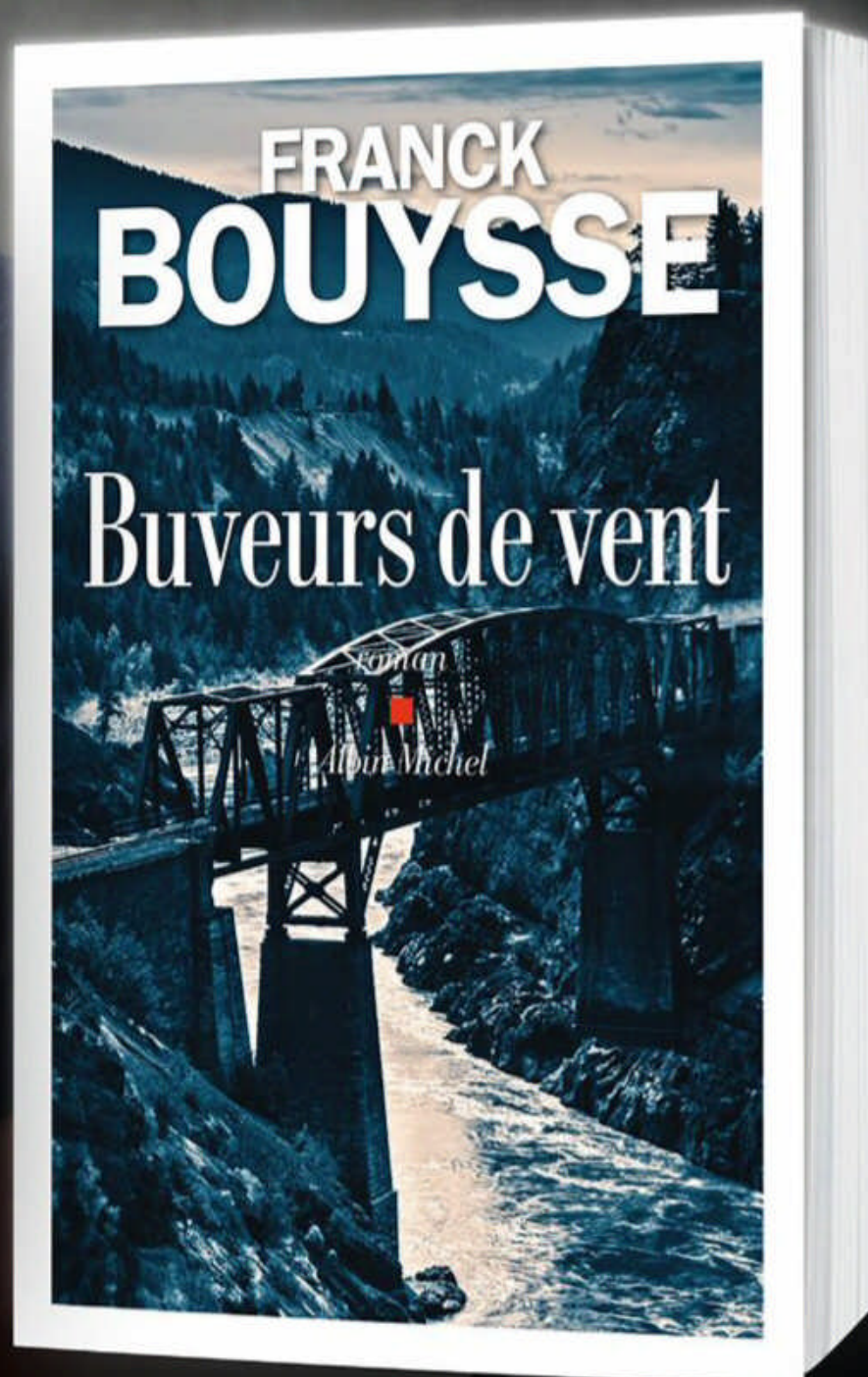


Photo auteur : © Mathieu BOURGEOIS / Opale

 Albin Michel

LiRE

magazine

littéraire

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
Barbara Cassin par Claire Chazal

L'ACTUALITÉ 13

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 34
Pascal Quignard

LE DOSSIER 38
Arthur Rimbaud, au-delà du mythe

LE PORTRAIT 60
Pascal Bruckner

L'ENQUÊTE 64
Les livres à la radio et à la télévision

LE CAHIER CRITIQUE 71

- L'événement : Hélène Cixous 72
- Littérature française 78
- Littérature étrangère 84
- Fantastique/Romance/Polars 94
- Jeunesse/Bande dessinée 96
- Classiques/Études littéraires/Poésie 102
- Essais/Documents 104

LA VIE DES IDÉES 112

LA LANGUE FRANÇAISE 122

LES LIVRES DE MA VIE 130
Santiago H. Amigorena

LA CHRONIQUE DE

GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 37

SYLVAIN TESSON *Par les livres et par les champs* 59

CÉCILE LADJALI *À l'école des lettres* 70

MARYLIN MAESO *Philosophie* 111

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 120

PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 127

Couverture : Dadao

Ce numéro comporte une encart *Lire-Dicos d'or* et *Lire Magazine Littéraire* hors-série, ainsi qu'un encart *Psychologies*.

EN COUVERTURE



p. **6**

LE GRAND ENTRETIEN

BARBARA CASSIN



p. **38**

LE DOSSIER

ARTHUR RIMBAUD

L'ENQUÊTE p. **64**

LES LIVRES À LA RADIO ET À LA TÉLÉ





DE BAPTISTE LIGER

OFFRE

Pour beaucoup, il aura été la toute première fois – ou presque. Combien sommes-nous en effet à avoir été, adolescents, sensibilisés à la poésie par les vers d'Arthur Rimbaud ? La grâce de sa plume, son côté frondeur et sa vie tumultueuse ont constitué sa légende, qui nous touche particulièrement à l'âge dit ingrat et nous reste en mémoire toute notre vie. Il est ainsi toujours intéressant de replonger dans son œuvre, dont la richesse paraît plus grande encore avec les années, et qui ne s'est jamais démodée. Pour toutes ces raisons, nous rendons aujourd'hui hommage au créateur du *Bateau ivre*, à travers un dossier adressé aussi bien à ceux qui en ont quelques souvenirs lointains qu'à ceux qui connaissent sur le bout des doigts la moindre de ses rimes.

La contestation sera aussi à l'honneur dans ce numéro, avec l'évocation de quelques essais qui vont faire du bruit, bien au-delà du monde des librairies. D'un côté, Pascal Bruckner ne manquera pas de provoquer le débat, avec *Un coupable presque parfait*, décrivant une société où le mâle blanc sert désormais, à ses yeux, de bouc émissaire. De l'autre, Léonora Miano développe, dans *Afropea*, une « utopie post-occidentale et post-raciste » unissant l'Europe et l'Afrique. Si éloignés soient-ils, ces deux livres ont en commun de paraître chez le même éditeur, Grasset, qui, grand écart idéologique ou schizophrénie, publie dans le même temps le philosophe conservateur François-Xavier Bellamy et la féministe radicale Alice Coffin...

Au moment où les premières listes des grands prix commencent à tomber, il est difficile, enfin, de ne pas éprouver une tendresse particulière pour l'admirable roman graphique de Zidrou et Frank Pé – dont nous vous proposons un extrait dans ce numéro –, qui se sont réapproprié le célèbre personnage du Marsupilami. Mais, loin de l'humour de Franquin, le duo signe avec *La Bête* un magnifique mélodrame social dans la Belgique des années 1950, donnant tout son sens au terme « relecture ». Un mot décidément essentiel pour les amoureux des livres.

LiRE
magazine
littéraire

Société éditrice

EMC2 SAS
au capital de 325 000 euros
15, rue de la Fontaine au Roi,
75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris

Président/Directeur de la publication

Jean Jacques Augier

Directeur général

Stéphane Chabenat

Adjointe

Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction

Baptiste Liger

Rédacteurs en chef adjoints

Alexis Brocas, Aurélie Marcireau

Assistante de la rédaction

Sabine Dard

Direction artistique

Philippe Marchand/olo.editions

Maquette

Thomas Hamel, Élise Godmuse

Iconographie

Janick Blanchard

Secrétariat de rédaction

Meriem Djebli, Sébastien Cordin

Grand entretien

Claire Chazal

Chroniqueurs

Philippe Delerm, Cécile Ladjali,
Marylin Maeso, Gérard Oberlé,
Éric-Emmanuel Schmitt, Sylvain Tesson

Ont collaboré à ce numéro

Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll,
Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel,
Louis Chevallier, Philippe Chevallier, Camille-
Élise Chuquet, Jean-Pierre Colignon, Fabrice
Colin, Benoît de Cornulier, Léonard Desbrières,
Bruno Dewaele, Antoine Faure, Laëticia Favro, Ilan
Ferry, Fabrice Gaignault, Virginie Girod, Rafika
Hammoudi, Emmanuel Hecht, Anne Laffeter,
Louis-Henri de La Rochefoucauld, David Le Bailly,
Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot,
Vincent Malausa, Gladys Marivat, Gabrielle Martin,
Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory,
Jean-François Paillard, Pierre-Édouard Peillon,
Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert
Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov,
Christophe Rioux, Serge Sanchez, Juliette Savard,
Audrey Sovignet, Yoshihito Tajima, Camille Thomine

Partenariats et développement

Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Photogravure/Impression

Maury Imprimeur S.A. Malesherbes

Publication mensuelle éditée
par EMC2 SAS.

Siège social : 52, rue Saint-André des arts
75006 Paris

N° Commission paritaire : 0625 K 85621.

Dépôt légal : mois en cours.

ISSN n° 2728-6762.

Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire

Mediaobs : 01 44 88 97 79

Directrice générale : Corinne Rougé

Directeur commercial : Christian Stefani (93 79)

Publicité littéraire : Quentin Casier (97 54)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41

Diffusion : MLP

Lire Magazine Littéraire sur iPad !

Téléchargeable gratuitement
sur l'App Store, l'application
donne accès à toute l'actualité
littéraire en temps réel, ainsi
qu'aux anciens numéros de Lire
à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?

- Par voie postale :
15, rue de la Fontaine-au-Roi
75011 Paris
- Par courrier électronique :
redaction@lire.fr
- Sur la page Facebook du magazine :
www.facebook.com/
Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML



Audience mesurée par
AUDIPRESSE



NICK
NOLTE

ET

KALIPHA
TOURAY

CHARLOTTE
RAMPLING

ET

STELLAN
SKARSGARD

ALBA
ROHRWACHER

« ET SI LE CINÉMA
ÉTAIT LA MEILLEURE
ARME CONTRE LA FIN
DU MONDE ? »

LIRE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020



COMPÉTITION
FESTIVAL DE
DEAUVILLE
2020

LAST WORDS



ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR

JONATHAN NOSSITER

AU CINÉMA LE 21 OCTOBRE

LIRE
magazine
littéraire

STEHAL

PAPRIK

la

les films du sud

roi cinema

la

jour2photo

the party



À Paris, le 8 septembre 2020.

Barbara Cassin

« LA MORT EST CE QUI, DOUBLANT LA VIE, PERMET DE VIVRE VRAIMENT »

par Claire Chazal

LE LIVRE. On la rencontre à Paris, entourée des tableaux de sa mère, de son père, de ses propres toiles également. Chez la philosophe Barbara Cassin, académicienne depuis 2018, la mémoire familiale se dévoile sur les murs. Impossible de ne pas les mettre aujourd'hui en résonance avec son nouveau livre, au titre aussi beau que mystérieux, emprunté à Rimbaud : *Le Bonheur, sa dent douce à la mort. Autobiographie philosophique*. C'est que, après avoir consacré sa vie d'intellectuelle à l'étude du langage, à la philologie, à la pensée antique et à la traduction, Barbara Cassin a décidé de se raconter.

Le livre est passionnant, à la fois érudit et profondément humain. On y croise les grands esprits qui ont jalonné la vie de l'auteure : ses meilleurs professeurs, dont Jean Beaufret, René Char et Martin Heidegger, rencontrés quand elle avait 20 ans, mais aussi Jacques Lacan ou Alain Badiou. Mais on perçoit, surtout, d'où peut venir cette femme libre, belle et non conformiste : des parents très différents mais aimants, unis à jamais mais se disputant sans cesse ; un caractère opiniâtre qui

**ON PERÇOIT
ENFIN D'OÙ PEUT
VENIR CETTE FEMME
LIBRE ET NON
CONFORMISTE**

lui fera passer plusieurs fois l'agrégation sans jamais parvenir à entrer dans les cadres ; des origines juives aussi, qui apprennent à mentir pour sauver sa peau ; un mari qui est aussi bon et bienveillant que Barbara Cassin pourrait se montrer dure avec les autres. Il l'a changée, elle l'a accompagné dans une longue maladie et jusqu'au bout d'une agonie qui leur aura peut-être réservé, malgré tout, quelques éclairs de bonheur. Car la philosophe nous livre là, l'air de rien, une leçon de vie : celle de la conscience de la mort, qui nous donne chaque matin le sentiment heureux d'être au monde. Barbara Cassin a depuis longtemps fait sienne la phrase d'Arthur Rimbaud. ●●●



★★★★☆
**LE BONHEUR, SA DENT DOUCE
À LA MORT. AUTOBIOGRAPHIE
PHILOSOPHIQUE,
BARBARA CASSIN,
252 P., FAYARD, 20 €**

••• **Le Bonheur, sa dent douce à la mort est le fruit de discussions avec votre fils, Victor Legendre. Comment cette collaboration est-elle née ?**

• **Barbara Cassin** J'ai tout d'abord commencé à lui raconter ce que ma mère me racontait, quand elle me peignait – la couverture du livre est d'ailleurs un tableau de ma mère et, moi-même, je peins mes fils. Les choses se sont ainsi mises en forme et Victor, l'aîné, m'a aidée à restructurer le livre, et à le développer en me posant des questions quand je n'en disais pas assez.

Pourquoi avoir voulu prendre la plume aujourd'hui pour parler de votre vie ?

• **B.C.** Peut-être parce que je n'ai plus de comptes à rendre à aucun de mes pairs qui font, comme moi, de la philosophie antique. J'ai reçu la médaille d'or du CNRS, une récompense assez rare pour une femme, et je suis entrée à l'Académie française. J'ai toujours pu faire ce que je voulais : une revue de poésie murale, des recueils de poèmes... Toutes ces créations en filigrane ont parcouru ma vie de philosophe, que j'ai explorée dans *Homme, femme, philosophie*, écrit avec Alain Badiou. Mais, avec ce nouveau livre, je me suis autorisée à en faire du plein texte.

Cette « autobiographie philosophique » est truffée de références littéraires et philosophiques, mais aussi de différents aspects de votre vie, même intime, qui donnent des passages souvent bouleversants... Ce mélange des genres était-il volontaire ?

• **B.C.** Je me suis toujours interrogée : je ne suis pas normalienne ni agrégée, suis-je donc vraiment philosophe ? J'aime faire éclater les cases et remettre les choses qui sont au bord, au centre. Comme lorsque je me suis interrogée, pour mon *Dictionnaire des intraduisibles*, sur ce qui était difficile à

traduire, et pourquoi ; quels étaient ces mots qui n'étaient pas exactement des concepts ? Quand j'essaie de me maintenir fermement dans une case, je m'ennuie terriblement et ça ne donne rien. Tout ce qui fait ce *borderline*, j'en ai pris conscience comme quelque chose qui me représentait vraiment. J'ai donc voulu en parler.

« JE NE CROIS PAS EN LA VÉRITÉ, PAS PLUS QUE JE NE CROIS EN DIEU »

Avez-vous eu plaisir à écrire ce livre ? Vous a-t-il ouvert des portes ou réconcilié avec certaines choses ?

• **B.C.** J'ai pris du plaisir, oui, mais je n'étais pas en guerre. Je n'ai pas cherché à m'approprier des choses que je n'avais pas. J'ai toujours eu l'amour de mes parents, des uns et des autres. Le rapport aux langues a toujours été, pour moi, un terrain familier et heureux. Je n'ai donc pas eu à me réconcilier. Je me suis plutôt expliqué les choses à moi-même. Écrire ce livre m'a permis, par exemple, de comprendre pourquoi la discipline qui me convenait le mieux était la philosophie philologique grecque, qui, justement, s'intéresse aux choses mêmes, donc au texte, à sa matérialité. J'ai toujours aimé travailler sur la matérialité des textes et des langues. Traduire, c'est travailler sur ce qu'il y a entre les langues, les cultures, à partir des mots, pour les dire ou ne pas les dire.

Votre enfance fut marquée par la relation entre vos parents, à la fois pleine d'amour et non dénuée de

violence. Vous écrivez à leur sujet :

« *Ils ne se ressemblent pas : il y a le dandy et l'orpheline, l'obsessionnel mélancolique et l'hystérique sous contrôle.* » Vous vous y retrouviez entre ces deux personnalités ?

• **B.C.** J'étais très heureuse avec l'un, avec l'autre, et avec les deux ensemble. Il y avait une espèce d'intelligence partagée entre eux et un très grand amour monomaniaque qui m'a fondée. Mon père était d'une extrême gentillesse et ma mère était très présente. Elle s'occupait de moi tout le temps et m'a tout appris. C'est en la regardant faire que j'ai appris à peindre, à cuisiner. Mais je n'ai jamais oublié cette phrase qu'a eue mon père en voyant ma mère sortir nue de la baignoire : « *Voilà ce qu'est devenu l'amour de ma vie.* » C'était parfois très violent entre eux. Une violence dont j'ai récemment parlé avec ma sœur – mon frère est mort –, qui m'a confié que ça la terrifiait. Je n'ai pas l'impression que ça me terrifiait autant, parce que j'étais plus jeune. Je pensais que c'était ainsi que les parents se comportaient de manière générale.

N'aviez-vous pas peur que vos parents se séparent ?

• **B.C.** Non, ça ne m'a jamais traversé l'esprit. J'avais peut-être peur qu'ils se tuent, mais pas qu'ils se séparent !

Vous écrivez aussi : « Petite fille, je me dis qu'être adulte, c'est oublier que chaque geste, chaque mot est doublé du fait qu'on va mourir. » Vous n'étiez donc pas si insouciance...

• **B.C.** Non, je n'étais pas une petite fille insouciance. Mes enfants, mes petits-enfants ne le sont pas non plus. Quand ils me disent « *c'est beau, ça* », ce n'est pas de l'insouciance, c'est une prise avec le réel. Je pense que c'est plutôt maintenant que je suis légère ! Aujourd'hui, je me rends compte combien avoir survécu à la guerre,

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1947

Naissance à Boulogne-Billancourt. Pendant ses études de lettres et de philosophie, elle travaille déjà comme traductrice. Elle soutient en 1974 sa thèse sur un petit traité pseudo-aristotélicien contenant le *Traité du non-être* de Gorgias.

1984

Barbara Cassin est recrutée par le CNRS. Spécialiste des penseurs de l'Antiquité et de psychanalyse, cette passionnée de philologie montre, au fil de ses recherches, un grand intérêt pour le langage, la spécificité des langues et de la traduction.

2018

Le 3 mai, elle est élue à l'Académie française, devenant la neuvième femme à siéger sous la coupole. Six ans plus tôt, elle a été honorée par la même institution en recevant, pour l'ensemble de son œuvre, le Grand Prix de philosophie.

alors que beaucoup de membres des familles de mon père et de ma mère y avaient trouvé la mort, était un non-dit dans ma famille. On n'en parlait pas, on avançait, mais je devais en être imprégnée malgré moi.

Cette enfance a forgé votre appréhension de la vérité et du mensonge. Quel est, aujourd'hui, votre rapport à la vérité ?

• **B.C.** Je ne suis pas dans une quête de la vérité avec un grand V, avec l'idée qu'on la détiendrait. Je ne crois pas en la vérité, pas plus que je ne crois en Dieu. Je ne crois pas au singulier.

Croyez-vous à la sincérité, alors ?

• **B.C.** « Authentique » et « sincère », sont des mots très philosophiquement connotés. Je ne peux pas dire que j'aime le mot « authentique », qui est la consécration d'un terme heideggérien. L'authenticité est liée à l'enracinement. Mais « sincérité » est un terme magnifique, immédiat. On peut tout le temps parler sincèrement et dire des choses très contraires les unes aux autres en fonction de la personne à laquelle on s'adresse, de ce qu'on veut lui donner. Je ne suis pas sincère de la même manière avec chacun de mes enfants. Je suis sincère comme je suis insincère, usant des choses comme n'en usant pas. Cette phrase d'un grand mystique me convient très bien.

Vous évoquez de manière très touchante la maladie et l'agonie de votre mari, Étienne Legendre, mais aussi le couple que vous formiez, en union libre...

• **B.C.** Oui, je préfère la liberté à la vérité. L'amour fonctionne ainsi. Ce n'est pas un prêt pour un rendu, mais plutôt : « *Tu me rends libre, je te rends libre. Tu m'ouvres des mondes, je t'ouvre des mondes.* » Il m'a appris la bonté, alors que mon père lui avait dit que je pouvais être méchante.

Votre mari était-il l'ange et vous, le démon ?

• **B.C.** Étienne n'était pas un ange ! On n'avait pas la même manière d'ouvrir les doigts : j'ouvrais les doigts vers le monde et la nature, lui les ouvrait vers les autres. Je n'étais pas indulgente avec les autres, contrairement à lui. Je pouvais exprimer et penser du mal des autres et être beaucoup trop exigeante. J'ai trouvé extraordinaire de vivre avec quelqu'un de bon, et je pense que



ça m'a peut-être rendue meilleure. C'était plus charmant, plus simple.

Dans le livre, vous décrivez tous ces petits moments d'espoir et de bonheur durant la maladie. Le titre est-il une référence à cela ?

• **B.C.** Non, le titre est une phrase de Rimbaud qui m'a habitée, révélée plusieurs fois dans ma vie. La première fois, c'était à Bodrum, lors d'un voyage en bateau avec mon mari et des amis. Je dormais, j'ai entendu un coq et je me suis réveillée avec cette phrase : « *Le bonheur, sa dent douce à la mort...* »

Faut-il comprendre que le bonheur s'accompagne toujours de la mort ?

• **B.C.** Je dirais plutôt que, quand on est heureux, la mort est apprivoisée. Alors, oui, on a conscience de la mort, mais elle est apprivoisée au chant du coq ! Avec le matin vient la lumière. Je ressens le bonheur de vivre tous les matins. Je lie cela au grec, où les mots « mortel », « lumière » et « parler » ont la même racine. Ces trois mots font l'homme, le mortel, et c'est ce que les dieux nous envient, car ils sont privés de mort. Zeus court de femme en femme, mais il s'ennuie ! La mort est ce qui, doublant la vie, permet de vivre vraiment.

Vous le ressentez de manière très forte quand vous accompagnez votre mari vers la mort...

• **B.C.** Oui, je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse être heureux dans ces moments-là, et pourtant nous l'avons été. Même lui, même nos enfants. C'est une preuve que le bonheur et la mort, d'une certaine manière, font la paire. C'est un vrai bonheur d'être humain donc mortel.

Quand votre passion pour Homère et la philosophie grecque vous est-elle venue ?

• **B.C.** J'ai fait du grec en classe de quatrième, et ça ne m'a jamais quittée. J'étais passionnée par l'idée d'une langue « autre ». *A contrario*, je ne trouvais pas l'anglais très différent du français. Lire Homère pouvait changer quelque chose dans la perception d'une autre langue, d'une langue autre, mais également dans tout ce que contient ce qu'on appelle littérature. J'ai en tête d'écrire un livre qui s'appellerait « Homère, philosophe » après une autobiographie philo-

sophique de ce genre, qui essaie de passer de l'anecdote à l'idée. Il y a des phrases chez Homère qui m'ont fait penser comme aucun philosophe. Je ne supporte pas la dichotomie selon laquelle la littérature ne penserait pas et que la pensée n'écrit pas.

Vous évoquez aussi la découverte de la philosophie en terminale par l'intermédiaire d'une professeure...

• **B.C.** Elle m'a ouvert la possibilité de faire quelque chose qui ne ressemblait à aucune autre discipline et qui s'autorisait toutes les questions. Dans ma vie, il s'agit toujours de liberté et d'ouverture. Je n'y avais jamais songé, mais il se trouve que la collection que je dirige chez Fayard s'appelle « Ouvertures »...

Cette professeure ouvrait des questions, mais y répondait-elle ?

• **B.C.** Non, car les questions suffisent à nourrir une pensée. Se rendre compte qu'on a le droit de poser des questions, c'est extraordinaire. La philosophie apporte cela. Et je trouve incroyable que l'on puisse en faire son métier.

Vous avez vécu Mai-68. Qu'est-ce qui vous a plu dans cette période ?

• **B.C.** J'ai eu l'impression de vivre, sur tous les plans. Je pouvais faire de la politique, faire l'amour, décider de la suite de la société ! J'ai totalement adhéré à l'esprit de 68. Et pas par rébellion contre ●●●

- mon éducation, parce que mes parents apprenaient en même temps que moi. Ils étaient eux-mêmes très libres et pas du tout réactionnaires. Ils aimaient la beauté, la culture, chacun à sa manière. Mon père était un homme très cultivé, il connaissait le latin et le grec, lisait *Science et Vie*, inventait des moteurs... Ma mère n'écrivait pratiquement pas, mais elle était inventive et avait une force de vie incroyable. Par exemple, elle a lu tout Proust en quelques jours pendant sa scarlatine.

Dans la foulée de Mai-68, vous faites deux rencontres très importantes : Martin Heidegger et René Char, deux personnalités très différentes et qui cohabitent néanmoins. Comment l'expliquez-vous ?

• **B.C.** Je pense que les faire se rencontrer était le but du séminaire du Thor, en septembre 1969. Il fallait que le Capitaine Alexandre [le nom pris par René Char dans *la Résistance*], puisse rencontrer Heidegger, dont on disait qu'il était nazi sans savoir vraiment dans quelle mesure. C'est sur fond de cette question que cette rencontre a eu lieu. Toute la pensée de Heidegger était-elle aimantée par le national-socialisme ou bien était-elle également compatible avec la poésie de Char ? Il y avait peut-être aussi un but plus affirmé de « dénazifier » Heidegger, surtout de la part du philosophe François Fédier, son traducteur, mais je ne cernais pas cela à l'époque.

Fédier y est-il parvenu ?

• **B.C.** Non, d'autant que Heidegger aurait voulu qu'on publie, après sa mort, ses

Cahiers noirs. Char pensait davantage qu'on pouvait parler avec lui et en apprendre des choses. Communiquer pour de bon sur le rapport entre philosophie et poésie.

Concernant Heidegger, avez-vous pu faire la différence entre l'homme et sa pensée ?

• **B.C.** Non, car les deux sont très liés. Ce séminaire m'a apporté beaucoup de choses. La plupart des philosophes de l'époque ont été heideggériens. Sa grille de lecture était celle à laquelle ils se sont toujours confrontés. Jean Beaufret, qui était l'introducteur de Heidegger et dont on dit qu'il était négationniste, disait : « *Un contre-torpilleur est avant tout un torpilleur.* » Cette phrase est très forte, car elle signifie que, lorsque Deleuze et Derrida se situent contre Heidegger, ils sont en réalité aussi heideggériens.

Êtes-vous partisane de la séparation entre l'homme et l'artiste ?

• **B.C.** Non. Je préfère prendre tout en bloc et m'interroger. Je ne rejeterai jamais une œuvre à cause du passé de son auteur. Je me demanderai plutôt : « *Comment est-ce possible ? Comment la philosophie peut-elle autoriser cela ? Comment, d'une certaine manière, le provoque-t-elle ?* » Ce qui m'amène à la phrase d'Hannah Arendt : L'amour des tyrans est une « *déformation professionnelle des philosophes* ». C'est pourquoi elle refuse de dire qu'elle fait de la philosophie politique. À travers le dialogue entre Char et Heidegger, j'ai mieux compris mon positionnement entre les deux. Je m'intéressais à Heidegger en

tant que philosophe, alors que c'est le poète qui m'intéressait en René Char.

D'ailleurs, par la suite, vous vous situerez toujours « entre deux » dans vos travaux...

• **B.C.** Oui, avec ce souci de ne pas être assignée à résidence. Quand je fais des glossaires de l'administration française pour les migrants, je travaille sur ce qu'il y a « entre », soit la différence entre ce que peut demander l'administration et la perception que peut en avoir, par exemple, un migrant malien. Que se passe-t-il entre les deux langues, les deux cultures ? C'est ce qui m'a amenée à m'intéresser à la traduction, et c'est maintenant que j'ai écrit ce livre que je peux vous l'expliquer, car il m'a permis de le comprendre.

Par votre travail avec les adolescents psychotiques, vous découvrez aussi une autre facette du langage...

• **B.C.** Oui, cette expérience est celle d'une langue radicalement autre, celle de la psychose. Elle a corroboré mon intérêt pour la traduction. Une traduction n'équivaut pas une autre, c'est un travail de créateur. Même pour la philosophie, où il a fallu parfois inventer des concepts.

Il y a peu de femmes philosophes et académiciennes, comme vous. Avez-vous eu le sentiment de devoir vous battre dans ce milieu très masculin ?

• **B.C.** Je suis très heureuse d'être une femme. Je l'ai toujours vécu comme un atout. J'ai le souvenir de conversations avec Alain Badiou, où je lui disais que nous,

LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL



LE DIABLE ET L'AVOCATE

« *Le seul réel dans l'art, c'est l'art.* » Voilà la phrase de Paul Valéry que Nathalie Rheims place en exergue de son vingt et unième livre. Il a pour titre *ROMAN*, en lettres capitales, pour entretenir le suspense et brouiller les pistes. Mais, très vite, les choses

s'éclairent : l'auteure veut parler du réalisateur Roman Polanski et, surtout, de son œuvre. S'il n'est présent que par son prénom, c'est pour mieux nous faire comprendre qui fut ce petit garçon survivant du ghetto de Cracovie, qui, après le destin tragique réservé à Sharon Tate, sa compagne d'alors, assassinée par les membres d'une secte, deviendra l'idole de Hollywood. Le sort s'acharne, et, pour Nathalie Rheims, une évidence s'impose : le diable, ce Méphistophélès qui orne la couverture du livre, a toujours été une sorte de double pour Roman. C'est dans un monde dominé par

le Malin que le cinéaste a puisé pour réaliser ses plus grands films, œuvres nécessaires qui imposent que le nom de Polanski soit prononcé lors d'une cérémonie des Césars le récompensant. C'est contre le silence que s'insurge Nathalie Rheims, sans vouloir museler, bien sûr, la parole de femmes exprimant leur peur. L'auteure souhaite que tout le monde soit entendu et prend la défense d'un artiste sans acrimonie, et avec un certain courage.

★★★★☆

ROMAN, NATHALIE RHEIMS,
156 P., LÉO SCHEER, 16 €



femmes, accouchons, ce qui est une expérience indépassable. Comment vouloir envier les hommes ? Je n'ai jamais souffert d'être une femme, car mes parents m'ont toujours mise à l'aise en tant que telle, malgré leurs préjugés. Je suis à la fois féministe et femme. Car, bien entendu, il y a encore des choses insupportables. J'ai fondé la *Revue des femmes philosophes* de l'Unesco. Le dernier numéro est titré « Intellectuels, philosophes, femmes en Inde : des espèces en danger », et c'est de plus en plus vrai. Ce qui m'intéresse surtout, c'est le féminisme international. Il y a certes des choses à faire en France, avec la parité notamment, mais ailleurs il y en a encore plus. Pour moi, être engagée féministe, c'est s'engager pour que les choses se transforment aussi ailleurs.

Comment vous sentez-vous à l'Académie française, entourée d'hommes sous cette coupole ?

• **B.C.** Tout le monde est tellement attentif ! Je n'ai jamais vu des gens aussi polis et courtois, c'est magique. C'est une compagnie, au sens historique du terme.

Pour finir, on sent aussi, en lisant votre livre, que vous entretenez un lien très fort avec la nature...

• **B.C.** Oui, et c'est très grec ! Nous sommes immergés dans le cosmos, nous en faisons partie. J'adore voir le monde, le mesurer du regard. Je me sens bien dans l'ouvert, la lumière. Je suis toujours très bien dans la nature, mais rarement en ville. Je supporte très mal d'être dans un appartement, même si j'adore Paris, m'y balader le soir, à la tombée de la nuit, au moment où l'on est dans le mouvement du cosmos.

Propos recueillis par Claire Chazal

Photos Éric Garault pour Lire Magazine Littéraire

**TOULOUSE
POLARS
DU SUD**

**12^E
FESTIVAL
INTERNATIONAL
DES LITTÉRATURES
POLICIÈRES**

**9-10-11
OCT 2020**

Parrainé par
**Jean-Christophe
Rufin**

avec les communes de Toulouse Métropole

www.toulouse-polars-du-sud.com

Logos: toulouse métropole, MAIRIE DE TOULOUSE, CNL, sofia, QUAI, YG, PEGARA, LIRE, SWA, culture 31, CCE, etc.

LiRE
magazine
littéraire

**1 AN
49€**

SEULEMENT

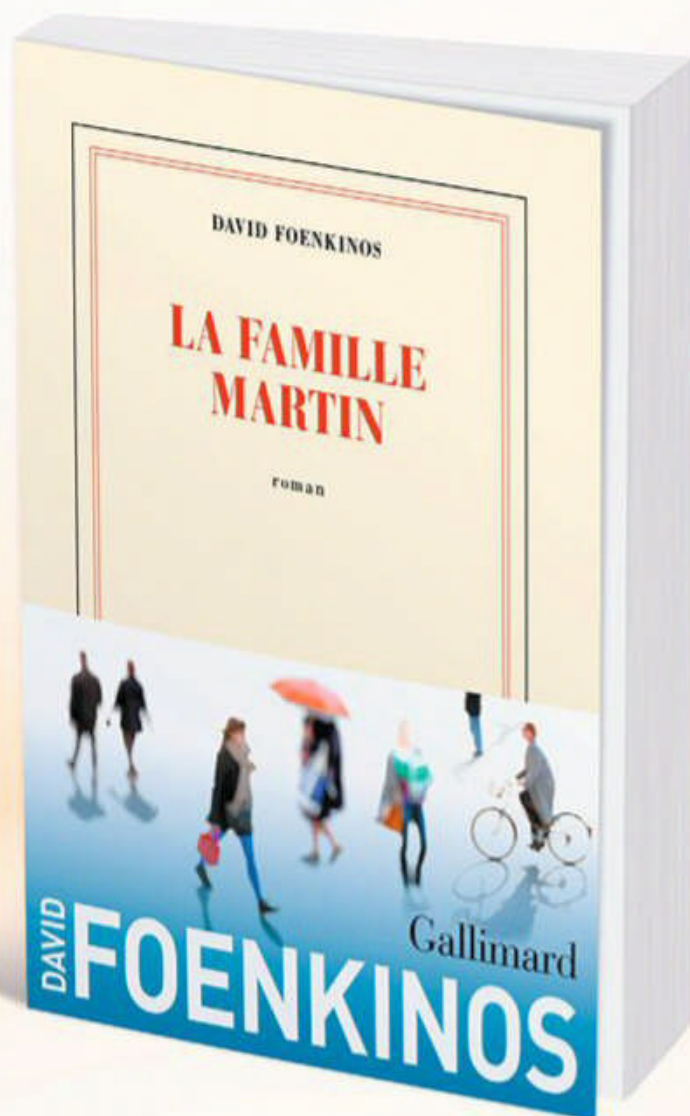


EN CADEAU

LE NOUVEAU ROMAN DE DAVID FOENKINOS

La famille Martin

David Foenkinos est l'auteur de dix-sept romans dont *La délicatesse*, *Les souvenirs* ou *Le mystère Henri Pick*. Son roman *Charlotte* a obtenu le prix Renaudot et le prix Goncourt des lycéens en 2014.



Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 45, avenue du Général Leclerc, 60643 Chantilly Cedex

E-mail :

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément, *La famille Martin* à 19,50€ et chaque numéro de LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE au prix unitaire de 6,90€.

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

CMLML489

L'ACTUALITÉ



Fabrice Caro est-il doué pour tout ?

Bande dessinée, littérature, cinéma : tout semble réussir à celui que l'on connaît aussi sous le nom de Fabcaro. Zoom sur l'actualité d'un homme aux multiples talents.

Fabrice Caro peut être heureux. À peine sorti, son troisième roman, *Broadway*, qui narre la crise existentielle d'un père de famille décidant de quitter femme et enfants pour vivre son rêve de comédie musicale à Broadway, est un succès public et critique. Après le singulier *Figurec* et l'excellent *Le Discours* – qui ne quitte pas le classement des meilleures ventes en poche depuis des mois –, l'écrivain ausculte de nouveau, dans cette fable acide, l'homme moderne et ses turpitudes. On y retrouve ce même goût pour l'absurde et les situations gênantes qui font le sel de ses bandes dessinées. Car Fabrice Caro n'est pas qu'homme de lettres : sous le nom de Fabcaro, il dessine aussi les névroses de monsieur Tout-le-monde.

Souvenez-vous du génial *Zai' zai' zai' zai'*. C'est encore le cas dans *Open Bar, deuxième tournée* (Delcourt), second tome d'une série aux saynètes incisives et drôles, paru juste avant l'été. Et, lorsque l'auteur ne décortique pas nos petites manies du quotidien, il aime également s'amuser avec les genres, comme dans *Et si l'amour c'était aimer ?*, hilarante parodie des romances à l'eau de rose. Oscillant entre absurde et humour noir, cet album, que vient de rééditer 6 Pieds sous terre, est une belle porte d'entrée pour quiconque ne connaît pas encore l'univers de Fabcaro.

De la page à l'écran, il n'y a qu'un pas, en tout cas pour Caro, qui voit son roman *Le Discours* adapté au cinéma. Réalisé par Laurent Tirard, à qui l'on doit notamment *Le Retour du héros* avec

Jean Dujardin, *Le Discours* suit les turpitudes d'Adrien, quadra coincé à un dîner de famille, attendant désespérément un texto décisif pour sa vie amoureuse et obligé de faire un discours au mariage de sa sœur. Présenté (virtuellement) au dernier festival de Cannes et projeté à celui d'Angoulême, ce film à la distribution alléchante (Benjamin Lavernhe, Sara Giraudeau, Kyan Khojandi) sortira en salles le 23 décembre. Succès annoncé ?

Ilan Ferry



★★★★☆

BROADWAY,
FABRICE CARO,
208 P., GALLIMARD/
SYGNE, 18 €



Marius Jauffret, fils de Régis.



Jonathan Werber, fils de Bernard.



Joe Hill, fils aîné de Stephen King.

Tu seras écrivain, mon fils...

Cet automne, trois fils de romanciers confirment ou révèlent à leur tour leur talent, éclairant la question de la filiation, entre désir d'émancipation et communauté d'esprit.

Comme une extension du domaine des familles, trois primo-romanciers français vont, en cette rentrée, chercher à se faire un prénom, puisque l'on connaît déjà leur patronyme. Ce sont Juliette Adam (*Tout va me manquer*, Fayard), fille des écrivains Karine Reyssset et Olivier Adam, Marius Jauffret (*Le Fumoir*, Anne Carrière) et Jonathan Werber (*Là où les esprits ne dorment jamais*, Plon). Essayiste et philosophe médiatique, Raphaël Enthoven s'est déjà forgé un prénom, mais citons tout de même son (faux) premier roman et (vraie) confession familiale : *Le Temps gagné* (L'Observatoire). Ajoutons-y l'Américain Joe Hill, fils de Stephen King, avec son *Carrousel infernal* (JC Lattès), et l'on trouvera un intérêt supplémentaire à cette liste : quelques-uns de ces ouvrages offrent un regard actuel sur une histoire ancienne. Celle des écrivains de père en fils.

Les Crébillon au XVIII^e siècle, Alexandre Dumas père et Alexandre Dumas fils au XIX^e siècle, Thomas et Klaus Mann au XX^e siècle : ces relations tumultueuses entre sacrées plumes font partie de notre patrimoine culturel. Plus près de nous, on trouve des rapports plus apaisés, voire complices : Kingsley et Martin Amis en Angleterre, John et Dan Fante aux États-Unis, Robert et Jonathan Littell en France et aux États-Unis. Dans *L'Homme de ma vie* (2015),

Yann Queffélec avouait ses complexes passés envers Henri, ce père écrivain célèbre. Alexandre Jardin, lui, dégomma son père Pascal, avant de révéler qu'il avait beaucoup inventé (*Le Roman vrai d'Alexandre*, 2019).

FAIRE LE LIEN

Six mois après le vibrant livre de Régis Jauffret sur son père (*Papa*, Seuil), c'est son fils Marius, né en 1989, qui entre en librairie. *Le Fumoir* est un récit qui s'est imposé après un internement en unité

CES RELATIONS TUMULTUEUSES FONT PARTIE DE NOTRE PATRIMOINE CULTUREL

psychiatrique. Il avait alors 25 ans, vivait dans un « désert affectif » – le père était « confiné dans sa vieille bibliothèque » – et entretenait une relation fréquente avec l'alcool, saupoudré de Valium. Un soir, écroulé sur la place des Vosges avec 2,5 grammes

d'alcool dans le sang, saisi de violents spasmes, il est emmené aux urgences à de l'hôpital Sainte-Anne. Il pense y rester une nuit, cela durera dix-huit jours. Sanglé à un lit de fer, assommé par les sédatifs, et avec pour seule échappatoire ce fumoir, à griller clope sur clope. Loin du simple récit autobiographique, *Le Fumoir* est un réquisitoire contre les internements forcés, et un portrait de celles et ceux avec qui le jeune homme a alors partagé ses jours, ses nuits, ses cigarettes. Marius Jauffret a entrepris l'écriture dès sa sortie de l'hôpital, « comme une commande à moi-même », avance-t-il aujourd'hui. Un « défi littéraire et personnel » qui lui a pris deux ans, pour « mettre tout sur la table » et « romancer » quelques visages et détails. Pourtant, cet autodidacte avait déjà écrit des livres, « jamais envoyés à aucun éditeur », « tous basés sur une expérience personnelle ». Par exemple, sur la révolution ukrainienne de 2014, quand, sur un coup de sang, il avait pris le car pour se rendre sur place.

C'est précisément dans ces coups de sang, de folie, et de tendresse sociale, que le lecteur fera le lien entre Marius et Régis Jauffret. « J'admire la force et le courage dont il a fait preuve, témoigne le père. Je suis fier qu'il ait écrit un si beau livre sur cette descendance aux enfers, suite à son internement abusif par des gens qui ne respectent pas le serment d'Hippocrate ». Avouant

« une relation lumineuse avec [son] père », le fils avait cependant craint son regard à la lecture du manuscrit achevé – « la peur qu'il ne me trouve pas à la hauteur ».

ÉCHANGES INCESSANTS

On parlera de recul au sujet de Jonathan Werber, 26 ans, dont le premier roman nous plonge à New York, en 1888. Là où les esprits ne dorment jamais ravira les passionnés de polar et les amateurs de magie noire. Le fils de Bernard Werber – lequel publie ce mois-ci *La Plainte des chats* (Albin Michel) – y relie deux histoires véridiques. D'une part, Leah, Margaret et Kate Fox, les « sœurs Fox », précurseurs du spiritisme. D'autre part, la célèbre Pinkerton National Detective Agency, la première agence de détectives privés créée aux États-Unis, chère aux lecteurs de Dashiell Hammett (qui y avait d'ailleurs travaillé) mais aussi de *Lucky Luke*. Dans la réalité, cette agence n'a jamais enquêté sur le secret des sœurs Fox. Rusé, le roman l'imagine pourtant, avec son héroïne, une magicienne de rue, qui finit par travailler pour Pinkerton. En deux ans d'écriture, Jonathan « n'a jamais senti l'ombre du père, car il m'a toujours soutenu ». « La seule chose qu'il m'a transmise, c'est l'idée d'écrire pour le lecteur, de le garder accroché et investi », poursuit-il, lui qui arrive à la fiction littéraire après des études d'ingénieur et une formation de scénariste. Père et fils revendiquent des échanges incessants dans leurs travaux respectifs. « Il me dit souvent : "Ajoute des problèmes à tes personnages" », s'amuse Bernard, qui conseille ceci à son désormais confrère : « Quelle que soit ta fin, il faut que tu en trouves une meilleure. » Faut-il garder ou non le patronyme paternel lorsqu'on épouse la même vocation ? Cette question, Jonathan Werber se l'est posée. « À sa place, je ne l'aurais pas gardé », avoue son père, citant comme exemple le fils aîné de Stephen King, qui signe du pseudonyme Joe Hill depuis sa première parution – quand le cadet, devenu lui aussi écrivain, signe de son vrai nom, Owen King.

AVEC OU SANS MASQUES

Le Carrousel infernal, le troisième recueil de nouvelles de Joe Hill, en comporte treize, dont deux écrites avec Stephen King. Il s'ouvre sur une introduction astucieusement intitulée *Tueurs de père en fils*, où l'écrivain de 48 ans retrace l'influence du père sur la construction de son univers, mais cite Bernard Malamud pour expliquer pourquoi Joseph Hillstrom King est devenu Joe Hill : « Une fois que vous vous êtes inventé, les histoires découleront naturellement de votre personnalité. » Plus efficace dans la nouvelle que dans le roman, Joe Hill prouve en tout cas, une fois encore, qu'il a trouvé sa propre voie.

Jauffret, Werber, King : avec ou sans masques, ces trois noms montrent les coulisses de relations père-fils devenues avec bonheur ateliers d'écriture.

Hubert Artus

★★★★★

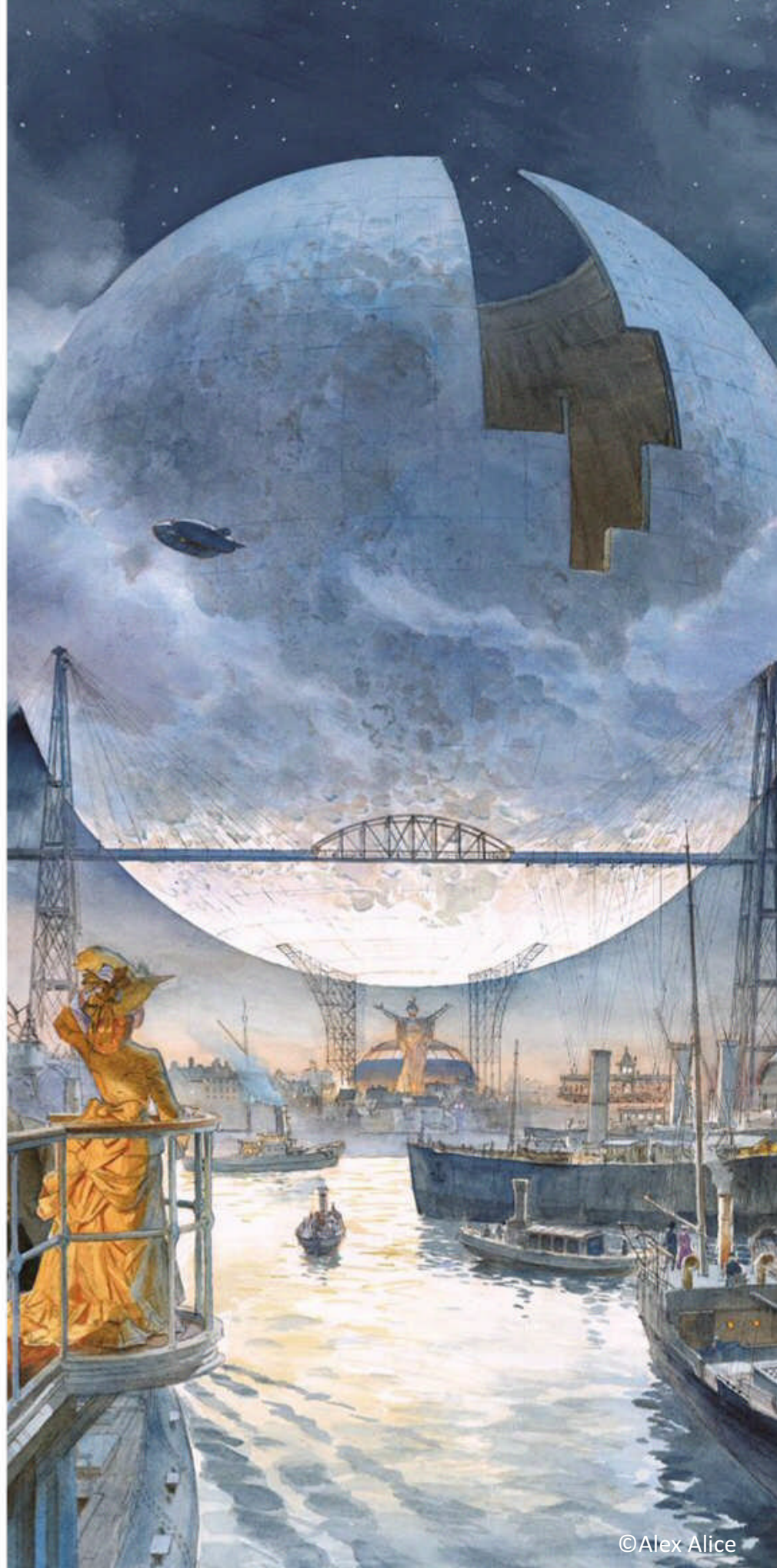
LE FUMOIR, MARIUS JAUFFRET, 192 P.,
ANNE CARRIÈRE, 17 €

★★★★★

LÀ OÙ LES ESPRITS NE DORMENT JAMAIS,
JONATHAN WEBER, 448 P., PLON, 21 €

★★★★★

LE CARROUSEL INFERNAL (FULL THROTTLE),
JOE HILL, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR MARIANNE FERAUD, 450 P., JC LATTÈS,
22,90 €



©Alex Alice

LA CITÉ DES CONGRÈS DE NANTES
DU 29 OCTOBRE AU 1^{ER} NOVEMBRE 2020

NANTES
UTOPIALES
FESTIVAL INTERNATIONAL DE SCIENCE-FICTION

WWW.UTOPIALES.ORG

Au nom du père

Notre collaboratrice

Sarah Chiche livre un roman poignant sur le deuil et sur sa vocation d'écrivain.

Un héritier éperdu d'amour, une orpheline irradiant de beauté et, dans l'ombre altière d'un château, leur nourrisson dans son couffin. Ce pourrait être la fin d'un conte, mais c'est le début d'une tragédie où se concentrent la rivalité de deux frères, la pression suffocante d'un clan et le venin d'une passion interdite. Après avoir tiré le fil généalogique de la folie maternelle dans *Les Enténébrés*, Sarah Chiche raconte ici la

famille de son père, né dans une richissime dynastie de médecins pieds-noirs et mort d'une leucémie foudroyante alors qu'elle n'avait que 15 mois.

Saturne dévoile dans sa brûlante nudité le terrible effondrement psychique face à la voracité des siens, puis la lente sortie des ténèbres à la faveur de l'analyse et de l'écriture. Dans un style enfiévré et tourbillonnant, auquel le présent de narration donne une teneur toute cinématographique, le récit s'achève par le visionnage d'un film Super 8 aux couleurs saturées. Alors le sombre mythe de la dévoration saturnienne peut se renverser in extremis en une promesse de Saturnales, où célébrer la renaissance, l'apaisement et le dialogue avec les morts.

Camille Thomine

SATURNE, SARAH CHICHE,
208 P., SEUIL, 18 €



La madeleine de Daniel

Notre chroniqueur **Daniel Picouly** revient avec un conte social et fantaisiste où l'esprit de Marcel Proust enchante la banlieue rouge.



Mars 1964, Orly. Million est une « cité ton sur ton : construite en briques rouges, dans une ville rouge de Banlieue Rouge ». Ici vit le narrateur, adolescent et élève en 3^e B. Ce matin-là, il veut en mettre plein la vue à son professeur de français, qui « parle le Proust couramment ». Il va lui remettre sa rédaction, dont l'entame est : « *Longtemps, je me suis couché à plusieurs. Chez nous, on est au moins deux par lit. Pas étonnant ma mère a eu treize enfants.* » Mais, ce matin-là, l'enseignant n'est pas là. La journée promet d'être longue... Le

garçon, lui, ne tient plus. Trois mois que cela dure. Depuis que, dans une librairie, il a rencontré une « *Albertine en vrai* ». Il ne l'a jamais revue, mais il ne pense plus qu'à elle. Pour elle, il s'est plongé dans Proust, persuadé que, pour la revoir à Orly, il lui faut aller au bout de *La Recherche*. Comme lui, tous les collégiens du monde se sont passionnés pour une matière dans le seul but de séduire une fille.

Dans *Longtemps je me suis couché de bonheur*, Daniel Picouly revient sur le terrain autobiographique qu'il avait arpenté dans *Le Champ de personne* (1995). Avec gouaille, tendresse et appétit romanesque, il dépeint la vie banlieusarde des années 1960 et souligne la puissance de la culture.

Hubert Artus

LONGTEMPS JE ME SUIS COUCHÉ DE BONHEUR, DANIEL PICOULY,
336 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

HORS-SÉRIE LIRE DICOS D'OR



**5 MINUTES
PAR JOUR
POUR NE
PLUS FAIRE
DE FAUTES**

Soyons modestes : ce serait une faute en soi de dire qu'au quotidien on ne fait pas de fautes de français ! En association avec les Dicos d'or, qui font ici leur grand retour, *Lire* vous propose une édition spéciale pour remédier à ces petites erreurs que nous sommes tous susceptibles de commettre. Grâce à ce numéro hors-série, vous pourrez réviser les grands principes de notre langue,

à travers différents chapitres illustrés évoquant tour à tour les barbarismes, les solécismes, les pléonasmes ou les anglicismes. Il y sera aussi question des problèmes de genre (au sens lexical du terme) et des tournures exaspérantes. À vous, maintenant, de savoir si le mot « obsèques » est masculin ou féminin, s'il faut « présenter ses vœux » ou « souhaiter ses vœux », ou encore s'il faut écrire « prémisses » ou « prémices »...

3 QUESTIONS À TIFFANY MCDANIEL, PRIX DU ROMAN FNAC 2020



L'Américaine a été distinguée par les libraires et les lecteurs de la célèbre enseigne pour *Betty*, belle tragédie familiale et grande révélation de la rentrée.

Betty retrace la vie de votre famille. Comment ce roman est-il né ?

• **Tiffany McDaniel.** Il y a vingt ans, ma mère m'a fait une révélation au sujet de notre famille. Il était question d'abus sexuels et de racisme. J'avais 17 ans à l'époque. J'ai alors beaucoup parlé avec elle, mais aussi avec

d'autres membres de la famille, notamment ma grand-mère. Et j'ai utilisé la fiction pour raconter. *Betty* est mon deuxième roman publié, mais le premier que j'ai écrit.

Votre livre raconte une belle et grande histoire, mais il a aussi la sienne...

• **T.M.** Je me suis consacrée à ce roman durant un an, nuit et jour. En 2003, j'avais écrit une première version. J'ai ensuite envoyé mon manuscrit à des agents et à des éditeurs. Les premiers retours, au bout de six mois, étaient bons, mais l'histoire était jugée trop sombre. On m'a dit que ce serait plus crédible si elle était racontée par un homme ! D'autres voulaient que je sois plus romantique sur le rapport des filles au sexe et à l'amour. Alors que je raconte des relations traumatiques ! En plus de quinze ans, j'ai écrit dix-huit versions, toujours selon une voix féminine. Et ce n'est

qu'en 2017 qu'un éditeur prestigieux, Knopf, a accepté de publier.

Il tient à la fois du récit intime et du grand roman américain...

• **T.M.** J'ai voulu écrire l'histoire globale d'une famille, à travers le personnage de Betty, la cinquième des huit enfants de Landon Carpenter, un ouvrier cherokee (mon grand-père), et d'Alka Lark (ma grand-mère), une Blanche rejetée par sa famille pour avoir épousé cet Indien. Les raisons de ce mariage sont l'un des moteurs du récit. C'est une histoire globale, de 1909 à 1973, par laquelle j'aborde de nombreux thèmes : chaque génération, chaque frère et chaque sœur subit un interdit moral, social, racial.

Propos recueillis par H.A.



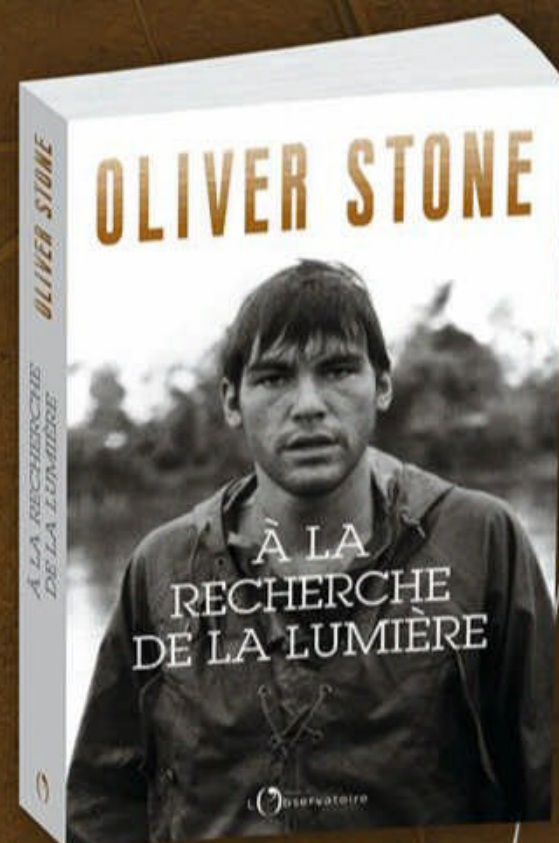
BETTY* (ID.), TIFFANY MCDANIEL, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE, 720 P, GALLMEISTER, 26,40 €

*La critique du livre est à lire dans notre précédent numéro.



LE LIVRE ÉVÉNEMENT DE L'AUTOMNE

*Scarface, Midnight Express, Platoon ...
Les Mémoires d'un monstre sacré
du cinéma américain.*



« Les maisons d'édition fonctionnent comme des systèmes politiques »

Figure emblématique du milieu littéraire de ces quarante dernières années, **Olivier Bétourné** signe ses *Mémoires*. En plus d'y raconter les maisons qu'il a fréquentées, voire dirigées (Le Seuil, Fayard, Albin Michel), il brosse un portrait de la République des lettres et décrit l'évolution du monde du livre. Entretien.



Que représentaient les éditions du Seuil lorsque vous êtes arrivé là-bas à la fin des années 1970 ?

• **Olivier Bétourné** J'ai été engagé en octobre 1978 en tant qu'attaché de direction littéraire, et je ne savais rien du métier. Je connaissais la maison par quelques livres de la collection « Politique » – dont les pensées de Mao Tsé-toung ! –, je savais aussi que le Seuil était un lieu d'engagement. Dans le catalogue, on trouvait nombre de titres témoignant d'une sensibilité tiers-mondiste, anticoloniale, féministe et écologique. En 1984, la direction a détecté chez moi je ne sais quelle prédisposition pour l'organisation, et on m'a parachuté secrétaire général. J'avais 33 ans et je devenais numéro 2 du Seuil ! Je m'occupais de la programmation des livres, je signalais les contrats, on m'avait confié également la responsabilité du juridique. Et, pour tout vous avouer, le juridique, je n'y connaissais rien [rires] !

Dans *La Vie comme un livre. Mémoires d'un éditeur engagé*, le Seuil apparaît comme un lieu de rendez-vous de toutes les idéologies, en particulier de gauche...

• **O.B.** Je suis entré dans une maison très structurée de ce point de vue. L'esprit deuxième gauche dominait, celui de Michel Rocard, et j'incarnais une sorte de renouveau générationnel avec des gens comme Olivier Rolin et Jean-Pierre Barou. Tous les trois, nous nous sommes naturellement confrontés à toutes les sensibilités que le Seuil avait accueillies au fil des années, nous qui avions été très politisés en Mai-68. Autrement dit, autour de la table du comité de lecture, on trouvait tout à la fois des représentants de la gauche rocardienne (Michel Winock et Jacques Julliard), un Jean-Marie Domenach plutôt conservateur, et nous, qui étions les héritiers d'un activisme issu de l'extrême gauche.

Les débats étaient absolument passionnants. Quel bonheur de s'engueuler dans un tel contexte !

Par ailleurs, vous décrivez cette maison comme une véritable structure politique. Et le mot « comité », tel que l'utilise le spécialiste de Robespierre que vous êtes, prend un sens bien particulier...

• **O.B.** Tout au long de mon récit, je m'efforce de regarder le monde qui m'entoure avec les yeux de celui que j'étais alors. Et, dans ces premières années, j'étais fasciné par ce que je découvrais. Le pouvoir intellectuel ! Au Seuil, lorsque j'y suis entré, le travail éditorial venait d'être organisé en trois départements : la littérature, les sciences humaines, les essais politiques et historiques. Ce découpage a été évidemment l'occasion de luttes fratricides que je raconte en détail, parce que le Seuil était le lieu par excellence de la lutte pour l'hégémonie intellectuelle en France. Qui aurait la prééminence ? Sollers ou le « Cadre rouge » ? Les structuralistes ou les historiens de la Nouvelle Histoire ? La gauche radicale ou la social-démocratie ?

En 1993, vous avez rejoint les éditions Fayard, tenues par le charismatique Claude Durand, dont vous faites dans votre livre un portrait haut en couleur...

• **O.B.** J'ai toujours pensé que les maisons d'édition fonctionnent un peu comme des systèmes politiques. Le Seuil, si l'on veut, c'est la démocratie parlementaire, Gallimard est un empire et, chez Fayard, nous vivions sous un régime de despotisme éclairé. J'ai appris la politique avec Claude Durand. Il s'identifiait complètement à François Mitterrand. Il fallait se mouler dans son système ! Je ne le remercierai jamais assez de m'avoir pris auprès de lui comme vice-président. Il m'a appris la politique, et l'édition est un métier politique aussi.

Vous êtes ensuite parti aux éditions Albin Michel, en 2006. En quoi cette enseigne est-elle différente de ce que vous connaissiez jusqu'alors ?

• **O.B.** Albin Michel, c'est le paternalisme XIX^e siècle mâtiné d'hypermodernité. Le couple Francis Esménard-Richard Ducousset incarne cette dualité. Et les résultats sont spectaculaires. Cette maison maîtrise comme nulle autre la dimension commerciale du métier. Quand je suis revenu au Seuil, fin 2009, en tant que PDG cette fois, je me suis souvenu de ce que j'avais appris là-bas. Cette leçon-là m'a été très utile aussi.

En quarante ans, qu'est-ce qui a fondamentalement évolué dans le métier d'éditeur ?

• **O.B.** Je vais vous décevoir : fondamentalement, pas grand-chose. Bien sûr, avec l'irruption du numérique, des réseaux sociaux, la globalisation de l'économie, tout va plus vite, l'instabilité domine... Et je n'envie pas mes successeurs ! Mais le travail reste le même : lire, juger ce qu'on a sous les yeux, décider, partager son enthousiasme, se battre pour défendre ses choix. Ce qui a changé le plus, au fond, sous l'effet de la concentration des structures de distribution, c'est le sort fait aux libraires. À la fin des années 1980, les librairies indépendantes représentaient entre 40 et 45 % du chiffre d'affaires de l'édition ; aujourd'hui, moins de 30 %. La pression qui s'exerce sur eux est terrible, sous l'effet de la montée en puissance des ventes en ligne et des grandes enseignes. Or c'est le libraire qui, le premier, nous permet de prendre des risques en matière de création.

Pour vous, qu'est-ce qu'un bon éditeur ?

• **O.B.** D'abord, c'est quelqu'un qui lit, qui a plus de goût pour les lettres que pour les chiffres. Mais un bon éditeur doit aussi savoir partager ses convictions, il est celui qui sait porter les livres qu'il a choisi de publier à tous les publics susceptibles de les lire. Et qui donne la priorité à l'offre sur la demande : on tâche d'imposer ses choix, on n'a pas l'œil fixé sur la liste des best-sellers ou le dernier *blockbuster* anglo-américain.

Quel est le livre que vous avez raté ?

• **O.B.** Pour avoir proposé un à-valoir insuffisant, j'ai loupé *Le Portail* de François Bizot. J'étais pourtant sur le coup, et je trouvais ce livre extraordinaire.

Quel est le livre que vous regrettez d'avoir publié ?

• **O.B.** Il y en a plusieurs, mais le plus douloureux, c'est *Germes* de Judith Miller, une journaliste du *New York Times*. Le livre s'est révélé plus que douteux du point de vue de la qualité des sources. Je m'étais embarqué dans cette affaire dans l'émotion du 11 septembre 2001. Et je l'avais payée cher, cette « enquête » qui en plus n'a pas marché [*rires*] !

Propos recueillis par Baptiste Liger



★★★★☆

**LA VIE COMME
UN LIVRE. MÉMOIRES
D'UN ÉDITEUR ENGAGÉ,
OLIVIER BÉTOURNÉ,
592 P., PHILIPPE REY, 25 €**

CONCOURS DE NOUVELLES

LA FRANCE

Adressez-nous vos textes **avant le 15 décembre**
à **contact@lafabriquedelacite.com**.

Vos nouvelles auront pour thème ou pour décor
principal **une ville moyenne française**
de votre choix.

1^{er} prix ——— 3000 €

DES VILLES

Jury présidé par
Aurélien Bellanger

*L'aménagement du territoire, Le Grand Paris
et Le Continent de la douceur*

Intrigue libre. 10 000 à 30 000 signes.

Règlement et informations sur :

www.lafabriquedelacite.com

MOYENNES

La Fabrique
de la Cité

LiRE
magazine
littéraire

Les mystères de l'Ouest

Institution du très chic 16^e arrondissement de Paris, la librairie Lamartine* cultive son héritage depuis près d'un siècle. Visite guidée.

Dans un passage de *Yoga*, Emmanuel Carrère évoque ses études au lycée Janson-de-Sailly mais oublie de répondre à cette question essentielle : achetait-il ses cahiers et ses stylos à la librairie Lamartine ? Janson est en effet indissociable de ce lieu emblématique du quartier, sis à quelques pas depuis bientôt un siècle. Enseigne chic mais accueillante qui fait aussi papeterie et maroquinerie, la librairie est menée de main de maître depuis 2003 par le charismatique Stanislas Rigot. C'est lui qui nous fait faire le tour du propriétaire en cette veille de rentrée scolaire où il attend la « meute » des parents se ruant sur les fournitures. La veille, ce n'était pas plus calme : Nicolas Sarkozy y signait le premier tome de ses Mémoires, et 350 exemplaires sont partis. Il faut maintenant préparer le lancement du livre d'Alain Juppé sur Jacques Chirac – à l'évidence, on croise ici plus souvent des hommes politiques de droite que des nostalgiques de Georges Marchais.

UN NOUVEAU SOUFFLE

Dans les rayons, on repère des livres de Jean d'Ormesson et le nouveau roman de Camille Pascal, écrivain star entre les quartiers d'Auteuil et de la Muette. Reprise il y a quelques années par les établissements Lavrut, qui réunissent « *de vieilles maisons parisiennes historiques* », Lamartine cultive son image BCBG. Mais, contrairement à ce que croient les mauvaises langues, le 16^e arrondissement n'est pas un repaire de vieux schnocks (enfin, même s'il y en a) : ce quartier très familial s'est rajeuni, et les livres pour enfants marchent ici très fort. Stanislas Rigot a par ailleurs insufflé un nouveau souffle à l'institution. Ayant installé une sono spécifique pour les animations, il organise toutes les semaines des rencontres qui affichent complet, où il reçoit des voisins (Bernard Werber, Anne Goscinnny, Sylvie Le Bihan...), des poids lourds de la littérature contemporaine



Voisin du prestigieux lycée Janson-de-Sailly, le lieu organise aussi animations et rencontres.

(Sylvain Tesson, Leïla Slimani, Karine Tuil) et des historiens tels Thierry Lentz ou Charles-Éloi Vial – le rayon histoire tourne lui aussi à plein régime. Parmi les invités de cette rentrée : Franck Bouysse, Amélie Nothomb, Camille Laurens... Ces soirées à succès sont filmées et visibles sur YouTube. Sur tous les fronts, Stanislas Rigot coordonne aussi un club de lecture, un prix littéraire avec le Livre de Poche et approvisionne plusieurs salons du livre et les fêtes des écoles du coin.

Terminons sur une anecdote personnelle : c'est ici, à la librairie Lamartine, que l'on a aperçu François Weyergans pour la dernière fois, alors qu'il avait quitté Paris et que plus personne ne savait ce qu'il devenait. L'académicien était chaussé d'étranges baskets et feuilletait un roman de Stendhal, l'air hagard. Quelques mois plus tard, on apprenait sa mort. Nul doute que son fantôme vient encore relire des classiques dans cet endroit hors du temps qui a su se moderniser sans renier son héritage.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Stanislas Rigot.



* 118 rue de la Pompe, 75116 Paris
Ouvert le lundi de 11 h à 19 h, du mardi au vendredi de 10 h 30 à 19 h, le samedi de 10 h 30 à 19 h 30
lamartine.fr



LA LIBRAIRIE LAMARTINE EN CHIFFRES

1926

Année de l'ouverture, à l'adresse actuelle.

325 m²

consacrés à la vente.

Environ

40 000

références disponibles.

Un chic type ?

Le diariste **Paul Léautaud** est connu pour ses envolées fielleuses et son amour des chats, beaucoup moins pour sa philanthropie. Le cru 1937 de son *Journal particulier* changera-t-il la donne ?

Son look de vieillard loqueteux, entré dans la légende, donne de Léautaud une image adoucie, presque débonnaire. Ce mauvais esprit était pourtant un homme à scandales, jamais loin de provoquer des polémiques. Ses coups de griffes au *Mercure de France* ou dans les pages les plus féroces du *Journal* lui ont valu bien des inimitiés. En politique, ses opinions antidémocratiques et élitistes ont fait jaser, tout comme ses inclinations pro-allemandes pendant la guerre et ses phrases douteuses sur les Juifs. Son franc-parler et ses positions libérales sur les questions de mœurs provoqueront une tempête à l'ORTF, où il passe en 1950 ; l'indignation est telle qu'un député montera au front à la Chambre pour se plaindre !

Côté privé, Léautaud a minutieusement documenté ses relations avec ses maîtresses Anne Cayssac et Marie Dormoy. Retirées du *Journal littéraire* à cause de leur obscurité, ces pages indiscretes seront publiées à part sous le titre *Journal particulier*. Le cinquième tome paraît aujourd'hui, sur l'année 1937. Âgé de 65 ans, Léautaud a du mal à bander mais son appétit reste intact. Marie Dormoy, hélas, est trop froide à son goût. Dépit, il se répand sur les femmes : « *Le plus sûr moyen d'être aimé d'une femme, c'est de la payer* », « *Quelle camelote que les femmes* », etc. Ces généralités ne l'empêchent pas d'être content quand la « *séance* » a été bonne, ni de faire preuve de romantisme. « *Comme on se moquera de moi ! Amoureux à mon âge, si jamais*



ce journal est lu ! » Preuve qu'il n'excluait pas la publication. Voilà qui apaisera les scrupules du lecteur-voyeur, à la fois ravi de découvrir ces pages inédites, et un peu gêné devant un tel déballage d'aspersions et de moiteurs.

Bernard Quiriny



★★★★☆

**JOURNAL
PARTICULIER 1937,
PAUL LÉAUTAUD,**
238 P., MERCURE DE
FRANCE, 18 €

Les plus beaux **ROMANS** de la rentrée sont **GRAPHIQUES !**



JUAN DÍAZ CANALES, TERESA
VALERO ET ANTONIO LAPONE

Le récit profondément
touchant, sur trois décennies,
du rêve américain
au féminin !



PIERRE-HENRY GOMONT

Le road-trip burlesque d'un duo
improbable, Einstein et son médecin
légiste, bien décidé à décortiquer
les mystères du cerveau le
plus célèbre de la planète !



JORDI LAFEBRE

L'amour n'a pas d'âge !
Et si vous deviez attendre
votre âme sœur toute une vie ?
Une comédie romantique
racontée de la fin... au début.

« L'amour est le thème central de *Mort sur le Nil* »

À l'occasion de la sortie de la nouvelle adaptation cinéma du classique d'Agatha Christie, le réalisateur **Kenneth Branagh**, qui y incarne Hercule Poirot, nous explique en quoi cette version de luxe mérite qu'on s'y embarque.

Tom Bateman, Annette Bening, Gal Gadot... *Mort sur le Nil* réunit un casting quatre étoiles. Qu'est-ce qui a motivé vos choix ?

Kenneth Branagh. En général, j'essaie de travailler avec des gens que j'admire, ce qui est le cas pour les acteurs de ce film. Je savais qu'ils avaient tous cette compassion et ce sens de la comédie qui forment les grands acteurs, et qu'ils pourraient me surprendre. J'avais vraiment hâte de les embarquer sur ce bateau, d'autant que – fait rare quand on tourne en Angleterre – le soleil était au rendez-vous !



Parmi les changements apportés par rapport au livre, on note l'arrivée de la mère de M. Bouc, interprétée par Annette Bening. Pourquoi avoir créé ce personnage ?

K.B. Michael Green a fait un très bon travail d'adaptation en changeant certains personnages et leurs fonctions. Le fait d'introduire les personnages de Bouc et de sa mère nous a permis d'explorer une facette différente de l'amour, qui est le thème central de *Mort sur le Nil*. La dynamique entre ces deux personnages était très intéressante, car elle synthétisait toute celle du livre.

C'est la deuxième fois que vous vous mettez en scène dans la peau d'Hercule Poirot. Avez-vous appréhendé votre personnage plus facilement dans *Mort sur le Nil* ?

K.B. Oui, car jouer pour d'autres réalisateurs m'a permis de me confronter à d'autres méthodes de travail. J'aime profondément les acteurs et j'adore les voir jouer. Cela a été d'autant plus enrichissant que j'ai pu participer activement à cette dynamique,



y être associé. J'ai eu l'occasion non seulement d'observer, mais aussi d'apprendre d'eux et, ainsi, d'évacuer totalement la pression !

***Mort sur le Nil* est souvent cité comme l'un des romans préférés d'Agatha Christie. Comment l'expliquez-vous ?**

K.B. À la lecture, on sent qu'Agatha Christie a mis beaucoup d'elle dans ce roman. Je pense que, comme tout un chacun, elle a connu des peines d'amour. C'est quelque chose que l'on ressent parfaitement dans le film, à travers la manière dont le scénariste Michael Green a écrit chaque personnage. Chacun d'eux semble savoir ce que sont l'amour et la luxure.

Propos recueillis par Ilan Ferry

Mort sur le Nil de Kenneth Branagh, en salles le 14 octobre.

HORS-SÉRIE LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Agatha Christie, la reine du crime

Elle pourrait revendiquer le titre de « Sa Majesté ». En effet, à part la reine, difficile de trouver plus britannique qu'Agatha Christie, qui, de livre en livre a su construire un univers très personnel et revisiter les règles du roman policier. *Lire Magazine Littéraire* rend hommage à cette immense dame en vous proposant un numéro hors-série. Il y est évidemment question de sa vie, de ses zones d'ombre, de ses romans et de ses personnages, Hercule Poirot et Miss Marple en tête. Mais

vous y trouverez également des critiques de ses meilleurs romans, des analyses des genres *whodunit* et *cozy mystery*, ainsi qu'un panorama de son héritage littéraire, qui a maintes fois inspiré le cinéma et la télévision. En outre, vous y découvrirez en avant-première les bonnes feuilles de la nouvelle enquête d'Hercule Poirot signée Sophie Hannah, *Meurtres à Kingfisher Hill*. Idéal avec une tasse de thé (sans arsenic).

Disponible chez vos marchands de journaux ou sur lire.fr.

I.F.

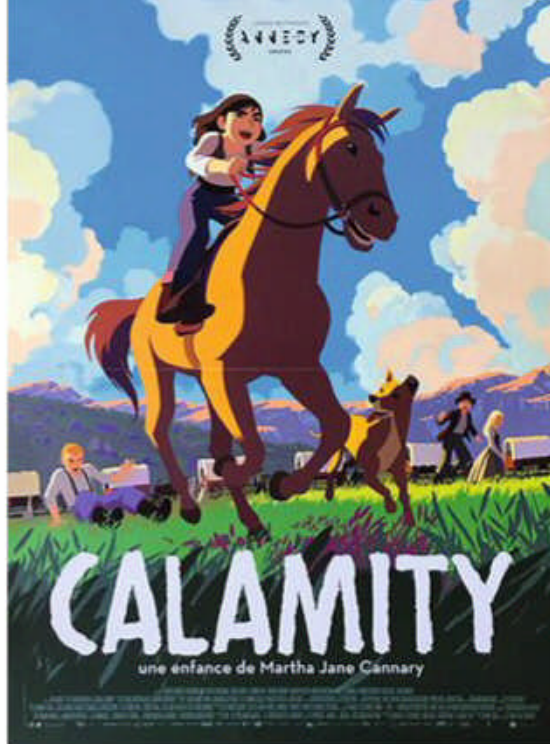


Destins animés

Parmi les dessins animés actuellement à l'affiche, *Calamity* et *Josep* sortent du lot. L'école d'animation française continue de faire des merveilles, comblant tout à la fois petits et grands.

Les vacances de la Toussaint qui approchent sont l'occasion pour les salles de cinéma de s'adresser aux petits en leur proposant des films d'animation. Le 14 octobre, c'est le festin avec les américains *Les Trolls 2*, tournée mondiale et *Déconnectés* (pas vus à l'heure du bouclage), et, surtout, le français *Calamity*, de Rémi Chayé, auteur de *Tout en haut du monde* en 2015.

Calamity raconte l'enfance de celle qui deviendra Calamity Jane, aventurière du Grand Ouest à la fin du XIX^e siècle – le film la suit à partir du moment où elle perd sa mère, à l'âge de 11 ans, jusqu'au jour où elle prend son indépendance ; soit l'adolescence d'une jeune fille dans un monde très masculin dont elle s'affranchit. Rémi Chayé avait déjà fait des merveilles dans *Tout en haut du monde*, avec son sens du romanesque sublime, son animation très fluide, ses couleurs vives, son scénario féministe et emballant. Il est recommandé d'aller voir *Calamity* en famille, car les parents aussi prendront plaisir à ce



western fougueux. Le film a reçu le Cristal du long-métrage au festival d'animation d'Annecy. Largement mérité.

L'IMAGINAIRE COMME REFUGE

Les grands ne seront pas non plus en reste avec *Josep*, d'Aurel, dessinateur au *Monde* notamment, qui raconte la relation entre un gendarme français et un dessinateur espagnol ayant fui le franquisme. Josep est en fait Josep Bartolí, artiste et homme politique espagnol, amant de Frida Kahlo lors de son séjour au Mexique (il a fui la Gestapo en France), puis proche de Pollock et Rothko quand il s'installe à New York. Aurel raconte la vie de cet homme engagé qui se servait de son crayon comme d'une arme. Au-delà du récit de cette vie singulière, le réalisateur s'attache à montrer la force d'un dessin, capable de dénoncer le monde, de figurer des sentiments et de créer un imaginaire comme un refuge contre la dureté des temps. Le trait d'Aurel, à la fois doux et rugueux, parvient à marier ces éléments et à les transformer en une grande force évocatrice. Une réussite. **Éric Libiot**

Calamity, en salles le 14 octobre.
Josep, en salles le 30 septembre.

LAST WORDS de Jonathan Nossiter

En 2086, alors que la Terre est devenue un champ de ruines à la suite d'une épidémie, une poignée d'humains tentent de survivre face à une nature hostile. *Last Words* de Jonathan Nossiter (*Mondovino*) – tiré d'un roman de Santiago H. Amigorena, *Mes derniers mots* – tient dans une idée forte : et si le cinéma était la meilleure arme contre la fin du monde ? C'est ce que vont comprendre les protagonistes de cette fable écologiste, à la fois créateurs et spectateurs, campés par Nick Nolte,



Charlotte Rampling ou le débutant Kalipha Touray. Malgré un rythme parfois un peu chancelant, on reste fasciné par les errances et les songes des personnages, les images des films d'antan et la poésie de cette habile relecture du mythe de la caverne. **Baptiste Liger**

En salles le 21 octobre (voir aussi page 130)

DVD



LA MARIÉE EST TROP BELLE de Pierre Gaspard-Huit (Pathé)

Pour Brigitte Bardot, l'année 1956, à l'image de toute sa carrière, connu des hauts et des bas. Si la postérité retiendra *Et Dieu... créa la femme*, il n'en sera pas de même pour le sympathique *La mariée est trop belle*, sorti deux jours plus tôt. Dans cette adaptation d'un roman d'Odette Joyeux, davantage connue en tant que comédienne, BB campe un mannequin surnommé Chouchou, dont la beauté va troubler l'amant de la rédactrice en chef d'un journal de mode... **B.L.**



LA SOUFFLEUSE DE VERRE de Christiane Balthasar (Condor)

Inédit en France, le roman *Die Glasbläserin* de l'Allemande Petra Durst-Benning a pourtant connu un grand succès dans de nombreux pays. Initialement produite pour la télévision, cette *Souffleuse de verre* nous plonge dans la forêt de Thuringe, où deux sœurs, à la mort de leur père, cherchent à reprendre l'atelier de verrerie familiale, une activité jusqu'alors réputée masculine. Un peu trop classique dans la forme, le film tient toutefois par sa maîtrise du récit, par ses personnages et par la performance remarquable de Maria Ehrich. **B.L.**



LES RÉVOLTÉS DE L'AN 2000 de Narciso Ibáñez Serrador (Carlotta)

On ne se méfie jamais assez des bambins. C'est ce qu'apprendra un couple de touristes anglais venus découvrir une petite île espagnole qui a pour particularité d'être peuplée uniquement d'enfants. Et pour cause : ceux-ci ont joyeusement assassiné tous les adultes. Adapté d'un roman de Juan José Plans, ce petit classique de l'épouvante hispanique des années 1970 vaut aussi bien pour le côté dérangeant de son intrigue que pour sa parabole politique, plus large mais tout aussi abrasive. **B.L.**

Cure de jouvence



Créé par le romancier suédois Henning Mankell, l'inspecteur Kurt Wallander a été le héros d'une douzaine de romans écrits entre 1991 et 2013. On y suit les tortueuses enquêtes d'un inspecteur insomniaque et amateur d'opéra dans la campagne suédoise. Immense succès dans son pays d'origine et en France, les livres ont connu deux déclinaisons télévisuelles : une suédoise réalisée entre 1993 et 2009, et une britannique avec Kenneth Branagh dans le rôle principal. Déclinée sur quatre saisons entre 2008 et 2016, cette dernière a la particularité de conserver le décor suédois malgré un casting

anglo-saxon. Et alors qu'on pensait que le célèbre inspecteur avait tiré sa révérence en 2016, il revient rajeuni et plus taciturne que jamais dans cette troisième adaptation. Ni suite ni prequel, *Le Jeune Wallander* serait plutôt un « reboot », c'est-à-dire une nouvelle itération qui prend ses distances avec les versions précédentes. Elle raconte la jeunesse de son héros et l'ancrage dans la Suède actuelle, alors que les livres et les précédentes séries se situaient davantage dans les années 1960. Une « remise à zéro » salutaire permettant de décrypter les dérives d'une nation à travers ses explosions de violence. Soit exactement ce que tentait de faire Mankell, lui qui n'a jamais caché combien certains aspects de son pays lui échappaient.

Cette première enquête voit le policier Kurt Wallander embarqué dans une sombre affaire où s'entrechoquent trafiquants de drogues, migrants et groupuscules d'extrême droite, le tout dans une Suède au bord de l'implosion. L'occasion également d'en savoir plus sur les démons qui hantent Wallander et qui ont forgé l'enquêteur d'exception qu'il est. Pas de quoi décourager les novices, la série (disponible sur Netflix) se révélant suffisamment accessible pour quiconque ne se serait jamais plongé dans l'univers très sombre de Henning Mankell.

Ilan Ferry

Disponible sur Netflix

ZAPPING



LE FILM

Adapté de la nouvelle *La Couleur tombée du ciel* de Lovecraft, *Colour out of Space*, de Richard Stanley, confronte le stakhanoviste Nicolas Cage à un étrange mal. Une curiosité à découvrir. (Disponible sur Prime Video)



LA SÉRIE

The Undoing plonge Nicole Kidman et Hugh Grant dans une sombre affaire de disparition. D'après le roman

Les Premières Impressions de Jean Hanff Korelitz.

(À partir du 25 octobre sur OCS)

LE DOCU

Construit comme un polar, *Made in France. Au service de la guerre* suit le combat judiciaire secret contre un trafiquant d'armes.

(Disponible sur Arte.tv)

I.F.

De l'enquête littéraire à la fiction télévisée

La difficulté était de taille : adapter en « fiction » le livre d'Ivan Jablonka, *Laëtitia*, enquête sur la mort d'une jeune fille, à Pornic, en 2011. Lauréat du prix Médicis 2016, l'historien Jablonka maîtrise son idée-force : mêler le travail de la police, le témoignage des « acteurs » de l'affaire, la reconstitution de la vie de la victime et des données sociologiques sur les violences faites aux femmes ; le récit est donc complexe, plus documentaire que romanesque et son adaptation en série de six épisodes s'avérait compliquée.

Jean-Xavier de Lestrade était sûrement l'homme de la situation puisque le parti pris de la série était la remise à plat de l'affaire pour en faire une œuvre romanesque décrivant la vie de Laëtitia avant le drame et l'enquête qui s'ensuivit.

Or Jean-Xavier de Lestrade est un documentariste hors pair, oscarisé pour *Un coupable idéal*, qui fait aussi bien en fiction, voir notamment *Manon 20 ans* ou le remarquable *Jeux d'influence*. Cette fois, aidé par son coscénariste Antoine Lacomblez, il s'est concentré sur les conséquences du drame, sur le policier enquêteur, la psy qui a suivi Laëtitia et sa sœur, le père biologique, le procureur... Et les épisodes de balancer constamment entre les péripéties qui ont mené au drame et cet aspect plus psychologique, que Jablonka ne traite d'ailleurs pas.

Et si cette série est à ce point réussie, c'est parce que les comédiens sont tous impressionnants de justesse grâce à un jeu très physique et très expressif. À commencer par Yannick Choirat (le flic), Alix Poisson (la psy), Kévin Azaïs (le père) et, bien sûr,



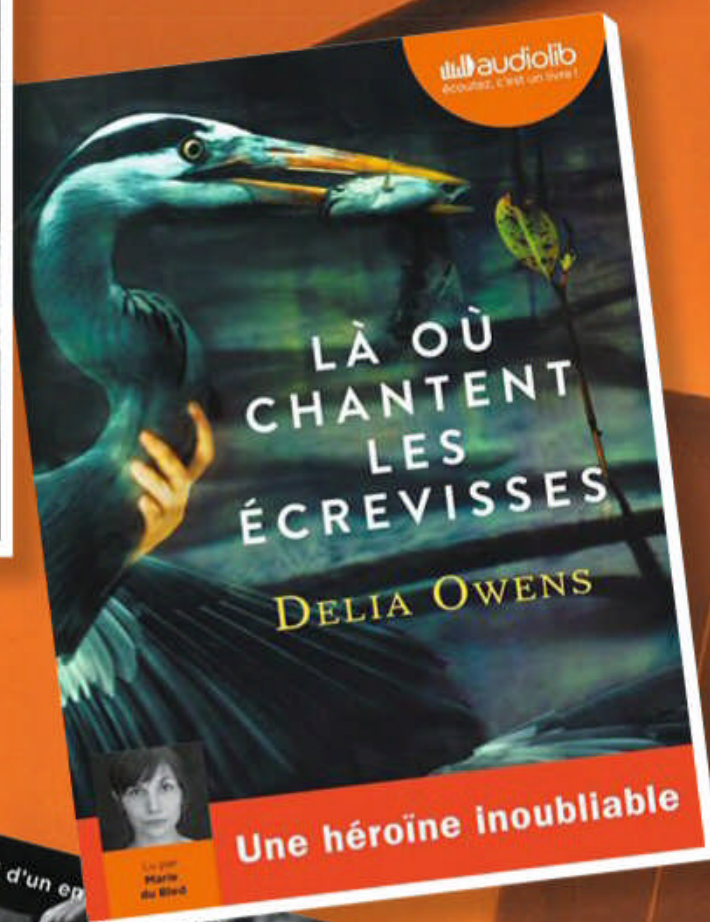
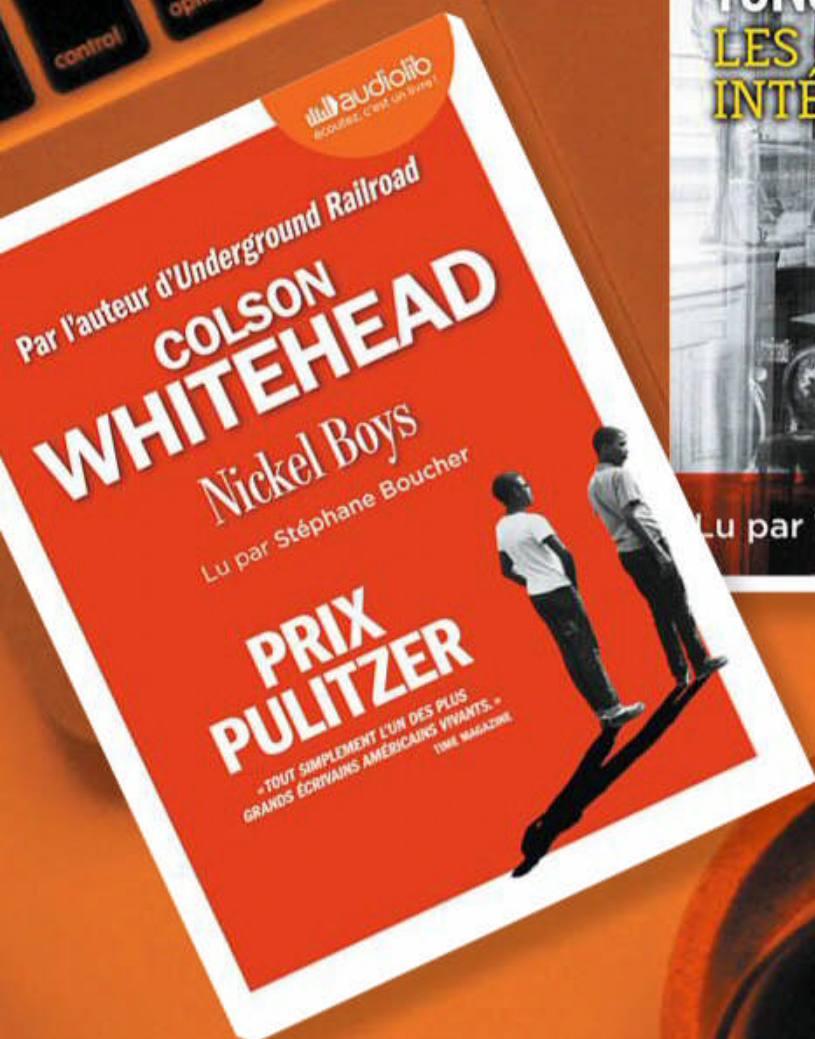
les deux sœurs Sophie Breyer (Jessica) et Marie Colomb (Laëtitia). Il ne faut évidemment pas s'arrêter à la noirceur de ce fait divers mais apprécier à sa juste valeur le travail artistique, qui joue l'émotion et l'intelligence.

Éric Libiot

En replay sur France.tv et à partir du 21 septembre sur France 2.

NETFLIX

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE S'ÉCOUTE EN LIVRE AUDIO



audiolib
écoutez, c'est un livre !

PLUS DE 900 LIVRES AUDIO DISPONIBLES
EN LIBRAIRE ET SUR WWW.AUDIOLIB.FR

ÉCOUTEZ DES
EXTRAITS



Le livre audio franchit le mur du son

Le podcast n'est pas le seul média sonore à prendre de l'ampleur. Alors que le livre audio gagne inexorablement en influence, les géants du streaming musical placent leurs pions pour en faire l'un des objets culturels de demain.



Le livre audio est aujourd'hui en plein essor, et le confinement n'a fait qu'accélérer un processus déjà bien entamé. Une opportunité commerciale que les géants du Web et du streaming ne pouvaient laisser passer. Toujours diaboliquement précurseurs, Amazon et Apple en ont flairé le potentiel : le premier a racheté Audible dès 2008 ; le second a créé en 2010 la plateforme Apple Books. Aujourd'hui, un nouveau secteur veut s'engouffrer dans la brèche. Depuis quelques mois, les géants du streaming musical multiplient en effet les actions en vue de dérouler le tapis rouge au livre audio.

Le Français Deezer a été le premier à se lancer, qui propose depuis peu une section « À la page », encore un peu brouillonne mais déjà riche en contenus variés, lectures de grands classiques et podcasts littéraires. Et la plateforme ne compte pas s'arrêter là, puisqu'elle vient de lancer en Allemagne Audiobooks by Deezer, une offre de livres audio en écoute libre et en téléchargement, dont l'arrivée en France semble imminente.

Pour Spotify, le leader du secteur, l'enjeu est tout autre. Hormis quelques expérimentations littéraires, la plateforme suédoise, consciente d'être à la traîne, veut se donner les moyens d'imaginer « *le livre audio de demain* ». Alors, en août dernier, elle a publié une annonce en grande pompe : Spotify est à la recherche d'un « *responsable des livres audio* » et entend dénicher pour ce poste une pointure – l'offre d'emploi exige dix années d'expérience dans le monde de l'édition. De quoi faire saliver le marché, à l'heure où la plateforme revendique plus de 270 millions d'utilisateurs dans le monde. C'est un nouvel eldorado qui s'ouvre pour le livre audio.

Léonard Desbrières

Livres audio



DE LA VOIX

d'Antoinette Fouque,
lu par Fanny Ardant, Lio...
DES FEMMES

À l'occasion de leurs 40 ans et après l'enregistrement de 150 titres, les éditions Des femmes publient un recueil de textes incontournables, lus par leur fondatrice, mais aussi par Fanny Ardant, Ariane Ascaride et Lio.



GUERRES DE BUSINESS

de Lomig Guillo
WONDERY

La version française de *Business Wars* prouve que l'économie peut concurrencer les séries les plus haletantes. Grâce au journaliste Lomig Guillo, les duels de titans capitalistes prennent une dimension quasi mythologique.



DUNCAN ET LA PETITE TOUR EIFFEL

de Jérôme Attal
LE LABEL DANS LA FORÊT

Avec cette rêverie signée Jérôme Attal, on se perd peu à peu dans Paris. Rythmée par des rencontres surprenantes et par onze chansons entraînantes, cette déambulation urbaine est un bonheur.

Christophe Rioux

ET AUSSI...

LE PODCAST BOOKMAKERS

Richard Gaitet, animateur de l'émission « Nova Book Box » sur Radio Nova, s'entretient avec certaines des plus belles plumes françaises pour plonger au cœur du processus d'écriture d'un de leurs livres. Le travail de recherche, la solitude de l'écrivain, la réception critique et publique... Tous les pans de la création sont abordés sans tabous et permettent de découvrir la partie immergée du travail de nos écrivains préférés. Le podcast, disponible sur Arte Radio, compte déjà trois épisodes, avec Philippe Jaenada, Alice Zeniter et Delphine de Vigan.

arteradio.com/serie/bookmakers

LE BOOK CLUB TU L'AS LU ?

Des journalistes du *Huffington Post* animent sur les réseaux sociaux ce Book Club virtuel. Au début de chaque mois, les participants décident de l'ouvrage qui sera lu et étudié selon une thématique précise. À la fin de leur lecture, ils sont conviés sur la page Facebook du club pour échanger. Une nouvelle manière de créer du lien autour de la littérature. En plus du Book Club, le groupe Facebook regorge également de nombreuses actualités littéraires et se mue souvent en un espace de débat.

facebook.com/tulaslu

LA BOOKTUBEUSE BULLETOP

Omniprésent dans les pays anglo-saxons, le phénomène BookTube a mis du temps à acquérir ses lettres de noblesse en France. Mais les choses sont en train de changer, certains booktubers hexagonaux rassemblant désormais une très large communauté. C'est le cas de Bulledop, une pionnière présente sur les réseaux depuis 2012. Elle rassemble aujourd'hui près de 75 000 abonnés qui suivent assidûment ses recommandations de lecture.

youtube.com/user/bulledop

L.D.

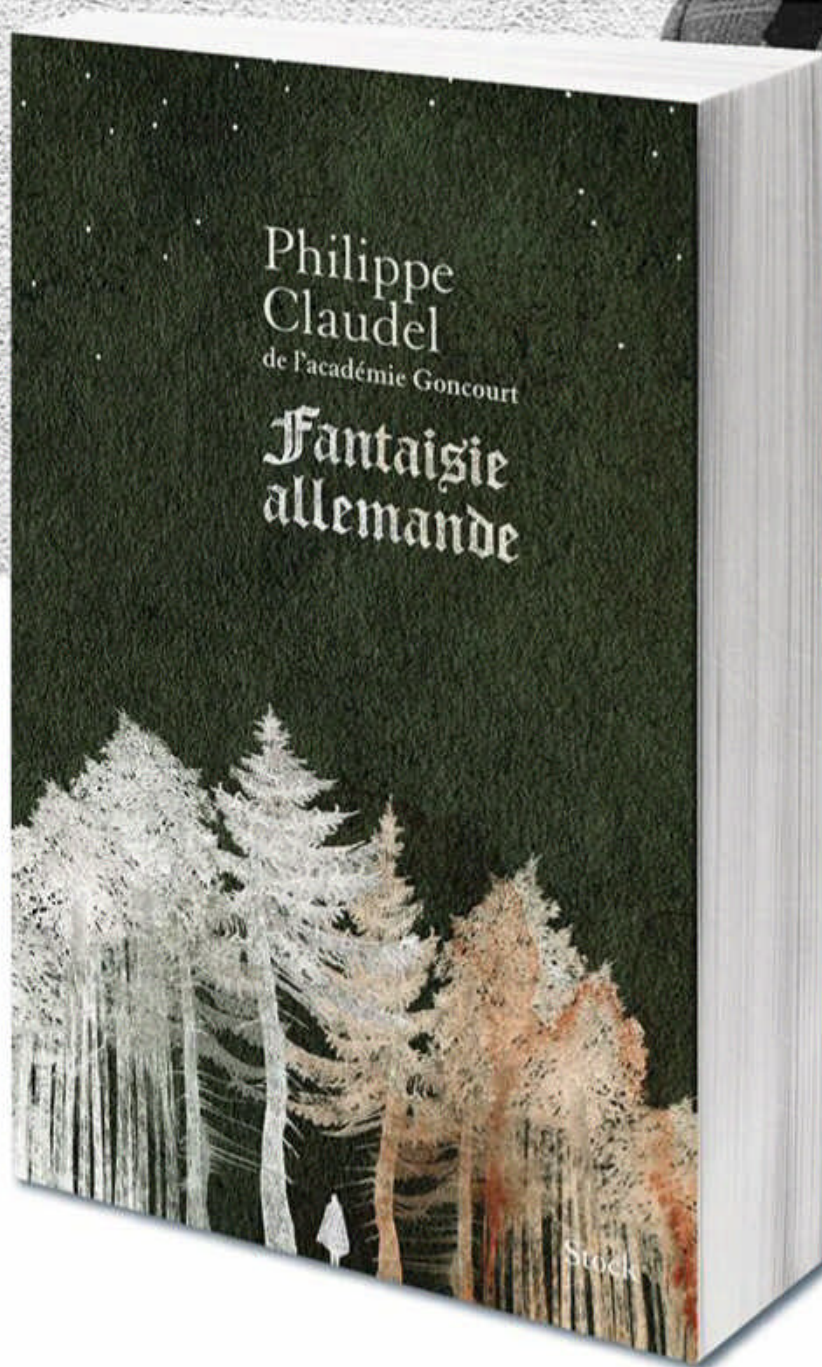
85

PHILIPPE CLAUDEL

Fantaisie allemande



Photographie retouchée © DR



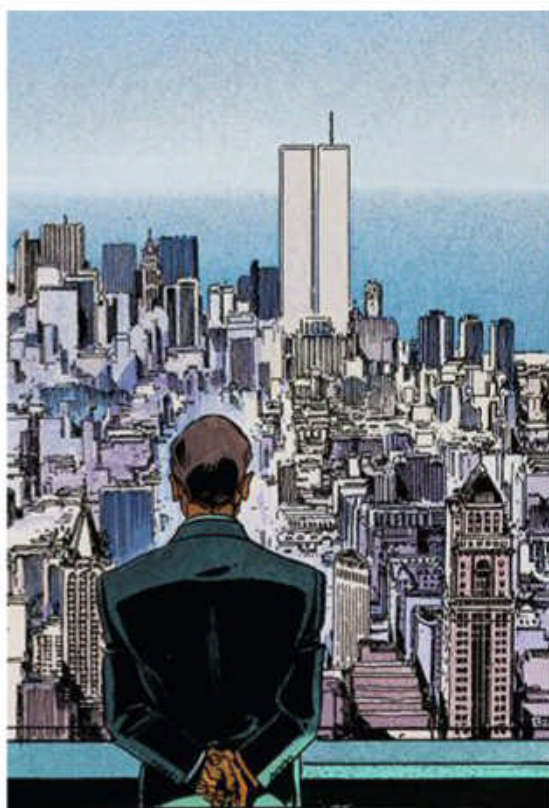
« UN LIVRE CHARGÉ DE MYSTÈRE ET D'ÉMOTION RETENUE,
SERVI PAR LE TALENT DE CONTEUR DE PHILIPPE CLAUDEL. »

Jean-Claude Perrier, *Livres Hebdo*

Tous les droits d'auteur seront reversés à une association de libraires.

Stock

Largo Winch à l'assaut du monde



Le héros le plus sexy de la bande dessinée prend ses quartiers à la Cité de l'Économie. Pour fêter le trentième anniversaire de Largo Winch, icône du neuvième art imaginée par

Jean Van Hamme et Philippe Francq (aux éditions Dupuis), l'établissement explore le rapport du milliardaire humaniste avec l'économie. C'est l'occasion de retracer d'un côté le fabuleux destin de ce personnage de fiction dont les aventures ont inspiré vingt-deux albums, une série télévisée, deux longs-métrages et trois jeux vidéo et, de l'autre, les changements qui ont eu lieu dans la société depuis la publication du premier tome, en 1990 : krachs boursiers, crise des *subprimes*, corruption...

SECRETS DE FABRICATION

Dans un parcours à la fois ludique et pédagogique, une soixantaine d'œuvres percent les secrets de fabrication de la série avec des manuscrits, des planches originales, des reproductions, une reconstitution des bureaux des auteurs avec leurs bibliothèques respectives (pour comprendre leurs pistes de réflexion). Sans oublier un avant-goût du prochain album, à paraître en 2021, qui détaille les étapes de sa confection – crayonné, encrage et mise en couleurs. On redécouvre la trajectoire de celui qui fut l'héritier d'un empire

financier à 26 ans, d'origine yougoslave (de son vrai nom Largo Winczlav), adopté par le magnat Nerio Winch. Jeune, beau, intelligent et riche, le chef d'entreprise est un célibataire très convoité. Libre et indépendant, il sillonne le monde. « *Largo Winch est bien sûr un capitaliste, mais aussi un idéaliste, souligne Philippe Francq. Il a pris conscience de l'état de la planète.* »

Gabrielle Martin



LARGO WINCH, AVENTURIER DE L'ÉCONOMIE, CITÉ DE L'ÉCONOMIE (PARIS, 17^e).
DU 17 OCTOBRE 2020 AU 12 FÉVRIER 2021

citeco.fr

Soutenons la maison de Colette !

Effet indirect de la crise sanitaire, la maison natale de Colette est en danger. Géré par une association, le lieu, situé à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne), a été privé de ce qui l'anime et le fait vivre : la billetterie, les ventes, les visites, les dons. *Lire Magazine Littéraire* s'engage donc à travers une campagne de soutien sur la plateforme Ulule. La

collecte servira à sauvegarder et à mettre en valeur les archives de l'écrivaine, qui passa là ses dix-huit premières années et qu'elle retrouva à l'âge de 50 ans. Rachetée en 2011 par la Société des amis de Colette (avec l'aide de l'État), cette « maison-livre » – et son jardin – a été ouverte au public en 2016. Aidez-nous à la sauver !

Hubert Artus

fr.ulule.com/soutien-colette-lire/



Mouans-Sartoux à l'air libre

Avec pour thème « Nouveau monde ? », la 33^e édition du Festival du livre de Mouans-Sartoux (Alpes-Maritimes), qui se déroulera les 2, 3 et 4 octobre prochains, s'intéresse cette année aux enjeux du « monde d'après ». Toujours entièrement gratuit, contraint lui aussi de s'adapter aux conditions sanitaires, l'événement reste

l'un des rendez-vous majeurs de l'automne littéraire. Débats, entretiens, films, lectures, concerts et, bien sûr, dedicaces auront lieu en plein air.

Parmi les invités de cette édition, citons Edgar Morin (président d'honneur), Nancy Huston et Magyd Cherfi (présidents de cette édition ; le second donnera une lecture musicale de son dernier roman), Vanessa

Springora, Bernard Werber, Benjamin Stora, Guillaume Musso, Muriel Barbery, Noël Mamère, Laure Adler, Ernest Pignon-Ernest, Ariane Ascaride ou encore René Frégni.

H.A.

lefestivaldulivre.fr



Prix Orange du Livre

12^e édition



Un prix présidé par
Jean-Christophe Rufin
et décerné par des auteurs,
des libraires et des lecteurs.

« Un livre comme j'ai rarement eu le
bonheur de lire. Une pure merveille.
L'histoire de Saravouth, enfant cambodgien
de onze ans, pris dans la tourmente et les
horreurs de la guerre du Cambodge. »
Bernard Letellier, juré.

« Ce livre est beau. Ce livre est écrit à
l'encre d'une poésie du désastre, au cœur
de l'humanité. On s'y broie le cœur.
On s'y brûle les ailes. Ce livre ne s'oublie
pas facilement. Il tape et cogne fort,
encore longtemps après.
Faites-moi confiance, partez vite attraper
la main de Saravouth. Et serrez-la, serrez-la
jusqu'à ce que votre cœur explose. »
La Bibliothèque de Juju, lecteur.

Bravo à Guillaume Sire

pour son roman « Avant la longue flamme rouge »
aux éditions Calmann-Lévy

Vous aimez la lecture ?
Continuez à partager votre passion
sur **lecteurs.com**

Fondation

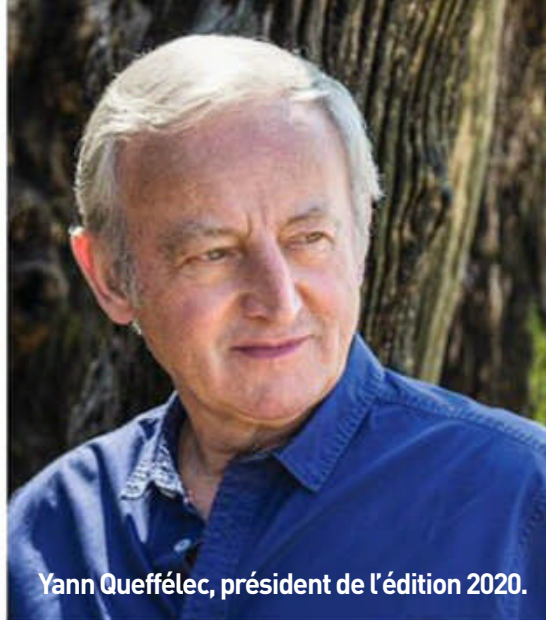


Une rentrée littéraire enivrante

Le 26 et 27 septembre aura lieu la 13^e édition de **Livres en Vignes** au château du Clos de Vougeot en Côte-d'Or.

Année après année, la manifestation bourguignonne s'affirme comme l'un des grands rendez-vous de la rentrée littéraire. Sous la houlette de Jean-Robert Pitte, président d'honneur du festival depuis 2009, et de Yann Queffélec, président de cette édition 2020, une centaine d'écrivains parmi lesquels Philippe Besson, Muriel Barbery ou Romain Slocombe viendront défendre le plaisir de lire tout en célébrant, dans un cadre unique, le patrimoine culturel et gastronomique de la Bourgogne.

Livres en Vignes bénéficie comme chaque année d'une programmation gratuite et alléchante. En plus des dédicaces, des



Yann Queffélec, président de l'édition 2020.

nombreuses rencontres et débats littéraires, on pourra assister à une lecture musicale réalisée par Jérôme Attal autour de son livre *J'aurais voulu être un Beatles* ou encore participer à la traditionnelle dictée de Livres en Vignes. Tradition oblige, quatre prix littéraires seront décernés dans le cadre de la manifestation récompensant, entre autres, un premier roman et un coup de cœur pour un ouvrage atypique. Enfin, dans une démarche œnotouristique, le week-end sera ponctué d'événements centrés autour du vin avec notamment une exposition de photographie sur l'univers de la vigne en Bourgogne et une « dégustation antique » proposée au public en collaboration avec le MuséoParc d'Alésia. Un savoureux week-end en perspective.

Léonard Desbrières

livresenvignes.fr

20 ans de succès bien réel

Le célèbre festival nantais **Les Utopiales**, qui met la science-fiction à l'honneur, fêtera son 20^e anniversaire à la cité des Congrès, du 29 octobre au 1^{er} novembre.

« **N**otre ambition, toujours aussi forte, est d'offrir au public des Utopiales un panorama vertigineux des possibles explorés par la science-fiction et les sciences. » Tels sont les mots de l'astrophysicien Roland Lehoucq, président de ce festival bien connu des amoureux du genre. La manifestation fera en effet cohabiter tous les registres de la SF : littérature, sciences, cinéma, BD, expositions, jeux de rôles, jeux vidéo...

Et en cette année 2020, l'événement soufflera ses 20 bougies ! Depuis sa création, son succès ne s'est pas démenti – avec 100 000 festivaliers l'an

passé. Le thème de la présente édition (gratuite) ? « Traces ». Les organisateurs expliquent cet intitulé mystérieux en avançant, non sans poésie, « le chemin parcouru pour tenter de retrouver nos traces dans la poussière du temps »... Parmi les activités proposées se tiendront deux expositions : « Le Château des étoiles » d'Alex Alice et le cabinet de Curiosité de la Ville de Nantes. Réunis autour des 130 rencontres et tables rondes, les auteurs invités ont de quoi rendre enthousiastes les amateurs d'anticipation : Pierre Bordage, Claude Ecken, François Boucq, et bien d'autres... Enfin, le prix Utopiales récompensera un roman ou un recueil de nouvelles de littératures imaginaires. Le futur, c'est maintenant...

Simon Bentolila

utopiales.org



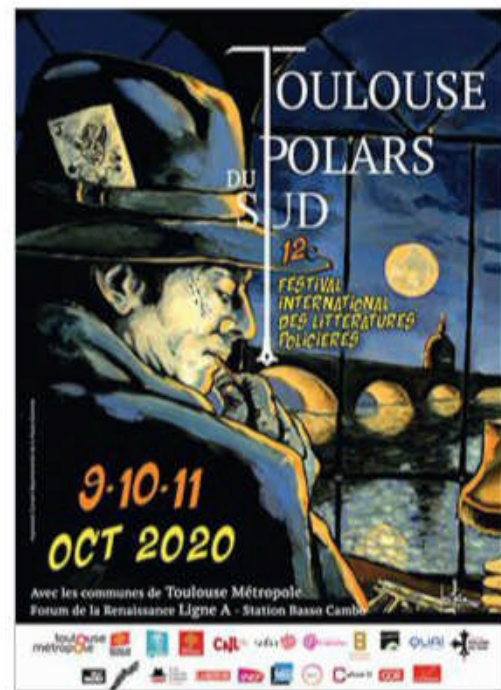
Toulouse, ville noire

Du 9 au 11 octobre se tient la 12^e édition du festival **Toulouse Polars du Sud**, dont *Lire* est partenaire.

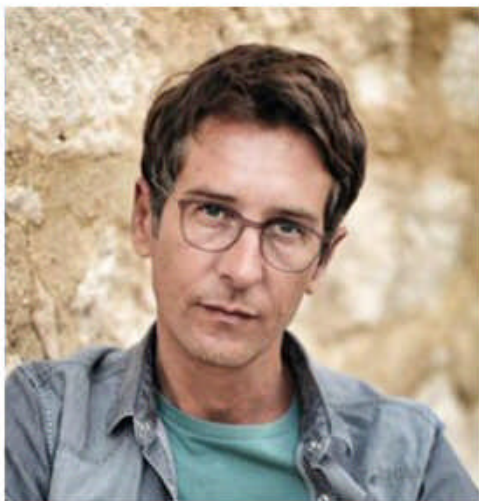
Malgré la crise sanitaire, le week-end noir aura bien lieu dans la ville rose. Pour sa 12^e édition, le festival de littératures noires et policières s'est adapté aux circonstances, et modifiera les conditions d'accueil en chapiteaux et médiathèques. Toulouse Polars du Sud continue d'honorer les auteurs du pourtour méditerranéen et d'Amérique latine : Victor del Árbol sera l'un des trois Espagnols, Carlos Salem l'un des deux Argentins, Valerio Varesi représentera l'Italie, et Dror Mishani Israël. Ils seront accompagnés entre autres par : Karine Giebel, Bernard Minier, Frédéric Paulin (France), Parker Bilal (Soudan), R.J. Ellory et Alan Parks (GB), Nicolas Feuz et Joseph Incardona (Suisse). Au programme : rencontres, dédicaces, lectures musicales, expositions, animations jeunesse. Pierre Lemaitre viendra présenter en exclusivité son *Dictionnaire amoureux du polar* (Plon). Une bonne quarantaine d'écrivains en tout. Sous la houlette du parrain 2020, Jean-Christophe Rufin.

Hubert Artus

toulouse-polars-du-sud.com



Cathrine et les émois du moi



Il a fallu à Arnaud Cathrine, révélé avec *Les Yeux secs* en 1998, de nombreuses années de travail romanesque avant d'oser s'essayer pour de bon à l'écriture théâtrale. Il publie aujourd'hui la pièce *Succession*, qui traite du déterminisme social et familial : l'accepter et le subir sans mot dire, ou le rompre, avec ce que cela nécessite de cran et de dégâts collatéraux. En scène,

« une jeune personne » (c'est le nom donné à ce personnage qui, outre son rôle, a en charge les parties non dialoguées de l'histoire) et sa grand-mère, Suzanne. Ces deux-là s'aiment, c'est sûr. Mais l'une est au commencement de sa vie et l'autre, à la fin, qui soupire, ce jour-là, d'avoir vécu « *toute sa vie en laisse* » – par amour ou par lâcheté, on ne saura – et qui ne sait comment dire à sa petite-fille qu'elle ne doit pas suivre son exemple. Cela ne pouvait mieux tomber, puisque celle-ci, désormais jeune adulte, a pris les devants et s'appête à dire ce même jour à ses parents qu'elle quitte le boulot que son père lui a laissé en héritage, et qu'elle veut « *être moi* ».

Il y a quelque chose de déchirant dans cette *Succession*, sous le parrainage de Duras et Sagan, qui alterne monologues et dialogues au scalpel, conversations



Évelyne Istria, Marion Ballester et Juliette Roudet en pleine répétition.

du quotidien et envolées métaphysiques. La pièce avance ainsi par à-coups, parce qu'on comprend que devenir « *enfin soi* » relève de l'acte chirurgical. Et pas moyen de faire autrement !

Dominique Poncet



SUCCESSION, MISE EN SCÈNE PAR NOÉMIE ROSENBLATT ET MARIE-LAURE CARADEC, LE 2 OCTOBRE À LA MAISON DU THÉÂTRE ET DE LA DANSE D'ÉPINAY-SUR-SEINE, PUIS EN TOURNÉE.

★★★★☆
SUCCESSION SUIVI DE **SÉRÉNADES**, ARNAUD CATHRINE, 72 P., ACTES SUD-PAPIERS, 12 €

Jean-Luc Lagarce au programme du bac

UNE PIÈCE À LIRE Quand, en 1990, Jean-Luc Lagarce écrit *Juste la fin du monde*, il se sait condamné. Il mourra du sida cinq ans plus tard, à l'âge de 38 ans. Malgré son caractère déchirant, sa pièce, évidemment autobiographique, fait un flop. Sans doute ses thèmes, le sida et l'incommunicabilité, effraient-ils alors, et son écriture, si singulière, qui avance par d'incessants ajustements, déroutent-elle. En 2008, *Juste la fin du monde* entre au répertoire de la Comédie-Française ; en 2016, elle se voit adaptée par Xavier Dolan au cinéma, avec un casting prestigieux. Ce lent processus de réhabilitation continue aujourd'hui, puisque la pièce est mise au programme de la session 2021 du baccalauréat – et trône, par conséquent, en tête des ventes de cette rentrée. Alors, faisons comme les lycéens : (re)lisons ce texte magnifique, devenu un véritable classique, dans sa nouvelle édition commentée.

D.P.

★★★★★

JUSTE LA FIN DU MONDE, JEAN-LUC LAGARCE, 160 P., FLAMMARION/ÉTONNANTS CLASSIQUES, 6,90 €



2-3-4 OCT. 2020
FESTIVAL DU LIVRE MOUANS SARTOUX
lefestivaldulivre.fr

NOUVEAU MONDE ?

PARMI LES INVITÉ-ES DE CE 33^e FESTIVAL :
Nancy Huston, Magyd Cherfi, Edgar Morin, Ariane Ascaride, Laure Adler, Guillaume Musso, Jérôme Clément, Muriel Barbery, Gilles Clément, Charline Vanhoenacker, Noël Mamère, Ernest Pignon-Ernest, Benjamin Stora, Vanessa Springora, Gérard Mordillat, René Frégni, Thomas Porcher, Bernard Werber, Myriam Benraad, Daniel Cueff, Alain Damasio*, Gilles Vanderpooten, Kid Toussaint, Fabrice Erre, Alexis Santenac, Aurélie Guarino, Michel Piquemal, Justine Brax, Susie Morgenstern, Carina Rosenfeld, Didier Van Cauwelaert...
Débats Concerts Théâtre Cinéma Lectures Expositions...



Raphaël Enthoven

Page 234 de son livre, on apprend que Raphaël Enthoven a feuilleté à l'adolescence les *Maximes* de La Rochefoucauld. Cette excellente lecture n'a hélas pas suffi à ce qu'il grandisse en sagesse. Désormais âgé de 44 ans, il navigue dans *Le Temps gagné* entre crise d'adolescence et retour à la cour de récréation. En gros, il déroule ici ses années d'enfance et de jeunesse – père narcissique, beau-père violent, don pour les études, mariage avec la fille de Bernard-Henri Lévy, divorce, rencontre avec Carla Bruni. Il y a bien des passages émouvants sur sa grand-mère et deux ou trois pages qui ne manquent pas de panache, quand il égratigne la gauche caviar dont il vient. Cela suffit-il à en faire un événement littéraire ? La presse a dégainé début août, et les lecteurs ont montré une certaine curiosité (on compte près de 20 000 exemplaires écoulés au 10 septembre). En tout cas, rayon scoops, pas grand-chose à se mettre sous la dent : il paraît que Jean-Paul Enthoven aime travailler nu et que, lors de ses noces avec Justine Lévy, Raphaël avait reçu une cloche à fromage de la part de Nicolas Sarkozy. C'est captivant.

S'il se plaint souvent de la folie de son père, le fils n'est pas mal non plus, nous gratifiant d'une apologie de sa prétendue beauté et de vibrants éloges de sa goujaterie de « *Don Juan kantien* ». Un tel nombrilisme s'avère désarmant de puérilité, et les blagues scatologiques, qui n'aident pas l'ensemble, ont même des airs de caca nerveux. Ceux qui prenaient l'auteur pour un éditorialiste propre seront surpris de découvrir un individu capable de craquer à tout moment. « *Raphaël Enthoven enseigne la philosophie* », est-il écrit sur la quatrième de couverture. On se demande au final qui serait assez téméraire pour s'inscrire à son cours. Bref, un peu de philo, beaucoup de folie...

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★★
LE TEMPS GAGNÉ,
RAPHAËL ENTHOVEN,
528 P.,
L'OBSERVATOIRE, 21 €

LA COMPAGNIE DES ŒUVRES.



Matthieu
Garrigou-
Lagrange

Du lundi
au jeudi
15H-16H

En
partenariat
avec

LiRE
magazine
littéraire



L'esprit
d'ouver-
ture.

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'ADELC – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1^{er} au 15 septembre 2020, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Emmanuel Carrère	Yoga	P.O.L	Littérature
2	Cyril Lignac	Fait maison n° 02	La Martinière	Pratique/ Divers
3	Laurent Mauvignier	Histoires de la nuit	Minuit	Littérature
4	Amélie Nothomb	Les Aérostats	Albin Michel	Littérature
5	Camille Laurens	Fille	Gallimard	Littérature
6	Erri De Luca	Impossible	Gallimard	Littérature
7	Valentin Gendrot	Flic. Un journaliste a infiltré la police	Goutte d'or éditions	Essais/ Documents
8	Lola Lafon	Chavirer	Actes Sud	Littérature
9	Muriel Barbery	Une rose seule	Actes Sud	Littérature
10	Alice Zeniter	Comme un empire dans un empire	Flammarion	Littérature
11	Colson Whitehead	Nickel boys	Albin Michel	Littérature
12	Gisèle Halimi & Annick Cojean	Une farouche liberté	Grasset et Fasquelle	Essais/ Documents
13	Marie-Hélène Lafon	Histoire du fils	Buchet Chastel	Littérature
14	Fabrice Caro	Broadway	Gallimard	Littérature
15	Tui T. Sutherland	Les Royaumes de feu (t.12). Les rebelles de Pantala	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
16	Fatima Daas	La Petite Dernière	Noir sur blanc	Littérature
17	Nicolas Hulot & Frédéric Lenoir	D'un monde à l'autre. Le temps des consciences	Fayard	Essais/ Documents
18	Franck Bouysse	Buveurs de vent	Albin Michel	Polars
19	Tiffany McDaniel	Betty	Gallmeister	Littérature
20	Julia Kerninon	Liv Maria	L'Iconoclaste	Littérature
21	Étienne Klein	Le Goût du vrai	Gallimard	Essais/ Documents
22	Lionel Jospin	Un temps trouble	Seuil	Essais/ Documents
23	Raphaël Enthoven	Le Temps gagné	L'Observatoire	Essais/ Documents
24	Mathieu Bablet	Carbone et Silicium	Ankama	BD
25	Éric Reinhardt	Comédies françaises	Gallimard	Littérature
26	Colum McCann	Apeirogon	Belfond	Littérature
27	Carole Martinez	Les roses fauves	Gallimard	Littérature
28	Joël Dicker	L'énigme de la chambre 622	Fallos	Littérature
29	Cyril Lignac	Fait maison n°01	La Martinière	Pratique/ Divers
30	Lauren Bastide	Présentes. Ville, médias, politique... Quelle place pour les femmes ?	Allary	Essais/ Documents
31	Isabelle Carré	Du côté des Indiens	Grasset et Fasquelle	Littérature
32	June Pla	Jouissance club. Une cartographie du plaisir	Marabout	Pratique/ Divers
33	Hubert & Zanzim	Peau d'homme	Glénat	BD
34	Mr Tan & Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t.17). Karmastrophique !	Tourbillon	BD
35	Michel Onfray	La Vengeance du pangolin. Penser le virus	Robert Laffont	Essais/ Documents
36	Sarah Chiche	Saturne	Seuil	Littérature
37	Laurent Petitmangin	Ce qu'il faut de nuit	La Manufacture de livres	Littérature
38	Revue Zadig	Zadig n.07 Changer de vie	Zadig	Essais/ Documents
39	Mona Chollet	Sorcières. La puissance invaincue des femmes	Zones	Essais/ Documents
40	Elizabeth Jane Howard	La Saga des cazalet (t.1)	Table ronde	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHE

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Jean-Luc Lagarce	Juste la fin du monde	Étonnants classiques	Littérature
2	Franck Bouysse	Né d'aucune femme	LGF	Littérature
3	Nicolas Mathieu	Leurs enfants après eux	Babel	Littérature
4	Gaël Faye	Petit pays	LGF	Littérature
5	Kohei Horikoshi	My hero academia (t.25)	Ki Oon	BD
6	Colette	La Maison de Claudine	LGF	Littérature
7	Albert Camus	L'Étranger	Folio	Littérature
8	Laurent Binet	Civilizations	LGF	Littérature
9	Jean Anouilh	Antigone	La Table Ronde	Littérature
10	Marguerite Yourcenar	Mémoires d'Hadrien	Folio	Littérature

« Une romancière au regard et à la singularité exceptionnels. »

The Guardian



« Rose Tremain a le génie des plus grands pour peindre ses personnages et atmosphères. »

The Times

JCLattès



Un ermitage en ville

Pascal Quignard

Alors que paraît le onzième tome de *Dernier royaume*, l'écrivain nous reçoit chez lui, à Paris, parmi son bestiaire à poils et à plumes, et les partitions qui composent son quotidien. Traversée d'un écrin de verdure, à la découverte d'un refuge où le plaisir de la lecture le dispute aux exigences du geste d'écrire.

Dix heures et demie. À l'heure où l'on sonne à sa porte, Pascal Quignard a d'ordinaire fini sa journée. Sa journée d'écriture, entendons-nous. « *Half his day's work by ten* », prescrivait Emily Brontë, que l'écrivain cite dans son dernier ouvrage : que la moitié de la tâche du jour soit accomplie à 10 heures du matin. « *Après on n'est plus bon à grand-chose, disait-elle.* » Quel que soit son lieu de résidence – la villa parisienne dans laquelle il nous

reçoit, sa maison sur les rives de l'Yonne à Sens, ou la chambre d'un hôtel –, ce lève-tôt glisse chaque matin des bras de Morphée vers l'écriture sans intermède, et de la chambre au petit lit sur lequel il travaille, sous les toits, où l'un de ses deux chats paresse à notre arrivée. « *Machiavel s'habillait pour lire. Mon grand-père, professeur à la Sorbonne, et Emmanuel Levinas, qui fut mon maître, ajustaient leurs foulards et boutons de manchettes pour écrire. J'admire leur rigueur, mais*

elle me semble une trahison à la sauvagerie onirique », déclare l'écrivain, qui précise se lever certains matins pour fuir des rêves « *complètement fastidieux et importuns* ».

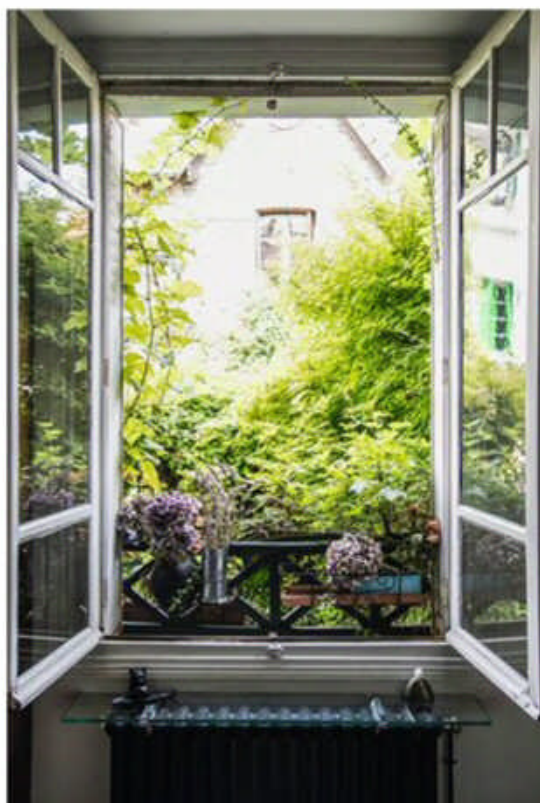
Depuis l'enfance, Pascal Quignard a besoin d'un « *long corridor pour entrer dans le réel* » et satisfaire à des obligations sociales auxquelles il s'est longtemps soumis, avant de rompre pour se consacrer exclusivement à la littérature. « *Il fallait que je lutte contre mes peurs, contre mes angoisses, que je fasse une psychanalyse,*

que je tente de réussir dans la vie sociale et d'apprivoiser ce qui m'était le plus lointain pour ensuite le quitter à nouveau. » Et atteindre ce « désassujettissement » qui caractérise son existence actuelle. *L'Homme aux trois lettres*, onzième tome de *Dernier royaume* (son œuvre entamée avec *Les Ombres errantes*, prix Goncourt 2002), célèbre le bonheur de pouvoir se consacrer à cette « proie insaisissable » qu'est la littérature. Les premières lignes de l'ouvrage sonnent d'ailleurs comme une déclaration d'amour, et se prolongent sur les épaules de Cicéron, qui déclamait dans ses *Tusculanes*: « *Quid enim dulcius otio litterato?* » (« Qu'y a-t-il de plus doux qu'un loisir dédié uniquement aux lettres? ») Nous ne le contredirons pas.

LA LECTURE COMME CONTEMPLATION

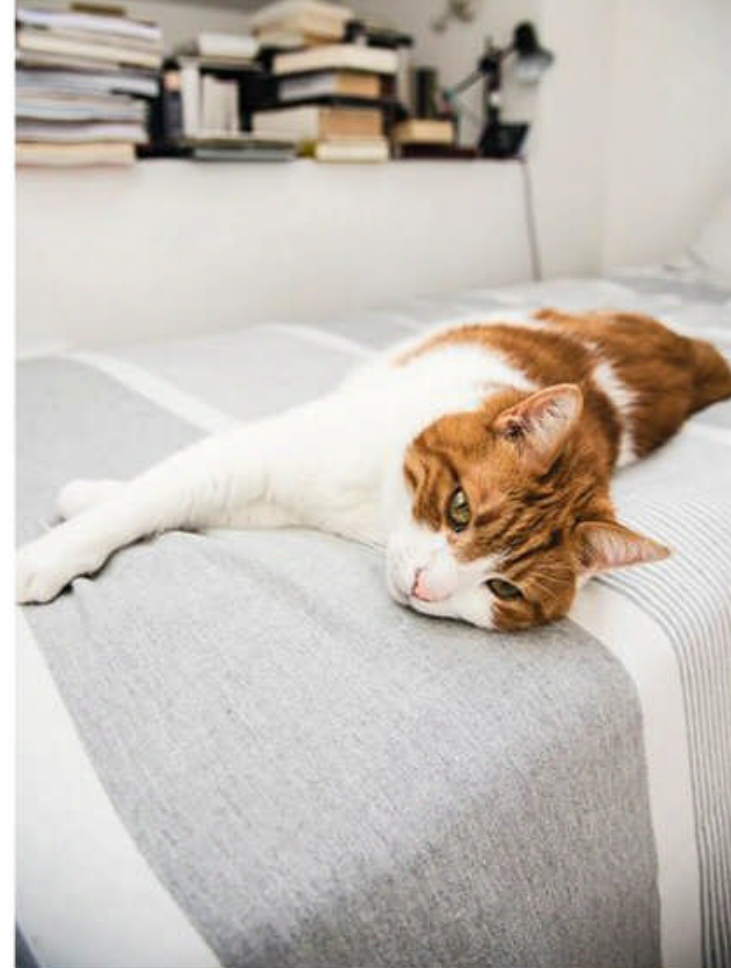
Pourtant, si on l'imagine sans peine dans un jardin occupé à répertorier des chants d'oiseaux, il nous est infiniment plus difficile d'envisager l'écrivain en paix dans le tumulte parisien, en dépit de l'écrin de verdure derrière lequel la façade de sa maison disparaît. Après avoir vécu dans les 6^e et 7^e arrondissements de Paris, Pascal Quignard a choisi les confins de la capitale et un quartier satellite, populaire, pour établir son ermitage urbain. Est-ce l'ancien voisinage d'Olivier Messiaen, lui aussi grand amoureux des oiseaux, ayant parcouru le monde pour retranscrire le chant des espèces les plus rares, qui lui ont fait choisir ce lieu parmi tant d'autres possibles? Cette proximité réjouit en tout cas l'écrivain, ayant lui-même beaucoup voyagé, jusqu'au jour où il a compris qu'il ne verrait pas les grottes de Naracoorte, en Australie, ni d'autres sites qu'il rêvait de visiter. « Une sorte de paix s'est installée en moi, et je n'ai plus eu envie de faire le zouave. C'est fatigant à force », s'amuse-t-il. Concernant Paris, il ose une comparaison avec Delphes, « *nombril du monde* » aux yeux des Grecs, pour signifier qu'il n'aime pas se soustraire trop longtemps à « *l'influence directe* » que la capitale exerce sur lui...

Parmi les endroits qu'il a le plus aimés, les terres volcaniques, comme la région de Naples, le Japon ou la « merveilleuse ville d'Istanbul » semblent l'avoir à jamais marqué. Ses voyages de prédilection demeurent néanmoins ceux que les livres lui ont offerts à travers l'espace et au gré des époques. « *J'ouvre mon livre et pénètre dans un monde autre. Le temps tombe en*



En haut à droite, un masque chinois, qui aurait un lien avec Georges Bataille. À côté, l'un des deux chats de Pascal Quignard s'étirant sur le lit où l'écrivain travaille. En dessous, un petit piano pour donner le *la*.

poussière », peut-on lire dans *L'Homme aux trois lettres*, dont les chapitres sont autant d'hommages à ce plaisir solitaire et loin d'être coupable qui caractérise la lecture. « *Dans ma famille, la lecture était une enveloppe autorisée et même valorisée. Elle m'a souvent servi de ruse : depuis l'enfance, je fais semblant de lire même quand je ne lis pas* », confesse celui qui précise avoir toujours eu besoin d'un endroit où se soustraire au monde, ou, selon le terme employé dans son ouvrage, d'un « *requoy* – ce mot tombé dans l'oubli qui définit si parfaitement la lecture en ce qu'il mêle le silence au recoin, au refuge où le lecteur peut s'abandonner au plaisir des mots. « *La passivité de la lecture est une forme de contemplation* », indique-t-il avant d'ajouter que « *lire, c'est s'offrir dangereusement à des émotions que l'on n'a pas préparées. Tout le monde n'est pas capable de lire, certaines personnes sont trop fragiles pour être possiblement bousculées par des scènes violentes* ».



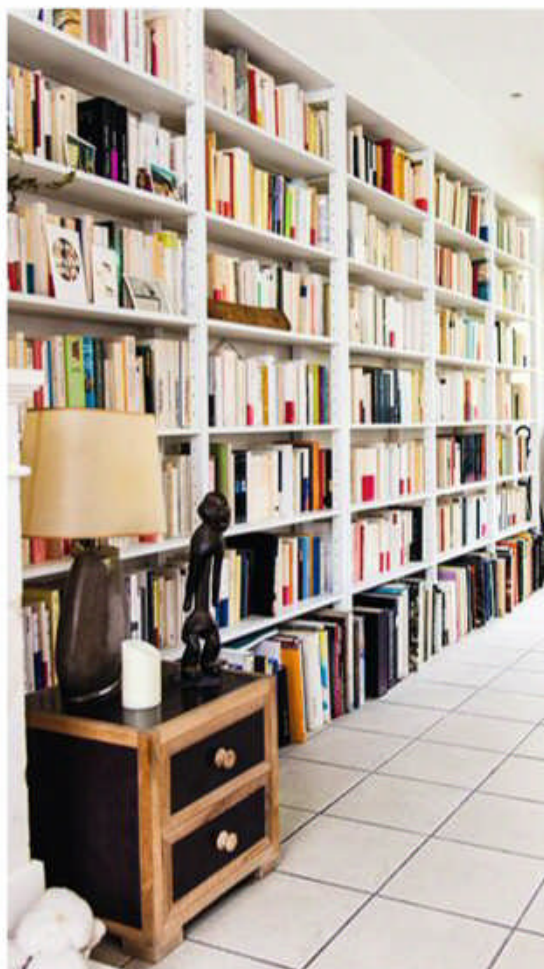
Nous nous prenons alors à rêver, devant la bibliothèque qui court de l'entrée au salon, du destin tourmenté des personnages qu'abritent tous ces volumes sagement alignés.

PROTÉGER LES MORTS

Dans son travail d'écriture, Pascal Quignard apprécie de plus en plus cet « *état passif d'autolecture* » qui lui permet de remanier son texte jusqu'à l'accepter, et « *d'aboutir à des livres qui respirent [s]a propre enveloppe sonore* ». Pour ce faire, il imprime et annote en pattes de mouche des pages où se bousculent des caractères tout aussi minuscules, qui prendront place dans quelques dossiers suspendus jouxtant l'écran de son ordinateur. Soixante feuilles imprimées composeront un final de trois cents pages en rayons des librairies : voici sa mesure. La page du jour attend sagement sur son pupitre d'être remaniée, comme pourrait l'être une partition, épinglée avec des pinces.



L'univers d'un écrivain • Pascal Quignard



À droite, le poste de relecture de l'écrivain, avec la page du jour sur son pupitre, comme une partition. À gauche, la bibliothèque reliant l'entrée au salon.

Quelques centimètres au-dessus du sol, un petit piano lévite, qui l'aide à trouver le *la*. Ce lien entre musique et littérature n'est pas fortuit, il traverse au contraire l'œuvre de cet héritier d'une lignée d'organistes qui, au clavier de l'orgue, a préféré les cordes du violoncelle. Un legs familial endeillé il y a quelques années par le cambriolage de sa maison de Sens, où furent volés un alto, deux violons et deux violoncelles, volatilisés sur les flots de l'Yonne. Avec eux, Pascal Quignard perdait les objets auxquels il tenait le plus, et s'encombrait d'un sentiment tenace de culpabilité, celle de n'avoir pas su veiller aux trésors dont ses ancêtres avaient pris soin pendant trois siècles. « *Tous nos morts dévalisés sont furieux contre nous dans nos rêves. Nous n'avons pas su les protéger* », écrit-il dans *L'Homme aux trois lettres* en écho à cette expérience malheureuse.

FAIRE RENAÎTRE LES MOTS

Le titre de l'ouvrage est lui-même un reflet de cette notion de vol qui lui est centrale : le « *fur* », ou « l'homme aux trois lettres », renvoie à la périphrase que les Romains employaient pour désigner le voleur, à laquelle l'écrivain assimile l'enfant (« *Qu'est-ce qu'un enfant ? D'abord un voleur, ensuite un criminel. Il vole tout l'univers symbolique, puis il tue le père.* »)

et le lettré : « *Chaque lettré (fur) a volé aux lettrés morts – à tous les morts qui font l'amont du monde – l'écriture où leur quête est ensevelie.* » De son propre prénom, qu'il n'a pas choisi, à l'apprentissage d'une langue qui lui est imposée, l'homme déroberait ainsi dès sa naissance des fragments du monde qui le précède, un larcin involontaire à l'origine d'un sentiment permanent de culpabilité vis-à-vis duquel le travail d'écriture apparaît comme une forme de réapprentissage.

« *Goethe dit qu'il faut acquérir ce que l'on possède. C'est un peu vrai. Écrire, pour moi, c'est réapprendre le sens de chaque mot, c'est faire comme si chaque mot était mort, comme s'il fallait le faire renaître. Nous reprenons alors possession de la langue que nous avons volée* », souligne Pascal Quignard dans un sourire avant d'ajouter : « *Essayons de nous libérer de ces mots-là, car le but n'est pas la langue, ni le savoir ; le but, c'est la contemplation, la passivité, le bonheur, la lecture, le "requoy"* » Ce recoin silencieux, encore, dont l'étymologie se rapproche de celle du mot « *requiem* », le repos, ce repos vers lequel nous avançons tous. « *Je vous promets une chose : vieillir, pour cette contemplation, pour cet état d'abandon, est une très bonne chose. Et vraiment, le monde n'est pas moins beau parce qu'on est vieux. La répétition des saisons en fait quelque chose d'absolument incroyable.* » Notre regard s'attarde alors, par-delà la fenêtre ouverte, sur les arbres dont l'automne aura bientôt roussi le feuillage, sur l'érable adossé au mur de la courette, en l'honneur duquel la langue japonaise a inventé un mot pour désigner le changement de couleur de son feuillage une fois la saison froide arrivée.

Laëtitia Favro

Photos : Alexandre Isard pour
Lire Magazine Littéraire



★★★★☆ **L'HOMME AUX TROIS LETTRES, PASCAL QUIGNARD**, 192 P., GRASSET, 18 €

À noter aussi la parution de *Sur le geste de l'abandon*, recueil de documents de l'auteur sous la direction de Mireille Calle-Gruber (Hermann).

AU CŒUR DE SON ŒUVRE

À l'occasion du don exceptionnel consenti par l'écrivain, qui a pour habitude de brûler ses manuscrits une fois l'œuvre publiée, la Bibliothèque nationale de France exposera une centaine de pièces (manuscrits, correspondances, photographies, peintures, éditions rares) présentées en avant-première au public comme autant de

témoignages de son geste artistique. Pièce principale de l'exposition, le manuscrit de *Boutès*, enluminé par l'écrivain en 2008, témoigne de cette pratique souvent méconnue de ses lecteurs.

L.F.

PASCAL QUIGNARD. FRAGMENTS D'UNE ÉCRITURE, DU 30 SEPTEMBRE AU 29 NOVEMBRE 2020 À LA GALERIE DES DONATEURS DE LA BNF FRANÇOIS-MITERRAND.



GÉRARD
OBERLÉ

UN GREDIN ROMANCIER

« *L'*aurore brillait de tout son éclat et dorait, de ses feux pourprés, la cime du mont d'Hennarès, où se voit un antique hermitage, monument de la piété des premiers chrétiens espagnols, lorsque Jayme de Pacheco, qui occupait, avec son épouse et deux jeunes enfants, une humble chaumière, que le temps avait presque entièrement détruite, et que le premier ouragan semblait devoir réduire en poussière, ouvrit sa porte, et donnant la main à dona Theresa sa compagne, ils sortirent pour jouir du spectacle imposant de la nature à son réveil. » Je n'ai pas dégoté cette perle dans un musée des horreurs littéraires. C'est l'incipit de *Le Château, l'hermitage et la chaumière d'Hennarès*, un roman à la sauce espagnole publié en 1802. Les gourmets se délectant de « *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* », de « *Aujourd'hui, maman est morte* » voire de « *Doukipudonktan, se demanda Gabriel, excédé* », décrocheront sans doute, craignant de s'étouffer.

Glouton omnivore, j'ai gobé le morceau d'une traite. C'est un sombre roman de perfidies familiales, de trahisons et de spoliations, un mélodrame rempli d'incidents mystérieux, de tendresses mouillées. Le genre, venu d'Angleterre au XVIII^e siècle, a marqué de son empreinte de nombreux imitateurs français de cette époque. Ce récit, comme bien des productions signées par les dames Cottin, Genlis, ou Montolieu et les sieurs du Cange ou Villemain d'Abancourt, ne brille ni par le style ni par son originalité, mais l'auteur, un personnage tombé dans l'oubli et que personne ne connaît aujourd'hui, mérite une brève exhumation. « *Tout dans ma vie est ou singulier ou extraordinaire* », disait-il dans un plaidoyer autobiographique publié en 1786.

PLUS QUE SON ŒUVRE, L'AUTEUR DE CE MÉLODRAME DE 1802 MÉRITAIT UNE BRÈVE EXHUMATION

Jean-Charles-Vincent Bette d'Étienville, né à Saint-Omer en 1759, a tâté de plusieurs métiers avant de prendre la plume : clerc de procureur, élève chirurgien, friponneau gérontophile, escroc... À 22 ans, ce fils d'ouvrier convole avec mademoiselle de Lesquillon d'Agrinsard, une vieille fille plus que sexagénaire. Mais, au bout d'un an, épouvantée par les déportements du petit mari, la mal-

heureuse quitte le monde et se réfugie dans un cloître. Abandonné, mais toujours joli garçon, Jean-Charles Bette dilapide la fortune de la vieille, accole, on ne sait comment, « d'Étienville » à son patronyme et se fixe à Paris. Compromis dans diverses malversations par deux faisans, il est écroué à la prison de la Force. Libéré grâce à la très influente comtesse de Brionne, il sera gravement impliqué dans la célèbre affaire du collier. Il s'enfuit, est arrêté à Dunkerque, ramené à Paris et enfermé au Châtelet.

Gracié par la justice, mais condamné par l'opinion publique, il se met à écrire. Sous la Révolution, à laquelle il adhère aussitôt, il rédige un journal titré *Le Philanthrope*. Traîné une nouvelle fois en justice, il est encore acquitté. Alors que l'ogre corse ravageait l'Europe, Jean-Charles pondait une dizaine de romans où il est toujours question de vertu, d'héroïsme, d'amour et d'amitié. Sous la Restauration, on l'oublie mais il survivra jusqu'en 1830. Comment ? Mystère et boule de gomme, comme disait feu Henry de Montherlant. Autre mystère, pour un essayiste en mal de sujet : mon exemplaire du roman d'*Hennarès* a appartenu au comte François Potocki, cousin germain de l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Le héros de Bette d'Étienville se nomme Pacheco. Un Pacheco sévit aussi dans le roman de Potocki. Coïncidence ? *Vete a saber !*



ARTHUR RIMBAUD

AU-DELÀ DU MYTHE

Ce fut un météore qui illumina le ciel de la littérature française. Un adolescent ardennais aux grandes mains, aux gestes gauches et au regard bleu intense, qui, dès ses 15 ans, écrivit des poèmes dignes du meilleur de Baudelaire comme si, pour lui, la poésie était une seconde langue maternelle ! À l'âge où d'autres peinent à quitter l'enfance, Rimbaud fixa pour l'éternité des images de la guerre sans l'avoir vue (*Le Dormeur du val*) – avant de monter à bord du *Bateau ivre* sans jamais avoir contemplé la mer. Puis il disloqua le vers classique dans ses derniers poèmes rimés tout en inventant la forme moderne, post-baudelairienne, du poème en prose. Il ne lui aura fallu que six ans pour repeindre la poésie française aux couleurs de ses *Voyelles*, avant de se taire à jamais. Nous reste cette œuvre parfois énigmatique, où confluent maîtrise adulte, pulsions adolescentes, et une pensée qui semble n'avoir pas d'âge. Ainsi que le souvenir de sa sidérante précocité, puis de son silence de seize ans qui ont largement contribué à sa mythologie. Aujourd'hui, Rimbaud est une sorte d'icône, censée incarner l'adolescence rebelle comme Che Guevara, la révolte politique. D'ailleurs, Roselyne Bachelot voudrait l'envoyer au Panthéon en compagnie de Verlaine. Cela aurait sans doute bien fait ricaner l'employé sardonique et néanmoins apprécié qu'il était devenu dans sa deuxième vie africaine. Sous le cliché, tant de mystères, tant de scandales, tant de contradictions ! Entre son œuvre qui, n'en déplaise à ses détracteurs de jadis, « ne veut pas rien dire » mais se révèle au contraire insondable sitôt qu'on la regarde de près, et sa vie bigarrée qui le fit, entre autres, professeur de français à Londres, soldat de l'armée néerlandaise et négociant à Aden, Rimbaud demeure un sujet inépuisable. C'est ce qui le rend si passionnant. **Alexis Brocas**

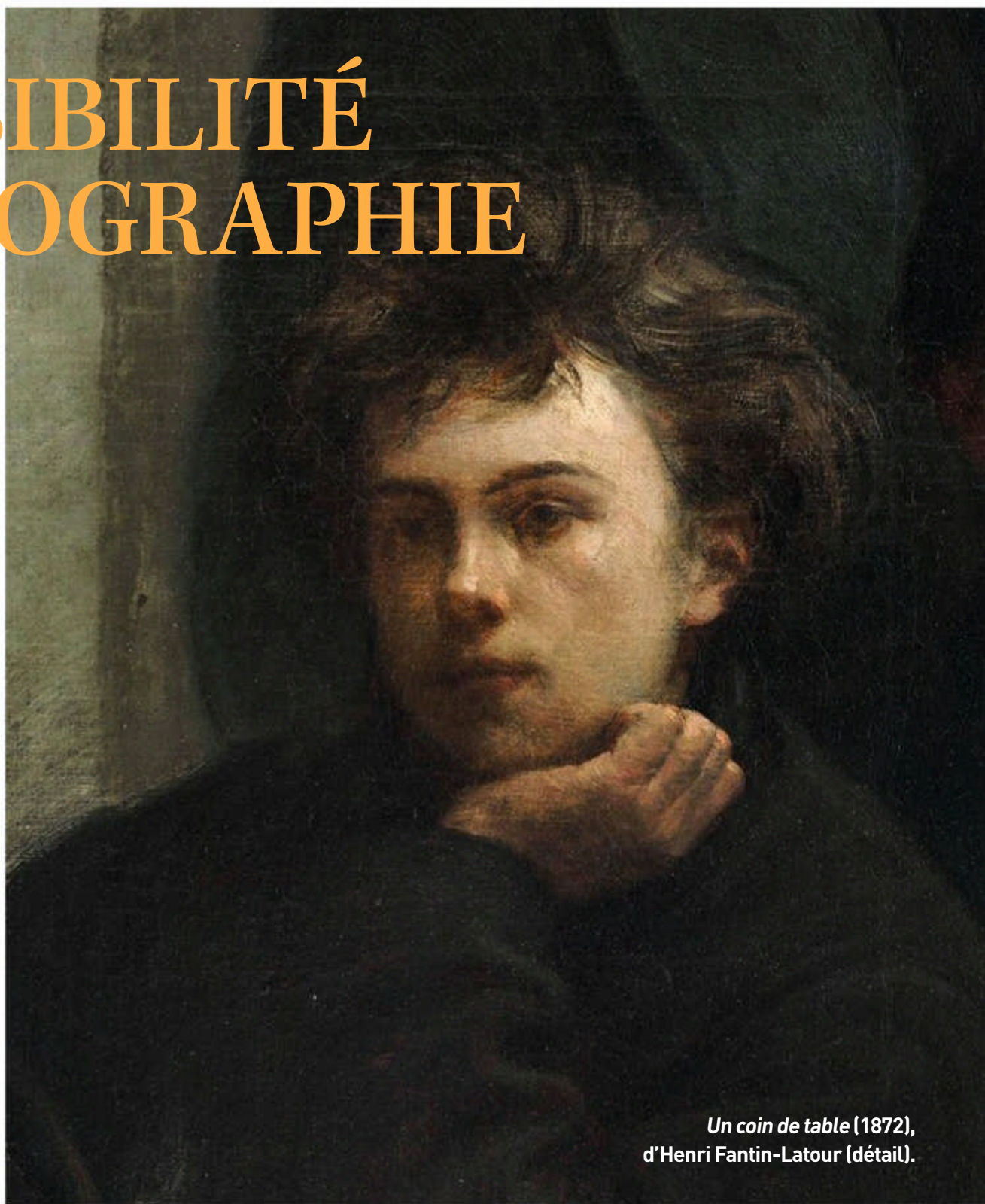
SOMMAIRE

L'impossibilité d'une biographie	40
Petite histoire du <i>Bateau ivre</i>	46
<i>Voyelles</i> ou le spectre réinventé	49
En vers et contre tous	50
La mécanique d'un grand créateur	52
Les amours métriques	54
La voie du silence	56
Son Panthéon/Sa descendance	57/58
<i>L'Autre Rimbaud</i> vu par Sylvain Tesson	59

L'IMPOSSIBILITÉ D'UNE BIOGRAPHIE

Le génie de Charleville, qui révolutionna l'art poétique avant de lui tourner le dos pour mourir en homme d'affaires, aura mené une vie de fuites, de tumultes et d'allers-retours incessants, qui charrie derrière elle le parfum tenace de l'énigme.

C'est un visage d'adolescent en lequel nous voyons celui de la littérature même. Celui d'un garçon « *prodigieusement armé* » pour la poésie, qui remisa son arsenal pour se lancer dans de périlleuses affaires commerciales en Afrique, avant de revenir in extremis en France mourir à 37 ans, au moment même où son nom ressortait de l'oubli. Peu après, sa sœur Isabelle et son beau-frère Patern Berrichon, voulant soigner sa mémoire et en effacer les scandales, y déposèrent une première couche de mensonges hagiographiques. Oui, il était toujours poète en Afrique (tu parles !), bien sûr, sa relation avec Verlaine ne fut que poétique (le coup de revolver, c'était pour régler un point de



Un coin de table (1872), d'Henri Fantin-Latour (détail).

LE PETIT MONDE D'ARTHUR



Vitalie, la « mother » despotique

Affublée de tous les noms par son fugueur de fils – « daromphe », « bouche d'ombre », « *aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb* » –, Vitalie Rimbaud (1825-1907), femme autoritaire, paysanne sèche et catholique rigoureuse, fut jusqu'au bout le point d'ancrage du poète. Elle restera, avec sa fille Isabelle, l'ultime confidente de l'exil africain de Rimbaud.



Frédéric, le père absent

Lorsqu'il meurt, en 1878, le capitaine Frédéric Rimbaud s'est enfui depuis longtemps du giron familial. C'est le grand absent de la vie du poète, qui ne le mentionnera qu'à travers de mystérieux travaux et papiers rédigés lors d'un séjour militaire en Algérie. De ce « *linguiste arabe distingué* », selon les mots de sa fille Isabelle, Rimbaud ne cessera de suivre secrètement le fantôme.

métrique)... Mais, même nettoyée des strates de légendes qui la recouvrent, ce à quoi s'emploie Jean-Jacques Lefrère dans sa remarquable biographie, opportunément republiée ce mois-ci, la vie de Rimbaud apparaît truffée d'énigmes.

La plus fascinante concerne son génie : comment un collégien qui, à 14 ans, s'amuse à écrire des vers de potache moquant les figures de son collègue en vient-il, un an et demi plus tard seulement, à déposer, sur la table de son professeur Izambard, les alexandrins parfaits d'*Ophélie*, équivalent poétique des chefs-d'œuvre de la peinture préa-

IL FAUT S'Y RÉSOUDRE : CE GARÇON DEVINT UN HOMME QUI TENAIT LA POÉSIE EN PIÈTRE ESTIME

phaélite ? La plus troublante porte sur son silence : pourquoi ce génie, à l'âge de 20 ans, abandonna-t-il la plume pour se préoccuper de langues, de voyages, de caravanes et de fusils à piston, mais surtout pas de poésie ? S'y ajoute une énigme subsidiaire : pourquoi ce silence paraît-il si irrecevable à tant de commentateurs qu'ils se mirent à chercher dans

UNE ŒUVRE AUX CONTOURS FLOUS

Si la vie de Rimbaud se prête aux controverses, son œuvre invitait, hélas, aux falsifications. Et pour cause ! Le poète n'a constitué qu'un seul recueil (*Une saison en enfer*) et a éparpillé le reste de sa production sur des feuilles éparées laissées chez divers amis et correspondants, ce qui a posé bien des problèmes à Verlaine quand il s'est agi de la rassembler. Résultat : l'œuvre de Rimbaud présente encore aujourd'hui des contours flous. Répartie en des ensembles plus ou moins arbitrairement constitués par la critique, elle a été parasitée par des poèmes attribués douteux (*Poison perdu*) et des faux avérés (la navrante *Lettre du Baron de Petdechèvre*, qui empuantissait les Pléiade Rimbaud

jusqu'à la dernière édition, ou encore la fameuse *Chasse spirituelle*, dix pages de prose dans le style d'*Une saison en enfer*). Cette œuvre est surtout grevée d'absences : les fameux textes perdus, innombrables. *La Mort de Paris*, *Les Amants de Paris*, ou encore *L'Histoire magnifique*, décrite par l'ami Delahaye comme des proses où Rimbaud, dans la lignée des *Illuminations*, entendait saisir dans leur vérité diverses périodes historiques. Mais ces textes perdus ouvrent aussi une part de rêve : peut-être dorment-ils dans quelque grenier ardennais, londonien ou parisien, attendant leur découvreur ? Après tout, Verlaine a bien cru les *Illuminations* perdues pour toujours...

A.B.

ses correspondances africaines des échos aux splendeurs de ses poèmes d'antan ? Il faut s'y résoudre : ce garçon qui, très jeune, savait « *la mécanique des vers comme personne* » devint un homme qui tenait la poésie en piètre estime – et ne le disait pas poliment.

FILS DE CAPITAINE

Remontons cette vie avec Jean-Jacques Lefrère. Jean-Arthur Rimbaud naît le 20 octobre 1854 à Charleville, qui ne s'est pas encore adjointe sa voisine Mézières. Il est le deuxième fils de la solide Vitalie Cuif et du capitaine

Frédéric Rimbaud, qui s'estompera au fil de ses affectations, au point que son épouse finira par se déclarer veuve. Une forte personnalité, cette Vitalie : souvent dépeinte en dragonne de bénitier, elle est en réalité capable d'évoluer. En 1870, elle accuse le professeur de son fils, Georges Izambard, de dévoyer son rejeton en lui faisant lire « *Victor Hugot* » (sic). Mais, en 1873, elle adresse des mots pleins de compréhension à un Verlaine au bord du suicide, qu'elle sait pourtant l'amant d'Arthur ! Celui-ci s'opposera souvent à la « mother » mais ne rompra jamais.

Arthur connaît une enfance ordinaire,



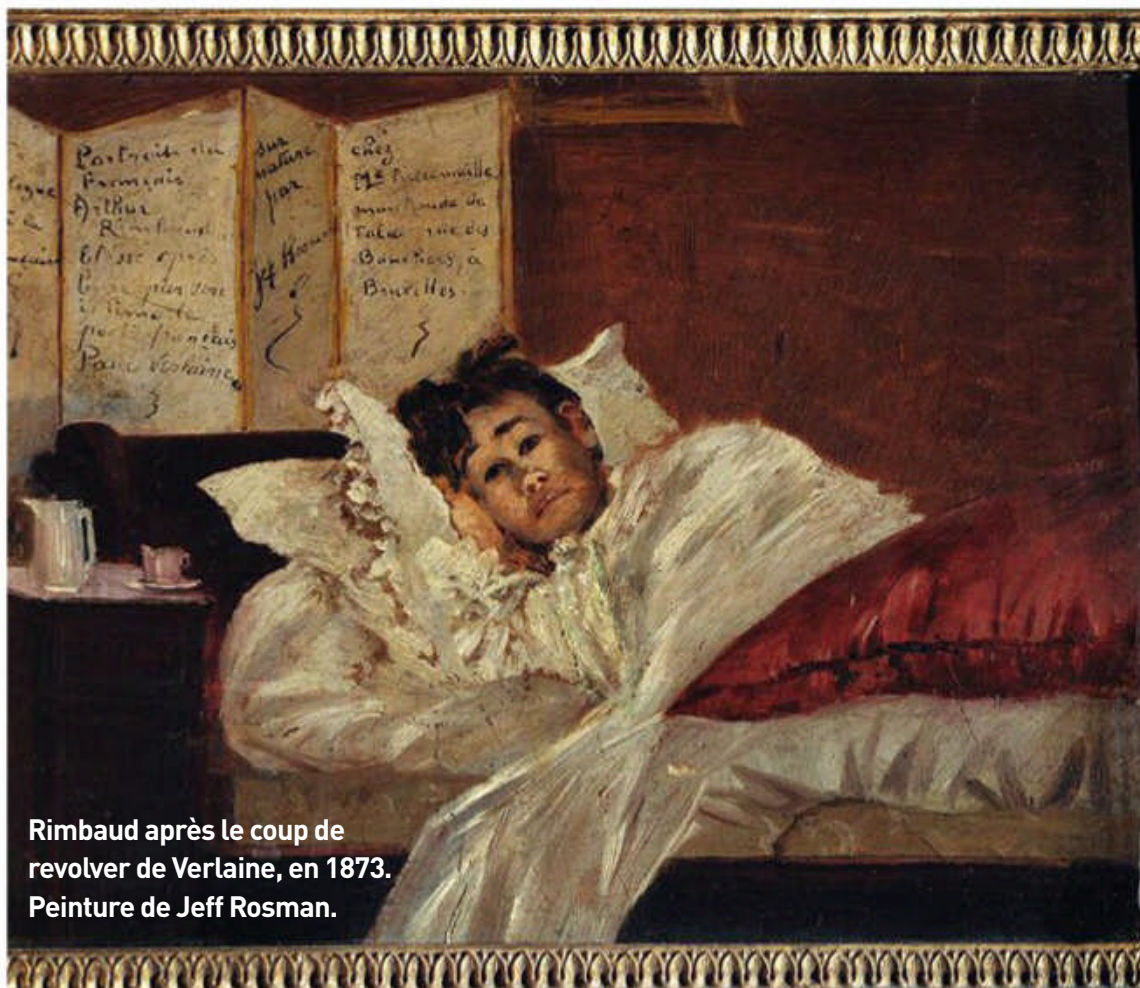
Frédéric, le frère renié

Méprisé, voire ignoré, par les biographes rimbaldiens, l'aîné Rimbaud (1853-1911) fut longtemps le complice et le protecteur de son cadet Arthur face aux orages de la « mother ». Il a vite fui la maison familiale, d'abord en s'engageant dans l'armée, puis en vagabondant d'un emploi à l'autre. Robuste et beau garçon, celui qu'Arthur finira par nommer « parfait idiot » s'est marié et a fini sa vie comme cocher, rompant tout contact avec sa famille.



Paterne Berrichon, le beau-père posthume

En se mariant à la sœur du poète, Isabelle, en 1897, l'inénarrable Patern Berrichon a joué un bien sale tour à la mémoire rimbaldienne. Ancien bohème et disciple raté de Mallarmé, Pierre-Eugène Dufour (de son vrai nom) se livra avec la pieuse Isabelle à une sanctification délirante du poète à force de falsifications et de réécritures que ne cesseront de démêler les biographes au fil du temps. Berrichon, ou le ver dans le fruit du « mythe Rimbaud ».



Rimbaud après le coup de revolver de Verlaine, en 1873.
Peinture de Jeff Rosman.

faite de jeux et de promenades avec son frère Frédéric et son copain Ernest Delahaye. Alors qu'il est en classe de troisième, ses professeurs commencent à soupçonner en lui des capacités hors norme : entre autres prouesses, Rimbaud rédige les vers latins donnés en devoir à ses camarades... et écrit ses premiers poèmes. Pas immédiatement brillants : *Les Étrennes des orphelins*, dont le titre dit le pathétique outré, sont l'œuvre d'un génie en devenir. Il se réveille en

1870, alors que le collège de Charleville s'est doté d'un professeur de rhétorique sourd et néanmoins talentueux : Georges Izambard. Une amitié naît : Izambard et Rimbaud, 16 ans, prennent l'habitude de se promener ensemble, de se montrer leurs écrits, de s'adresser des lettres – telle la première des deux « lettres du voyant », dans laquelle Rimbaud expose son projet poétique, non sans avoir préalablement insulté son prof.

Car entre-temps était advenu l'âge

des fugues, qui fera couler tant d'encre romanesque. En août 1870, alors que la guerre vient d'être déclarée, Rimbaud, 15 ans, part pour Paris – et se fait arrêter dans le train parce que son billet ne va pas jusque-là. Cela lui vaut un bref séjour en prison, dont Izambard le tire pour l'emmener à Douai, chez des proches. Là,

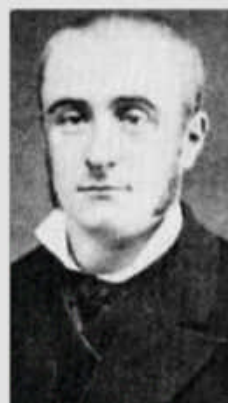
ENTRE-TEMPS ÉTAIT ADVENU L'ÂGE DES FUGUES, QUI FERA COULER TANT D'ENCRE ROMANESQUE

il semble que Rimbaud inaugure les comportements voyous qui feront sa mauvaise réputation. Lefrère : « *Dans les derniers mois de 1870, l'élève "un peu guindé, sage et douceâtre, aux ongles propres" qu'avait connu Izambard à Charleville s'effaçait pour laisser place à cet "âne lugubre" dont les frasques et les provocations allaient choquer, l'année suivante, l'avant-garde littéraire de la capitale.* » Rimbaud fuguera trois fois – quatre peut-être, et cette quatrième fugue supposée est à l'origine de la légende qui le dépeint en franc-tireur de la Commune. Et il écrit : des chefs-d'œuvre comme *Le Dormeur du val*, *Roman* ou *Ma Bohème*. Et maints



Paul Verlaine, l'amant ombrageux

La rencontre de Verlaine (1844-1896) et de Rimbaud constitue l'une des légendes les plus explosives de la littérature. De la « vierge folle » et de l'« époux infernal » réunis par la poésie un soir d'octobre 1871, de la fugue homosexuelle à la fameuse rupture du « coup de revolver » de 1873 sont nés l'unique publication de l'un (*Une saison en enfer*) et les plus beaux vers de l'autre (*Romances sans paroles*). Verlaine pleurera toute sa vie son « compagnon d'enfer » disparu.



Ernest Delahaye, l'ami de Charleville

Des bancs du collège, où ils se sont rencontrés en 1866, à l'exil définitif de Rimbaud en 1879, Ernest Delahaye (1853-1930) est resté l'inséparable ami du poète. D'interminables balades en rendez-vous fixés entre deux fugues de son compère, ce camarade à la bonté légendaire fut de tous les secrets de l'adolescence de Rimbaud (il fut aussi l'ami de Verlaine). Il n'a jamais cessé, jusqu'à sa mort, de perpétuer la mémoire de son ami.



Rimbaud vu par Verlaine (juin 1872).

LA LÉGENDE DE SA CONVERSION

« *l prie. Oui, il prie, lui !* » C'est par ces mots, et par d'autres du même tonneau, qu'Isabelle Rimbaud, qui veillait au chevet de son frère mourant, annonce la supposée conversion au catholicisme du poète, dans une lettre de Marseille datée du 28 octobre 1891, donnant aux commentateurs du pain pour cent ans de débats ! Car, bien vite, les amis de Rimbaud mirent en doute cette conversion qui lui ressemblait peu : depuis le collège, Rimbaud se déclarait athée (et ceux qui furent ses patrons en Afrique confirmèrent : il n'allait jamais à la messe). Sa sœur fut donc soupçonnée d'avoir écrit ou retouché sa lettre a posteriori, peut-être avec l'aide de Paul Claudel, afin d'accréditer la légende d'un Rimbaud mort en chrétien. Après tout, celle qui, avec son ineffable mari, avait bien truqué toute la

correspondance africaine d'Arthur pour le faire paraître plus riche et épris d'imparfait du subjonctif (dont il n'avait que faire quand il s'agissait de recenser des fusils ou des défenses d'éléphant) n'était plus à une forgerie près. La conversion de Rimbaud serait donc un mensonge de plus ? Pas si simple : la lettre, en plus de témoigner du « miracle », contient des propos peu amènes à l'égard de leur mère qui plaident pour son authenticité. Alors, Rimbaud, converti ou pas ? L'hypothèse soulevée par Jean-Jacques Lefrère est qu'il aurait peut-être accepté de se confesser pour faire plaisir à sa sœur, qui le veillait avec une belle patience. Et, de la confession à la conversion, il n'y a qu'un pas, que la dévote Isabelle, l'esprit bouleversé par les souffrances de son frère, aurait sauté peut-être même sans s'en apercevoir. **A.B.**

poèmes aujourd'hui perdus, dont ces trois cents hexamètres contenus dans les poèmes *La Mort de Paris* et *Les Amants de Paris*, que Rimbaud renonça à envoyer à l'éditeur Paul Demeny, parce qu'il lui en aurait coûté 30 centimes de plus !

Revenu à Charleville, Rimbaud, qui se sait maintenant poète, rêve toujours de Paris. Par le truchement d'un camarade de café, il adresse cinq poèmes à Paul Verlaine, qui, en réponse, le convie

aussitôt. À la manière des apprentis d'autrefois, Rimbaud prépare un travail à montrer : *Le Bateau ivre*. Il n'a pas encore 17 ans : non seulement il forge des vers parfaits, mais il commence déjà, telles les péninsules du poème, à se « démarrer » de la tradition poétique. Il quitte Charleville sans bagage, mais après avoir prévenu, pour une fois, la « mother » – de crainte qu'elle n'alerte la gendarmerie.

À Paris, Rimbaud sidère par sa pré-



Georges Izambard, l'enseignant confident

Bien qu'atteint de surdité, ce jeune professeur de rhétorique fraîchement nommé à Charleville fut le premier, en 1870, à entendre le génie naissant de Rimbaud. Il fut l'ami et le confident des premières fulgurances de son élève mais ne saura comprendre les missives théorico-poétiques de plus en plus enflammées que lui adressera le collégien. Malgré cette rupture, Izambard restera le témoin décisif de la naissance d'un « phénomène ».



Paul Demeny, le premier correspondant

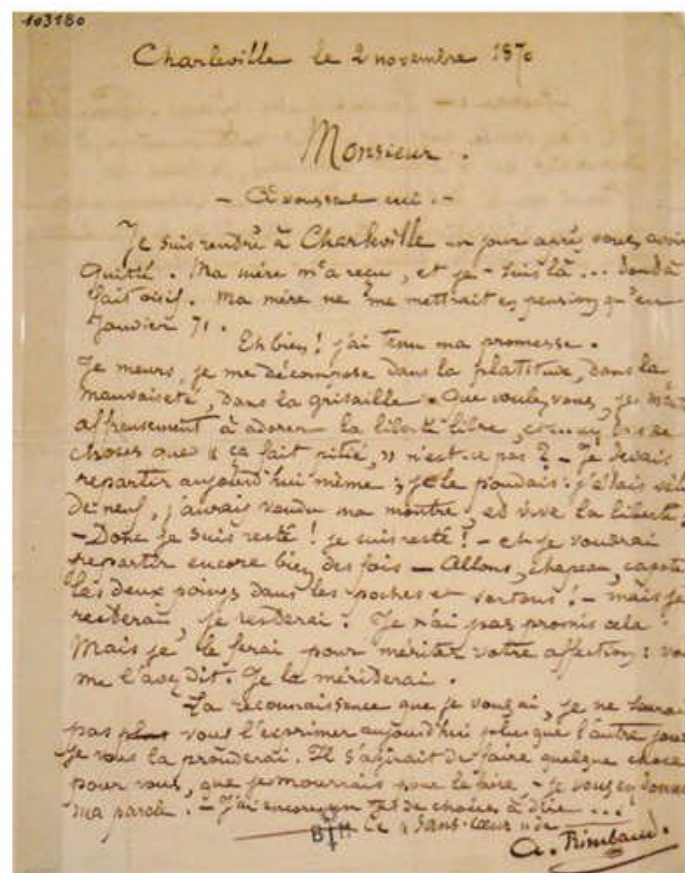
Ami d'enfance d'Izambard, Paul Demeny publia un recueil de poésies (*Les Glaneuses*) que lut Rimbaud avant de le rencontrer à Douai. C'est à lui que Rimbaud confia, en 1870, vingt-deux poèmes calligraphiés, rassemblés aujourd'hui sous le nom de « Cahiers de Douai ». C'est à lui, surtout, qu'il adressa la seconde « lettre du voyant » – où Demeny, pas plus qu'Izambard, ne sut entendre la déflagration visionnaire de son éphémère correspondant.

cocité les poètes auxquels le présente Verlaine. La légende raconte qu'il aurait rencontré Victor Hugo, lequel l'aurait qualifié de « *Shakespeare enfant* ». C'est faux, mais cela dit bien l'effet qu'il produit. Très vite, cependant, l'admiration se mâtine d'effroi. Rimbaud boit, entretient une hygiène douteuse, se moque méchamment, vole... « *D'abord, il emporta un christ ancien en ivoire qui venait de ma grand-mère, et Verlaine eut quelque peine à le lui faire rendre ; puis, il cassa exprès quelques objets auxquels je tenais* », écrit Mathilde Verlaine, l'épouse de Paul. Ne pas y voir des preuves de l'étroitesse d'esprit de celle que son mari, dans une correspondance célèbre, traitera de « *princesse souris* » et de « *misérable*

aussi, désolé pour les âmes sensibles, s'être masturbé dans le verre de lait de son ami Ernest Cabaner – la moindre de ses blagues sinistres. Sa carrière parisienne s'achève quand, bien aviné, il tente d'estourbir le photographe Carjat avec une canne-épée (à l'issue d'un dîner, et après avoir scandé la lecture d'un poème de Jean Aicard de « *merde !* » retentissants).

LES AMOURS DE TIGRES

La suite constitue peut-être le plus célèbre roman-feuilleton biographique de l'histoire littéraire française : Mathilde Verlaine obtient le départ de Rimbaud – mais Paul et lui trouvent des intermédiaires pour correspondre. Puis, en juillet 1872, Rimbaud revenu à Paris « enlève » Verlaine descendu chercher de la tisane pour son épouse malade... avec tous les documents nécessaires pour un voyage. Ils partent à Arras, puis à Bruxelles, mais craignent la police belge, alertée par la « mother », et la police française – ancien membre du bureau de presse de la Commune, Verlaine se croit recherché. Sa femme, bien innocente, voit là les raisons de son exil. Elle découvre le pot aux roses quand son époux lui demande imprudemment de lui envoyer des papiers : parmi ceux-ci, les lettres préparant les retrouvailles des amants ! Elle file à Bruxelles le reconquérir. Verlaine accepte de la suivre à Paris, mais Rimbaud monte dans le même train



Lettre à Georges Izambard du 2 novembre 1870.

et parvient à faire descendre Verlaine en gare de Quiévrain. Les deux hommes partent pour Londres. Survivent en donnant des cours. Rimbaud apprend l'anglais – le début de son polyglottisme frénétique. Et écrit : à la fois des vers – ceux qui seront repris dans le recueil factice *Derniers vers* – et des poèmes en prose. Mais c'en est déjà fini de ses rêves de gloire littéraire : à Paris, sa réputation est faite. Quand Verlaine voudra dédier ses *Romances sans paroles* à Rimbaud, son éditeur l'en dissuadera fermement.

Puis c'est l'épisode fameux du 10 juillet 1873 et du coup de revolver. Il témoigne

RIMBAUD SEMBLE BIEN S'ÊTRE DONNÉ POUR MISSION DE SE FÂCHER AVEC TOUT LE MONDE. ET IL Y PARVIENT

fée carotte » : Rimbaud semble bien s'être donné pour mission de se fâcher avec tout le monde. Et il y parvient. Devenu l'amant de Verlaine, ou son « *époux infernal* », il s'amuse à le faire boire pour provoquer des disputes avec sa femme. Il racontera



Les Vilains Bonshommes

Rimbaud fut introduit fin 1871 au cercle des Vilains Bonshommes, un groupe de poètes et d'artistes d'inspiration parnassienne en mal de potacheries (« *monument gougnotto-merdo-pédérasto-lyrique* », dira Verlaine). Accueilli en génie précoce – « *un diable parmi les docteurs* », selon le poète Léon Valade –, l'insolent prodige n'y fit pas long feu. Le 2 mars 1872, alcoolisé, il insulte un poète en pleine déclamation, est exclu et se saisit de la canne du célèbre photographe Carjat pour l'agresser d'un « coup d'épée » resté célèbre.



zutique dans une salle du Quartier latin. Rimbaud y fut accueilli à bras ouverts et contribua au célèbre *Album zutique*, recueil de parodies poétiques, de dessins obscènes et de délires potaches d'un exquis raffinement dans l'obscène, l'infâme et la transgression.

Vincent Malausa

Le Cercle zutique

Les membres communards du cercle des Vilains Bonshommes n'ont pas tardé à organiser leurs propres réunions et à inaugurer le Cercle

du versatile caractère verlainien, qui abandonne d'abord Rimbaud à Londres puis le supplie de le rejoindre à Bruxelles, où il séjourne avec sa mère. Les retrouvailles sont à la hauteur de leurs « *amours de tigres* » : Rimbaud demande à Élika Verlaine de financer son voyage à Paris, Paul veut qu'il reste. Et, pour le lui montrer, il lui tire dessus. La blessure n'est pas grave mais, quelques heures plus tard, Verlaine effraie assez Rimbaud pour que celui-ci finisse par le dénoncer. Rimbaud aura beau retirer sa plainte, Verlaine sera condamné à deux ans de prison.

UNE CARAVANE ET DES FUSILS

La carrière poétique de Rimbaud s'achève un peu plus d'un an plus tard, en 1875. Les seize années qu'il lui reste à vivre sont souvent exécutées en quelques lignes, et ses multiples voyages, réduits à une suite d'échecs amers. Cela découle de sa façon d'en parler : dans ses correspondances, Rimbaud s'est beaucoup plaint de ses séjours à Aden (il lui préférait de loin l'Abyssinie) et de ses déboires professionnels et physiologiques (« *Les affaires ne sont pas brillantes. Je vous souhaite des estomacs moins en danger que le mien* »). Il a aussi écrit « *Si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter* » et parlait de la ferme familiale de Roche et de la France en général comme d'un lieu glacial où il ne pourrait plus vivre. Il semble qu'en Afrique Rimbaud soit devenu un de ces êtres pour qui la plainte et le sarcasme constituent un mode d'expression privilégié. Ses employeurs, les frères Bardey, des négociants, le décriront comme un homme au verbe sardonique, aux gestes coupants, par ailleurs très fiable et apprécié pour cela – et ils seront stupéfaits de lui découvrir, à sa mort, un passé poétique.

Malheureux, le Rimbaud d'Aden et du Harar ? En tout cas, il ne voulait plus entendre parler de poésie et enrageait de la lenteur que prenaient les affaires là-bas. Mais il savait aussi prendre son mal en patience et en tirer les fruits, ce qui relativise le prétendu désastre de cette dernière vie. Prenons sa fameuse expédition au royaume de Choa, qui devait le rendre riche, couramment décrite comme la cause de sa ruine : Rimbaud y conduit une caravane chargée de fusils formée avec un associé, Labatut, mort récemment en laissant de multiples dettes. Rimbaud, par sa prévoyance, parvient à arriver sans encombre devant le trône du roi Ménélik, son acheteur. Là, après bien des atermoiements

et après avoir dû repousser ou contenter d'ex-créanciers de Labatut, il parvient à se faire payer, mais en traites, qu'il doit aller toucher sur la côte – un voyage inédit qui fera de lui un authentique

PUIS C'EST L'HORRIBLE DERNIER VOYAGE À MARSEILLE – OÙ IL EMBARQUERA POUR ADEN, ESPÈRE-T-IL ENCORE

explorateur. Il se plaint : « *Je sors de l'opération avec une perte de 60 % sur mon capital, sans compter vingt et un mois de fatigues atroces passées à la liquidation de cette misérable affaire.* » En fait, écrit Lefrère, « *il semble bien qu'il tira de l'affaire un bénéfice non négligeable* » et qu'il n'ait perdu que 60 % du profit qu'il avait escompté. Tant pis pour la légende d'un Rimbaud roulé par Ménélik. Mais il est vrai qu'il n'a jamais atteint l'indépendance financière qu'il visait.

DÉLICES ZUTIQUES

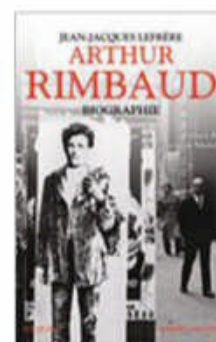
Dans ce document majeur qu'est l'*Album zutique*, témoignage de la rencontre de Rimbaud et des poètes les plus radicaux de la bohème artistique du Quartier latin (les « Zutistes » Cros, Cabaner, Richepin, Verlaine, etc.), les saillies gaillardes, anticléricales et autres pastiches politiquement subversifs ne manquent pas. De Rimbaud, on trouve autant de pièces décisives que de traces émouvantes de son séjour parisien mouvementé de l'automne 1871. Verlaine et Rimbaud ont offert son chef-d'œuvre à l'album avec le mythique « sonnet du trou du cul » dont le premier écrivit les quatrains, le second les tercets. Dans les pages qui suivent, un autre collègue devenu célèbre, le bon bourgeois réac François Coppée, se

voit conspué par Rimbaud à coups de pastiches hilarants tels qu'*État de Siège* ou *Le Balai* (parodie scatologique de la position d'assis de Coppée durant la Commune : « *C'est un humble balai de chiendent, trop dur [...] L'usage en est navrant et ne vaut pas qu'on rie* »). Mais la pièce maîtresse de Rimbaud demeure *Les Remembrances du vieillard idiot*, long poème dévoilant sous le pastiche coppéen une dérangement plongée dans les arcanes de l'enfance du poète. Le plus grand fantôme de Rimbaud, son père, y apparaît dans les brumes d'une trouble confession : « *– Car un père est troublant ! – et les choses conçues !.../Son genou, câlineur parfois ; son pantalon/Dont mon doigt désirait ouvrir la fente,... – Oh ! non !* »

V.M.

La légende ne ment hélas pas quand elle décrit sa fin atroce : cette jambe qui se raidit, ce genou qui gonfle avec la tumeur, cette civière qui le transporte jusqu'à la côte, et son cerveau qui s'entête à penser affaires. Il est poignant de lire, sous la plume pondérée de Lefrère, le récit de sa première hospitalisation à Marseille et de son retour à Roche avec une jambe en moins. Et, ultime station du calvaire, cet horrible dernier voyage à Marseille – où il embarquera pour Aden, espère-t-il encore, perclus de métastases. Il s'éteint le 10 novembre 1891. Rimbaud n'est pas mort en poète accompli – tout cela était derrière lui depuis longtemps. Il est mort en homme d'affaires empêché dans ses entreprises. Parce que nous plaçons la poésie au-dessus des contingences de ce monde, nous voyons là une déchéance. Il n'aurait pas été d'accord avec nous.

Alexis Brocas



★★★★★

ARTHUR RIMBAUD.
BIOGRAPHIE,
JEAN-JACQUES
LEFRÈRE,
1408 P., ROBERT
LAFFONT/BOUQUINS,
33 €

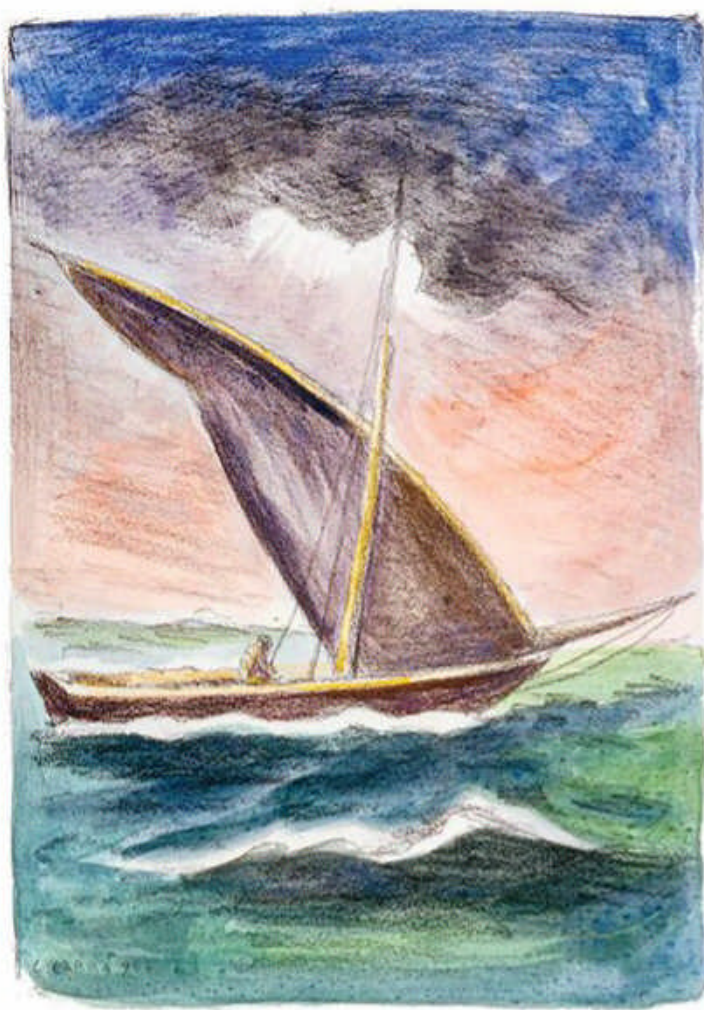
PETITE HISTOIRE DU BATEAU IVRE

Son œuvre littéraire tient en une centaine de pages, toutes écrites avant sa vingtième année. Aux yeux de beaucoup, à commencer par Verlaine, son *Bateau ivre* est un sommet de la poésie française. C'est, en tout cas, grâce à ce long poème que le jeune virtuose de Charleville a désiré conquérir la capitale.

Composé pendant l'été 1871, *Le Bateau ivre* est, avec *Le Dormeur du val* et *Voyelles*, le poème le plus célèbre d'Arthur Rimbaud. Les circonstances de sa rédaction marquée par son désir de faire une entrée signalée dans le cénacle des poètes parisiens, alors dominé par les Parnassiens autour de leur chef de file Théodore de Banville, en font une œuvre singulière. Déjà, l'année précédente, Rimbaud avait adressé ses vers à Banville dans l'espoir de les voir publier et avait confessé son ambition d'alors : « Dans deux ans, dans un an peut-être, [...] je serai à Paris. [...] Je serai Parnassien. » Entre-temps, la guerre franco-prussienne et la Commune de Paris ont bouleversé le pays, et l'auteur qui écrit *Le Bateau ivre* n'est plus le « Poucet rêveur » passionné de poésie, mais déjà un poète de grand chemin au génie précoce, sûr de sa vocation. Adolescent fugueur, il sait ce qu'il veut : quitter Charleville honnie, aller à Paris s'y faire adouber par ses pairs, *Le Bateau ivre* doit y contribuer. On est très sérieux quand on a 17 ans !

SE RENDRE VOYANT

De fait, les lettres dites « du voyant¹ », « capitales pour la compréhension des poèmes qui vont suivre² », montrent un Rimbaud conscient de sa vocation. Dans cet « emballage épistolaire », il expose « sa prose sur l'avenir de la poésie ». Quelques jours avant la Semaine sanglante, il y clame qu'il ne regagnera pas « le râtelier universitaire » : « Je veux être Poète et je travaille à me rendre Voyant. » Si « Racine est le pur, le fort, le grand », après lui, « le jeu s'est moisi ». Il faut lui redonner vie.



C'est la fonction du poète voyant. « Les seconds romantiques sont très voyants : Th. Gautier, Lec. de Lisle, Th. de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu. » La voyance rimbaldienne consistera à « [arriver] à l'inconnu » par un « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ». Ainsi le « poète est vraiment voleur de feu » avec pour objet d'inventer une langue « de l'âme pour l'âme, résumant tout [...], de la pensée accrochant la pensée et tirant ».

« AI-JE PROGRESSÉ ? »

« Ces lettres ne répondent pas à l'exaltation d'un instant, elles engagent toute la vie de Rimbaud³. » Dans la prose d'*Une Saison en enfer* (« Adieu », 1873), Rimbaud est revenu sur ces visions extatiques dont est, entre autres, sorti *Le Bateau ivre* : « Quelquefois, je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. » Si le « bateau ivre » de 1871 n'est pas le « grand vaisseau d'or » de 1873, l'un et l'autre sont l'expression d'un même élan poétique.

Voyant et déjà alchimiste du verbe, il « fixe des vertiges » en se soumettant aux règles les plus classiques, à commencer par l'alexandrin, le mètre par excellence de la tradition poétique française. Ainsi, le 15 août 1871, il adresse à Banville cent vers « parnassiens » intitulés *Ce qu'on dit au poète à propos*

de fleurs – cent était le nombre maximal accepté par les Parnassiens, ce sera aussi le nombre d'alexandrins des vingt-cinq quatrains du *Bateau ivre*. Rimbaud se montre encore très déférent envers Banville : « Vous rappelez-vous avoir reçu de province en juin 1870, cent ou cent cinquante hexamètres mythologiques intitulés Credo in unam ? Vous fûtes assez bon pour me répondre ! C'est le même imbécile qui vous envoie les vers ci-dessous [...]. Ai-je progressé ? » Le poème envoyé en juin a pu passer pour être le premier volet d'un diptyque dont *Le Bateau ivre* aurait été le pendant.

« VIEUX CON! »

De là, le paradoxe du *Bateau ivre*: un chef-d'œuvre soupçonné d'être aussi une pièce de circonstance composée « à la manière de » pour épater les gentils bonshommes du Parnasse. Écoutons Delahaye, l'ami d'enfance: « *La veille de son départ – fin septembre 1871 – Rimbaud me lit Bateau ivre. "J'ai fait cela, dit-il, pour me présenter aux gens de Paris. [...] Qu'est-ce que je vais faire là-bas?... Je ne sais pas me tenir. Je ne sais pas parler... Oh! Pour la pensée, je ne crains personne"* »⁴. »

En fait, Verlaine fut le premier passager du *Bateau ivre*, le guide qui attendait Rimbaud et que Rimbaud cherchait, son éducateur, son âme damnée... L'auteur des *Poèmes saturniens* (1866) et des *Fêtes galantes* (1869) était même un peu trop l'homme recherché. La lecture publique du *Bateau ivre* impressionna son auditoire, ainsi que « *cet effrayant poète de moins de 18 ans qui a nom Arthur Rimbaud, [...] le Diable au milieu des docteurs...* »⁵. En fait, Rimbaud prenait ses distances avec les « gens de Paris ». Pour preuve l'anecdote, racontée par le colonel Godchot dans une lettre de 1930 alléguant un témoignage de Verlaine, selon lequel, quand Rimbaud lut son poème à Banville, le 30 septembre, « *celui-ci objecta qu'il aurait été bon de dire, en commençant: "Je suis un bateau qui... etc." Le jeune sauvage ne répondit rien, mais en sortant, il haussa les épaules et grommela: "Vieux con!"* »⁶ Qui aujourd'hui corrigerait l'incipit du *Bateau ivre*? « *Comme je descendais des Fleuves impassibles, / Je ne me sentis plus guidé par les haleurs...* »

LE « JE » DU POÈME

Le *Bateau ivre* est le récit d'une traversée narrée par le bateau lui-même et, en même temps, celui d'une expérience poétique – de libération enthousiaste d'abord, de sa retombée ensuite. Ainsi, le « je » désigne et le bateau et le poète. Cette prosopopée fait songer à la lettre du 13 mai 1871: « *Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait!* » (à Georges Izambard).

Le bois qui se trouve violon, le cuivre qui s'éveille clairon, n'est-ce pas aussi ce qui arrive au « je » de cette insolite embarcation? Au départ indifférent à ce qui l'entoure et l'engonce, ce « je » n'est pas « au monde »: « *J'étais insoucieux de tous les équipages, / Porteur de blés flamands ou de cotons anglais* » (v.5-6) et « *plus sourd que les cer-*

veaux d'enfants » (v.10). Une fois libéré de ses « *haleurs* » importuns – ceux qui tiraient les bateaux depuis les chemins de halage –, car « *Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles, / Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs* » (v.3-4), commence une navigation fabuleuse, à la fois processus de libération et transformation de soi.

« J'AI DANSÉ SUR LES FLOTS »

La nef rompt dans un fracas enivré ses amarres avec le monde ancien quittant le calme morne des « *Fleuves impassibles* » – dont le prototype est peut-être « *la Meuse pure et noire* » (Paul Claudel) de l'enfance carolopolitaine de Rimbaud. « *Dans les clapotements furieux des marées / Moi [...] / Je courus! Et les Péninsules démarrées / N'ont pas subi tohu-bohu plus triomphants* » (v.9-12). Au contact de la mer, le « je » se métamorphose, s'éveille autre, ni clairon ni violon, bien sûr, mais bateau devenu une sorte d'île flottante à l'instar « *des Péninsules démarrées* » (entendre « *désamarrées* »). Plus loin, la « *Péninsule* » devient « *Presqu'île* » (v.65). À l'eau calme des « *Fleuves* » succède une eau tumultueuse. « *La tempête a béni mes éveils maritimes. / Plus léger qu'un bouchon, j'ai dansé sur les flots / Qu'on appelle rouleurs éternelles de victimes* » (v.13-15).

Déjà, une « *eau verte* » a pénétré sa « *coque de sapin* », voilà l'esquif « *lavé* » par cet étrange liquide « *dispersant gouvernail et grappin* » (v.20), autant de signes d'une liberté nouvelle qu'inaugure une étonnante parade d'images féeriques nées d'une mystérieuse union de la mer et de la nuit étoilée « *Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème / De la Mer, infusé d'astres, et lactescent, / Dévorant les azurs verts; où, flottaison blême / Et ravie, un noyé pensif parfois descend // Où, teignant tout à coup les bleuités, délire / Et rythmes lents sous les rutillements du jour, / Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres, / Fermentent les rousseurs amères de l'amour!* » (v.21-28).

« J'AI VU CE QUE L'HOMME A CRU VOIR »

Des horizons inconnus s'ouvrent à l'ancienne gabarre qui multiplie les « *je sais* », les « *j'ai vu* », les « *j'ai rêvé* »: « *Je sais les cieus crevant en éclairs, et les trombes / Et les ressacs et les courants: je sais le soir, / L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes, / Et j'ai vu quelques fois ce que l'homme a cru voir!* » (v.29-32). Dans *Le Double Rimbaud* (1906), Victor Segalen commente ce dernier vers: « *Dans ces dix derniers mots, tous*



Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

d'un usage ultra-quotidien, banal, s'enclôt vraiment le frisson d'inconnu. C'est le face-à-face glorieux avec cet imaginaire absolu dont toute réalité ne semble que le reflet terne. » Ces « instants divinatoires » sont bien l'apanage des poètes essentiels: « *J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques, / Illuminant de longs figements violets, / Pareils à des acteurs de drames très antiques / Les flots roulant au loin leurs frissons de voiles!* » (v.33-36). La lettre du 15 mai 1871 soulignait déjà qu'il n'est pas nécessaire au voyant de comprendre ce qu'il a vu: « *Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables.* »

« FRÊLE COMME UN PAPILLON DE MAI »

La retombée de l'extase où le poète voit au-delà du visible est, par avance, inscrite dans la finitude de cette expérience mystique. Comme lors de la Commune, la libération qu'on a crue radicale n'a qu'un temps. S'ensuit un appel à la douceur et à une « *future Vigueur* », bref un retour au calme de l'ordre ancien un moment perdu, riche cependant d'une promesse future: « *Fileur éternel des immobilités bleues, / Je regrette l'Europe aux anciens parapets! / J'ai vu des archipels sidéraux! et des îles / Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur: / – Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles, / Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?* » (v.83-88). La « *carcasse ivre d'eau* » (v.72) de ce « *bateau perdu sous les cheveux des anses* » (v.69) finit par renoncer

à ces « *écumes de fleurs qui ont bercé [ses] dérades* [« dérives »] » (v.59) et par consentir au retour à l'eau des « *Échouages hideux au fond des golfes bruns* » (v.54) avec « *ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes* » (v.63), celle de « *la flache/Noire et froide* » (v.93-94) – la flache est un régionalisme ardennais pour « flaque ».

Après l'ivresse, la tristesse : « *Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes. / Toute lune est atroce et tout soleil amer : / L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes. / Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aie à la mer !* » (v.89-92). À ce désir de sombrer, répond celui, paradoxal, du retour à la vie ordinaire : « *Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache/Noire et froide où vers le crépuscule embaumé / Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche / Un bateau frêle comme un papillon de mai* » (93-96).

« RENDU AU SOL »

Les interprétations du *Bateau ivre* sont diverses et, contrairement aux *Illuminations*, Rimbaud n'est pas « *le seul à avoir la clé de cette parade sauvage* ». On y a vu une allégorie de la Commune ou de la poésie tentant de s'affranchir des carcans qui l'asphyxient, l'autobiographie du « Poucet rêveur » devenu « voyant » ou encore la vision quasi prophétique de la destinée personnelle de Rimbaud.

Après la « saison en enfer » avec Verlaine, Rimbaud s'est en effet désintéressé de son œuvre : « *J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. Il ne faut même plus songer à cela. Je suis d'outre-tombe, et pas de commissions* » (*Illuminations*, « Vies III »).

C'est le silence de Rimbaud : « *Je ne m'occupe plus de ça.* » Ses vers ? Quand on lui en reparle vers la fin de sa vie, il hausse les épaules, « *des rinçures* ». Après ? « *Des vers de lui ? Il y a beau temps que sa verve est à plat. Je crois même qu'il ne se souvient plus du tout d'en avoir fait* » (Delahaye en décembre 1875). « L'homme aux semelles de vent » ne fixera plus ses vertiges. Rideau sur « l'opéra fabuleux ». Viendront les années de « trimballage », il s'agit de retrouver la « bonne ornière ». Le temps des magiciens et des voyants est révolu : « *Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre !* » Le bateau ivre est redevenu vaisseau fantôme.

Jean Montenot

1. Le 13 mai à Georges Izambard, son professeur de rhétorique, et le 15, à Paul Demeny, un ami d'Izambard. 2. Jean-Pierre Giusto, *Rimbaud créateur*, PUF, 1980. 3. *Ibid.* 4. *Ibid.* 5. Cité par Jean-Jacques Lefrère, *Rimbaud*, Fayard, 2001, rééd. « Bouquins », 2020. 6. *Arthur Rimbaud ne varietur*. II. 1871-1873, Chez l'Auteur, 1937.

Les classiques de Boll

La passion des livres et des écrivains croquée tous les mois par le dessinateur Boll. En octobre, notre dossier consacré à Rimbaud.



LE BATEAU IVRE ET SES DÉTRACTEURS

Le célèbre poème de Rimbaud a suscité l'admiration de nombreux poètes dans le sillage de Verlaine, de Mallarmé ou de Claudel. Il s'en faut que tous l'aient autant admiré. Critique avisé et sévère, Étiemble le juge convenu, presque scolaire : « Le Bateau ivre [est] le dixième rafiote parnassien lancé vers ces temps-là (le meilleur, j'y consens, encore qu'il soit marqué par Léon Dierx). » Léon Dierx (1838-1912) avait en effet écrit à 26 ans six quatrains intitulés *Le Vieux Solitaire* (1864) auxquels la nef rimbalde peut paraître faire quelque écho : « *Je suis tel qu'un ponton sans vergues et sans mâts, / Aventueux débris des trombes tropicales, / Et qui flotte, roulant des lingots dans ses cales, / Sur une mer sans borne et sous de froids climats.* » Mais le sujet d'un poème n'en fait pas la valeur (ou la médiocrité). Parmi les amoureux de Rimbaud, Aragon qui toute sa vie n'a eu de cesse de le citer, a même écrit qu'« admirer Le Bateau ivre est un signe de vulgarité de l'esprit ». Il s'en prenait, au nom même de la mémoire de Rimbaud, à un certain « rimbaldisme » à ses yeux rétrograde, celui qui privilégiait une lecture « symboliste » ou « des vues partielles, partisans, passionnelles » de son œuvre. Ainsi, les symbolistes, en mettant l'accent sur *Le Bateau ivre* et le sonnet des *Voyelles*, réduisaient Rimbaud à n'être qu'une suite du romantisme, un prolongement de Baudelaire.

J.M.

VOYELLES OU LE SPECTRE RÉINVENTÉ

Par Yoshihito Tajima*

Et si le sonnet le plus célèbre du poète était la clé de l'esthétique rimbaldivienne ? Associant couleurs, formes et mouvements et s'inspirant de l'universalité des textes bibliques, il visait à inaugurer un langage nouveau. Analyse.

Le sonnet *Voyelles* possède une nébulosité qui débouche sur une multiplication d'interprétations possibles et entraîne une certaine illisibilité. C'était certainement la stratégie de Rimbaud telle qu'elle se dévoile dans *Alchimie du verbe* : « *J'inventai la couleur des voyelles !* — A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. — Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. » Cependant, en « *rése[r]vant la traduction* », le poète garde le silence à la fin. Si nous acceptons l'illogisme du poème, son alchimie du verbe est-elle une réussite ou un échec ?

Rimbaud réduit le langage en signes visuels et auditifs comme les voyelles et les consonnes, et il y unit la couleur, la forme et le mouvement pour créer un nouveau langage poétique accessible « *à tous les sens* », autrement dit un « *langage universel* ». Ces trois éléments, couleur-forme-mouvement, sont là pour définir la beauté, qui est de la plus haute importance dans l'esthétique du XIX^e siècle.

DE L'ALPHA À L'OMÉGA

Notre poète relie les voyelles aux couleurs, mais le noir et le blanc sont-ils des couleurs ? Selon le point de vue adopté, leur définition diffère. Rimbaud reconnaît au moins six couleurs : le noir, le blanc, le rouge, le vert, le bleu et le violet. D'autres

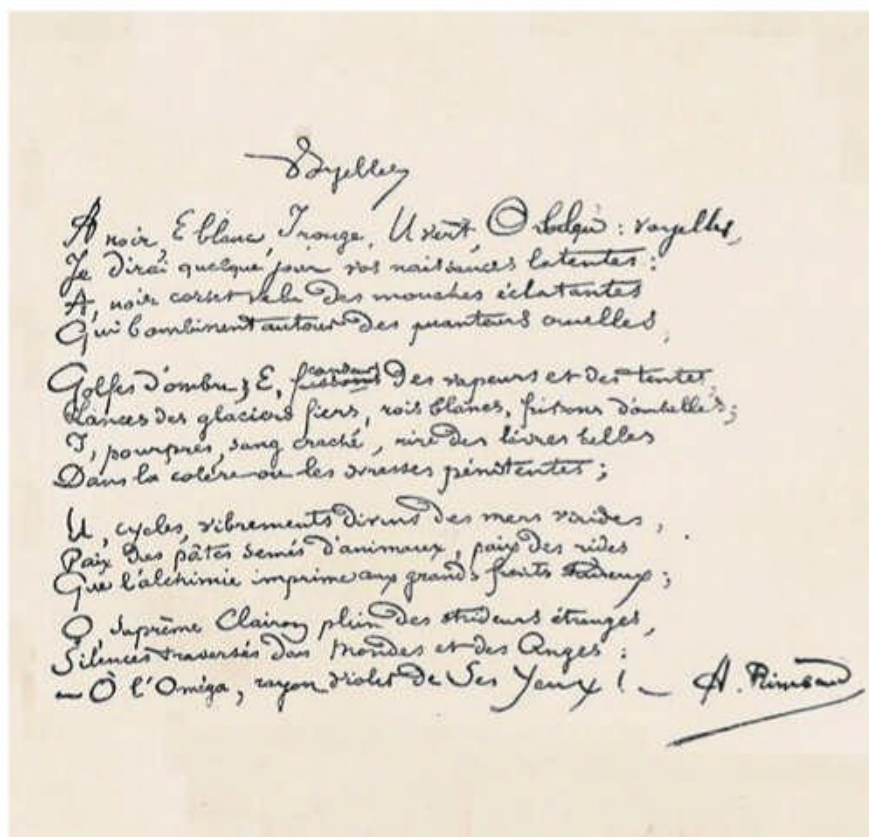
tentatives de lettres colorées ou d'audition colorée existaient avant son sonnet, par exemple celles de Hugo, de Gautier, de Musset... Mais leurs palettes sont différentes de celles de notre poète. Sur quoi Rimbaud fonde-t-il l'attribution de telle couleur à telle voyelle ? Le « *rayon violet* »

identifiée à l'oméga, peut ainsi devenir la dernière lettre. Il s'ensuit que la voyelle A devient l'alpha, et les voyelles se déroulent en un processus qui va de l'alpha à l'oméga, c'est-à-dire du commencement à la fin. Les formes colorées de l'alphabet et leur disposition inaugurent un langage nouveau.

Elles suscitent le mouvement qui construit l'intrigue du poème. Après la lumière blanche surgissant des ténèbres chaotiques du noir, le rayon prismatique montre les mouvements des sentiments humains dans la clarté du rouge, et les mouvements brutaux et paisibles de la nature dans celle du vert. La lumière bleue s'élève de la terre vers le ciel et se transforme en rayon violet émis par des yeux divins.

Pour emprunter le mot de Rimbaud, il est possible d'identifier cet Être éternel au « *voyant* ». La naissance de la lumière et sa transformation prismatique similaire aux couleurs de l'arc-en-ciel évoquent la Genèse, l'ordre des formes de l'alphabet est celui qui va de l'alpha à

l'oméga dans l'*Apocalypse de saint Jean*, et le mouvement exprime la méthode alchimique pour devenir un vrai poète, « *voyant* », qui invente un langage universel. Rimbaud s'inspire donc ici de la Bible, dont il renouvelle le message. Et vous, que voyez-vous dans ce sonnet ?



Manuscrit autographe de *Voyelles* (1871-1872).

à la fin du poème offre la clé du mystère. Le noir initial, le blanc qui lui succède, et le changement des couleurs (rouge, vert, bleu et finalement violet) ont une relation étroite avec la lumière, surtout les couleurs du spectre qui évoquent l'arc-en-ciel.

La disposition rimbaldivienne de l'alphabet montre une originalité, ses voyelles suivant l'ordre de l'alphabet grec A, E, I, U, O. Comme le dernier vers commence par « *Ô l'Oméga* », oméga étant la dernière lettre de l'alphabet grec, la voyelle O,

*** Yoshihito Tajima est professeur à l'Université du Kansai (Japon) et auteur d'une thèse en français, soutenue à la Sorbonne, consacrée aux couleurs chez Rimbaud.**

EN VERS ET CONTRE TOUS

Par Louis Chevaillier*

En faisant subir les pires outrages à la métrique et à la prosodie, Rimbaud en finit pour de bon, en 1872, avec la « *vieillesse poétique* ».

Parmi les vingt-six octosyllabes qui composent le poème *Patience*, écrit au printemps 1872, il en est deux pour lesquels Aragon a dit toute son admiration :

Mais des chansons spirituelles
Voltigent partout les groseilles.

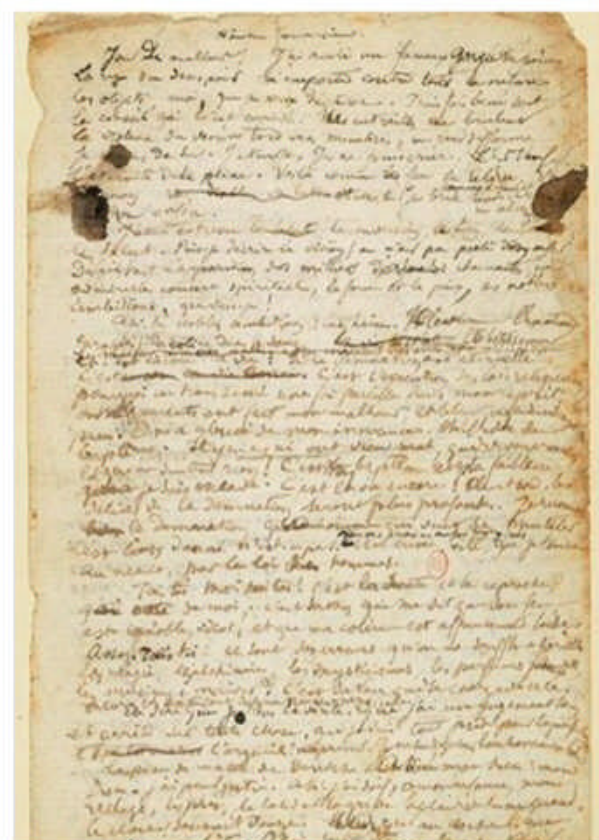
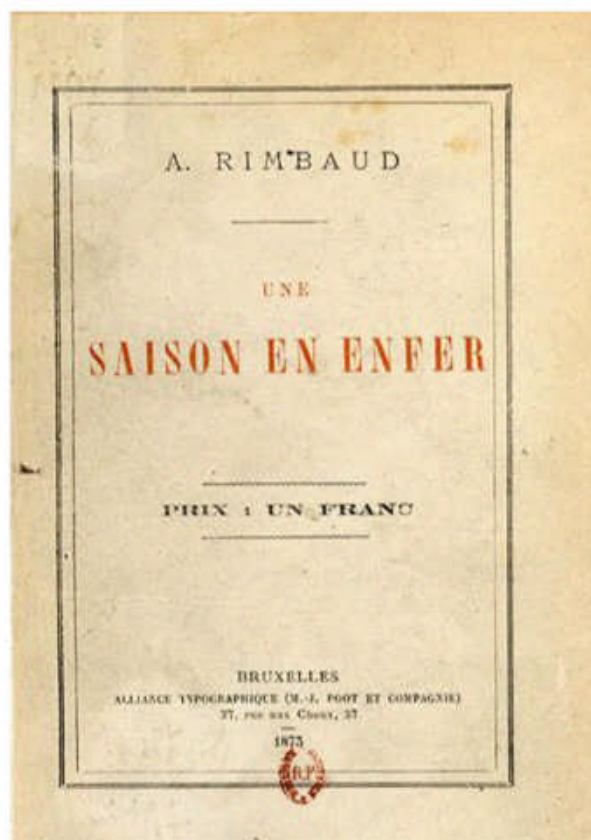
Aragon a aussi regretté qu'on préfère parfois à « *cet étrange transitif du verbe voltiger* » le plus banal « *Voltigent* parmi les groseilles ». Les versions figurent dans deux manuscrits autographes de Rimbaud. Faut-il choisir ?

L'exégèse rimbalienne est riche de tels dilemmes. Les variantes sont certes peu nombreuses, mais significatives. On y pressent une clef de sa grammaire, mais ce n'est jamais la clef dernière. Surtout pour les poèmes de l'année 1872, qui pour certains figurent transformés à l'intérieur d'*Une saison en enfer*, dans *Alchimie du verbe*. Ainsi, du début de *L'Éternité* :

Elle est retrouvée.	Elle est retrouvée !
Quoi ? – L'Éternité.	Quoi ? l'éternité.
C'est la mer allée	C'est la mer mêlée
Avec le soleil	Au soleil.

Or la période est cruciale dans l'évolution du poète autant que pour la poésie française. Dans la « lettre du voyant », Rimbaud réclamait déjà des formes nouvelles. Plus tôt, le 25 août 1870, quand il évoquait *Fêtes galantes* de Verlaine à son ancien professeur Georges Izambard, c'était aussitôt pour signaler cet alexandrin déstructuré :

Et la tigresse épou/vantable d'Hyrkanie.



L'édition originale d'*Une saison en enfer* (1873). À droite, le seul brouillon connu du recueil.

À l'époque, Rimbaud commence tout juste à faire bouger l'alexandrin. S'il multiplie les rejets chers aux romantiques, ménageant surprises et suspense comme dans *Le Dormeur du val*, il respecte encore globalement la césure à l'hémistiche. Ce n'est déjà plus le cas à l'été 1871 pour *L'Homme juste*. Parodiant Victor Hugo, Arthur Rimbaud disloque plus que le maître « *ce grand niais d'alexandrin* » et écrit : « *Et cependant silen/ cieux sous les pilastres* », allongeant démesurément l'adjectif par la diérèse *silenci-eux* et sa place en milieu de vers.

Il partage cette préoccupation prosodique avec Théodore de Banville, qu'il avait sollicité en mai 1870, récidivant le 15 août 1871 en lui envoyant *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*. Le funambule du Parnasse regrettait à l'époque que Victor Hugo n'ait pas brisé « *tous les liens dans lesquels le vers est enfermé* » et que sa révolution soit restée « *incomplète* ». En mai 1872, il racontera que le jeune « *Arthur Raimbaut* » lui avait un jour demandé

« *s'il n'allait pas être bientôt temps de supprimer l'alexandrin* ».

Selon le poète contemporain Jacques Roubaud, le coup de grâce au vers traditionnel est porté à cette époque par *Qu'est-ce pour nous, mon cœur...* Le manuscrit du texte se rattache, par ses thématiques, aux grands poèmes révolutionnaires d'après la Commune. Mais la forme n'est pas la même. Plus d'alternance de rimes masculines ou féminines. Si le premier vers est un alexandrin traditionnel, coupé à l'hémistiche : « *Qu'est-ce pour nous, mon cœur, / que les nappes de sang* », les vers suivants multiplient les *e* muets à la sixième syllabe : « *Et toute vengeance ? / Rien !... – Mais si, toute encor* »... Une césure dite lyrique, parce que fréquente chez les troubadours, mais bannie depuis – accentuer un *e* muet pousse aujourd'hui le lecteur soit à allonger ridiculement la syllabe, soit à l'escamoter.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que le vers impair soit si fréquent dans les poèmes de 1872. Et notamment le claudiquant vers de

onze syllabes. Dans *Larme*, il acquiert une exceptionnelle fluidité à laquelle ajoute le rythme assourdi des rimes, devenues pauvres ou assonances. Jusqu'à disparaître, parfois remplacées par des échos affaiblis à l'intérieur du vers. Un flottement accouplé à la reprise énergique de consonnes, ici les sons [g] et [k] :

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise
ormeaux sans voix gazon sans fleurs ciel
couvert
boire à ces gourdes vertes loin de ma case
claire quelque liqueur d'or qui fait suer

Rimbaud est-il sur les pas de Verlaine et son vers impair, « *plus vague et plus soluble dans l'air* » ? Ou parti plus loin encore, dans sa recherche de « *rythmes instinctifs* » ?

Quel est le mètre principal de *Bonne pensée du matin* ? Nous avons deux manuscrits autographes. Dans l'un, Rimbaud démarque le début des vers et, des décennies avant *Alcools* d'Apollinaire, élimine l'essentiel des virgules et des points. Pour mieux mimer le désordre de l'esprit ? La ponctuation est rétablie dans la version du poème reproduite dans *Une saison en enfer*. Cette fois-ci, les variantes bouleversent les mètres. On pouvait encore compter des octosyllabes dans

les manuscrits, en éludant des *e* muets, mais Rimbaud brouille définitivement la métrique : « *Vers le soleil des Hespérides* » devient « *Au soleil des Hespérides* »...

Rimbaud a dit son goût pour les « *rythmes naïfs* ». Verlaine, qui partageait cette fantaisie, soulignera la singularité de ce type d'inspiration pour le poète de Charleville : « *M. Rimbaud vira de bord et travailla (lui !) dans le naïf, le très et l'exprès trop simple, n'usant plus que d'assonances, de mots vagues, de phrases enfantines ou populaires.* » Lui, Rimbaud, qui épinglait les mots précieux comme des papillons, lui, le scorpion de la pique burlesque, terroriste déflagrateur des consonnes, lui, s'adonner à cet *arte povera* dans la merveilleuse *Chanson de la plus haute tour*, ici extraite d'une version manuscrite :

Ah ! que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent

On retrouvera cette palette ingénue dans certains poèmes des *Illuminations*, mais pas dans les deux textes en vers libres du recueil, *Marine* et surtout *Mouvement*. Les retours à la ligne n'y sont plus liés au nombre de syllabes ou à des rimes introuvables, ni même aux structures grammaticales. Il n'y a plus d'assonances

marquantes, plus de refrain, mais des mots rares. On dirait presque du futurisme, si ce n'est que l'ironie consume l'éloge :

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes
du fleuve,
Le gouffre à l'étambot,
La célérité de la rampe,
L'énorme passage du courant,
Menant par les lumières inouïes
Et la nouveauté chimique
Les voyageurs entourés des trombes du val
Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde
Cherchant la fortune chimique personnelle ;
Le sport et le confort voyagent avec eux ;

Le barbare Rimbaud en a terminé avec la « *vieillesse poétique* ». Terminé avec les romances, et cet alexandrin qu'il moquait jadis dans le Cercle zutique, en parodiant Louis-Xavier de Ricard :

L'Humanité chaussait le vaste enfant Progrès.

Ce n'est pas pour autant devenu un apôtre béat du marché et des sciences, un pioupiou de la modernité...

Mais est-ce vraiment fini ? Dans *Quel avenir pour la cavalerie ?*, le poète Jacques Réda date, lui, de novembre 1887 la fin de la production poétique de Rimbaud et le « *passage décisif du vers français* » à son état énigmatique actuel. Le document crucial : un extrait d'une lettre retrouvée au vice-consul d'Aden sur la liquidation de la caravane Labatut. Il est écrit en vers libres mais en règle, d'un pittoresque vieux comme le monde, sinistre comme une facture. Un poème d'avant le déluge. Sa monnaie est le thaler :

Doit	
Achat de la caravane par	
le roi Ménélik, négocié par	
M. Ilg :	
1 440 fusils à Th. 7	Th. 10 800
300 000 capsules à Th. 1	
le mille	Th. 300
450 000 d° à Th. 2 le mille	Th. 900
Outils et fournitures	
En bloc	Th. 2 720
Par achats du roi. Total.	Th. 14 000

* Louis Chevallier est éditeur
poète et responsable de la chronique
« *La Voix du poète* » de l'hebdomadaire *Le 1*.

Arthur Rimbaud représenté en « roi nègre » par son ami Ernest Delahaye en 1876.



LA MÉCANIQUE D'UN GRAND CRÉATEUR

Par Rafika Hammoudi*

Habité par le texte biblique, Rimbaud le « voleur de feu » a voulu se faire poète démiurge, et instaurer un nouvel ordre du sacré. Quitte à complexifier son œuvre et à faire du langage un symbole mystique.

« **L**orsque la poésie de Rimbaud fait retentir la voix des choses et des êtres, ce n'est jamais qu'un cri, un hurlement qui se mêle au chant, c'est toujours une musique dissonante. » C'est par ces mots que Hugo Friedrich choisissait de décrire, en 1956, dans son ouvrage *Structure de la poésie moderne*, l'écriture rimbaldienne. Une affirmation qui tend à se confirmer, à s'accroître pour quiconque s'aventure véritablement dans ce tourbillon des sens que constitue l'œuvre du jeune poète. Il n'est pas question de parcours linéaire, de chemin guidé, balisé, mais de fusion et même de mariage des contraires : trouver l'équilibre entre harmonie et dissonance, paroles et silences, paganisme superstitieux et alchimie spirituelle.

« L'homme aux semelles de vent » aime

la complexité et la cultive, mais il a d'abord fallu qu'il la construise. Dans une œuvre où les recueils factices côtoient, avec distance, l'unique recueil réel (*Une saison en enfer*), les poèmes tendent à apparaître quelque peu épars, leurs liens distendus tendent à être très (trop ?) souvent justifiés par des jalonnements biographiques. Tant et si bien que le lecteur voit double et se fait le spectateur constant d'un affrontement

l'immoral et l'amoral, comme furent sacralisées la loi et la foi. Il lui faudra donc abandonner le vers au profit du verset (ou vers libre), s'affranchir de l'écriture indirecte pour privilégier la parole et son pendant naturel, le silence, dans l'optique d'établir une poésie hermétique et logiquement hautement symbolique. Corrompre la mécanique de l'écriture sacrée pour se l'approprier et s'y substituer, telle pourrait être la devise de la *Saison*. Dès lors, afin de peupler cette intériorité mythique, Rimbaud fait le choix de l'altérité ; revêtir toutes les formes, tous les masques, devient son credo : il se fera tour à tour païen, chrétien, Vierge, Christ, homme, femme, raison, esprit, ciel et enfer. Tenir en son sein tous les mondes. Anthropophagie rêvée à l'image de sa lecturophagie réelle.

LE SENS AGIT À SA GUISE ET LA MACHINE POÉTIQUE TOURNE À PLEIN RÉGIME

continuel entre le Rimbaud biographique et le Rimbaud poétique. Mais ne serait-il pas temps de considérer le problème autrement ? Et si Rimbaud avait fait preuve d'une extrême méticulosité créatrice en ordonnant une mécanique poétique, une mécanique du sens ?

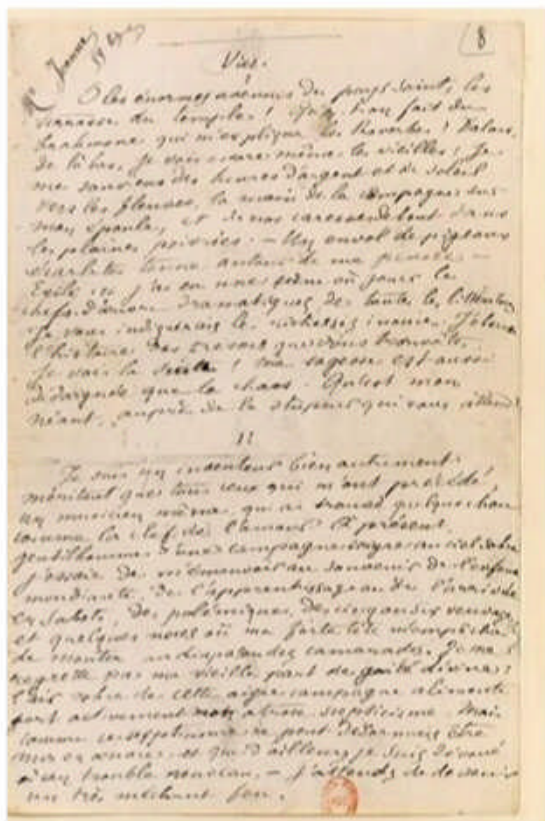
CORROMPRE LE SACRÉ

Il est évident que Rimbaud a toujours été hanté par le texte biblique, en témoigne les « Proses en marge de l'Évangile » qui peuvent être lues au verso des brouillons de la *Saison*. L'épisode biblique est disséqué, décomposé pour mieux être ingéré et digéré. Il devient primordial pour Rimbaud de comprendre la sacralité de ce double Testament, de décrypter ce qui constitue sa différence et son atemporalité, pour mieux se l'approprier au cœur de la *Saison en enfer*. Sa volonté est simple : sacraliser

SANCTIFIER L'ALPHABET

Néanmoins, si la *Saison* théâtralise l'hermétisme poétique rimbaldien, elle ne lui donne pas naissance. Son initiale présence, voire sa théorisation, il faudra la débusquer au sein des *Premières Poésies* et plus précisément au cœur de *Voyelles*, poème dans lequel Rimbaud fait le choix de sanctifier l'alphabet latin, langue littéraire mais langue qui ne fut jamais celle d'aucune révélation divine, à l'image de l'hébreu ou de l'araméen. Ainsi, il lui devient nécessaire, à l'opposé de ces alphabets sémitiques, consonantiques, de sublimer et d'anoblir la voyelle, de la faire devenir le cœur de la création poétique moderne (en témoigne la version altérée du poème intégrée à la *Saison*).

Une alchimie prend forme entre lettre et image qui vient, tel un mirage, égarer le lecteur et lui faire oublier la réalité d'un mécanisme simple, celui du glissement, du rouage. D'un schéma initial (O, A, E, I, U) dont la trace perdure dans les descriptions des voyelles, Rimbaud se joue du lecteur



Manuscrit des *Illuminations*, « Vies », strophes 1 et 2.

en créant une latence (caractère de ce qui est caché) et, dans un jeu homophonique, dont il se veut friand, une attente (caractère de ce qui tend vers): chaque voyelle se substitue à la suivante (A, E, I, U, O), créant l'impression d'un poème en deux temps, d'un écrit décalé et amplifiant son aspect énigmatique. Le silence ponctue le cliquetis horloger et le sublime dans son contraste. « Voyelles » se veut l'application des lettres dites du voyant, où le poète démiurge souhaite s'affranchir du temps mais également de toute intervention extérieure.

LA TACTIQUE DU VIDE

Les Derniers Vers, écrit entre 1872 et 1873, témoignent de cette volonté d'une expérience poétique différente de celle qui fut la sienne précédemment. L'ancrage sociétal, prépondérant dans les *Premières Poésies*, laisse place à un ensemble de solitudes: la figure poétique s'établit dans une dimension qui lui est propre et qui lui permet d'explorer la vastitude de ses mondes intérieurs, en rupture avec son espace-temps immédiat (« Ô Saisons, ô châteaux »). S'il avait jusqu'alors observé son monde, pour la première fois le poète se décide à explorer le sien propre, pour y découvrir une étendue spirituelle qui le fascine et l'amène à comprendre qu'il lui est possible de distinguer son moi réel de son moi poétique, dans une logique alchimique expérimentale si chère à Rimbaud (*L'Éternité*). *Les Derniers Vers* marquent ainsi l'instant de la création d'un avatar poétique, d'une autorité scripturale qui peut simultanément subir et agir sur sa destinée spirituelle (*Chanson de la plus haute tour*). Une mécanique en deux temps, qui vient rappeler une nouvelle fois que l'hermétisme est voulu, construit et recherché par Rimbaud lui-même, qui souhaite maîtriser jusqu'à la réception de son texte par ses lecteurs.

Approche analytique, critique, qu'il mettra finalement en pratique dans les *Illuminations*. Recueil factice tant décrié pour sa fragmentation, inhérente à sa compréhension. Si dans les *Derniers Vers* se lisait l'exaltation d'une poésie hautement musicalisée, Rimbaud poursuit son aventure du vers libre dans les *Illuminations*, mais n'oublie pas pour autant d'user de sa tactique du vide. Le silence vient, une nouvelle fois, sublimer toute parole, tout propos, tout vers libre. Il ne s'agit plus de guetter le mot mais son absence, dans une

logique herméneutique inséparable de la lecture des textes religieux. Les sources à l'origine du rêve poétique se font plus nombreuses mais également de plus en plus cryptiques, en témoigne la lettre qu'il adresse en 1874 à Jules Andrieu: « Une série indéfinie de morceaux de bravoure historique [...]. D'ailleurs, l'affaire posée, je serai libre d'aller mystiquement, ou vulgairement, ou savamment. » L'ordre quel qu'il soit est aboli. À la différence de la *Saison*, la chronologie devient une aberration, le poète peuple tous les mondes, toutes les époques, toutes les littératures simultanément. Le glissement est à la fois constant et multidirectionnel: l'urbanité (*Villes*; *Les Ponts*), la société (*Ouvriers*), la politique (*Solde*; *Démocratie*), le religieux (*Barbare*), l'amoralité (*Conte*) ou les aspirations intimes (*Matinée d'ivresse*; *Départ*). Aucun sujet n'est épargné par Rimbaud, les étapes

(notamment alchimiques) jusqu'alors respectées se voient ignorées.

La mécanique du sens s'est en quelque sorte emballée, elle agit à sa guise et la machine poétique tourne à plein régime. Elle se fait l'écho d'un tourbillon prismatique qui renvoie à ce sentiment d'explosion et, paradoxalement, d'extrême quiétude. Jamais le silence n'aura été aussi discuté, commenté, décrypté que dans les *Illuminations*. Au cœur de cette « parade sauvage » qui paraît si confuse, Rimbaud devenu le « génie » se joue une nouvelle fois de nous, car il a seul la clé de ce mécanisme devenu enfin parfaitement imparfaitement énigmatique, hermétique et donc sacré, comme il l'avait toujours souhaité.

*** Rafika Hammoudi,**
docteure en littérature française et
francophone, est l'auteur d'une thèse intitulée
« La religion de Rimbaud ».

ARTHUR RIMBAUD



Couverture de la revue satirique *Les Hommes d'aujourd'hui* (janvier 1888) représentant Rimbaud peignant des lettres.

LES AMOURS MÉTRIQUES

Par le jeu des rimes et de la métrique, plusieurs poèmes du célèbre couple Rimbaud-Verlaine ont chanté quasi explicitement les passions entre hommes.

Longtemps après la brutale séparation de Rimbaud et Verlaine, ce dernier publie en revue, puis en recueil (*Parallèlement*, 1889), sous le titre *Ces passions*, un poème où pour la première fois il chante de façon quasi explicite les amours entre hommes. Dès les deux premières strophes, ces amours sont suggérées par des jeux linguistiques et rythmiques qui valent le coup d'œil. Premier quatrain :

Ces passions qu'eux seuls nomment encore
amours
Sont des amours aussi, tendres et furieuses,
Avec des particularités curieuses
Que n'ont pas les amours certes de tous les
jours.

Dès la première rime se pointe un de ces rares mots qu'on pourrait dire transgenre, pour sa particularité grammaticale d'être masculin au singulier et féminin au pluriel. Ce féminin du pluriel se révèle dès la seconde rime par l'épithète « *furieuses* ». Non seulement furieuses, mais très particulières, à en croire le

Verlaine et Rimbaud. Détail du tableau
Coin de table (1872) de Fantin-Latour.



drôle d'alexandrin qui suit, d'un rythme provocant en son temps, justement par ces « *particularités* » qui barrent à la fois le rythme régulier 6-6 et le rythme de substitution 8-4. Cette particularité invite un lecteur métrique – espèce encore assez commune dans les années 1880 – à forcer le rythme normal en plein dans

MASCULIN AU SINGULIER ET FÉMININ AU PLURIEL, « AMOUR » EST UN MOT TRANSGENRE

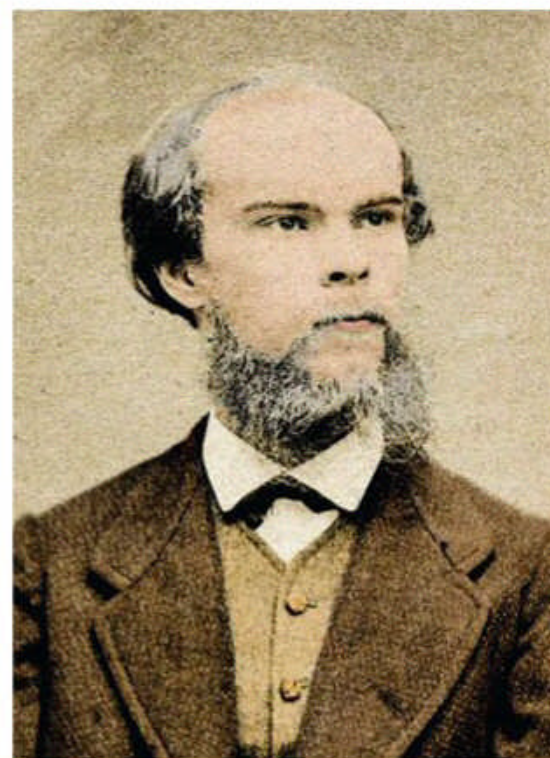
les « *particularités* » ; le bon mètre, 6-6, lui offrait une chance d'apercevoir un « *cu* » à la césure, puis, dans la foulée, un second dans « *cu-ri-euses* ».

PARTAGE DES RÔLES

À cet écart rythmique succède un retour non moins violent au mètre régulier dans ce vers : « *Que n'ont pas les amours / certes de tous les jours* ». En voilà, une césure qu'elle est pas cachée ! Non seulement elle est lourdement soulignée par la rime des deux hémistiches, traditionnellement déconseillée dans les traités de métrique, mais cette équivalence d'« *amours* » avec « *toujours* » est la plus banale, la plus « plan-plan » des rimes sentimentales, dédiée ici aux « *amours* » plus loin dites « *normales* », et qui dans ces vers ne sonnent vraiment pas comme des passions furieuses.

Même plus qu'elles et mieux qu'elles
héroïques,

Elles se parent de splendeurs d'âme et de sang



Paul Verlaine, portrait de Carjat, 1870.

Telles qu'au prix d'elles les amours dans le
rang

Ne sont que Ris et Jeux ou besoins érotiques,

On a pu remarquer que, dans ces derniers vers, le mot « *elles* » peut être traité rythmiquement de deux manières. D'abord normalement, dans « *Même plus qu'elles/et mieux qu'elles/héroïques* », où le sous-rythme 4 s'appuie sur la voyelle tonique d'« *elles* » ; puis avec une rare violence prosodique dans « *Telles qu'aux prix d'elles / les amours dans le rang* », où le sous-rythme 6 est forcé de s'appuyer sur la voyelle féminine d'« *elles* ». Dans le premier cas, il représentait les amours « *dans le rang* » ; dans le second, ces passions qu'« *eux* » seuls nomment amours. On peut bien, si jamais on remarque ce partage des rôles, l'attribuer au hasard. Mais Verlaine ne rythmait guère au hasard. Or son plus célèbre partenaire mâle, Rimbaud, avait écrit en 1872 deux (et seulement deux) poèmes en alexandrins, qui se



Dargnières nouvelles ou Arthur Rimbaud à Vienne. Dessin de Paul Verlaine, 1877.

ressemblaient et se différenciaient de manière curieuse.

UNE SIGNIFICATION POLITIQUE

L'un, *Mémoire*, était tout en rimes féminines ; l'autre, *Qu'est-ce pour nous, mon cœur...*, tout en rimes masculines (sauf une bizarre exception). Le premier concernait une femme, apparemment réactionnaire, dont l'homme s'éloigne ; le second, des hommes, « frères » révolutionnaires. À l'intérieur du vers, dans *Mémoire*, l'e féminin était rythmé conformément à sa prosodie normale, non seulement en rythme 4-4-4 comme dans « *Les robes vertes et déteintes des fillettes* », où les rythmes 4 s'appuient sur des voyelles stables (en bon accord avec ces « *fillettes* »), mais même à la césure 6-6, où pourtant on évitait systématiquement l'e féminin en poésie traditionnelle, comme dans

« *aux doigts/foulant l'ombelle/trop fière pour elle* » ; cette césure 6-6 féminine était bizarrement soulignée par la rime

LE MOT « ELLES » PEUT ÊTRE TRAITÉ RYTHMIQUEMENT DE DEUX MANIÈRES

interne – chose normalement évitée – d'« *ombelle* » avec le pronom « *elle* » ; le pronom féminin « *elle* » était mis en valeur dans plusieurs autres vers de *Mémoire*. Mais, dans le poème

d'hommes, *Qu'est-ce pour nous, mon cœur...*, la voyelle féminine n'apparaissait à la césure que dans quelques vers du genre « *Cités et campagnes !/ Nous serons écrasés !* », où la pression métrique force à caler le rythme 6 sur cette voyelle.

Dans les deux poèmes de Rimbaud, qui semblent former un diptyque, le contraste entre deux modes de traitement rythmique de la voyelle féminine peut avoir une signification politique, dans un monde où la femme représente la réaction (immobilité) et l'homme, la révolution (progrès). Dans les deux distiques (*ab-ba*) du deuxième quatrain du poème de Verlaine, le même contraste rythmique semble porter plus directement sur la sexualité. Mais on peut y voir comme un signe de complicité rythmique dix-sept ans après la séparation du « drôle de ménage ».

Benoît de Cornulier

LA VOIE DU SILENCE

Par David Le Bailly*

Vers l'âge de vingt ans, « l'homme aux semelles de vent » dit adieu à la poésie et quitte le pays. Et le mystère autour de cet exil volontaire demeure encore aujourd'hui. Explications.

Le silence de Rimbaud est une légende. Une de plus. De la fin 1875, époque à laquelle il cesse de se consacrer à la poésie, jusqu'à sa mort, seize ans plus tard, l'homme entretient, à intervalles irréguliers, une correspondance avec sa famille. Ses pérégrinations à travers le monde y sont répertoriées, avec moult détails, abondance parfois fastidieuse. Le négociant Arthur Rimbaud s'épanche, se confie : on n'ignore rien de ses états d'âme, de ses angoisses, de ses désespoirs, de son obsession pour l'argent. À vrai dire, répétées à foison, ces lamentations finissent par agacer : de son génie de jeune poète, Arthur Rimbaud n'a rien conservé, le style est décousu, désespérément terre à terre.

Point de silence, donc. Plutôt un renoncement, et alors, une fois encore, il faut retourner à sa famille, à ce hameau,



Arthur et son frère Frédéric (debout).

Roche, au cœur de la campagne ardennaise, source de son œuvre et de sa vie. De ce qu'il y eut de meilleur, mais aussi de pire en lui. Le meilleur, inutile d'y revenir. Le pire, un adolescent mi-ange mi-voyou, trop vite métamorphosé en un homme desséché, spéculateur et marchand d'armes. Au fil des années, Arthur s'était mis à ressembler à sa mère, femme dure, âpre, une bigote, une terrienne, près de ses sous. Verlaine avait vu juste, qui écrivait à leur ami commun, Ernest Delahaye : « *J'avais bien prévu que ça finirait comme ça ! Quand on prend la grossièreté pour la force, la méchanceté pour politique, on n'est, au fond, qu'un mufler, un crasseux, qui sera un vilain bourgeois bien vulgaire à 30 ans. Nous y sommes.* »

CET AUTRE RIMBAUD

Oui, pour essayer de comprendre, il faut revenir à la famille. Rimbaud a cessé ses entreprises littéraires à la fin de l'année 1875. Ses mésaventures avec Verlaine n'y sont donc pour rien, les deux hommes ayant cessé leur relation deux ans plus tôt. Comment, en revanche, ne pas

IL AVAIT ABDIQUÉ TOUTE AMBITION LITTÉRAIRE, SE RANGEANT SOUS LA LOI MATERNELLE

être frappé par la concomitance entre le silence poétique d'Arthur Rimbaud et la mort de sa sœur, Vitalie ? La jeune femme avait 17 ans, une sorte de cancer au genou l'avait emportée. Très croyante elle aussi, mais douce et rêveuse, point d'ancrage d'une famille ou les deux frères, Arthur et son aîné Frédéric, s'étaient rebellés contre la mère et son régime despotique. Le jour de l'enterrement, Arthur s'était rasé le crâne, passage d'une vie à une autre, de l'enfance à l'âge adulte, d'un verbe



Rimbaud par Ernest Delahaye, 1875.

poétique à un verbe utilitaire. Bon fils, Arthur avait abdiqué toute ambition littéraire, se rangeant sous la loi maternelle. Rapprochement non dénué d'intérêt. Les premières années, à Aden, il quémandait des livres, des instruments géographiques, de l'argent pour acheter un appareil photo grâce auquel il espérait « *faire une petite fortune en peu de temps* ».

Son frère Frédéric était resté à Roche, il aidait la mère à s'occuper du domaine. Longtemps, les deux frères furent très proches – ils avaient moins d'un an d'écart –, partageant la même chambre, les mêmes amis comme Ernest Delahaye. Mais, tandis qu'Arthur faisait l'admiration de ses professeurs au lycée, Frédéric se satisfaisait d'un rôle de cancre, bon dernier à toutes les compositions. La vie les éloigna, et, s'il y eut un silence d'Arthur Rimbaud, ce fut peut-être celui qu'il opposa jusqu'à la fin à ce frère, à cet ancien « *très grand ami* », ainsi que Frédéric le qualifia. Un silence hostile puisque dans ses lettres Arthur ne cessait de débiter cet autre Rimbaud, le traitant de « *parfait idiot* », et soutenant sa mère qui s'était mis en tête d'empêcher Frédéric d'épouser la femme qu'il aimait (une fille de paysans pauvres), au point de lui intenter trois procès en moins de deux ans. Arthur Rimbaud ne s'est pas tu. Il a simplement trahi. Tout à la fois son frère, ses idéaux et sa vocation.

* David Le Bailly est journaliste.

Il vient de publier un roman-enquête, *L'Autre Rimbaud*, où il revient sur le destin de Frédéric Rimbaud, le frère d'Arthur (voir la chronique de Sylvain Tesson page 59).

SON PANTHÉON

Si pour Rimbaud le poète doit « *se faire voyant* » pour chercher et décrire l'inconnu, il a aussi ses mythes et ses dieux. Tour d'horizon (anti-)poétique.

CHARLES BAUDELAIRE

Éveiller la conscience à un arrière-monde magique

Rimbaud le reconnaissait lui-même : Baudelaire avait été son dieu. Avec ses *Correspondances*, entre autres, celui-ci avait ouvert l'une des voies royales de la pensée poétique qui mènerait le génial adolescent à écrire le célèbre *Voyelles* (« *A noir, E blanc, I rouge...* »). Pour tous deux, le langage pouvait éveiller la conscience à un arrière-monde magique, délivré des catégories froides du rationalisme, enfin réunifié et vivant. L'idée du voyage, vers les ailleurs de la terre ou de l'intériorité, les rapprochait aussi. « *Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir* », écrit Baudelaire. Et Rimbaud lui répond avec son *Bateau ivre*. Grands aventuriers de l'idéal, les deux poètes se faisaient aussi rénovateurs de la poésie classique : il leur fallait inventer une langue nouvelle, à la fois savante et résolument instinctive, pour réenchanter le monde. On sait quelles portes jusqu'à eux insoupçonnables leur ouvrit la formule stimulante du poème en prose. Rimbaud, cependant, venait après Baudelaire. Fort de l'intransigeante violence de sa jeunesse et de son génie, il donna un ébranlement plus catégorique, définitif cette fois, aux formes anciennes de la pensée et de la forme. Reprochant à son aîné d'avoir fréquenté un « *milieu trop artiste* », il rompit avec tout intellectualisme de profession pour devenir le « *mystique à l'état sauvage* » dont parle Claudel et faire de lui-même et de sa vie le laboratoire d'où émergerait, non seulement un homme, mais une vision nouvelle. On connaît le succès phénoménal de cette posture durant les décennies qui suivirent. La poésie devenait acte. À la fois terrible et joyeuse, elle mettait le désir et la connaissance au cœur des convulsions révolutionnaires de tout un siècle. Baudelaire et Rimbaud, fraternels et réconciliés pour un temps, guidaient la jeunesse de Mai-68. Et il est probable que nous n'en ayons pas encore terminé avec eux.

Serge Sanchez

FRANÇOIS VILLON

Martyriser sarcastiquement les cadavres

En 1870, dans le cadre d'un devoir à rendre à son professeur Georges Izambard, Rimbaud invente une lettre de Charles d'Orléans à Louis XI qui tourne à l'hommage au célèbre poète-bandit François Villon. Un hommage en vieux français où la verve joyeuse de Rimbaud se sent encore, 150 ans après : « *Pipeur, larron, maistre François est pourtant le meilleur fils du monde [...] Aux médisants du royaume de France, il veut presque autant de mal qu'aux taverniers qui brouillent le vin.* » Il est certain que Villon, libre, surdoué et scandaleux, avait les qualités pour séduire Arthur. Il s'inspirera d'ailleurs de sa *Ballade des pendus* pour la retourner ironiquement en *Bal des pendus*. Alors que Villon appelle à la pitié du lecteur pour les malheureux pendus (« *Frères humains, qui après nous vivez, / N'ayez les cœurs contre nous endurcis* »), Rimbaud s'amuse à martyriser sarcastiquement leurs cadavres : « *Messire Belzébuth tire par la cravate / Ses petits pantins noirs grimaçant sous le ciel, / Et, leur claquant au front un revers de savate, / Les fait danser, danser au son d'un vieux Noël !* » On entend presque, derrière, le ricanement de l'adolescent Rimbaud.

Alexis Brocas



Nicolas Boileau Despreaux d'après Rigaud, 1769.

NICOLAS BOILEAU

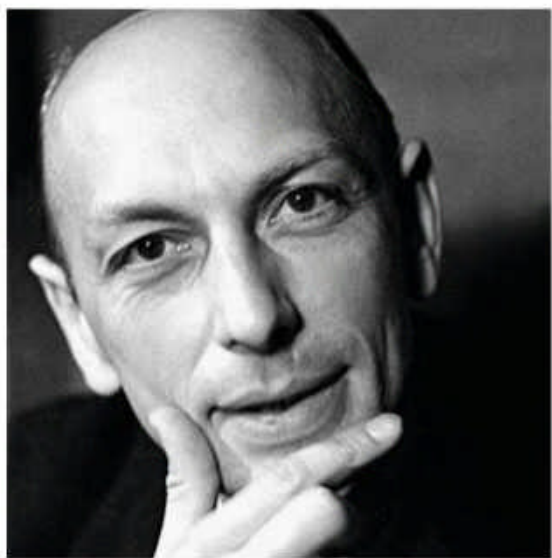
Puier dans les poèmes épiques et comiques

Si l'on en croit son vieil ami Delahaye, cité par Lefrère dans sa biographie, Nicolas Boileau fut l'un des premiers modèles de Rimbaud : à 14 ans, celui-ci s'amusait à puiser dans *Le Lutrin*, poème épique et comique, et dans « *Le Repas ridicule* » (*Satire III*) – « *Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru, / J'allais sortir enfin quand le rôle a paru* » – pour en tirer ce qu'il appelait des « *poésies ultra-comiques* » sur les figures du collège de Charleville... Des textes aujourd'hui perdus. Mais cette admiration n'excluait pas la critique : toujours selon Delahaye, « *il écrivait cependant, vers cette époque, une étude fort sévère [...] où étaient signalés avec une cruelle minutie les moindres défauts de style découverts par lui chez le "législateur du Parnasse"* »

A.B.

SA DESCENDANCE

Des écrits poétiques aux expérimentations visionnaires, l'héritage rimbaldien est immense. Voici quelques écrivains, poètes ou rock stars dont il a « *changé la vie* ».



HENRI MICHAUX

S'aventurer vers l'inconnu et des formes nouvelles

Comme Rimbaud, Henri Michaux (1899-1984) expérimenta le dérèglement des sens, à l'aide de la mescaline – mais n'en retira qu'un *Misérable miracle*, titre du recueil tiré de son expérience. Et, comme Rimbaud s'éloignant de ses mânes baudelairiens pour s'aventurer vers l'inconnu et des formes nouvelles, Michaux considère que toute poésie doit s'écrire contre

la poésie antérieure. En ce sens, il est éminemment rimbaldien – tout en écrivant « contre » Rimbaud ! Et cette conception jumelle lui permet de comprendre admirablement le poète de Charleville. Dans une conversation avec la critique Claudine Chonez (citée par Jean-Baptiste Baronian à l'entrée « Henri Michaux » de son *Dictionnaire Rimbaud*), Michaux déclare ainsi : « Selon moi, il n'y a pas de cas Rimbaud. Être trafiquant d'armes, mais c'est magnifique. Il s'est dit : j'ai cherché quelque chose par le langage, et je suis d'ailleurs arrivé à autre chose. Mais je suis au bout ; passons à un autre exercice. Ça n'est nullement renoncer. » Et Michaux le prouvera par de multiples réinventions.

Alexis Brocas



PATTI SMITH ET JIM MORRISON

Repousser les limites de son art

Passionné de poésie, et préférant être perçu comme un poète que comme la rock star qu'il était, le chanteur Jim Morrison, du groupe The Doors, découvrit Rimbaud au lycée. Celui-ci l'influencera fortement, dans sa poésie libre, dans sa volonté de repousser les limites de son art pour en faire autre chose, mais sans doute aussi dans sa façon de diriger sa vie. Au point qu'en 1968 il écrira à l'universitaire américain Wallace Fowlie pour le remercier de sa traduction de Rimbaud en anglais. Des années plus tard, celui-ci rédigera un *Rimbaud et Jim Morrison* mettant en parallèle la vie et l'œuvre du poète et du chanteur.

Autre vedette éminemment rimbaldienne : la chanteuse et écrivaine Patti Smith. En mars 2017, elle a même acquis la maison construite sur l'ancienne ferme de Roche si chère à la « mother » de Rimbaud. Un amour de longue date : dans ses *Premiers écrits*, on trouve un poème où elle se met en scène faisant l'amour avec Rimbaud, et son dernier recueil, *Dévotion*, porte le titre d'une des *Illuminations*...

A.B.



LES SURRÉALISTES

Défendre le merveilleux à tout prix contre le matérialisme

« *Changer la vie.* » L'éblouissante injonction rimbaldienne, à travers le culte que lui rendait André Breton, a nourri le surréalisme d'un bout à l'autre de son histoire. Rimbaud voleur de feu, à la fois dieu et diable, royalement subversif, avait su tourner radicalement le dos et à son œuvre et à l'Europe. Il avait aussi proposé un défi de taille à bouleverser l'existence de plusieurs générations : défendre le merveilleux à tout prix contre le matérialisme

de la société bourgeoise. Et c'est à quoi s'employèrent avec opiniâtreté les surréalistes en débusquant les ressources insoupçonnées du langage à travers l'écriture automatique et l'exploration des rêves. Ils obéissaient à une autre injonction de Rimbaud : le poète doit se faire voyant. À ce sujet, les efforts de Breton après la guerre, malheureusement si peu explorés, sont significatifs. La conquête de l'irrationnel lui faisait envisager que l'auteur des *Illuminations* fût un initié « naturel », qui pouvait prendre place à juste titre au sein d'une tradition ésotérique qui remontait à l'Antiquité, nourrissait les grands mythes de l'humanité, et se prolongeait à l'époque moderne dans les œuvres de Hugo, Nerval ou Lautréamont.

Serge Sanchez

SYLVAIN
TESSON

UN FRÈRE EN ENFER

FRÉDÉRIC FUT L'IMMENSE PERDANT DE L'ÉPOPÉE RIMBALDIENNE

I y a les écrivains de l'héroïsme et ceux de l'ordinaire. Les premiers traitent des mousquetaires et des capitaines Fracasse. Les autres s'intéressent aux ombres errantes.

Ici, les champions de la vie, là les forçats. David Le Bailly se range, de son propre aveu, dans la seconde catégorie : il se tient au chevet « *des sans voix, rayés de la mémoire collective ou bien passés de mode* » pour « *leur redonner la parole* ». C'est le côté Simenon des romanciers-entomologistes. Ils vont chercher leurs sujets dans les culs de fosse, les impasses. Et parfois, au fond d'un village des Ardennes.

Le Bailly a trouvé en la personne de Frédéric Rimbaud, frère d'Arthur, un de ces « *ratés* » qu'il affectionne. Un du genre magnifique, total, irréfutable. Frédéric fut l'immense perdant de l'épopée rimbaldivienne. Aîné, il fut exclu de la mythographie érigée par Isabelle, la sœur qui se croyait une sainte. Elle s'autoproclama dépositaire de la mémoire d'Arthur parce qu'elle le veilla sur son lit d'agonie. Elle s'arrogea le droit de supprimer les aspects scandaleux du poète. Elle expédia dans l'oubli le frère Frédéric. Il gênait l'édification de la statue. On le tenait pour un « *idiot* », il était lourd, épais, ivrogne – plouc, quoi. « *Un Bédouin* », avait dit de lui Arthur, dans une lettre à sa mère. Et de surcroît, en devenant cocher de calèche, Frédéric commit le crime suprême aux yeux de sa mère : le déclassement.

Il fut « *dénigré, déchu, renié, dépossédé* » : Le Bailly fait de chaque étape de l'effacement un titre de chapitre, et scande les forfaitures infligées à l'anti-enfant prodigue. La mère s'opposa à son bonheur. On ne le prévint pas que son frère était mort. On le spolia des dividendes générés par les droits d'auteur d'Arthur. Puis vint l'acte obscène de l'entreprise : Isabelle l'effaça d'une photo où il posait avec Arthur et qui illustra une édition des *Œuvres complètes*, en 1922.

Pourtant ils s'aimaient bien, les deux écoliers des Ardennes qui couraient les bois ensemble. Que se passa-t-il ? Toute famille est une mécanique. La thèse de Le Bailly, c'est que quelque chose se grippa dans la machine. La mort de la petite sœur, la rage enfouie de la mère, l'absence du père, le destin météorique d'Arthur, l'absence

d'amour sous le toit de la ferme, la folie couvante chez chacun des membres du clan : tout concourrait, dans cette marqueterie, à ce que l'une des pièces soit exclue. Frédéric, ou le dommage collatéral du génie...

Le Bailly y va fort dans le réquisitoire contre la mère-dragon. C'est que l'auteur mène une enquête sur lui-même. « *Parallèlement* », comme le dirait Verlaine. C'est toujours ce qui arrive quand on touche aux Rimbaud : on finit devant son miroir. Dès le début de l'enquête sur les traces du fils gommé, c'est dans sa propre enfance que Le Bailly s'aventure. Et chaque chapitre dense, violent, tendu, décortiquant l'éclipse de Frédéric, est entremêlé des confidences du romancier sur ses propres ombres.

C'est une histoire vieille comme les horreurs antiques : pour qu'un Pollux brille, il faut qu'un Castor s'éteigne. « *N'est-ce pas le propre des légendes d'être toujours confondues ?* » La puissante et affectueuse « *stèle pour un enfant nié* » érigée par Le Bailly n'enlève rien au soleil d'Arthur. Elle rend un peu justice à un Bédouin oublié des fées. Elle enténèbre un peu plus l'ubac du mythe arthurien.



★★★★★

L'AUTRE RIMBAUD,
DAVID LE BAILLY, 304 P.,
L'ICONOCLASTE, 19 €



L'HOMME QUI AIMAIT LES JOUTES

Poursuivant son œuvre de contempteur d'une certaine crispation identitaire, à ses yeux nocive et raciste, l'écrivain et penseur **Pascal Bruckner ne va pas se faire que des amis avec son nouvel ouvrage, aussi percutant que dérangeant. Rencontre avec un être flegmatique chez lequel sourd une grande colère intérieure.**

Souvenir de jeunesse, *Lunes de fiel*, découvert chez mes parents, est paru à l'époque où les rapports entre certains hommes et certaines femmes épousaient les règles d'un jeu égalitaire libertin. Faites l'amour, pas la guerre des sexes. Et la découverte que l'amour n'était pas forcément ce que j'imaginais. L'amour fou de Breton, l'amour courtois de Tristan et Yseut, l'amour à mort d'Héloïse et Abélard, certes, mais il y avait aussi, ô infinie déception, l'amour pathétique, sensuel et sans suite, tel que le décrivait aussi Pascal Bruckner. Je rencontrai beaucoup plus tard l'écrivain, qui avait alors déserté les rivages du roman pour celui de l'essai. On le rangeait parmi les nouveaux philosophes. Philosophe, il l'était à sa manière, dans l'acception populaire du terme, placide comme un Anglais, avec quelque chose d'ironique dans le regard amusé sur le spectacle du monde, parfois inquiétant, souvent grotesque, et aussi une petite flamme gourmande qui éclairait ses yeux pour s'en échapper et couvrir du regard les jolies femmes.

PENSEUR IMPÉNITENT

Pascal Bruckner ne fait certainement pas ses 71 ans. Il a quelque chose d'un Mick Jagger courant devant la vie, ayant fait le serment de ne jamais se laisser aller. De ne jamais se laisser *pourrir* par le manque d'exercices physiques et mentaux. Ses cheveux à la coupe années 1970 encadrent un visage longiligne qui serait mélancolique si les yeux, parfois glacés de bleu comme une de ces parois de montagne qu'il aime escalader, ne se mettaient à pétiller de rire devant la plaisanterie que nous offre parfois notre société. Ce gymnaste de l'esprit est un fils naturel de Diderot qui aurait lu Voltaire, Kundera et Roth, et ne se laisserait pas

démonter par la dictature des anathèmes. Son nouveau livre, *Un coupable presque parfait*, sous-titré *La construction du bouc émissaire blanc*, ne va pas arranger ses affaires. Pourquoi « presque », lui demandé-je ? « Parce que l'homme blanc n'est pas complètement coupable », m'explique-t-il de sa voix monocorde qui s'interdit d'élever le ton. *J'essaie d'apporter des circonstances atténuantes à ce spécimen humain accablé de tous les malheurs du monde.* » Certains ont parlé de « brûlot », ce qui peut paraître excessif tant cet essai laisse peu de fenêtres de tir aux apôtres de la « nouvelle triade directement importée des USA : le genre, l'identité et la race ». Brûlot ? Pas à ses yeux. « *C'est une étude très précise sur les dérives identitaires et raciales qui se contentent de reprendre les pires théories racistes du XIX^e siècle. C'est incroyable, cette dégringolade en quelques décennies. Dans les années 1970-1980, la couleur de peau, les croyances religieuses n'avaient aucune importance.* » Le ton est donné. Il

L'HOMME BLANC EST CE SPÉCIMEN HUMAIN ACCABLÉ DE TOUS LES MALHEURS DU MONDE

poursuit : « *J'avais anticipé ces égarements, notamment dans Le Sanglot de l'homme blanc publié en 1983, et dans La Tyrannie de la pénitence publié en 2006. Et puis, l'hiver dernier, je me suis aperçu que le*

mot "Blanc" revenait de plus en plus dans les discours. J'ai commencé à écrire là-dessus. J'ai fait une première version, que mon éditeur Olivier Nora a trouvée trop polémique. Arrive l'affaire George Floyd, et tout ce que j'avais anticipé déferle à la puissance mille : le Blanc se voit accusé de tous les péchés du monde et, du coup, Nora m'a dit : "Tu avais raison, ta première version mérite d'être musclée." »

Grasset, sa maison d'édition, est cet automne dans une situation très schizo-phrénique. À côté du livre de Pascal Bruckner sort celui d'Alice Coffin, cette militante lesbienne féministe ayant affirmé à la télé que tous les hommes sont des barbares, et un autre ouvrage de Léonora Miano sur la rencontre Afrique-Europe [lire page 112]. Les services de presse chez Grasset doivent être assez surréalistes. Que ne ferait-on pas pour des plateaux télé ? Bruckner n'épargne pas non plus dans son livre une célébrité maison comme Virginie Despentes, qui, rappelle-t-il, avait affirmé « aimer » les meurtriers du Bataclan. Cette violente animosité, sans doute réciproque, ne risque pas de gâcher les déjeuners feutrés chez Drouant : nouveau membre de l'Académie Goncourt (après avoir manqué l'Académie française), Pascal Bruckner y remplace Bernard Pivot, démissionnaire. Virginie Despentes est partie aussi, remplacée par Camille Laurens...

DANS L'ŒIL DU CYCLONE

Dénoncer la montée en puissance de l'intolérance n'est pas de tout repos. Honni par certains : « *Retourne chez toi, sale enculé* », lui a aimablement soufflé à l'oreille à une terrasse de café un Algérien, pensant sans doute qu'il était juif ou israélien. « *On me prend pour un juif à cause de mon nom, alors que je suis catholique, et de père*



collabo antisémite. Mieux vaut en rire, c'est le parti que j'en ai pris, même si évidemment ça amusait beaucoup moins mon père. » Du coup, ça l'a, dit-il, « judaïsé ». Bruckner a des ennemis. Houria Bouteldja et Rokhaya Diallo, par exemple. « *Elles m'ont fait un procès à la suite de mes déclarations au lendemain des attentats de Charlie. J'avais dit qu'il fallait juger les complices idéologiques qui ont armé les mains des tueurs, au nombre desquels les Indigènes de la République et les Indivisibles. Ils m'ont réclamé 30 000 euros*

de dommages-intérêts. Leurs déclarations concernant Charlie avant le massacre sont accablantes. J'ai gagné. Une association a fait appel et a encore perdu. Je ne me plains pas, ce sont nos ennemis qui nous aident à survivre. En 1983, à l'époque de la sortie du Sanglot de l'homme blanc, j'étais seul contre la meute, même si Libération m'avait soutenu grâce à Antoine de Gaudemar. Ce livre est aujourd'hui considéré comme un classique, et toute une frange de l'intelligentsia est désormais d'accord avec moi. Je me sens poussé par un mouvement à la

fois intellectuel et politique, souvent des gens de gauche. » Bruckner ne cache pas être assez proche de Manuel Valls et du Printemps républicain. Cela n'empêche pas cet habitué des prétoires et des controverses de s'imaginer un jour interdit de parole à Sciences-Po ou ailleurs, le prix à payer pour un intellectuel refusant de se soumettre à l'autocensure. Je lui demande comment, devant cette avalanche de procès, d'insultes, de menaces, il peut conserver cet air stoïque et imperturbable qui est un peu sa marque de fabrique. Il me répond : l'enfance, celle de la maladie et des cris familiaux qui l'ont vacciné contre le bruit et la fureur.

L'OMBRE DU PÈRE

Rembobinons : Pascal Bruckner a un an et regarde tomber la neige dans un petit village d'Autriche, dont il comprendra plus tard que c'était l'endroit où son père s'était sans doute caché des autorités d'occupation françaises. Ingénieur, il était parti travailler pour Siemens à Vienne et, lors de l'arrivée des Russes en mars 1945, s'était enfui avec sa maîtresse nazie pour se cacher à l'ouest de l'Autriche, dans un coin perdu du Vorarlberg. Ses années en sanatorium en Autriche et aussi en Suisse restent ses meilleurs souvenirs d'enfance, sans doute parce qu'il était loin du cauchemar familial. « *J'ai eu une jeunesse très heureuse parce que j'ai échappé à l'horreur des engueulades de mes parents à cause, ou grâce, devrais-je dire, à ma tuberculose. J'ai aimé pour cette raison les sanatoriums. Quand je suis revenu, c'étaient des clashes permanents. Ma mère faisait des crises d'épilepsie, on l'a soignée avec des électrochocs ; mon père disait qu'elle était folle et la terrorisait avec sa force. Il pouvait être adorable et se transformer en brute en quelques minutes. Si j'avais été une fille, j'aurais morflé.* »

Bruckner s'est toujours méfié des engagements idéologiques reposant davantage sur une passion totalitaire que sur un discours rationnel. « *Je n'ai jamais été dans la mouvance gauchiste. Juste curieux de la radicalité maoïste ou trotskyste, mais sans la partager.* » Son parcours pourrait être défini comme celui d'un homme allergique aux causalités uniques, aux explications globalisantes. « *Je me suis construit contre mes parents. Avec des parents libéraux, tout aurait été trop facile, donc fatal à l'écriture.* » L'écrivain a attendu que son père disparaisse avant de publier *Un bon fils*, en 2014. « *Je l'avais prévenu que j'écrivais un*

livre sur lui, il m'a dit : "Fais ce que tu veux, ça m'est égal, je ne vais pas changer d'avis aujourd'hui !" Finalement, je conserve de l'affection pour lui, il a été courageux à la fin, même si sa haine morbide des juifs ne l'a jamais quitté. Comme m'a dit Olivier Nora en riant : "Enfin un antisémite qui assume !" »

Bruckner s'est fait connaître à 28 ans pour son premier ouvrage écrit en collaboration avec Alain Finkielkraut, *Le Nouveau Désordre amoureux*, hymne à l'amour libre en vogue dans les années 1970. Puis il y eut, trois ans plus tard, *Lunes de fiel*, son premier roman, un succès adapté à l'écran par Roman Polanski. Marié très jeune, père d'Éric, 50 ans, secrétaire de rédaction, cet

« J'AI UN AMOUR DE L'EXISTENCE INALTÉRABLE, C'EST MON MÉTABOLISME PROFOND »

homme au sourire juvénile a ensuite vécu quinze ans avec la psychanalyste Caroline Thompson, fille de la réalisatrice Danièle Thompson, avec laquelle il a eu Anna, aujourd'hui assistante juridique au bureau du procureur de New York. Bruckner partage depuis quelques années la vie d'une femme originaire du Rwanda, de vingt-quatre ans plus jeune que lui.

INFATIGABLE ÉPICURIEN

« J'ai un amour de l'existence qui est inaltérable. C'est mon métabolisme profond, s'enflamme-t-il tout en gardant son ton neutre et pince-sans-rire. J'aime voyager, m'amuser, marcher, courir, et pratiquer la randonnée en amateur. "Tu es un Bidochon de la montagne", m'a dit un jour Jean-Christophe Rufin, et je revendique tout à fait ça. Je ne suis bien qu'à la montagne, été comme hiver. Si vous perdez l'enchantement de l'existence, l'émerveillement au quotidien, vous êtes mort. Bien sûr, lorsque j'observe le passage du temps, je ne peux qu'être accablé, comme l'est mon ami Alain Finkielkraut. Nous avons dîné ensemble chez des amis il y a quelques

jours. C'était assez émouvant. Nous nous sommes peu vus pendant une trentaine d'années, nous qui étions inséparables dans notre jeunesse. Alain a voulu, à raison, sortir de l'amitié adolescente, qui était une amitié fusionnelle, à partir du moment où il s'est marié. Je vois bien que lui et moi n'avons pas tout à fait la même conception de la grande maturité, qu'il voit comme une déchéance et moi, comme une dernière chance. Mais son désespoir est toujours subtil et argumenté, et il me stimule. Le malheur du grand âge, c'est l'amertume. Vieillir, c'est courir le risque de s'aigrir. Je m'efforce d'y résister en cultivant des ancrages passionnels forts : me mettre au piano dès le matin et me dire

qu'une belle journée pleine de hasards m'attend. J'aime la musique, la littérature, l'écriture, le plaisir sous toutes ses formes. J'espère rester dans l'euphorie de la chair le plus tard possible. Ma compagne et moi avons trouvé la bonne formule : nous vivons séparément, elle en Belgique, moi à Paris, ce qui permet de ménager une certaine surprise quand nous nous retrouvons. »

L'année prochaine, cet homme deux fois grand-père partira peut-être gravir un 4000 mètres avec une bande de copains. Un défi de plus pour un être jamais aussi heureux que dans le challenge intellectuel et physique. Pascal Bruckner ou la jouissance de soulever des montagnes.

Fabrice Gaignault

L'HOMME BLANC, NOUVELLE BÊTE NOIRE

Dans *Un coupable presque parfait*, Pascal Bruckner démonte avec panache le « fascisme de gauche » venu, selon lui, d'Amérique, qui s'acharne sur le mâle blanc occidental hétérosexuel. Attention, polémique assurée !

Les histoires les plus tristes ont des allures de gags. Trois universitaires américains adressent à une revue de sociologie des extraits de *Mein Kampf*, où « Juifs » est remplacé par « Blancs ». L'article est recalé, mais il a droit à des louanges. Le trio, accablé par la dérive intellectuelle du pays, était déjà parvenu à faire publier des papiers sur « la culture du viol chez les chiens » et « la responsabilité du pénis dans le réchauffement climatique ». Ces canulars prêteraient à rire s'ils ne visaient à dénoncer la nouvelle Inquisition fondée sur l'obsession raciale et identitaire. Dans *Un coupable presque parfait*, essai fouillé et à l'écriture nerveuse sur « la construction du bouc émissaire blanc », Pascal Bruckner dresse la généalogie et le tableau clinique de la « nouvelle peste » qui s'abat sur un Occident affaibli. Dans les années 1960-1970, l'anticolonialisme visait à libérer colons et colonisés de leur assujettissement réciproque. Le féminisme réclamait l'égalité entre hommes et femmes. Quant à l'antiracisme, il exigeait le respect des populations venues d'ailleurs. La générosité l'emportait, portée par l'esprit des Lumières. Hélas, la vengeance lui a succédé, paradoxalement dans les démocraties occidentales, où les droits des minorités et des femmes sont les mieux respectés. Tocqueville avait raison : « Le désir

d'égalité devient toujours plus insatiable à mesure que l'égalité est plus grande. » Cette nouvelle idéologie, rabâchée à l'université et dans les médias, est, selon Pascal Bruckner, un « fascisme de gauche » camouflé sous des intentions louables. Elle attaque sur trois fronts, la race, le genre et l'identité, au nom d'une nouvelle (in)humanité où la tribalisation est la norme. Au sommet de ce nouveau monde trône la femme noire, arabe, indienne..., si possible lesbienne ou queer. À la base gît « l'intouchable », le mâle blanc hétérosexuel. N'est-il pas responsable du colonialisme, de l'impérialisme et de l'esclavage ? N'est-il pas ontologiquement un violeur ? Qu'importe s'il a inventé la conscience malheureuse et le repentir, il est condamné l'Enfer. À moins qu'il ne se révolte contre cette folie portée par de nouveaux Gardes rouges. C'est précisément à un sursaut salutaire qu'invite ce nouvel écrit de combat du courageux Pascal Bruckner.

Emmanuel Hecht

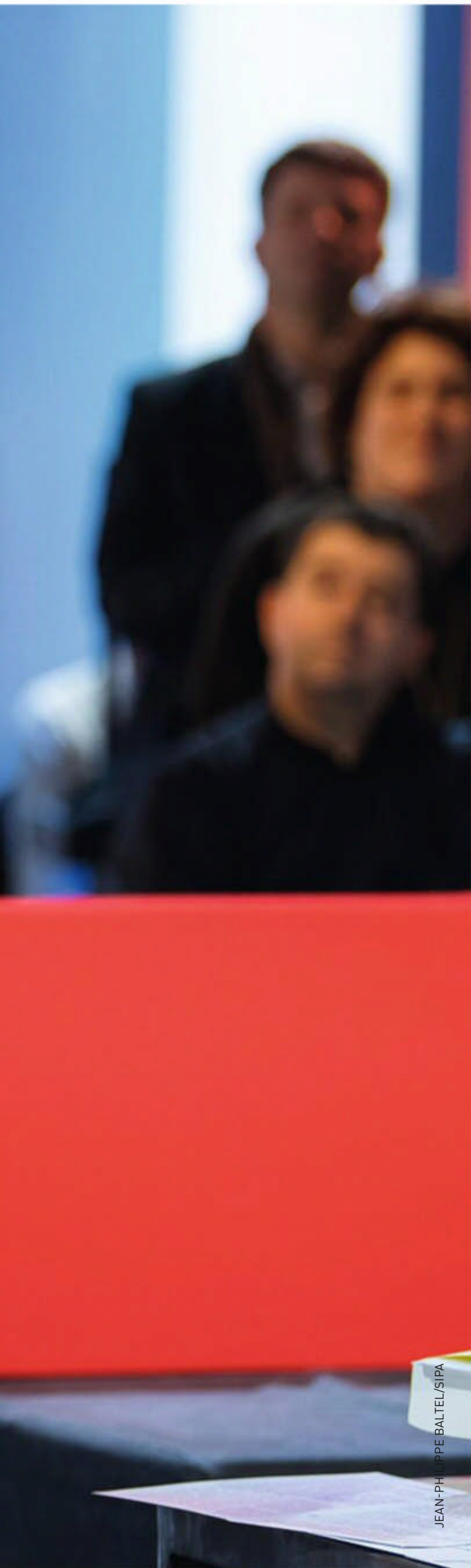


★★★★☆

UN COUPABLE PRESQUE PARFAIT. LA CONSTRUCTION DU BOUC ÉMISSAIRE BLANC, PASCAL BRUCKNER, 352 P., GRASSET, 20,90 €



François Busnel sur le plateau
de *La Grande Librairie*,
qu'il anime depuis 2008.



EN PLEIN DANS LE PAF

Rien à faire : trente ans après sa disparition, *Apostrophes* fait toujours figure de paradis perdu. Comment, en 2020, promouvoir efficacement le livre à la télévision et à la radio ? À l'heure où la rentrée littéraire bat son plein et où réseaux sociaux et blogs s'emballent, tour d'horizon de la place faite aux écrivains dans le paysage audiovisuel français (PAF).

Mercredi 2 septembre, 20h50 : c'est la rentrée des classes pour *La Grande Librairie*. Faut-il appeler une ambulance ? Personne ne porte de masque. Que les médecins se rassurent : le public est resté dehors et, autour de François Busnel, les quatre invités respectent les distances de sécurité. Comme chaque année depuis 2008, la mascotte Amélie Nothomb ouvre le bal. À ses côtés, une jeune romancière à la mode (Julia Kerninon) et les deux gros transferts de cet automne (Muriel Barbery, passée de Gallimard à Actes Sud, et Franck Bouysse, récupéré par Albin Michel après son Grand Prix des lectrices *Elle*). Bref, un plateau bien calibré. C'est que le téléspectateur est difficile à amadouer. En douze saisons, *La Grande Librairie* a vu son audience osciller entre 400 000 et 700 000 personnes, là où, à son apogée en 1983, *Apostrophes* réunissait devant le poste jusqu'à 5 millions de fidèles. Dans *Le Monde*, fin août, François Busnel parlait de « miracle » pour qualifier le succès de son émission.

Il n'empêche que la télévision n'est pas Lourdes et que les faits sont têtus : dix fois moins de gens allument leur écran pour voir des écrivains. Question d'époque plus que de personnes ? Rappelons que même Bernard Pivot n'avait pas pu empêcher la fonte des glaces – dans sa période *Bouillon de culture* (1991-2001), il était passé sous la barre du million de téléspectateurs. Que penser de tout ça ? François Busnel n'ayant visiblement pas le temps de répondre à nos questions – malgré bien des tentatives –, on appelle une autre légende

capillaire et littéraire du PAF : « Allô ? Oui, c'est bien moi, Patrick Poivre d'Arvor. Je ne vous dirai pas le contraire : sur toutes les chaînes, l'espace consacré aux livres se réduit. De 1988 à 2008, avec *Ex-Libris* puis *Vol de nuit*, j'ai animé pendant vingt ans une émission littéraire sur TF1. Aujourd'hui, elles ont disparu. Il n'y en a plus non plus sur Antenne 2 – enfin, je veux dire, sur France 2 [rires] ! » Le mythique Monsieur JT (se) reprend : « Et avec *Vive les livres !*, sur CNews, j'anime encore la seule émission littéraire sur les chaînes d'info – il n'y en a pas sur LCI ou BFMTV. » Que fait la concurrence ?

DE BONNES ONDES

Ne soyons pas défaitistes : on voit encore des écrivains à la télévision, et certaines séquences brèves arrivent à être prescriptrices – surtout la chronique d'Olivia de Lamberterie dans *Télématin*, qui peut faciliter le démarrage de certains livres, comme elle l'avait fait pour *Chanson douce* de Leïla Slimani en pleine période des recherches de nounous. Sur France 5, Claire Chazal anime la quotidienne *Passage des arts*, où elle reçoit souvent des gens de lettres : « C'est une émission culturelle où j'invite des plasticiens, des architectes, des réalisateurs, des acteurs, mais j'essaie d'avoir un auteur par semaine, tout en respectant les exclusivités de *La Grande Librairie* – François Busnel a la priorité. Joël Dicker, Jean-Christophe Rufin ou Sylvain Tesson sont venus dernièrement, j'espère avoir Emmanuel Carrère dans quelques jours. Pour les écrivains moins connus, j'ai mon émission *Soyons Claire*



Augustin Trapenard

« DU SENS PLUS QUE DU SENSATIONNEL »

Présent à la fois à la radio (*Boomerang*, sur France Inter) et à la télé (*21 cm*, sur Canal+), Augustin Trapenard est l'animateur branché du PAF. Et se fait l'avocat du temps long contre le buzz éclair.

Auteurs et éditeurs se plaignent souvent que la visibilité médiatique des livres s'amenuise. Vos émissions sont-elles des zones de résistance ?

Augustin Trapenard. Je ne pense pas que la place du livre s'amenuise dans les

médias – on voit au contraire surgir dans le paysage médiatique de plus en plus d'interventions, de prescriptions ou même d'invitations d'écrivains. La question réside moins, à mon avis, dans la place que dans le traitement de la littérature. L'un des enjeux de *Boomerang*, comme de *21 cm*, est d'échapper à la promotion, pour préférer un questionnement sur l'œuvre tout entière, les techniques d'écriture, le parcours et l'identité de l'écrivain invité. Un autre est de proposer, et c'est peut-être là qu'on peut parler de résistance, des espaces de parole plus longs, moins séquencés, qui préfèrent le sens au sensationnel. Si ces deux émissions se concentrent sur des artistes qui ont une œuvre à défendre, j'ai créé la chronique hebdomadaire *21 cm de +*, sur Canal+, pour mettre en lumière des textes d'aujourd'hui souvent plus confidentiels, de petites maisons d'édition et de jeunes écrivains.

À vos yeux, qu'est-ce qu'un bon client ?

A.T. Je ne fais pas partie de ces producteurs ou animateurs qui « testent » l'invité avant de l'interroger, pour voir s'il « parle bien » ! Je refuse par ailleurs de considérer un écrivain comme un potentiel « client », dans la mesure où je n'ai rien à lui vendre. Si la parole de l'écrivain ne témoigne pas toujours au mieux de son écriture, c'est à moi de le rendre intelligible par un questionnement singulier. Et tant mieux si la parole de l'artiste tremble ou trébuche – elle prouve ainsi qu'elle résiste à celle, suturée, de l'expert, du journaliste ou du politique.

Quelle est votre ligne éditoriale ?

A.T. Au-delà du jugement de goût, je construis la programmation

de *Boomerang* et de *21 cm* à partir d'artistes qui m'interrogent, qui ont une place établie dans le champ littéraire, et dont l'œuvre mérite, à mon sens, d'être questionnée. Pour ce qui est de *21 cm de +*, je m'accorde des jouissances bien à moi !

Quel est le pouvoir de prescription de vos deux émissions ? Passer à *Boomerang* ou dans *21 cm* a-t-il un impact immédiat sur les ventes des auteurs concernés ?

A.T. Il faudrait demander aux libraires ou aux éditeurs, dont c'est le métier... Le mien n'est ni de vendre ni de promouvoir, mais d'interroger, de produire du sens ; ou de passer un bon moment, tout simplement. L'un des drames du journalisme littéraire, justement, réside à mon avis dans cette obsession du chiffre ou du rendu. Évidemment, la forte audience des matins de France Inter offre une grande visibilité à mes invités [*près de 2 millions d'auditeurs récemment pour Pascal Quignard*], mais, avant qu'on achète leur livre, j'espère surtout que les auditeurs ont été intéressés, troublés, questionnés. *21 cm* est une émission mensuelle, beaucoup plus confidentielle, dont les presque 30 numéros n'ont aucune vocation de promotion mais invitent à découvrir le parcours et la personnalité d'un écrivain majeur dans le champ littéraire. Ce qui m'intéresse, c'est de proposer une collection, petit à petit, d'images d'archives et d'entretiens singuliers. Et si on essayait la qualité ?

Propos recueillis par L.-H.L.R.

Boomerang (sur France Inter, du lundi au vendredi à 9 h 10) ; *21 cm* (sur Canal+, dates et horaires variables)

sur France Info, où j'interviewe des intellectuels, des philosophes, des historiens... »

La radio permet-elle plus facilement le grand écart que la télévision ? Dans *Boomerang*, sur France Inter, Augustin Trapenard accueille aussi bien Pascal Quignard que Christian Signol et, dans la nouvelle émission de France Culture, *La Salle des machines*, Mathias Énard mêle Marie-Hélène Lafon et Jean Rolin, Alain Mabanckou et Dany Héricourt. Le Monsieur livres de RTL, Bernard Lehut, partage cette ouverture d'esprit, pas notre pessimisme : « La place faite aux livres se réduit moins à la radio qu'à la télévision. Chez RTL, nos deux rendez-vous littéraires, Laissez-vous

tenter et Les livres ont la parole, existent depuis vingt ans pour le premier et bien plus pour le second. Mes trois mots d'ordre sont éclectisme, accessibilité et qualité. Il m'est difficile d'évaluer précisément le pouvoir de prescription de mes émissions, mais quand 1,6 million de personnes sont à l'écoute chaque matin [Laissez-vous tenter] et près de 1 million le dimanche [Les livres ont la parole], on ose espérer susciter l'intérêt de quelques-uns. Et si j'en crois les retours des éditeurs et des libraires, il y a un effet. Il est visible chaque année, bien sûr, pour le roman récompensé par le Grand Prix RTL-Lire. Il l'a été également pour des livres d'auteurs débutants comme

Laetitia Colombani avec *La Tresse*. Elle avait donné sa première interview radio à RTL, le début de ce qui allait devenir un véritable phénomène de librairie. »

ZONES DE RÉSISTANCE

Il n'y a pas que les auteurs vivants qui aient les honneurs de la radio : les morts aussi y ont leur mot à dire – et ce, même si les animateurs ne sont pas des médiums capables de parler avec les défunts. Avec la très pointue *Compagnie des œuvres* sur France Culture, qui s'intéresse aux classiques, Matthieu Garrigou-Lagrange fait-il acte de résistance ? « Résistance, non : j'ai l'impression que le patrimoine littéraire



Frédéric Taddeï, aux manettes d'*Interdit d'interdire* sur RT France, n'hésite pas à inviter les écrivains controversés sur son plateau.

continue d'intéresser assez largement le public. C'est même bien souvent du patrimoine – je veux dire, de leur catalogue – que les éditeurs vivent. En revanche, la manière dont nous traitons les sujets, par l'analyse littéraire ou l'analyse des œuvres, là est notre zone de résistance ! Je crois en effet qu'il y a peu de place donnée aux émissions qui n'interrogent pas les écrivains, mais leurs exégètes. À cela, je tiens beaucoup, car c'est une autre façon, plus rare, de faire aimer les œuvres. »

Notons que l'essor du podcast permet à ce genre d'émission de s'inscrire dans le temps long, en constituant un fonds d'archives. Grâce à Garrigou-Lagrange, dont le programme a été réécouté 660 000 fois en juillet dernier, des maudits d'hier ont droit à la réhabilitation. Qu'en est-il des têtes brûlées d'aujourd'hui ? Difficile pour elles de se faire une place dans le PAF – la dernière émission qui invite encore des marginaux de tout poil, comme Tom Connan en cette rentrée, est sans doute *Interdit d'interdire* de Frédéric Taddeï sur la sulfureuse chaîne RT France. La promotion un peu lisse a-t-elle triomphé des foires d'empoigne que l'on pouvait savourer jadis chez Michel Polac ou Jean-Edern Hallier ?

Éric Naulleau, dont *Ça balance à Paris* a été déprogrammé l'an dernier, ne nous dira pas le contraire : « *Paradoxalement, si la critique et le débat vif, parfois violent ou même excessif, caractérisent par exemple la politique, l'une comme l'autre trouvent beaucoup plus difficilement à s'exprimer dans le domaine culturel, lequel n'est pas divisé entre majorité et opposition, mais uni par des intérêts communs pas toujours affichés, ou plus simplement par des solidarités de tous ordres : amicales, intellectuelles... J'ai pu l'éprouver et le vérifier personnellement : il est quelques arrondissements parisiens où le franc-tireur rase les murs et ne s'assoit pas dos à la porte de son café favori... Quant à Ça balance à Paris, je garde l'espoir que cette émission culte revienne un jour à l'écran. Si les dirigeants de Paris Première lisent cet article... »* On le leur enverra.

INDÉTRÔNABLE PIVOT

Reste la seule question qui vaille de l'or : tout ceci, une fois satisfait le devoir culturel des chaînes et caressé l'ego des auteurs invités, fait-il vraiment vendre des livres ? « *On me demande cela vingt fois par an, sourit Pierre Coutelle, responsable des sciences*

humaines et des savoirs dans la plus grande librairie indépendante de France, Mollat (Bordeaux), et chaque fois cela finit par une larme d'émotion versée sur le cercueil d'Apostrophes. » L'épithète est claire : non, personne n'a retrouvé le pouvoir prescripteur de Bernard Pivot. Annie Ernaux s'en souvenait récemment sur France Culture : « *En 1984, à l'annonce de mon invitation à Apostrophes, j'ai éprouvé immédiatement une grande paix : mon livre allait exister totalement. »*

« *Il y a plusieurs raisons à cela, explique Olivier Bessard-Banquy, universitaire et auteur de L'Industrie des lettres. D'abord, la personnalité de Pivot, passeur populaire à la souriante impertinence que personne n'a jamais égalé. Ensuite, la multiplication des chaînes et le détournement de l'auteur vers autre chose que la littérature. La télévision consacre un écrivain, généralement déjà connu, le graal étant le journal de 20 heures, réservé à des stars comme Houellebecq. La radio, c'est autre chose : il y a beaucoup de temps, un véritable échange, un cadre plus favorable à l'auteur. France Inter, France Culture ou RFI offrent la possibilité de toucher des gens qui ne sont pas là par hasard. Mais*

« NE JAMAIS CHANGER LA FORMULE »

Responsable des pages « Livres » de *L'Obs* et écrivain consacré, Jérôme Garcin anime *Le Masque et la Plume* sur France Inter depuis 1989. Une émission qui, en ces temps d'éloge systématique, a l'air presque punk !

Soixante-cinq ans que l'émission existe, trente et un ans que vous êtes à sa tête : quel est le secret de longévité du *Masque et la Plume* ?

Jérôme Garcin. Depuis que j'ai pris en charge l'émission, j'ai choisi de ne jamais en changer la formule : le même générique, pas de musique, quatre critiques autour de moi pour une discussion subjective. Les parents l'écoutaient dans la voiture, et les enfants continuent quand ce sont eux qui prennent le volant. Je suis fidèle également aux critiques que j'invite. Il y a une notion de famille forte. Quand Danièle Heymann est morte, en 2019, il y a eu des messages d'attachement, presque d'affection, dont je ne crois pas qu'il y ait l'équivalent ailleurs.

Autre particularité : celle d'être une émission vraiment critique...

J.G. Les choses y sont dites, même si ce n'est pas toujours avec doigté ! L'évolution générale tend vers l'éloge systématique et la promotion. Nous nous permettons, nous, de « descendre » des prix du Livre Inter ou des films Inter. Les jeunes viennent vers nous pour cette raison, je pense.

Êtes-vous nombreux à fabriquer l'émission ?

J.G. Non, c'est un fonctionnement très artisanal. C'est encore moi qui fixe le programme et le communique aux critiques, avant de faire tout seul mes petites fiches et mes lancements. C'est également moi qui réponds au courrier.

C'est un travail énorme, mais je me sens incapable de le déléguer. L'émission, du coup, est très subjective : cette année, ouvrir la saison avec Simon Liberati et Isabelle Carré était mon choix. Pendant le confinement, j'étais chez moi et pouvais continuer à bricoler ainsi...

Il y a quand même des livres à côté desquels vous ne pouvez pas passer ?

J.G. Pas tant que cela, non. Je vais parler en cette rentrée du roman de Raphaël Enthoven parce qu'il fait l'événement : je ne l'aurais peut-être pas fait sans cela. Mais il n'y a pas d'obligations. Quand j'avais inscrit, l'an dernier, le livre d'Anne Serre, dont on ne parlait pas encore et à qui l'émission a servi de tremplin, c'est seulement parce que je l'avais aimé.

Le *Masque et la Plume* reste célèbre pour les disputes entre Jean-Louis Bory et Georges Charensol. Vous provoquez l'affrontement ?

J.G. Oui, bien sûr. Quand je mets au programme les *Mémoires* de Woody Allen, je sais bien que cela ne va pas être consensuel. Mais je ne crée pas d'empoignade artificielle.

Ce journalisme audiovisuel est-il encore prescripteur ?

J.G. J'ai des tas d'exemples de livres ou de films dont *Le Masque* a multiplié les ventes ou les entrées. Mais il est vrai qu'il n'y a plus, comme au temps d'*Apostrophes*, d'émission déterminante à coup sûr. Aujourd'hui, c'est le concert médiatique qui peut changer le destin



Jérôme Garcin

d'un livre : beaucoup de gens qui en parlent en même temps. La radio a sans doute plus d'influence que la télévision, parce que les podcasts multiplient son audience.

Le livre est-il moins présent sur les ondes ?

J.G. Paradoxalement, non. Au contraire : sur une chaîne comme France Inter, le livre fournit de plus en plus de sujets d'émissions. Jadis, il était cantonné aux programmes culturels. Aujourd'hui, la moindre émission de consommation ou de société invite des essayistes.

La presse écrite reste-t-elle une concurrente ?

J.G. Sa prescription directe est presque nulle. En revanche, l'indirecte est très importante. Quand nous faisons la une de *L'Obs* sur un livre ou un phénomène culturel, radios et télévisions embrayent très souvent dessus, et invitent l'auteur.

Propos recueillis par H.P.

Le Masque et la Plume (sur France Inter, le dimanche de 20 heures à 21 heures)

le jeu est souvent promotionnel et sans surprise. La critique en est très absente, sauf au Masque et la Plume, La Dispute venant de s'arrêter... »

Premier maillon de la chaîne promotionnelle, les attachés de presse ne peuvent que constater cette évolution, comme nous l'explique France Thibault, patronne de l'agence Comideo : « On ne peut pas se passer de l'audiovisuel pour la promotion d'un livre. Mais les émissions littéraires, si elles restent incontournables, ne sont plus

seules. Un grand nombre de talk-shows de divertissement ou sociétaux invitent des auteurs. Ce décloisonnement et la multiplication des chaînes nous obligent à changer nos stratégies. Pour toucher le plus grand nombre, il faut désormais multiplier la présence d'un auteur sur ces différents médias et bien choisir les cibles, en se disant qu'une antenne avec moins d'audimat peut être plus porteuse pour un public intéressé – des chroniques qui parlent de livres et des émissions poli-

tiques ou sociétales. » Chez Grasset, Élodie Deglaire essaie d'harmoniser les écarts : « Pour lancer *Le Consentement* de Vanessa Springora, nous avons envisagé une émission littéraire, La Grande Librairie, et une émission plus sociétale, Quotidien de Yann Barthès, sur TMC, avec un public sensible et concerné, capable de rebondir sur des thèmes d'actualité à partir d'un livre. Tout se jauge à l'aune du livre et de l'auteur. Un écrivain très littéraire ne générera pas tout à fait les mêmes émissions.

Il reste néanmoins beaucoup d'émissions moins spécifiquement littéraires qui nous permettent de valoriser un auteur et un livre – émissions de portraits, ou sujets majeurs développés à partir d'un livre. » Cette fédération entre littérature et sujet de société fonctionne parfaitement en ce moment pour *La Petite Dernière*, le premier roman de Fatima Daas.

STRATÉGIE D'ENSEMBLE

Les éditeurs font le même constat : nécessité de l'audiovisuel, mais éparpillement de l'influence. « Il faut tout essayer en même temps pour espérer qu'une promotion marche vraiment, ce que vit en ce moment Emmanuel Carrère, précise Bénédicte Lombardo, éditrice au Seuil. C'est une stratégie d'ensemble. Nous travaillons aussi très en amont avec les libraires. Télé et radio sont ensuite toujours importants. La radio peut beaucoup pousser un auteur de non-fiction, comme un passage à la matinale d'Inter l'a fait pour le De Gaulle de Julian Jackson. Je suis allée défendre Delia Owens [auteure de *Là où chantent les*

écrevisses] sur RTL, elle-même ne pouvant pas venir à cause de la crise sanitaire : il y a eu un impact, alors même que je n'étais pas l'auteur... »

Les écrivains connus (et toujours vivants...) ne sont pas légion à L'Arbre vengeur, petite maison bordelaise : « Mes livres

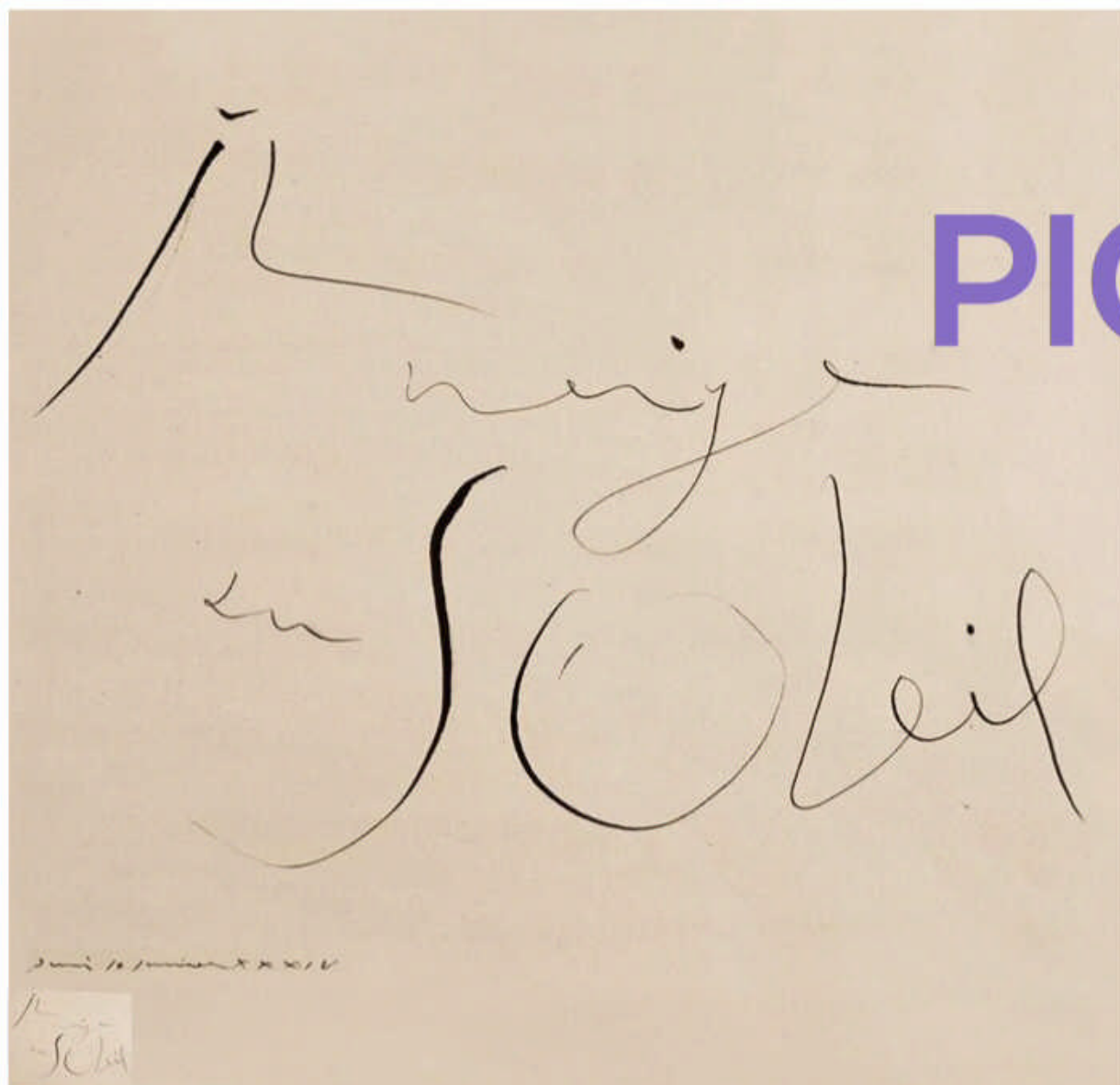
« IL FAUT TOUT ESSAYER EN MÊME TEMPS POUR ESPÉRER QU'UNE PROMOTION MARCHE VRAIMENT »

vivent sans l'audiovisuel, explique sans amertume David Vincent, son directeur, et nous sommes beaucoup à compter davantage sur les libraires ou sur le bouche-à-

oreille. Parfois, il y a des exceptions, la chronique du matin de François Angelier, ou Gérard Collard quand on pouvait encore croire qu'il était hors système... La Dispute était à double tranchant, puisqu'on y disait autant de mal que de bien des livres. »

En librairie, l'impact est indéniable, mais moins prévisible : « Un passage à La Grande Librairie ou chez Trapenard, une chronique dans *Télématin* peuvent avoir leur importance, continue Pierre Coutelle, de chez Mollat, mais ça n'est jamais garanti. Des émissions plus de niche – *Mauvais genres* d'Angelier ou *Les Chemins de la philosophie* d'Adèle Van Reeth – touchent un public précis. Un bruit médiatique même très tenu peut se faire entendre. Du coup, nous sommes à l'écoute. Quand nous recevons les sommaires des grosses émissions, nous vérifions les stocks, sans pour autant organiser les tables en fonction de cela... » Pivot n'étant plus à l'antenne, plus rien n'est acquis. À moins de croire au miracle ?

**Hubert Prolongeau
et Louis-Henri de La Rochefoucauld**



PICASSO
Musée Picasso Paris

PICASSO POÈTE

EXPOSITION
21.07.2020 — 03.01.2021

Musée Picasso Paris



Saint Denis

LiRE:

MAISON LABICHE

TRAVELZOO

CÉCILE
LADJALI

CE QUE LA MER NOUS APPREND

La mer est un livre où l'histoire des hommes est écrite. Homère chante l'errance et le doute en Méditerranée quand le premier des héros survit aux voix des sirènes et retrouve le chemin d'Ithaque. Sur une nef en mer d'Irlande, Éros étreint Thanatos, tandis que Tristan et Iseult échangent les philtres. C'est en mer aussi qu'à midi Ysé séduit un prêtre dans la pièce de Claudel. Ainsi la houle est pécheresse, complice de l'interdit et du scandale.

L'océan décide du salut des uns et de la damnation des autres. Si, porté par le bois d'un cercueil, Nathaniel réchappe du naufrage, Achab plonge avec Moby Dick dans l'abîme et fait du roman de Melville une encyclopédie métaphysique. L'illettrisme honteux de Martin Eden est lavé par les flots du suicide, et la mélancolie de Virginia Woolf s'exprime dans le flux de consciences des protagonistes des *Vagues*. Impressionnisme vibrant qui est aussi celui de Proust écrivant comme peint Elstir, dont les marines confondent les clochers de Balbec avec les mâts des bateaux. La mer nous apprend cela : le cœur humain est un kaléidoscope de sentiments souvent contradictoires.

Avec *Un barrage contre le Pacifique*, Duras convoque la famille. L'océan porte en ses creux et crêtes rageurs la violence du grand frère, la dureté de la mère, la tragédie du petit frère mort. Duras encore qui, sur le bac de la mer de Chine, campe l'amour adolescent de la jeune fille au feutre d'homme, éprise d'un amant chinois opiomane. L'onde étale s'ouvre, se languit pour écrire le sexe et la liberté.

La mer est politique parfois. Dans le poème de Darwich « Passant parmi les paroles passagères », elle est rouge comme la mémoire des Palestiniens, en même temps qu'un lieu de mort possible pour l'occupant israélien.

EAU DE LA MÉMOIRE, SEL DES LARMES, SABLE DU TEMPS

Politique est l'océan de Perec qui signe *Ellis Island* et rend hommage aux migrants que la littérature contemporaine, de Louis-Philippe Dalembert, *Mur Méditerranée*, à Laurent Gaudé, *Eldorado*, convoquent douloureusement. Marivaux et son utopique *Île des esclaves* ? Politique encore...

La mer tempétueuse est le théâtre de métamorphoses et de troublantes gémellités dans *La Nuit des rois*, ambiguïté vertigineuse qui traverse les romans de Lobo Antunes, où l'Atlantique se confond avec le Tage pour proposer un contrepoint aux voix des personnages. Même confusion dans *La Mort à Venise*, où Thomas Mann superpose l'Adriatique à la lagune comme il mêle la jeune fille au jeune homme en l'ange de Mort qu'est Tadzio. Mer double encore chez Camus, avec le meurtre absurde de l'Arabe sur la plage de *L'Étranger* et la félicité sans pareille des criques odorantes et jaunes de Noces ou de *L'Été*.

Le *Robinson* de Defoe, le *Vendredi* de Tournier content l'amitié, la solitude, la victoire sur soi. Ainsi le paysage céladon de notre lumière d'août dit l'histoire des hommes, leur cœur, leur corps, leur âme. Eau de la mémoire, sel des larmes, sable du temps. L'histoire est écrite dans le bleu. Le mythe est liquide et salé. Il a la voix de Calypso, de Didon, de l'Albatros de Baudelaire ou de Coleridge.

La mer abstraite qui émerge étrangement à l'acte II de *Dom Juan* est le décor où Molière énonce les truculences de l'amour libertin. Surréelle enfin est la vision d'Ingeborg Bachmann qui nous apprend que « La Bohême est au bord de la mer » et que la mer des écrivains se moque des cartes. Elle inspire les hommes et les pousse à réinventer le monde au rythme du ressac. Ballottés de Charybde en Scylla, ils sont assurés de rentrer à bon port, puisque dépositaires de légendes millénaires écrites au fil de l'eau.

CAHIER CRITIQUE

VOS LIVRES D'OCTOBRE

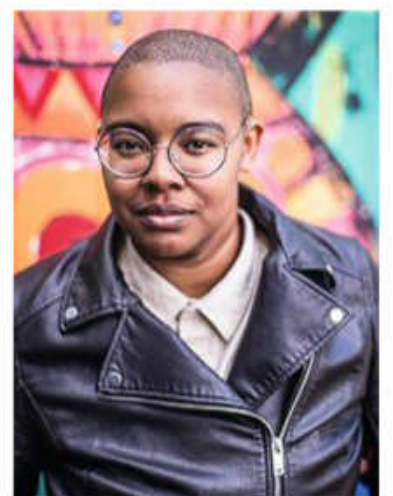
LA GRANDE BOUFFE
À LA SAUCE
MATHIAS ÉNARD



HÉLÈNE CIXOUS
CHANT DE RUINES



LA DÉMOCRATIE
PARITAIRE SELON
JULIA CAGÉ



**RIVERS
SOLOMON**
PLONGÉE
EN EAUX
PROFONDES

LES VESTIGES DU JOUR

Par Alexis Brocas

La romancière, essayiste et dramaturge **Hélène Cixous** a marqué de son empreinte la production intellectuelle des xx^e et xxi^e siècles. En cet automne, elle nous gratifie de deux publications inédites : un bref récit et un recueil de ses séminaires. On y retrouve ses thèmes de prédilection ainsi que son écriture, si particulière, mêlant érudition, inventivité et imaginaire onirique.



Hélène Cixous, chez elle, en 2018.

Pourquoi Hélène Cixous, 83 ans et de longue date nobélisable, est-elle réputée difficilement lisible ? À cause de son amitié avec Jacques Derrida, le philosophe de la déconstruction, régulièrement accusé de tous les maux dont souffrirait la pensée, et dont elle est la lectrice privilégiée ? Parce que son essai *Le Rire de la Méduse* a fait d'elle une figure d'un certain féminisme intellectuel ? Parce qu'elle a, depuis, beaucoup écrit – plus de trente fictions, plus de quinze essais, une foison de pièces de théâtre ? Parce qu'elle lança les études féminines à la faculté de Vincennes ? Ou en raison de sa proximité avec la solaire Ariane Mnouchkine, qui joue régulièrement ses pièces ? Certes, tout cela vous pose une femme – ou plutôt la transforme en statue collectionnant sur sa

personne d'intimidants signes extérieurs d'intellectualité...

« *Les présumés sur ma personne ne disent rien de moi, mais beaucoup sur ceux qui les projettent* », confiait Hélène Cixous au *Magazine littéraire* en 2016. À raison. Il suffit d'ouvrir ses livres pour s'en rendre compte : la prose d'Hélène Cixous n'est pas intimidante ou hermétique. Au contraire, elle est accueillante, puisqu'elle héberge à la fois la petite et la grande histoire, le passé, le présent et le rêve, le personnel et le collectif, mots-valises et mots d'ailleurs, et invite le lecteur à y apporter sa petite cuisine imaginaire. Certes, elle demande, pour que l'on profite de ses richesses, un effort de concentration légèrement supérieur à celui que requiert la lecture d'un polar d'été. Mais elle prodigue en retour les mêmes chocs

de lecture que lorsque vous ouvrez pour la première fois un texte de Bruno Schulz, et découvrez que les métaphores peuvent soudain prendre vie et que tendre l'oreille peut s'entendre au sens littéral. Chez Cixous, l'écriture s'appuie sur des mots inventés, des phrases décrochées capables de courir sur plusieurs paragraphes. Elle s'appuie surtout sur une folle liberté et semble tout pouvoir se permettre.

RUINES MYSTÉRIEUSES

Hélène Cixous publie aujourd'hui deux ouvrages. Un bref récit, *Ruines bien rangées*, et un impressionnant volume rassemblant les textes des séminaires qu'elle donna de 2001 à 2004, *Lettres de fuite*. Ouvrons le récit et laissons-nous porter par nos impressions de lecture. Nous voilà donc nous promenant dans les rues d'Osnabrück (Basse-Saxe, Allemagne) en compagnie d'Hélène Cixous, et il y a de la magie dans l'air – celle qui est inscrite dans l'écriture. Elle permet d'évoquer, tout en racontant le présent, les « *temps Antisorcières* » et ces femmes réputées magiciennes, comme la mère du mathématicien Kepler, que l'on jetait volontiers à l'eau pour tester leur degré de satanisme.

« *Si seulement la Hase avait la parole comme le Scamandre, elle témoignerait de l'outrage et la violence exercés contre elle, qu'on obligeait à avaler des corps entiers de femmes.* », statue Cixous, prouvant au passage que l'on peut associer érudition, féminisme et humour noir. Et autobiographie puisque ces supposées « *sorcières* » étaient souvent sages-femmes, comme Ève, la mère d'Hélène Cixous – et comme l'écriture permet toutes les résurrections, voilà celle-ci qui revient dans le livre : « *C'est étrange dans les rêves et les promenades magiques elle court toujours très vite devant moi malgré ses cent trois ans, on dirait une chèvre et derrière elle je peine*

comme dans une allégorie de la “création” d’un texte. » Le texte est plein de ces phrases extraordinaires, qui ôtent mine de rien les filtres entre réalité et fiction, rêve, création et mouvement de l’écriture. Des phrases qui semblent imiter le cours digressif de la pensée, mais gardent une direction, et savent toujours où aller. Des phrases qui établissent des liens – entre la persécution des sorcières et la persécution des juifs, à laquelle sa mère, alors qu’elle vivait à Osnabrück, réussit à échapper. Pourtant, « *Il ne s’agit pas d’un “Retour”. Je n’ai jamais eu envie d’un Retour. Selon moi il n’y en a pas, nulle part et jamais. Personne ne reviendra jamais à Osnabrück. C’est de l’archéologie. Il s’agit de trouver le secret de la force de cette ville, qui m’attire et m’appelle irrésistiblement, comme l’orchidée attire le bourdon avec une telle puissance que le narrateur proustien en tirera assez de carburant pour conduire une enquête jusqu’aux confins du genre humain.* »

SON ÉCRITURE, ACCUEILLANTE, S’APPUIE SUR UNE FOLLE LIBERTÉ ET SEMBLE TOUT POUVOIR SE PERMETTRE

Cette enquête archéologique dans l’histoire et dans l’imaginaire la conduit vers les ruines de la synagogue d’Osnabrück – qui se mettra bientôt à parler, et dont le destin fournit une allégorie qu’il n’est pas besoin d’expliquer : « *Pauvre petite synagogue, on l’a brûlée vive.* » Elle la conduira aussi à reconstituer un carnet de notes, à décrire une « fantôgraphie » de vieilles dames juives originaires d’Osnabrück et conviées par la ville à ouvrir les valises de sa mère, à analyser, en compagnie de son fils et de sa fille, un mystérieux plan de roman policier laissé par celle-ci, se déroulant à la prison de Barberousse, en Algérie française, où elle a été détenue. Le livre se scinde en parties qui peuvent se lire comme autant de coups de sonde ou d’expériences littéraires participant du même projet d’archéologie. Pour dévoiler

une réalité qui n’est pas seulement tissée d’atomes, mais de symboles, de souvenirs, d’imaginaire... Le résultat est à couper le souffle. Comme si Hélène Cixous réinventait la perspective. Comme si ces cent pages réelles suscitaient sept cents pages virtuelles.

LES PALIMPSESTES D’HÉLÈNE

Ouvrons maintenant *Lettres de fuite*, l’impressionnant volume rassemblant les séminaires qu’elle dispensa à l’université de Vincennes de 2001 à 2004. Hélène Cixous y participe depuis 1969 – autant dire qu’elle a une certaine expérience de l’exercice. Celle-ci se traduit en virtuosité. Prenons le premier séminaire, « On écrit toujours avec une main coupée », prononcé le 10 novembre 2001. L’auteure y parle d’abord de la lettre que sa grand-mère reçut en 1916 du capitaine du régiment où combattait son époux, et lui décrivant de façon précise les circonstances de la mort de celui-ci. À cette époque, « *comme dans l’Iliade [...], chacun avait droit à sa mort* ».

S’ensuit une réflexion sur le 11 novembre et sur la question des dates. De là, elle évoque la double date de naissance de son frère, le 9 et 11 novembre, car il n’a été déclaré que deux jours après sa naissance. Hélène Cixous en vient à son appréciation subjective du temps : « *J’ai l’impression d’être comme dans une presse : d’un côté je suis déjà en 2004, alors que je n’ai pas vécu 2001.* » Puis elle évoque ses caisses d’archives laissées à la Bibliothèque nationale. Les archives ramènent un monde oublié, ce qui suscite un passage sur Proust, et sur le « *temps disparu* » d’Albertine. Après un détour par Derrida, elle en revient aux dates. Au 11 septembre 2001, toujours dans les esprits. À l’origine médiévale du mot « date », qui vient de « *litera data* », terme juridique signifiant « lettre donnée », puis au thème de la lettre dans *Le Verdict* de Kafka, et à tous les enjeux qui surgissent lorsque l’on écrit à quelqu’un, ce qui conduit à un retour vers Proust...

La réflexion vole et mêle événements personnels et collectifs, littéraires et historiques, passés et présents. On y plonge comme dans un maelström, en se fiant à l’intelligence de la déesse du lieu pour ne pas nous égarer. À raison car, là encore, Hélène Cixous sait exactement où elle emmène ses auditeurs. Et si ses séminaires sont improvisés à partir d’un matériel minimal – photocopies soulignées et Post-it, comme le précise l’introduction – ils semblent en fait se composer de réflexions préalablement développées par Hélène Cixous et reliées par



elle de longue date pour former une vision générale et multidimensionnelle où le réel et la littérature se mirent et s’accordent pour créer du sens. En somme, les séminaires soumettent le monde et la littérature au même genre de traitement que le récit applique à la ville d’Osnabrück. Et le résultat est bien plus enthousiasmant qu’intimidant.

Il y eut un temps où l’extrême singularité d’Hélène Cixous était appréciée du grand public : *Dedans*, Prix Médicis 1969, où elle revenait sur la mort de son père, fut l’un des marqueurs de son époque. Bien sûr, l’écriture de l’auteure a évolué depuis mais on y retrouve toujours la même façon très personnelle d’appréhender le réel et de faire fi de ses catégories, le même bonheur agile de croiser savoirs et saveurs. Personne, aujourd’hui, n’écrit comme Hélène Cixous, mais ses textes s’adressent à tout le monde.

A.B.



★★★★☆

RUINES BIEN RANGÉES,
HÉLÈNE CIXOUS,
160 P., GALLIMARD, 15 €.
EN LIBRAIRIES
LE 1^{er} OCTOBRE.

★★★★☆

LETTRES DE FUITE. SÉMINAIRES 2001-2004,
HÉLÈNE CIXOUS,
1 200 P., GALLIMARD, 56 €.
EN LIBRAIRIES LE 29 OCTOBRE.

David Foenkinos

LA FAMILLE MARTIN

Tous les romanciers vous le diront : ils ne font qu'écouter leurs personnages. Ce sont eux qui font l'histoire, réduisant l'écrivain au rôle de scribe. Dans *La Famille Martin*, effectivement, ils font ce qu'ils veulent de l'auteur. Enfin, du narrateur. En fait : des deux. Le protagoniste du nouveau roman de David Foenkinos ne nous donnera jamais son nom : tout juste sait-on qu'il est écrivain, en panne d'inspiration. Il se lance un défi : « *Tu descends dans la rue, tu abordes la première personne que tu vois, et elle sera le sujet de ton livre.* » C'est une octogénaire, Madeleine Tricot, qui va accepter de lui ouvrir les portes de son appartement, ainsi que les pages lumineuses de son passé, ses zones grises, mais

aussi celles de sa descendance : deux filles quadragénaires. L'une a fondé une famille. Les Martin. Ils sont quatre, et veulent devenir les héros du prochain roman de notre homme. À défaut : pouvoir se servir de ce que le destin leur apporte, à savoir une façon d'être des héros aux yeux des leurs. Dès lors, *La Famille Martin* devient une comédie familiale, doublée d'un (faux) reportage sur une fiction qui échappe sans cesse à son auteur, puis les tribulations d'un écrivain qui, voulant accaparer le réel, se fait des films. Comme dans *Qui se souvient de David Foenkinos ?* ou *Le Potentiel érotique de ma femme*, David Foenkinos se joue des apparences de la banalité et de l'inventivité romanesque en phagocytant les codes de l'autofiction, voire en les pastichant. **Hubert Artus**



LE LIVRE

LA FAMILLE MARTIN,
DAVID FOENKINOS,
240 P., 19 €.
COPYRIGHT
GALLIMARD.
EN LIBRAIRIE LE
1ER OCTOBRE.



Bio express

2002

Après avoir fait ses premiers pas dans le monde de l'édition comme attaché de presse, David Foenkinos publie son premier roman à 28 ans : *Inversion de l'idiotie*. Il se fait remarquer deux ans plus tard avec *Le Potentiel érotique de ma femme*.

2009

Son huitième roman, *La Délicatesse*, encensé par la critique et présent sur toutes les listes des grands prix littéraires, le consacre définitivement. En 2011, il coadapte son livre avec son frère, avec à l'affiche Audrey Tautou et François Damiens.

2014

Charlotte, véritable phénomène littéraire avec près de 450 000 exemplaires vendus, reçoit le prix Renaudot et le Goncourt des lycéens. Le livre raconte l'histoire de Charlotte Salomon, une jeune peintre allemande victime de l'Holocauste.

1

J'avais du mal à écrire ; je tournais en rond. Pendant des années, j'avais imaginé de nombreuses histoires, ne puisant que rarement dans la réalité. Je travaillais alors sur un roman autour des ateliers d'écriture. L'intrigue se déroulait lors d'un week-end consacré aux mots. Mais les mots, je ne les avais pas. Mes personnages m'intéressaient si peu, me procuraient un vertige d'ennui. J'ai pensé que n'importe quel récit réel aurait plus d'intérêt. N'importe quelle existence qui ne soit pas de la fiction. Fréquemment, lors de séances de dédicaces, des lecteurs venaient me voir pour me dire : « Vous devriez raconter ma vie. Elle est incroyable ! » C'était sûrement vrai. Je pouvais descendre dans la rue, arrêter la première personne venue, lui demander de m'offrir quelques éléments biographiques, et j'étais à peu près certain que cela me motiverait davantage qu'une nouvelle invention. C'est ainsi que les choses ont commencé. Je me suis vraiment dit : tu descends dans la rue, tu abordes la première personne que tu vois, et elle sera le sujet de ton livre.

2

En bas de chez moi, il y a une agence de voyages ; je passe chaque jour devant cet étrange bureau plongé dans la pénombre. L'une des employées sort souvent fumer devant la boutique, et demeure quasiment immobile en regardant son téléphone. Il m'est arrivé de me demander à quoi elle pouvait penser ; je crois bien que les inconnus aussi ont une vie. Je suis donc sorti de chez moi en me disant : si elle est là en train de fumer, elle sera l'héroïne de mon roman.

Mais l'inconnue n'était pas là. À une volute près, je serais devenu son biographe. À quelques mètres, je vis alors une femme âgée en train de traverser la rue, tirant un chariot violet.

Mon regard fut happé. Cette femme ne le savait pas encore, mais elle venait d'entrer dans le territoire romanesque. Elle venait de devenir le sujet principal de mon nouveau livre (si elle acceptait ma proposition, bien sûr). J'aurais pu attendre d'être inspiré ou attiré davantage par une autre personne. Mais non, il fallait que ce soit *la première personne vue*. Il n'y avait aucune alternative. J'espérais que ce hasard organisé me mènerait à une histoire palpitante, ou vers un de ces destins qui permettent de comprendre certains enjeux essentiels de la vie. À vrai dire, j'attendais tout de cette femme.

3

Je me suis approché, m'excusant de la déranger. Je m'étais exprimé avec la politesse mielleuse de ceux qui veulent vous vendre quelque chose. Elle a ralenti le pas, surprise sûrement d'être ainsi abordée. J'ai expliqué que

j'habitais dans le quartier, que j'étais écrivain. Quand on arrête une personne qui marche, il faut aller à l'essentiel. On dit souvent que les personnes âgées sont méfiantes, mais elle m'a immédiatement adressé un grand sourire. Je me suis senti suffisamment en confiance pour lui exposer mon projet :

« Voilà... J'aimerais écrire un livre sur vous.

— Pardon ?

— C'est vrai que ça peut paraître un peu étrange...

Mais c'est une sorte de défi que je me suis lancé. J'habite juste ici, dis-je en désignant mon immeuble. Je vous passe les détails, mais je me suis dit que je voulais écrire sur la première personne que je croiserais.

— Je ne comprends pas.

— Est-ce qu'on pourrait prendre un café maintenant pour que je vous expose la situation ?

— Maintenant ?

— Oui.

— Je ne peux pas. Je dois remonter chez moi. J'ai des choses à mettre au congélateur.

— Ah oui, je comprends », répondis-je en me demandant si ces premières répliques ne prenaient pas un tour absolument pathétique. Je m'étais senti excité par mon intuition, mais voilà que j'en étais déjà à écrire sur la nécessité de ne pas recongeler des produits décongelés. Quelques années après avoir obtenu le prix Renaudot, je sentais le frisson du déclin me parcourir le dos.

Cette femme ne le savait pas encore, mais elle venait d'entrer dans le territoire romanesque

Je lui ai proposé de l'attendre au café, au bout de la rue, mais elle a préféré que je l'accompagne. En me demandant de la suivre, elle m'offrait d'emblée sa confiance. À sa place, je n'aurais jamais laissé un écrivain entrer chez moi aussi facilement. Surtout un écrivain en manque d'inspiration.

4

Quelques minutes plus tard, j'étais assis tout seul dans son salon. Elle s'affairait dans la cuisine. De manière totalement inattendue, une vive émotion me traversa. Mes deux grands-mères étaient mortes depuis de nombreuses années ; cela faisait si longtemps que je ne m'étais pas ainsi retrouvé dans le décor de la vieillesse. Il y avait tellement de points communs : la toile cirée, l'horloge bruyante, les cadres dorés entourant les visages des petits-enfants. Le cœur serré, je me souvins de mes visites. On ne se disait rien, mais j'aimais nos conversations.

Mon héroïne est revenue avec un plateau sur lequel étaient disposés une tasse et des petits gâteaux. Elle n'a pas pensé à se servir quoi que ce soit. Pour la rassurer, j'ai évoqué ma carrière en quelques mots, mais elle ne semblait pas inquiète. L'idée que j'aurais pu être un homme dangereux, un imposteur ou un manipulateur ne lui avait pas effleuré l'esprit. Plus tard, je lui ai demandé ce qui m'avait valu cet excès

de confiance. « Vous avez une tête d'écrivain », avait-elle répondu, me laissant un peu perplexe. Pour moi, la plupart des écrivains ont l'air libidineux ou dépressifs. Parfois les deux. Je possédais donc, pour cette femme, la tête de mon emploi.

J'étais si impatient de découvrir mon nouveau sujet de roman. Qui était-elle ? Avant toute chose, il me fallait son nom de famille :

- « Tricot, annonça-t-elle.
- Tricot, comme un tricot ?
- Oui voilà, c'est ça.
- Et votre prénom ?
- Madeleine. »

Cela confirme une évidence : les gens aiment parler d'eux. Un être humain est un condensé d'autofiction

Ainsi, j'étais en présence de Madeleine Tricot. Un nom qui me laissa dubitatif pendant quelques secondes. Jamais je n'aurais pu l'inventer. Il m'est arrivé de passer des semaines à chercher le nom ou le prénom d'un personnage, résolument persuadé de l'influence d'une sonorité sur un destin. Cela m'aidait même à comprendre certains tempéraments. Une Nathalie ne pouvait pas se comporter comme une Sabine. Je pesais le pour et le contre de chaque appellation. Et voilà que, sans tergiverser, je me retrouvais avec Madeleine Tricot. C'est l'avantage de la réalité : on gagne du temps.

En revanche, il y a un désavantage de taille : le manque d'alternative. J'avais déjà écrit un roman sur une grand-mère et les problématiques de la vieillesse. Allais-je à nouveau être soumis à ce thème ? Cela ne m'excitait pas vraiment, mais je devais accepter toutes les conséquences de mon projet. Quel intérêt, si je commençais à biaiser avec la réalité ? Après réflexion, j'ai songé que ce n'était pas un hasard si j'avais fait la rencontre de Madeleine : avec leur sujet de prédilection, les écrivains ont un rapport proche de la condamnation à perpétuité.

5

Madeleine habitait le quartier depuis quarante-deux ans. Je l'avais peut-être déjà croisée, ici ou là, mais son visage ne me disait rien. Cela dit, j'étais encore relativement nouveau dans le coin, mais j'aimais arpenter les rues pendant des heures pour réfléchir. Je faisais partie de ceux pour qui l'écriture s'apparente à une forme d'annexion d'un territoire.

Madeleine devait connaître les histoires de bien des habitants du quartier. Elle avait dû voir des enfants grandir et des voisins mourir ; elle devait savoir derrière quel nouveau commerce se cachait une librairie disparue. Il y a sûrement un plaisir à passer une vie entière dans le même périmètre. Ce qui m'apparaissait comme une prison géographique était un monde de repères, d'évidences, de protections. Mon goût immodéré pour la fuite me poussait souvent à déménager (j'étais également du genre à ne jamais ôter mon manteau dans un restaurant). À vrai dire, j'aimais m'éloigner du décor de mes souvenirs, contrairement à Madeleine qui devait chaque jour marcher sur les traces de son passé. Quand elle passait devant l'école de ses filles, elle les revoyait peut-être courir vers elle, se jetant à son cou en criant « maman ! ».

Si nous n'étions pas encore dans l'intime, notre discussion avait démarré avec une grande fluidité. Au bout de quelques minutes, nous avions tous deux, me semble-t-il, oublié le contexte de notre rencontre. Cela confirme une évidence : les gens aiment parler d'eux. Un être humain est un condensé d'autofiction. Je sentais Madeleine illuminée à l'idée que l'on puisse s'intéresser à elle. Par quoi allions-nous commencer ? Je ne voulais surtout pas l'orienter dans la hiérarchie de ses souvenirs. Elle finit par me demander :

« Je dois vous parler de mon enfance, d'abord ?

— Si vous voulez. Mais vous n'êtes pas obligée. On peut commencer par d'autres périodes de votre vie.

— ... »

Elle parut un peu perdue. Il était préférable que je la guide dans le dédale du passé. Mais, au moment où j'allais commencer l'entretien, elle tourna la tête vers un petit cadre.

« On pourrait parler de René, mon mari, dit-elle. Il est mort depuis longtemps... Alors ça lui fera plaisir qu'on parle de lui en premier.

— Ah d'accord... », répondis-je en notant au passage qu'en plus des lecteurs vivants, il me faudrait aussi contenter les morts.

6

Madeleine prit alors une grande inspiration, telle une plongeuse en apnée, exactement comme si les souvenirs se cachaient au fond de l'eau. Et le récit débuta. Elle avait rencontré René à la fin des années 1960, dans un bal du 14-Juillet se déroulant dans une caserne de pompiers. Avec une amie, elle s'était mis en tête de partir en quête d'un bellâtre avec qui danser. Mais c'était une silhouette plutôt chétive qui s'était approchée d'elle. D'emblée, Madeleine avait été touchée par cet homme, dont elle sentait qu'il n'était pas coutumier d'aborder une inconnue. Ce qui était vrai. Il devait avoir éprouvé quelque chose de rare, dans son corps ou son cœur, pour oser se lancer ainsi.

René lui raconta plus tard les raisons de son trouble. Selon lui, elle ressemblait trait pour trait à l'actrice Michèle Alfa. Tout comme moi, Madeleine ne la connaissait pas. Il faut dire qu'elle n'a pas fait beaucoup de films

après la guerre. En découvrant sa photo dans une revue, la jeune femme avait été surprise : la ressemblance était vague. On pouvait parler au mieux d'un air un peu similaire. Mais pour René, Madeleine était quasiment le sosie de cette obscure comédienne. Son émotion prenait source dans une autre dimension. Cela l'avait renvoyé à un épisode terrifiant de son enfance, pendant la guerre. Sa mère faisait partie d'un réseau de résistance. Poursuivie par la milice, elle avait caché son petit garçon dans un cinéma. La peur au ventre, René s'était comme cramponné aux visages sur l'écran. Celui de Michèle Alfa était devenu une inoubliable puissance protectrice et rassurante. Et voilà que, un peu plus d'une vingtaine d'années plus tard, il retrouvait une de ses expressions dans le regard d'une femme croisée au bal des pompiers. Madeleine lui avait demandé le titre du film. *L'aventure est au coin de la rue* avait répondu René. J'ai caché ma stupéfaction : il y avait là un étrange clin d'œil à mon projet.

Madeleine avait alors 33 ans. Toutes ses amies étaient déjà mariées et mères de famille. Elle se disait qu'il était peut-être temps pour elle de « se ranger ». Elle précisa qu'elle employait ce mot en référence au livre de Simone de Beauvoir *Mémoires d'une jeune fille rangée*, paru quelques années plus tôt. Elle ne voulait pas manquer de considération à l'égard de son mari, mais préférerait me dire la vérité : à l'époque, elle avait davantage écouté le souffle de la raison que celui de la passion. C'était si plaisant d'être aimée par un homme rassurant et sûr de ce qu'il éprouvait ; si plaisant qu'on pouvait en oublier la vérité de ses propres sentiments. Avec le temps, la délicatesse de René avait triomphé. Il n'y avait plus le moindre doute : Madeleine l'avait aimé. Mais elle n'avait jamais éprouvé pour lui le ravage de son premier amour.

*

Elle s'arrêta un instant, réticente sans doute à l'idée d'évoquer cette histoire qui semblait douloureuse. Certaines souffrances ne cicatrisent jamais, ai-je pensé. J'étais évidemment intrigué par cette allusion à une passion vraisemblablement tragique. Pour mon roman, cela me paraissait être une piste à considérer sérieusement. Elle se confiait déjà si spontanément que je ne voulais pas la brusquer en lui demandant de développer ce qu'elle venait d'esquisser. Elle y reviendrait plus tard. Et si je ne peux dévoiler dès maintenant les éléments que j'apprendrais par la suite, je peux déjà annoncer que cette histoire, par sa nature intense, aura une place déterminante dans le récit.

*

Pour l'instant, restons avec René. Après la rencontre au bal, ils s'étaient promis de se revoir rapidement. Quelques mois plus tard, ils étaient mariés ; et quelques années plus tard, ils étaient parents. Stéphanie était née en 1974, et Valérie en 1975. À cette époque, il était plutôt

rare de devenir mère aux alentours de la quarantaine. Madeleine avait repoussé cette échéance surtout pour des raisons professionnelles. Si elle avait pris du plaisir à la maternité, elle avait plutôt mal vécu ses conséquences sur sa carrière. À ses yeux, c'était une injustice envers les femmes imposée par une société d'hommes. « Et mon mari, lui, travaillait de plus en plus. J'étais très souvent seule avec les petites... », dit-elle alors avec ce qui paraissait encore être de l'amertume. Mais il semblait assez vain de faire des reproches à un mort.

Avec le temps, la délicatesse de René avait triomphé. Il n'y avait plus le moindre doute : Madeleine l'avait aimé

René ne s'était sûrement pas rendu compte de la frustration de sa femme. Il était fier de son parcours à la RATP. De simple conducteur de métro, il avait fini sa carrière à l'un des plus hauts postes à responsabilités de la Régie. C'était une seconde famille pour lui, si bien que la retraite tomba comme un couperet. Madeleine s'était trouvée face à un époux totalement désemparé. « Il n'a pas supporté de ne rien faire », répéta-t-elle trois fois, de plus en plus doucement. Cela faisait déjà vingt ans qu'il était parti, mais notre conversation offrait au passé l'éclat d'une émotion toute récente.

L'INFO EN PLUS

En ce début d'année 2020, David Foenkinos était de retour dans le costume du dramaturge. Après *Célibataires* (2008, Studio des Champs-Élysées) et *Le Plus Beau Jour* (2016, Théâtre Hébertot), sa troisième pièce, *Dix ans après*, était jouée fin janvier au Théâtre de Paris, dans une mise en scène de Nicolas Briançon, avec Bruno Solo, Mélanie Page et Julien Boisselier. Le Théâtre de Paris la programme de nouveau, du 26 septembre au 31 octobre. D'autres dates et villes sont prévues pour début 2021.



Mathias Énard

À LA SANTÉ DES MORTS

Un doctorant venu étudier la vie rurale dans les Deux-Sèvres, des humains qui se réincarnent en animaux et un congrès de croque-morts poètes sont au menu du nouveau roman du Prix Goncourt 2015.

C'est un peu *La Soupe aux choux*. Avec, en lieu et place du fameux extraterrestre en grenouillère jaune, un malheureux doctorant en sciences humaines. Voilà comment on pourrait présenter le dernier roman, foisonnant et très réussi, de Mathias Énard – où il est même question, page 260, d'un film « régressif » avec Louis de Funès. Le titre du présent objet, d'ailleurs, nous invite à faire ripaille avec l'auteur (ou presque) : *Le Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs*. Tout un programme, un menu. Pour rester dans les références cinématographiques, on imagine à raison un savoureux cousin littéraire de *La Grande Bouffe* de Marco Ferreri, dans lequel la bonne chère n'est jamais bien loin de l'appel de Thanatos. Mais ce n'est pas, loin de là, la moindre surprise de cette histoire haute en couleur.

DES CHATS ET DES CRAPAUDS

« *Quel métier de merde, anthropologue.* » C'est pourtant à une carrière universitaire dans cette discipline qu'aspire le jeune et ambitieux David Mazon. Pour cela, ce disciple plus ou moins lointain de Lévi-Strauss a décidé non pas d'aller « chez les Nambikwara ou les Jivaros », mais du côté de Niort, la « capitale mondiale de l'assurance mutualiste ». Il a en effet choisi d'étudier pour sa thèse la vie et les mœurs des habitants ruraux des Deux-Sèvres, et se retrouve ainsi dans le petit village (649 âmes !) de La Pierre-Saint-Christophe. Laissant son amie Lara préparer ses concours administratifs à Paris, l'étudiant s'installe au domaine La Pensée Sauvage, où il va cohabiter avec la propriétaire, Mathilde, et son mari, Gary, mais surtout avec deux chats – l'un roux, l'autre noir –, lesquels, après avoir déposé quelques crapauds morts sur le sol, ne vont pas tarder à dormir avec lui... Faute de

transports en commun, David investit dans une mobylette, baptisée Jolly Jumper, pour les besoins de son enquête scientifique.

En premier lieu, il doit faire connaissance avec les autochtones et, à ce titre, quel meilleur endroit que le café-épicerie-pêche local, tenu par le gros Thomas ? Là, notre chercheur ne tardera pas à troquer l'Orangina périmé contre le blanc-cassis de la maison. Il rencontrera ainsi d'étranges personnages, comme Arnaud, dit Nono, qui a pour particularité de connaître pléthore d'événements rattachés à une date du calendrier, Lucie, sa cousine maraîchère engagée dans la défense de l'environnement, Lynn, la coiffeuse gironde, ou un couple d'Anglais. Il y a aussi Max, l'artiste, dont les œuvres ne sont pas

« NE PEUT-ON PAS CROIRE À L'INDESTRUCTIBILITÉ DE L'ÊTRE ? »

au goût de tout le monde – on serait curieux de voir son chien empaillé qui « monte » un renard naturalisé...

Surtout, comment oublier monsieur le maire, Martial, entrepreneur de pompes funèbres qui, chaque année, organise « *un congrès de croque-morts, ou quelque chose du style* ». Une drôle d'idée qui, au fond, n'est pas si surprenante, dans cette région où l'on croit fermement à la réincarnation dans d'autres espèces animales (cette croyance est-elle plus indigne que les horoscopes ?), et aussi bien dans le passé que dans le futur... Il y a quelques années, l'âme de l'abbé Largeau n'a-t-elle pas trouvé l'enveloppe d'un sanglier comme nouveau réceptacle ? D'autres histoires troubleront quelque peu l'enquête de David – enfin, lorsqu'il ne passe pas son temps à jouer à Tetris... –, comme l'étrange pendaison de Jérémie Moreau, l'arrière-grand-père de Lucie, ou les déboires de l'écrivain-instituteur Marcel Gendreau. Au fait, les dieux manipulent-ils les parties de belote, comme l'écrivain joue avec ses personnages ?

Il ne faudrait pas réduire *Le Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs* à une simple chronique sociale et rurale, si réussie soit-elle (voir notre enquête, dans notre

numéro de septembre). S'il s'intéresse ici au Marais poitevin, Mathias Énard est avant tout un explorateur qui n'a pas son pareil pour faire le lien entre les lieux, les cultures et les époques. Avec des ouvrages comme *Zone*, *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* ou *Boussole* (qui lui avait valu le Goncourt en 2015), il avait montré toute sa capacité à faire germer une multitude de trames, à les juxtaposer avec brio, le tout en s'amusant avec les formes narratives.

Oscillant entre le journal, la narration traditionnelle, la chanson et le pastiche, son dernier roman prend toute sa dimension littéraire (on ne compte plus les clins d'œil à Hugo) et philosophique (on vous laisse découvrir l'allusion à *Être et Temps*) grâce au défi formel. « *La Mort existe-t-elle ? Ne faut-il pas l'oublier, comme nous le faisons pendant deux jours, le temps d'un Banquet ? Ne peut-on pas croire à l'indestructibilité de l'être ?* » C'est tout l'enjeu de la partie clé du roman, morceau de bravoure rendant explicitement hommage à l'un des maîtres de Mathias Énard : Rabelais.

SOUS LE SIGNE DE BACCHUS

Dans une langue généreuse, il nous offre une scène mémorable de festin sous le signe de Bacchus en compagnie d'une centaine de croque-morts, aussi poètes que paillards, nommés Sèchepine, Grosmollard, Bittebière ou Couilleroy. Après tout, certains s'appellent bien Caton, Boèce, Sénèque ou Villon... Lorsqu'ils ne s'arsouillent pas au chinon ou ne se goinfrent pas de rillettes, nos convives évoquent non sans lyrisme la fée Mélusine, la courageuse Ludivine qui « soulagea » un Gargantua priapique, ou les funérailles du troubadour Jaufré Rudel. On en revient toujours à l'amour, à la mort, et à ce que ces deux-là peuvent générer. « *Je me disais, un jour, hop, une bouteille de gnôle et pan, on passera de l'autre côté sans espoir de retour* », remarque à la fin David, peut-être prêt à un retour à la nature. « *On participe au grand cercle du vivant. C'est beau, beau et triste à la fois.* » Et, dans le cas de Mathias Énard, cela n'empêche pas la drôlerie. Frères humains, trinquons avec lui !

B.L.



★★★★★

LE BANQUET ANNUEL DE LA CONFRÉRIÉ DES FOSSEYEURS, MATHIAS ÉNARD, 432 P., ACTES SUD, 22,50 €



MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

L'HÔTEL RIT

Le monde est un grand hôtel dont nous occupons, plus ou moins longtemps, les chambres. Dans le cas du nouveau roman de Gilles Marchand, le « palace » en question est tenu par un dénommé Jésus, drôle de type dont on dit qu'il a été prêtre (ou tueur à gages), dans une vie pas si antérieure... C'est dans ce lieu un peu chaotique que débarque Jolène, caissière de supermarché aux airs de Louise Michel. Elle croisera ici ses compagnons d'infortune qui occupent les treize chambres – dont un couple d'anciens voleurs surnommés Bonnie et Clyde ; Marie-Pierre, l'étrange représentante en encyclopédies ; la trop sérieuse Annie, qui a tout plaqué lorsqu'elle a prononcé en réunion l'expression « *au jour d'aujourd'hui* » ; sans oublier le narrateur, vedette éphémère du rock vivant dans la nostalgie de son tube *Les Cœurs déchirés*... Tout se passerait à peu près bien, dans ce « fort » où l'on écoute le son du juke-box dans la grande salle. Mais certaines réalités vont mettre à mal le quotidien de ses habitants...

On s'attache indubitablement aux drôles de pensionnaires de *Requiem pour une apache*, qui confirme l'évident talent de portraitiste de Gilles Marchand, son irrésistible tendresse, son art du détail et son sens de l'humour. Des longueurs ? Oui. Trop de bons sentiments et de naïveté politique ? Sans doute. Mais le roman est un peu comme une chanson entêtante, loin des modes, dont on aime autant les arrangements faussement ringards que la mélodie trop sucrée.



★★★★☆

REQUIEM POUR UNE APACHE, GILLES MARCHAND, 414 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 20 €

Camille de Toledo

REQUIEM POUR UN MYTHE

En s'emparant de la fameuse histoire de Thésée et le Minotaure, l'auteur livre le récit personnel de sa traversée des ténèbres. Une quête dans le labyrinthe de ses origines portée par une écriture d'une beauté stupéfiante.



Qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ? Lancinante, martelée, la question hante le dernier livre de Camille de Toledo, longtemps nommé son « Livre des morts », comme ces textes dont se dotent la plupart des civilisations pour se connecter au sacré.

En 2005, son frère aîné s'attache le cou à une conduite de gaz. Moins d'un an plus tard, la mère le suit dans la mort, puis le père, à quelques mois d'écart. Pour fuir cette litanie de deuils, le « fils qui reste » décide alors de gagner Berlin pour se réinventer loin de la « ville de l'Ouest » changée en nécropole. Mais l'échappée est un leurre : en 2017, son corps se rappelle brutalement au passé : le système nerveux se paralyse, les dents s'infectent et le dos s'effondre, ne lui laissant d'autre choix qu'investiguer sur sa propre histoire pour « nettoyer les eaux noires » du temps. « Souvent, je ne pouvais

même plus me lever », explique celui qui, aujourd'hui encore, médite près de quatre heures par jour pour réinsuffler de la vie dans les endroits engourdis de l'organisme.

OUVRIR SON CŒUR ET SON CORPS

« La raison traumatique s'encapsule dans une zone reptilienne du cerveau qui régit la survie. Les Anglais parlent de "fight-or-flight". C'est pourquoi le premier mouvement du livre correspond à une fuite tandis que le second raconte la nécessité, pour Thésée – son double dans le livre –, d'affronter le Minotaure. » Pour entrevoir l'issue du labyrinthe, il aura donc fallu un lent et douloureux cheminement, dont témoigne *Thésée, sa vie nouvelle*, au croisement de l'enquête, du kaddish et du journal intime. Un texte habité qui ne cesse d'ouvrir : ouvrir « les fenêtres » verrouillées « du temps » ; ouvrir les cartons poussiéreux de photo-

graphies ; ouvrir les lettres et le manuscrit « errant » d'un ancêtre, secrètement transmis à travers les âges ; mais aussi ouvrir son cœur et son corps au lâcher prise et ouvrir infiniment le sens, enfin, pour que les découvertes glanées au cours de cette traversée des ténèbres puissent servir à d'autres.

DÉPASSER L'HISTOIRE INTIME

« Le livre n'accuse personne, proclame l'écrivain. Il nous sort des culpabilités trop étroites pour remonter vers une histoire de la violence : violence des guerres, du capitalisme, des fictions familiales, des tabous... et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un pardon soit possible. » À ses yeux, c'est à nos générations qu'incombe la tâche de réparer la gigantesque matrice de violence héritée du xx^e siècle. D'où sa volonté, aussi, de dépasser l'histoire intime pour rejoindre le mythe : d'alterner le « je » traumatisé et le « il » narratif pour « dépersonnaliser le livre » et le « verser au commun ». Thésée, c'est l'histoire d'un « tribut de morts » auquel il faut faire face pour sortir du dédale. C'est l'histoire d'un père, Égée, qui devance la mort de son fils faute de promesse tenue. C'est enfin celle d'une lignée à laquelle on ne peut échapper.

Contre la lignée d'hommes forts ou prétendus tels dont il descend, Camille de Toledo a depuis longtemps choisi le côté du vertige, de ce qui tremble. Mais de ce tremblement, il fait une vibration. Plus qu'aucun autre de ses textes, celui-ci renoue avec la sacralité archaïque de la langue. Est-ce parce qu'il émane de ce repli « impartageable » du corps-mémoire où le traumatisme s'encrypte ? Ou parce que la pratique assidue de la méditation y a fait entrer le souffle d'une manière inédite ? Incantatoire et limbique, le chant ricoche sur les synchronies, les questions sans réponses et les photographies de famille. Lesquelles sont l'occasion de « légender la légende » c'est-à-dire de sous-titrer le mythe construit par ces clichés. « Thésée s'écrit là : dans la réconciliation des deux usages du mot. Car alors "légender", c'est permettre à un récit de traverser le temps. »

Camille Thomine



★★★★☆

THÉSÉE, SA VIE NOUVELLE,
CAMILLE DE TOLEDO,
256 P., VERDIER, 18,50 €



Géopoétique augmentée

Pierre Ducrozet tisse un réseau de savoirs, de perspectives et d'histoires pour faire battre la modernité autrement.

Les quatre « mouvements » du *Grand Vertige* ne sont pas sans rappeler ceux de *L'Invention des corps*. Quatre saisons, quatre directions, pour esquisser un monde. Autant d'évolutions pour une théorie du tout qui puise sa cohérence dans la matière romanesque.

Nommé à la tête de la Commission internationale sur le changement climatique et pour un nouveau contrat naturel, Adam Thobias, professeur et écrivain, mobilise la crème des outsiders – scientifiques, anthropologues, voyageurs – afin de « renouveler l'ensemble des connaissances humaines », et ainsi « tracer un dessin global ». Le mouvement qui anime l'ensemble du vivant nous appelle à nous décentrer et à glisser sur les associations, les nuances, pour comprendre le système-monde sans chercher à le dominer. Dans cette galerie de personnages pluriels qui incarnent tour à tour le projet du roman, Nathan croise la botanique et la philosophie pour imaginer une nouvelle source d'énergie dans la photosynthèse, June comprend, au détour d'un voyage, que notre fascination lyrique pour la nature révèle la perte d'un lien fondamental... Loin des grandes dystopies du xx^e siècle,



Pierre Ducrozet renouvelle le genre de l'anticipation pour penser l'alternative.

Camille-Élise Chuquet

★★★★☆

LE GRAND VERTIGE,
PIERRE DUCROZET,
368 P., ACTES SUD,
20,50 €

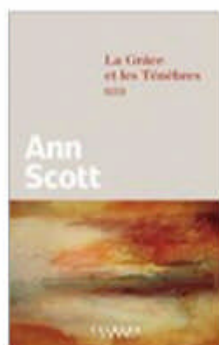
Les sentinelles de l'ombre

La fort rare Ann Scott livre un roman sur une thématique tout aussi rare : la cybersurveillance face à Daech.

Vingt ans après *Superstars*, devenu un manifeste pop de son époque, Ann Scott, toujours bien implantée dans son temps, livre le plus surprenant de ses romans. Chris, trentenaire, parisien et musicien, voudrait être comme sa mère, climatologue et photographe, ou comme ses deux sœurs reporters : engagé. Mais il tourne en rond, autour de la réalisation d'un hypothétique album. Jusqu'à cette nuit où, surfant sur Internet, il découvre un collectif d'individus qui lutte contre la propagande djihadiste sur les réseaux sociaux, en pistant, en harcelant ou en détournant les comptes. C'est décidé : Chris va les aider,

et être une de leurs vigies. Le voilà qui plonge dans les vidéos de l'État islamique, dans des centaines de tweets et autant de discussions sur Telegram, rédige des notes détaillées pour celles et ceux qui se rendent sur place... Son quotidien puis son cerveau sont bientôt submergés par ces ténèbres, qui changent sa façon de voir le monde et lui font trouver une place sur la Terre.

Construit autour de témoignages de l'authentique réseau d'activistes la Katiba des Narvalos, *La Grâce et les Ténèbres* raconte deux mondes parallèles se touchant régulièrement : la lutte cyber et la mutation intérieure d'un jeune homme d'aujourd'hui.



Une œuvre qui saisit remarquablement le désarroi du monde.

Hubert Artus

★★★★☆

LA GRÂCE ET LES TÉNÉBRES,
ANN SCOTT,
318 P., CALMANN-LÉVY,
19,50 €

QUE VAUT... LE NOUVEAU LIVRE DE LAURENT GAUDÉ ?

Du tremblement de terre à Haïti jusqu'à, plus récemment, une Afrique imaginaire, en passant par les Pouilles du *Soleil des Scorta*, Laurent Gaudé ne s'était jusqu'alors raconté qu'en filigrane. Ainsi écrit-il dans *Paris, mille vies* : « J'ai passé ma vie à chercher qui je suis, à convoquer mille personnages lointains pour me montrer à travers eux. » S'essayant donc à l'auto-fiction, il déambule une nuit durant dans sa ville natale, où il convoque d'illustres fantômes au fil de ses pensées.

Tout commence sur le parvis de la gare Montparnasse, où, arrivé d'on ne sait quelle provenance, le narrateur est traversé par une ombre. Rappelant le Virgile de *La Divine Comédie*, celle-ci le guide au cimetière où est enterré son père. Devant sa stèle, la tension narrative montant, il revoit sa chute mortelle dans les moindres détails. La temporalité s'étire alors, les rues se vident pour se repeupler de ces ombres en souffrance. Se trouverait-il aux *Portes de l'Enfer*, pour reprendre le titre d'un roman de Laurent Gaudé ? C'est plutôt pour lui un « réconfort », car ici « tout renaît par le pouvoir des mots », là est le fil rouge de ce texte court, puissant et, nous l'aurons compris, cruel. Des héros anonymes y meurent à la Libération, Victor Hugo enterre son fils, Rimbaud quitte Paris... Comment consoler ces ombres ? En leur offrant l'éternité de papier, martèle l'écrivain comme pour s'en convaincre. On reconnaît bien sa réflexion sur la transmission, son souffle épique. Mais cette parenthèse intime fermée, reprendra-t-il le train pour ces contrées propices à l'épanouissement de son imaginaire ? Espérons-le.

Simon Bentolila



★★★☆☆

PARIS, MILLE VIES,
LAURENT GAUDÉ,
108 P., ACTES SUD,
11,50 €



Réparer le regard

Hélène Veyssier tisse un roman sensible sur le pouvoir des images et la résilience.

Un an après la parution de son premier roman, *Jardin d'été*, Hélène Veyssier publie *Comme une ombre portée*, où nature et peinture sont célébrées à part égales. En juillet 1958, dans un luxuriant jardin du Lot, au cœur d'un éternel été de balançoire et de déjeuners de campagne, une fillette solitaire s'éprend d'un visiteur aux yeux sombres et profonds. Bientôt un voile se surimpose au tableau idyllique : dans l'encadrement d'une porte, l'adulte adulé se caresse sous le regard pétrifié de l'enfant. Une vingtaine d'années plus tard, devenue professeure de français à Paris, Camille s'est résolue à vivre à contre-courant, sans amour ni progéniture. Jusqu'à ce qu'au cours d'un vernissage le visage indélébile ressurgisse d'un autre cadre.

Que peuvent l'art, l'affection des siens et le frôlement de deux solitudes contre les ombres portées d'une vie ? D'une écriture sobre et sans artifice, Hélène Veyssier propose un roman délicat sur le pouvoir sortilège des images, l'ironie bienfaitrice du hasard et la cicatrisation inespérée que permet le temps.

Camille Thomine



★★★★☆

COMME UNE OMBRE PORTÉE,
HÉLÈNE VEYSSIER,
144 P., ARLÉA, 17 €

Destins déprogrammés

Maylis Adhémard et Laurent Petitmangin signent deux premiers romans réussis, sur le conditionnement social et la difficulté de s'en extraire.

Dans *Bénie soit Sixtine*, la jeune romancière Maylis Adhémard nous plonge avec finesse dans un milieu propice à toutes les caricatures : celui des catholiques intégristes. Le livre se centre sur la jeune Sixtine, issue d'une famille traditionaliste, qui bientôt épouse un aristo diplômé de Polytechnique venu d'une lignée où l'on se prend pour des croisés modernes ! Sixtine fuira pour se confronter à un monde tout à fait différent, et c'est là que le roman dévoile son intelligence. Car Sixtine n'abjure pas sa foi mais s'adapte. L'écriture est à l'avenant : vive, légère et chargée de jugements parfois peu charitables, mais dont tous ceux qui ont côtoyé ce milieu sauront apprécier la véracité.

LE POISON DU RENONCEMENT

Choisit-on son destin au sortir de l'enfance ? Ou se laisse-t-on porter par les hasards ? Voici quelques questions également posées par Laurent Petitmangin dans *Ce qu'il faut de nuit*. Lorsque Fus, fabriqué par l'amour d'une mère morte à 44 ans d'un interminable cancer, d'un père courage et d'un petit frère qui l'admire par-dessus tout, se laisse entraîner par des jeunes du FN, il signe sans le savoir un pacte de violence.



Maylis Adhémard



Laurent Petitmangin

Mais, pour les siens, dans ce petit village de Lorraine, faire le coup de poing contre les antifas, c'est chuter dans l'inconcevable trahison. La nuit, celle du titre, est tombée quand la mère a renoncé à vivre. Ce poison du renoncement qui fait écho à la violence sociale coule, une fois la mère partie, dans les veines de Fus. Malgré l'amour, il y a le deuil, le père dépassé, le décrochage. Beau portrait d'une France dite d'en bas où l'on aime Ferrat, le FC Metz et les copains, faite d'union de la gauche disparue, de mines et de classes fermées, de chômage, d'avenir confisqué. Un premier roman plein de délicatesse qui vous vrille le cœur.

Alexis Brocas et Patricia Reznikov

★★★★☆

CE QU'IL FAUT DE NUIT,
LAURENT PETITMANGIN, 192 P.,
LA MANUFACTURE
DE LIVRES, 16,90 €

★★★★☆

BÉNIE SOIT SIXTINE,
MAYLIS ADHÉMAR,
296 P., JULLIARD, 19 €

La fin des vacances

Comment être un vrai enfant ? Conjuré sa honte d'être à la mer, seul avec une grand-mère qui porte des robes à fleurs et parle avec un accent yiddish, et une tante folle à la mélancolie poisseuse ? Le narrateur d'*Un jour ce sera vide* a 10 ans, il adore La Rose pourpre du Caire et pratique l'observation des autres familles, celles où les gens sont beaux et heureux. Comme celle de Baptiste, une rencontre miraculeuse. Hugo Lindenberg nous embarque dans son film délicat où le passé d'une famille est plein de drames et où les monstres ne sont pas ceux qu'on croit. Merveilleux couple que forment l'enfant et l'aïeule. Apparition magique d'une mère, une Delphine Seyrig qui réenchante la vie. La fin est une rêverie cruelle. Voici un récit de l'inadéquation, où le sacrifice d'une méduse par deux garçons que tout sépare nous parle d'innocence perdue. Un roman rare, dont l'Antoine Doinel, trop lucide, nous touche terriblement.



★★★★☆

UN JOUR CE SERA VIDE,
HUGO LINDBERG,
172 P., CHRISTIAN
BOURGEOIS, 16,50 €

L'empereur et l'opiomane

Gwenaële Robert et Jean Teulé consacrent leurs nouveaux romans à Napoléon et à Baudelaire. Entre attentat raté pour le premier et défonce tous azimuts pour le second, ces deux vies ne furent pas de tout repos.

Is n'auront pas été contemporains longtemps : Baudelaire est né le 9 avril 1821 ; trois semaines plus tard, Napoléon cassait sa pipe. Le poète parisien et le militaire corse ont peu de points communs, à part une mort dans la déchéance. Mais cette rentrée les réunit, puisqu'ils font partie des rares figures historiques ayant inspiré des romanciers.

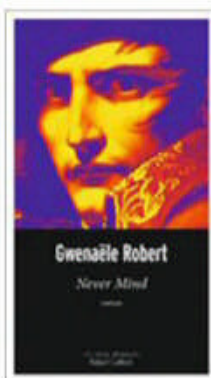
Napoléon est moins le personnage principal que l'amorce de l'intrigue : dans *Never Mind*, Gwenaële Robert raconte brillamment l'attentat de la rue Saint-Nicaise dont il fut la cible, le 24 décembre 1800, alors qu'il se rendait sans enthousiasme à l'Opéra. Hélas pour lui, la charrette piégée n'avait pas explosé au bon moment et il n'avait pas échappé à cette ennuyeuse soirée. Blague à part, un homme étonnant était derrière le coup : le chouan Joseph de Limoëlan, qui est le véritable héros de *Never Mind*. Comment monta-t-il ce qui devait être son chef-d'œuvre ? Comment fuit-il la police de Fouché ? Comment s'exila-t-il, enfin, et que devint-il ? Un destin méconnu qui mérite d'être redécouvert.

ÉPAVE FOLKLORIQUE

Pas besoin de conspirateurs pour se débarrasser de Baudelaire : il se tuait très bien tout seul, à grand renfort de hachisch, laudanum, opium, éther. On sait comment il termina, hémiplegique et syphilitique au dernier degré, ne répétant plus que « *crénom !* » en boucle. Dans *Crénom, Baudelaire !*, son nouveau roman, Jean Teulé retrace les quarante-six années tourmentées que passa le dandy sous ce ciel bas et lourd qui lui pesait comme un couvercle. De ses relations épouvantables avec son beau-père Aupick à sa liaison orageuse avec Jeanne Duval, sans oublier sa collaboration chaotique avec son éditeur Poulet-Malassis, le drogué n'était pas très doué pour les relations humaines. On peut regretter que Teulé force le trait sur le côté épave folklorique de son modèle et soit moins disert sur sa pensée – rien sur les convictions antimodernes de cet homme qui tenait Joseph de Maistre pour son maître. Mais l'époque est bien rendue, et l'on suit avec plaisir Baudelaire dans ses différents gourbis,

et dans le salon d'Apollonie Sabatier. À lire avant d'avoir une attaque cérébrale. *Crénom !*

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★☆

NEVER MIND, GWENAËLE ROBERT, 352 P., ROBERT LAFFONT/LES PASSE-MURAILLES, 20 €



★★★★☆

CRÉNOM, BAUDELAIRE ! JEAN TEULÉ, 432 P., MIALET-BARRAULT, 21 €

RAYON POCHE

★★★★★

LEURS ENFANTS APRÈS EUX, NICOLAS MATHIEU, 560 P., BABEL, 9,90 €

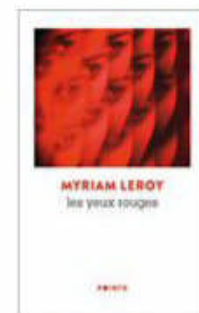
Celui-là est amplement mérité. *Leurs enfants après eux*, de Nicolas Mathieu, Prix Goncourt 2018, est un roman d'apprentissage et la chronique d'une époque. L'intrigue court sur quatre étés, entre 1992 et 1998, dans l'est de la France, là où les ascenseurs se sont arrêtés et où les rêves se perdent au fond des poches. Celles d'Anthony, notamment, ado heureux comme il peut mais que l'envie de gueuler prend à la gorge quand vient le désir de s'en sortir. Roman imposant, essentiel, littéraire. **Éric Libiot**



★★★★☆

LES YEUX ROUGES, MYRIAM LEROY, 168 P., POINTS, 6,30 €

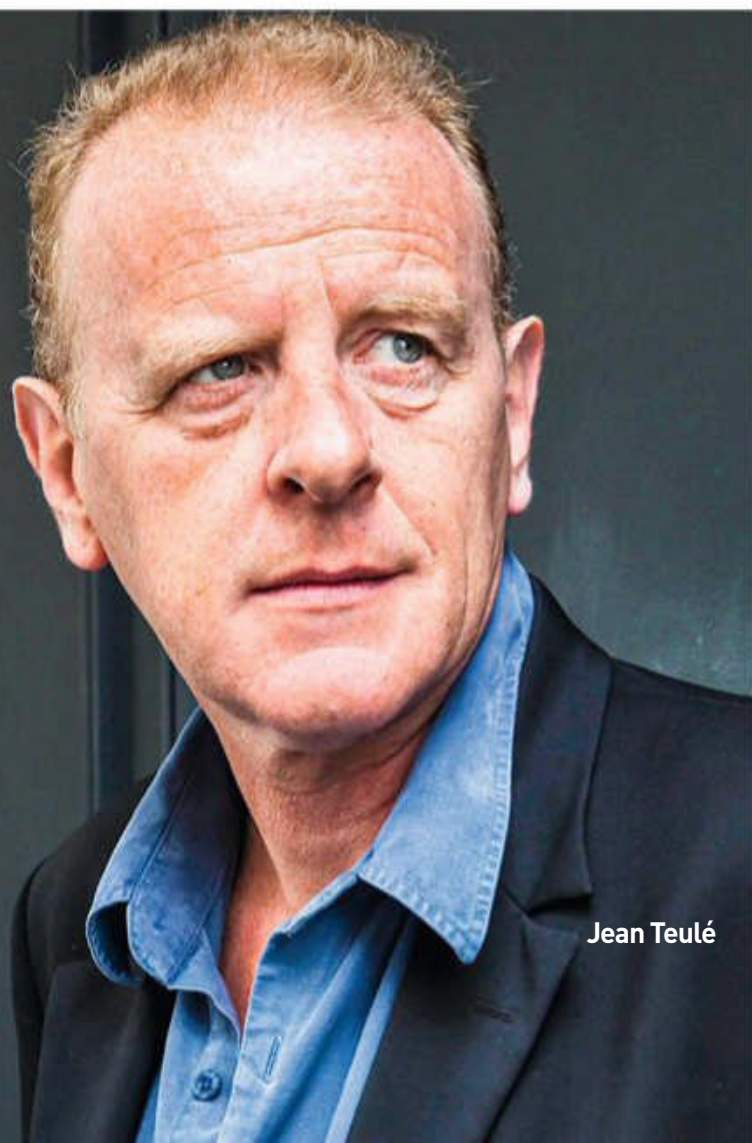
Difficile de dire ce qui est le plus réussi dans *Les Yeux rouges*. Est-ce l'enchaînement implacable des péripéties de ce harcèlement en ligne dont est victime la journaliste en vue d'une radio très écoutée ? Ou le principe du récit, selon lequel la narratrice ne raconte que les réactions des uns et des autres face à ces agressions ? Myriam Leroy maîtrise la distorsion des points de vue et la mécanique romanesque. **E.L.**



★★★★☆

FÉROCES INFIRMES, ALEXIS JENNI, 336 P., FOLIO, 7,50 €

En double point de vue, *Féroces infirmes* raconte l'histoire d'un homme plongé dans l'horreur de la guerre d'Algérie, et de son fils qui n'en peut plus de s'occuper d'un père bouffé par les traumatismes du conflit. Alexis Jenni, Prix Goncourt pour *L'Art français de la guerre* en 2011, est un écrivain au style magnifique qui n'hésite pas à bousculer le lecteur par des ruptures de ton surprenantes, poétiques, grinçantes, qui incarnent parfaitement le récit. **E.L.**



Jean Teulé



Ottessa Moshfegh

LE MONDE EN MARGE

En quatorze nouvelles incisives et subversives, portées par autant d'inadaptés sociaux et d'êtres à la dérive, l'écrivaine américaine ausculte nos modes de vie contemporains et la mélancolie qui en découle.

De quel monde Ottessa Moshfegh débarque-t-elle ? Repérée en 2015 avec *Eileen*, thriller horrifique aux accents hitchcockiens finaliste du Man Booker Prize, révélée l'an dernier en France par *Mon année de repos et de détente*, dans lequel une blonde et riche New-Yorkaise décidait d'hiberner à grand renfort de psychotropes jusqu'à son réveil au matin du 11 septembre 2001, l'étoile montante des lettres américaines détonne dans un paysage littéraire peu épargné par le conformisme ambiant. Il faut dire que voir son talent loué par un certain Bret Easton Ellis permet quelques audaces... Parues dans le *New Yorker*, *Granta* et *The Paris Review*, ces nouvelles proposent une plongée toujours plus profonde en Ottessalie, un univers aussi magnétique que rebutant, constellé de marginaux, d'inadaptés et d'êtres à la dérive.

L'ÉPIPHANIE N'AURA PAS LIEU

Mademoiselle Mooney a deux amies : l'une de ses élèves, Angelika, qui visite son petit ami en prison chaque week-end, et Jessica, « une petite juive moche » accro au « cadre moyen sinistre ». À moins que sa « vieille barmaid polonaise » et ses pintes de bière ne représentent la seule compagnie qu'elle apprécie vraiment. Ses élèves ? Des « débiles » dont elle falsifie les copies pour ne pas perdre sa place dans une école catholique qu'elle vomit pourtant. Littéralement. « Ma salle de classe était au rez-de-chaussée, à côté de l'appartement des bonnes sœurs. Le matin, j'allais vomir dans leurs toilettes. » Ainsi s'ouvre la première nouvelle du recueil au titre sobrement ironique, « Élévation », dont l'héroïne voit son destin basculer le jour où son ex-mari lui propose une coquette somme d'argent pour qu'elle cesse de le harceler. Autant le dire tout de suite : l'épiphanie n'aura pas lieu. Comme elle n'aura pas lieu pour

Monsieur Wu, qui, sur le point de conclure avec la jeune femme qui nimbait ses rêves de visions érotiques, la trouvera finalement trop vulgaire pour être déflorée par lui. Ni pour le narrateur d'« Une route sombre et sinieuse », réfugié dans un chalet perdu pour fuir sa femme enceinte et fumer quelques joints : « *Ç'a été une erreur, car*

« L'HUMOUR EST SANS DOUTE LE MEILLEUR TRAIT DU GENRE HUMAIN »

au bout de quelques minutes j'ai imaginé mon futur fils en train de pleurer devant ma tombe cinquante ans plus tard. »

JEU DE MASSACRE

De la ménagère névrosée au vieillard esseulé, *Nostalgie d'un autre monde* compose un bestiaire aussi hétéroclite que désabusé, illustré par les vices, les obsessions, les petites et grandes lâchetés de nos congénères humains. Dans ce jeu de massacre, les hommes « mûrs » semblent être les proies favorites, à l'image de Jeb, un sexagénaire atteint de vitiligo, qui trompe son ennui en espionnant sa jeune voisine depuis la fenêtre de sa cave. Le jeu pervers qui s'engage entre eux tournera en sa défaveur – il faut dire que Jeb ne se montre pas très élégant envers la gent féminine : « *Tu connais les femmes. Toutes des chats errants. Soit elles te ronronnent sur les genoux, soit elles pissent sur tes chaussures.* »

À défaut d'en arriver à une telle extrémité, on rit aux larmes et on jubile intérieurement face aux mésaventures de plus faibles, de moins bien pourvus que soi – c'est humain, après tout. « *L'inspiration me vient de l'observation des autres et de moi-même*, nous confie Ottessa Moshfegh quand nous la rencontrons. *Je n'ai pas de mal à déceler du comique en toute chose. L'humour est sans doute le meilleur trait du genre humain.* » Et l'humour noir, la signature de l'écrivaine, que les scènes les plus dérangeantes ne rebutent pas : elle entraîne, dans « Pas un endroit pour les gens bien », un groupe de handicapés mentaux dans un bar à hôtesse ; Mademoiselle Mooney parle ouvertement de sodomie pendant

ses cours, et le lecteur de se retrouver face à ce qu'on n'aborde pas d'ordinaire, et lit encore moins.

ÂMES SENSIBLES, S'ABSTENIR

Le rapport des personnages à leur enveloppe corporelle joue un rôle essentiel dans leur manière d'appréhender le monde, et de se sentir rejeté par lui. « *Les gens sont pour moi des esprits incarnés, et le corps m'apparaît comme le reflet de la personnalité dont il est le support. Il témoigne de l'histoire d'un individu, de son mode de vie, de ses habitudes, de son héritage. Il en dit beaucoup plus sur son propriétaire que lui-même n'oserait le faire* », précise l'écrivaine. Maladie de peau, surcharge pondérale, soucis de digestion, dents gâtées : peu de détails nous sont épargnés, qui déterminent souvent le degré d'inadaptation des personnages au monde qui les malmène. Vieillir, notamment, est un naufrage systématique sous la plume d'Ottessa Moshfegh, qui se défend pourtant de gérontophobie : « *La vie peut être merdique à tous les âges. Cela dépend de l'estime que l'on a de soi.* » Si l'amour semble avoir déserté les corps, les protagonistes n'ont pas renoncé à le (re)conquérir, à l'image du narrateur d'« Ici, il ne se passe jamais rien », parti tenter sa chance à Hollywood, qui se lie d'amitié avec sa propriétaire, bien plus âgée que lui : « *Avec tous les refus que j'essuyais aux castings, ça faisait plaisir de rentrer à la maison et d'être le chouchou de quelqu'un.* »

De son trait incisif et subversif, Ottessa Moshfegh confirme son talent d'observatrice de nos modes de vie contemporains, de la solitude et de la mélancolie qui en découlent. Tour à tour tendre et cruelle, sa plume anime une galerie d'êtres auxquels le lecteur aura l'impression de ne pas ressembler et s'identifiera pourtant, comme des doubles exacerbés de ses propres défauts, à l'origine d'un malaise dont il est difficile de se départir une fois la dernière page tournée. Mais qu'on ne lui parle pas d'« avertissement au public ». Aux personnes trop sensibles pour tolérer sa prose, l'écrivaine répond : « *Peut-être devriez-vous rester scotché à votre télévision ?* »

Laëtitia Favro



★★★★★

NOSTALGIE D'UN AUTRE MONDE (HOMESICK FOR ANOTHER WORLD), OTTESSA MOSHFEGH, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLÉMENT BAUDE, 324 P., FAYARD, 21,50 €



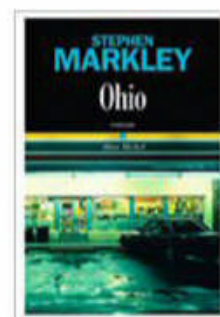
MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

COUP DE FOUDRE À NEW CANAAN

En littérature aussi, le coup de foudre existe : vous parcourez les premières pages d'un roman quand, soudain, une étincelle se produit ; une phrase, une métaphore, une silhouette retiennent votre attention et vous ne voulez plus lire que ce livre-là. Ce bonheur vient de m'arriver avec *Ohio*, premier roman plein de lyrisme sombre de l'Américain Stephen Markley.

Le récit, qui se centre sur la petite ville fictive de New Canaan, Ohio, commence par un morceau de bravoure : l'enterrement sans corps d'un héros local – un GI mort en Irak – durant lequel nous sont présentés les personnages qui compteront. Puis nous retrouvons l'un d'eux, Bill, fonçant six ans plus tard vers New Canaan, la tête pleine de LSD et de souvenirs de son adolescence. Avec son passé truffé d'énigmes, sa camionnette déglinguée et le paquet qu'il convoie, et dont il ignore le contenu, Bill est aussi une allégorie vivante de sa ville, dévastée par la crise et les drogues, et couvant de nouvelles catastrophes. Trois autres voix s'ajouteront à la sienne. Comme elles appartiennent toutes à d'ex-membres de la même bande de lycéens, la narration navigue entre les histoires de leur jeunesse plus ou moins dévoyée et celles de leurs vies d'adultes plus ou moins abîmés. Bien sûr, toutes se relient, mais ce que l'on retient surtout, c'est le talent de Stephen Markley pour faire fleurir, sur ce matériau fangeux, des phrases d'une indiscutable beauté poétique. Les mots, peut-être, d'une nouvelle génération perdue.



★★★★★

OHIO (ID.), STEPHEN MARKLEY, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES RECOURSÉ, 560 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

QUE VAUT... LE NOUVEAU ROMAN DE JULIAN BARNES ?



C'est à la National Portrait Gallery de Londres, devant le portrait de Samuel Pozzi par John S. Sargent, *L'Homme en rouge*, que Julian Barnes a trouvé le sujet de son nouveau livre. Chirurgien, pionnier de la gynécologie, auteur du premier manuel de

référence en la matière, le docteur Pozzi fut une figure de la III^e République, ami des écrivains, idole du grand monde. « *Les princesses et les reines ne veulent être opérées que par lui*, écrivit sa fille Catherine, *car il est beau, intelligent et aimable autant qu'habile*. »

Plus qu'une biographie à proprement parler, comme celle de Claude Vanderpooten parue en 1992, *L'Homme en rouge* est une immersion dans le Paris fin de siècle, qui passe en revue les thèmes incontournables de l'époque – les duels, l'homosexualité affichée, le dandysme, le scientisme – et s'arrête sur les personnages flamboyants : Oscar Wilde, Jean Lorrain, Barbey d'Aurevilly, Léon Daudet. Le lecteur qui connaît la période n'apprend pas grand-chose, et s'agace devant les coq-à-l'âne incessants. Cette promenade littéraire dans le passé n'en demeure pas moins plaisante, grâce notamment aux illustrations (les impayables photos de la collection Félix Potin !) et aux excellentes formules de l'auteur. À propos de Robert de Montesquiou, par exemple, prince des dandys, modèle de Des Esseintes et Charlus : « *Le genre d'aristocrate qui incite sans effort à la révolution*. »

Bernard Quiriny



★★★★☆

L'HOMME EN ROUGE (THE MAN IN THE RED COAT), JULIAN BARNES, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JEAN-PIERRE AUSTIN, 304 P., MERCURE DE FRANCE, 23,80 €

Le sort des reclus

Le premier roman de l'Italien **Andrea Donaera** est une œuvre polyphonique puissante, qui éclaire d'une lumière crue l'implacable logique mortifère de la mafia.

La bête qu'évoque le titre de ce premier roman, c'est d'abord Mimì, fou de douleur depuis que son fils Michele s'est défenestré. Alors que s'entrechoquent en lui les pensées et souvenirs indicibles qui en firent un être impitoyable, ce parrain de la mafia des Pouilles décide que d'autres devront souffrir. À commencer par Nadia, celle qui brisa le cœur de Michele, séquestrée dans la maison isolée où l'organisation règle ses



comptes. Son geôlier, Veli, n'a rien d'un truand : il subit lui-même le courroux de Mimì, puisqu'il doit sa vie recluse à l'amour qu'il porte à Arianna, la fille du grand patron. Laquelle ne sort plus guère de sa chambre, composant en un songe éveillé de nouvelles entrées de son journal intime interrompu dédiées à son frère et à son amant disparus.

La langue du poète Andrea Donaera sublime le matériau tragique et brutal de l'intrigue, conférant à chacun des narrateurs de *Je suis la bête* une voix singulière d'une beauté étrange. Sous le poids écrasant du deuil ou de l'absence, les trois victimes de Mimì se sentent devenir la bête qu'il est depuis longtemps. Ainsi la mafia corrompt-elle la société : au-delà des innombrables exactions commises, elle perpétue

sans relâche l'animalité des hommes.

Antoine Faure

★★★★☆

JE SUIS LA BÊTE (IO SONO LA BESTIA), ANDREA DONAERA, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LISE CAILLAT, 216 P., CAMBOURAKIS, 20 €



La jeune fille de l'eau

Dans un monde postapocalyptique, l'humanité domestique les sirènes. Une curiosité signée **Laura Pugno**.

Avec *Sirènes*, Laura Pugno nous propulse dans un univers trash, entre SF, polar futuriste et récit d'horreur. Décimée par les cancers de la peau, l'humanité vit dans un monde subaquatique où elle a domestiqué les sirènes. On les engraisse en bassin, à coups d'injections hormonales. Appréciables pour leur chair, ces créatures au visage gracieux et aux sécrétions aphrodisiaques sont utilisées aussi comme partenaires sexuelles. La puissance du récit réside dans l'ambivalence du sort fait aux sirènes, tantôt bétail chosifié, tantôt femmes désirées, entre animalité et humanité, révélant deux préoccupations

de notre temps, l'antispécisme et l'exploitation du corps féminin. Mais l'auteure ne tire jamais vers le roman à thèse, laissant le lecteur se débrouiller avec le malaise qu'inspire cet univers sombre, fascinant, dont l'atmosphère rappelle le livre culte de Shozo Numa, *Yapou, bétail humain*. **B.Q.**



★★★★☆

SIRÈNES (SIRENE), LAURA PUGNO, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARINE AUBRY-MORICI, 172 P., INCULTE, 16,90 €

Balance en déséquilibre



Par une galerie de figures patriarcales blanches qui vire au catalogue, **Joyce Carol Oates** compromet le récit pourtant prometteur d'une jeune fille injustement reniée par sa famille.

Chez les Kerrigan, on est fier de ses racines irlandaises. Les quatre garçons sont débrouillards, parlent fort, boivent et jouent des poings. Les trois filles, elles, grandissent dans une dimension parallèle : on les aime, éduque, punit et pardonne différemment. Violet Rue, 12 ans, est traitée en fille préférée mais admire ses aînés Jerome et Lionel, auxquels elle rêve de ressembler. Une nuit, elle les surprend faisant disparaître l'arme d'un crime raciste qui passionnera longtemps la région. C'est grâce à Violet qu'éclate la vérité. Mais chez les Kerrigan on ne moucharde pas. Placée chez une tante et coupée de sa tribu, elle entame une vie d'errance, hantée par une indéfectible culpabilité et l'angoisse de voir ses frères remis en liberté.

DÉTERMINISME SOCIAL

D'emblée, Joyce Carol Oates excelle dans la peinture d'une petite communauté structurée par le déterminisme social, que fracturent les inégalités économiques, de race et de genre, autant de thèmes qui lui sont chers. Les contradictions intimes de Violet confèrent une réelle épaisseur à sa personnalité de paria, un mélange d'amour et de ressentiment pour les siens, mais aussi des tiraillements entre froideur instinctive pour autrui et sen-

sibilité exacerbée à toute marque d'attention. De telles failles la rendent très vulnérable aux manigances des prédateurs. Or cette dernière dimension prend peu à peu le pas, à mesure que Violet tombe sous l'emprise de nouveaux spécimens d'une masculinité blanche et toxique, sur le drame familial et le récit d'émancipation. Le père impose sous son toit un pouvoir discrétionnaire souvent injuste, les frères sont des brutes épaisses que leur racisme alcoolisé poussera à l'indicible, le professeur charismatique s'avère à la fois pédophile et admirateur d'Hitler, tandis que l'amant fortuné fait un authentique pervers narcissique. Pris individuellement, aucun de ces portraits ne manque d'intérêt, mais leur accumulation vire au catalogue et entame la force romanesque de l'ensemble. On doit cependant assez de chefs-d'œuvre à la prolifique auteure d'*Eux* et de *Blonde* pour en accepter les œuvres mineures.

A.F.



★★★★★

MA VIE DE CAFARD (MY LIFE AS A RAT), JOYCE CAROL OATES, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAUDE SEBAN, 432 P., PHILIPPE REY, 22 €



Marche et rêve

De New York à Los Angeles, le héros de **Robin Robertson** erre dans un film imaginaire poignant.

Le rêve américain a un goût de poème explosé et de ruines fumantes. Robin Robertson, dont c'est le premier roman, promène un vétérán canadien dans des décors hallucinés, à l'irréelle élégance : New York en 1946, « l'humidité noire des rues vides » ; L.A. et ses mirages, « comme au cinéma mais en plus grand, plus blanc » ; San Francisco – jazz et trolleys, l'été finissant –, et puis la

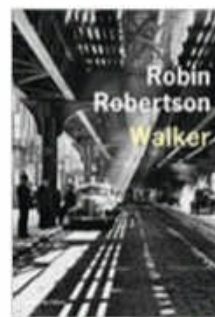
Cité des Anges, de nouveau, peut-on jamais la quitter ? Les années 1950 et Bunker Hill, désormais voué à la destruction. Walker, dont l'âme, visiblement, est restée sur une plage de Normandie, erre en ces pages comme en un songe. Il dort dans des cinémas, rêve de fusées éclairantes, hume la misère, marche et marche encore – c'est son nom. Des figures sortent de l'ombre, à peine plus tangibles que des acteurs. Émaillée de visions brûlantes et de lettres perdues, cette odyssée élégiaque, cette lente dérive funèbre dit autant les douleurs irréparables de la

guerre que le rendu argentique d'un monde défunt, ses « frissons flous » et sa « lumière rasante ». On suit l'homme hébété, en quête d'oubli. « *Il bat des paupières, la ville a disparu.* » Poignant et crépusculaire.

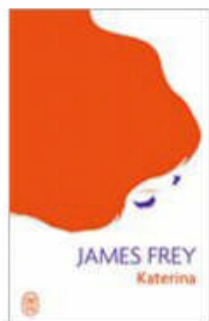
Fabrice Colin

★★★★★

WALKER (ID.), ROBIN ROBERTSON, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR JOSÉE KAMOUN, 256 P., L'OLIVIER, 23 €



RAYON POCHES



★★★★☆

KATERINA, JAMES FREY,
384 P., J'AI LU, 8,40 €

Jay veut « *aimer baiser manger boire dormir sentir vivre* ». Aspirant écrivain débarqué à Paris, il épuise son désir de vie dans un amour « *fou à lier* »

mais fugace avec une certaine Katerina. Vingt-cinq ans plus tard, Jay collectionne les best-sellers mais déteste ce qu'il est devenu. Inattendus, les messages d'une mystérieuse connaissance lui rappellent ses aspirations perdues. Entraîné par l'écriture fiévreuse de l'auteur de *Mille morceaux*, on s'enivre des élans et des rêves des personnages. **Juliette Savard**



★★★★☆

**LES AFFAMÉS
ET LES RASSASIÉS,**
TIMUR VERMES,
624 P., 10/18, 9,60 €

L'arrogante présentatrice Nadeche Hackenbusch, envoyée en Afrique dans un camp de migrants pour une émission de télé-réalité,

se découvre une soudaine empathie. Déterminée à ouvrir les portes de l'Allemagne à 150 000 d'entre eux, elle crée la panique à Berlin ! Au ministère de l'Intérieur et dans les studios de la chaîne, les stratégies de contrôle abondent. Dans ce second roman satirique et provocateur, le désopilant Timur Vermes raille les postures les plus démagos. **J.S.**



★★★★☆

TROIS ÉTAGES,
ESHKOL NEVO,
352 P., FOLIO, 8,50 €

Personnifications du ça, du moi et du surmoi, trois habitants de la banlieue de Tel-Aviv aiguisent leurs souvenirs : Arnon affronte sa culpabilité après avoir

confié sa fille à un supposé pédophile, Hani redessine les contours de son existence en aidant son beau-frère recherché par la police, et Déborah remet en perspective sa relation avec son fils perdu de vue. Eshkol Nevo livre trois drames terribles et magnifiques, dans lesquels s'élèvent tous les secrets. **J.S.**

La croisière s'amuse

Le quatrième roman de **Patrick deWitt** nous entraîne de New York à Paris aux côtés d'un irrésistible duo mère-fils. Une tragicomédie de haut vol où l'auteur déploie tout son génie comique.

Ruinée par ses folies, expulsée de chez elle, une veuve new-yorkaise scandaleuse embarque à bord d'un bateau de croisière avec tout l'argent liquide qui lui reste. Direction Paris, où une amie compatissante lui prête un appartement. Elle emmène son fils, un grand dadais lymphatique et inactif, qui



se laisse vivre. Entre eux, ce n'est pas vraiment de l'amour, mais plutôt la fusion de deux inadaptés sociaux...

Comédie sur un duo de grands bourgeois new-yorkais déchus, *French Exit* est un bijou d'humour grinçant et de fantaisie pétillante. Les scènes sont loufoques à souhait, les dialogues, ciselés, les personnages secondaires, impeccables. C'est drôle, fin, mais aussi profondément mélancolique : l'attitude extravagante de la veuve, qui jette par les fenêtres le peu d'argent qui lui reste, cache une résignation qui confine au suicide par le luxe. Patrick deWitt (connu avec *Les Frères Sisters*) marche avec grâce sur la crête entre rire et désespoir, d'où le genre paradoxal où il classe son roman : une tragédie de mœurs. Pas mieux.

Bernard Quiriny



★★★★☆

FRENCH EXIT (ID.),
PATRICK DEWITT,
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(CANADA) PAR
EMMANUELLE ET
PHILIPPE ARONSON 272 P.,
ACTES SUD, 22 €

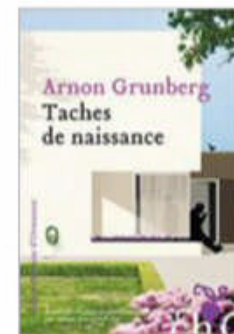
Aide dingue

Fidèle à sa marque de fabrique, **Arnon Grunberg** fait de thèmes graves les ingrédients d'une comédie farfelue.

La psychiatrie n'est pas un métier de tout repos, surtout pour un spécialiste de la prévention du suicide. Otto passe sa vie à visiter des patients dépressifs, et à décider s'il faut les expédier ou non à l'hôpital. Il tombe un jour sur une cliente suicidaire mais séduisante, qu'il invite chez lui, à Amsterdam, pour qu'elle s'occupe de sa vieille mère impotente – du moins prétend-il qu'elle est sa mère. Sur le plan déontologique, c'est une faute majeure. Sur le plan romanesque, c'est un excellent point de départ pour une comédie farfelue, riche en saynètes amusantes qui explorent les thèmes de la folie,

de la maladie, de la normalité, du grand âge et des rapports filiaux. Si *Taches de naissance* est plombé par quelques longueurs, le roman vaut cependant pour son mélange de comique et de gravité, toujours bien dosé chez l'écrivain néerlandais.

B.Q.



★★★★☆

TACHES DE NAISSANCE
(MOEDERVLEKKEN),
ARNON GRUNBERG,
TRADUIT DU
NÉERLANDAIS PAR
OLIVIER VAN WERSCH-
COT, 448 P., HÉLOÏSE
D'ORMESSON, 23 €

Rivers Solomon

PLAIES PROFONDES

Révélee l'an dernier avec *L'Incivilité des fantômes*, l'auteure américaine met en scène, dans *Les Abysses*, un peuple hermaphrodite, allégorie de l'esclavagisme imposé aux Noirs, pour interroger le devoir de mémoire et le poids des ancêtres sur nos vies. Une ode vivifiante à l'altérité.



On avait découvert Rivers Solomon l'année dernière avec *L'Incivilité des fantômes*, ébouriffante dystopie afrofuturiste (et allégorie très explicite du système esclavagiste) où, à bord du *HSS Matilda*, vaisseau-monde embarquant les vestiges d'une humanité en déshérence, la jeune Aster Gray, reléguée aux ponts inférieurs, se lançait sur les traces de sa mère suicidée. Non genrée, atteinte de troubles autistiques – un double de Rivers,

donc –, Aster offrait une incarnation audacieusement novatrice de l'altérité, le roman se distinguant moins par ses « marqueurs » SF, réduits à la portion congrue, que par ses saisissants personnages, exclus, brutalisés, mais intensément rayonnants.

UN ACTE POLITIQUE

Conçu comme un prolongement conceptuel de *The Deep*, titre logorrhéique du groupe de rap expérimental Clipping, lui-même inspiré d'un corpus mythologique développé par le duo électro de Détroit Drexciya, *Les Abysses* creuse un sillon similaire. Dans sa manière même d'aborder la science-fiction, considérée davantage comme un véhicule poétisé que comme un genre équipé de règles immuables, Rivers Solomon pose un acte politique.

L'histoire, en près de deux cents pages très denses, est celle du peuple des Wajinrus. « Nos mères avaient deux jambes, elles étaient enceintes, elles traversaient l'océan à bord de navires esclavagistes. On les jeta à l'eau, et quand nous sommes nés, nous respirions l'eau, comme avant de naître nous respirions le liquide amniotique. [...] Nous sommes très nombreux à mourir, car nous ne savons pas nous nourrir. Nous survivons, grâce à la générosité de nos secondes mères, ces gigantesques animaux marins que, des années et des années plus tard, nous appellerons les skalu, les baleines. » Voilà pour les présentations.

PASSÉ INFÂME

Hermaphrodites, les Wajinrus ne se rappellent pas d'où ils viennent. Une historienne est chargée de recueillir les « souvenirs » de sa communauté, restitués au cours de la cérémonie du Don de Mémoire. Désormais, c'est à la jeune et rebelle Yetu qu'incombe cette tâche douloureuse (« Tu es une bénédiction », lui dit-on. « Je suis un outil nécessaire », rétorque-t-elle), qui la force à replonger dans un passé infâme et à revivre sans cesse les tortures de ses

ancêtres. « *Le Don de Mémoire exigeait beaucoup d'elle, plus qu'elle ne recevait en retour.* » Avides, les siens l'implorent. « *Dis-nous !* » Ils s'enivrent « *de tout ce savoir, [absorbent] goulûment toutes ces vieilles histoires* ». Un jour pourtant, saturée de souffrances, éprise d'ailleurs, Yetu laisse ses semblables en plan. À bout de forces, elle est soignée par Oori, une humaine, la dernière, apparemment, de son peuple. « *Je vous vois* », lui dit-elle la première fois (une salutation empruntée aux Cafres de l'Afrique australe). De cette rencontre naîtra, peut-être, un autre possible.

ANNIHILATION ET MASSACRE

Ode vivifiante à l'altérité, *Les Abysses* entre, par endroits, en résonance avec l'éclairant *Je et tu* de Martin Buber. « *Mon Tu agit en moi comme j'agis en lui. Nos élèves nous forment, nos œuvres nous édifient.* »

Mais la question centrale est bien celle du passé : elle concerne tous les peuples ayant connu, au cours de leur histoire, l'annihilation et le massacre. Qui sommes-nous sans nos souvenirs, sans leur poids parfois intolérable, sans cette malédiction qui nous constitue ? Que devons-nous à nos ancêtres ? Notre identité procède-t-elle de la leur, ou doit-elle s'en affranchir ? « *Quand tu incarnes tous ceux qui ont vécu autrefois, dit Yetu, quand tu existes pour tous ceux qui vivent aujourd'hui, tu n'es personne.* » Connaître, accepter, puis aller de l'avant : telle est la leçon, apprise au prix fort, de ces belles et troublantes *Abysses*.

Fabrice Colin



★★★★★

LES ABYSSES (THE DEEP),
RIVERS SOLOMON,
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
FRANCIS GUÉVREMONT,
178 P., AUX FORGES
DE VULCAIN, 18 €

André Aciman

TROUVE-MOI

Un lien incomparable unit un écrivain aux personnages de son premier roman. Une relation intime à laquelle il est difficile de mettre fin. Comme beaucoup d'autres, André Aciman n'a pas pu résister à l'envie de retrouver ceux qui sont nés sous sa plume. Alors que l'adaptation au cinéma de *Plus tard ou jamais* – ou *Call Me by Your Name* – a ébloui le monde entier, il a souhaité faire encore un bout de chemin avec Elio et Oliver, donnant une seconde chance à leur amour. Bien conscient de l'attente autour de cette suite, le romancier a décidé de faire durer le plaisir. Dans *Trouve-moi*, il joue avec la chronologie et construit un récit en quatre temps, espacés les uns des autres de cinq ans, qui aboutit sur les retrouvailles tant attendues. Il fait d'abord un habile pas de côté. Dans une première partie surprenante, on suit Samuel, le père d'Elio, qui, lors d'un voyage à Rome

pour voir son fils, succombe aux charmes de la jeune Miranda. Ce n'est que plus tard qu'Aciman fait surgir, tour à tour, les deux protagonistes qui nous ont tant émus. Elio est devenu un pianiste reconnu et vit à Paris. Le début d'une relation avec un homme plus âgé confronte aux vestiges de son idylle italienne. Puis c'est au tour d'Oliver de céder aux sirènes des regrets. Marié et père de deux enfants, il n'a jamais pu oublier son jeune amour et, au beau milieu d'une énième soirée new-yorkaise, il prend une décision radicale : tout plaquer pour retrouver Elio. Avec l'érotisme émouvant et raffiné qui faisait le sel de *Call Me by Your Name*, André Aciman explore une nouvelle fois les méandres de la passion et du désir et donne enfin à lire la suite d'une histoire qu'on ne voulait pas voir se terminer. Parce qu'en amour comme en littérature on a tous droit à une seconde chance.

Léonard Desbrières



LE LIVRE

TROUVE-MOI (FIND ME),
ANDRÉ ACIMAN,
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR ANNE DAMOUR,
320 P., 22 €.
COPYRIGHT GRASSET.



Bio express

1995

André Aciman publie son premier livre, des Mémoires intitulés *Adieu Alexandrie*, dans lesquels il explore l'histoire de cette cité et revient sur les premières années de sa vie en Égypte avec sa famille, avant qu'ils ne soient expulsés par le gouvernement.

2007

Call Me by Your Name paraît aux États-Unis et connaît un succès immédiat. Il est publié l'année suivante en France sous le titre *Plus tard ou jamais*. Son adaptation au cinéma, réalisée en 2017 par Luca Guadagnino, remporte l'Oscar de la meilleure adaptation.

2020

Treize ans après *Call Me by Your Name*, encouragé par le succès du film qu'il déclare avoir adoré, André Aciman retrouve les personnages d'Elio et Oliver pour écrire la suite de leur histoire dans *Trouve-moi*.

Tempo

Pourquoi cet air morose ?

Je la vis monter dans le train à la gare de Florence. Elle fit coulisser la porte vitrée et, une fois dans le compartiment, regarda autour d'elle et jeta aussitôt son sac à dos sur le siège libre à côté de moi. Elle ôta sa veste de cuir, posa le livre de poche en anglais qu'elle était en train de lire, rangea une boîte carrée en carton blanc dans le filet à bagages, et se laissa tomber sur le siège de l'autre côté, en diagonale du mien, l'air nerveux, comme en proie à un accès d'humeur. Elle ressemblait à quelqu'un qui se serait disputé au téléphone quelques secondes avant de grimper dans le train, et qui rumine encore les mots blessants proférés par l'un ou l'autre avant de raccrocher. Sa chienne, qu'elle essayait de maintenir entre ses chevilles, au bout d'une laisse rouge enroulée autour de son poignet, paraissait aussi nerveuse qu'elle. « *Buona*, gentille », fit-elle enfin, espérant la calmer, « *buona* », répéta-t-elle, tandis que la chienne continuait à s'agiter et tentait d'échapper à la poigne de sa maîtresse. La présence de son toutou m'importunait et, instinctivement, je refusai de décroiser mes jambes ou de bouger pour lui faire de la place. Mais elle parut tout autant ignorer ma présence que mon attitude. Elle se mit à fouiller dans son sac à dos, y trouva un mince étui en plastique et en sortit deux friandises en forme d'os qu'elle tint dans sa paume, regardant la chienne les lécher. « *Brava*. » Celle-ci étant momentanément calmée, elle se releva à moitié pour arranger son chemisier, changea une ou deux fois de position sur la banquette, puis sombra dans une sorte d'hébétude inquiète, contemplant Florence avec indifférence tandis que le train s'éloignait de la gare de Santa Maria Novella. Elle était encore en colère et, peut-être à son insu, secoua la tête à deux reprises, s'en prenant visiblement à celui ou celle avec qui elle s'était querellée avant d'embarquer. Pendant un instant elle eut l'air si malheureux que, sans lever les yeux de mon livre, je m'efforçai de trouver quelque chose à dire, ne fût-ce que pour désamorcer ce qui ressemblait aux préludes d'une tempête prête à se déchaîner dans notre petit coin à l'extrémité du wagon. Puis je me ravisai. Mieux valait la laisser tranquille et continuer à lire. Mais quand je surpris son regard fixé sur moi, je ne pus m'empêcher de demander : « Pourquoi cet air morose ? »

À cet instant seulement je compris combien cette question pouvait paraître déplacée à une parfaite étrangère dans un train, qui en outre semblait prête à exploser dès la plus légère provocation. Elle se borna à me dévisager, un éclair à la fois stupéfait et hostile dans les yeux, qui annonçait les mots destinés à me remettre à ma place. *Occupez-vous de vos affaires, mon vieux*. Ou : *Qu'est-ce que ça peut vous faire ?* Ou encore une grimace méprisante accompagnée d'un : *Imbécile !*

« Pas morose, je réfléchis, c'est tout. »

Je fus tellement déconcerté par le ton aimable, presque navré de sa réponse que je restai sans mot, plus muet sans doute que si elle m'avait dit d'aller me faire voir.

« Réfléchir me donne peut-être l'air morose.

— Vos pensées ne sont pas désagréables, alors ?

— Ni agréables, ni désagréables », répliqua-t-elle.

Je souris sans rien dire, regrettant déjà mon badinage, banal et condescendant.

« Peut-être morose à la réflexion », ajouta-t-elle, se rangeant à mon point de vue avec un rire étouffé.

Je m'excusai de mon manque de tact.

« Je vous en prie », dit-elle, contemplant par la fenêtre les abords de la campagne. Était-elle américaine ? demandai-je. Oui. « Moi aussi », dis-je. « Je l'ai deviné à votre accent », ajouta-t-elle avec un sourire. J'expliquai que je vivais en Italie depuis presque trente ans, mais que j'étais incapable en dépit de tous mes efforts de me défaire de cet accent. À ma question, elle répondit qu'elle était arrivée en Italie avec ses parents à l'âge de douze ans.

Nous allions tous les deux à Rome. « Pour votre travail ? demandai-je.

— Non, pas pour le travail. C'est mon père. Il ne va pas bien. » Puis levant les yeux vers moi. « Ce qui explique l'air morose, je suppose.

— C'est sérieux ?

— Je crois, oui.

— Je suis désolé », dis-je.

Elle haussa les épaules. « C'est la vie ! »

Puis, changeant de ton : « Et vous ? Affaires ou loisirs ? »

La formule toute faite me fit sourire et j'expliquai que j'avais été invité à donner une conférence à des étudiants de l'université. Mais que j'y allais aussi pour voir mon fils, qui vivait à Rome et devait m'attendre à la gare.

« Un garçon charmant, j'en suis sûre. »

Elle était visiblement d'humeur badine. Mais j'aimais bien sa vivacité et cette façon familière de glisser de la morosité à la gaieté, et je supposai que j'en faisais autant. Son attitude s'accordait avec sa tenue décontractée : des chaussures de randonnée éraflées, un jean, pas de maquillage, et une chemise de trappeur d'un brun roux délavé, à moitié boutonnée, portée sur un T-shirt noir. Et néanmoins, en dépit de cet aspect négligé, elle avait des yeux verts et des sourcils noirs. Elle sait, pensai-je, elle sait. Elle sait probablement pourquoi j'ai fait ce commentaire stupide à propos de son air morose. J'étais sûr que les étrangers trouvaient toujours un prétexte pour entamer la conversation avec elle. Ce qui explique cet air de *même pas la peine d'essayer* qu'elle affiche partout où elle va.

Après sa remarque moqueuse sur mon fils, il me sembla normal de ne pas poursuivre la conversation. C'était le moment de reprendre nos livres respectifs. Mais elle se tourna alors vers moi et demanda de

**J'aimais bien sa
vivacité et cette
façon familière
de glisser
de la morosité
à la gaieté**

but en blanc : « Vous êtes impatient de revoir votre fils ? » À nouveau, je crus qu'elle me chambrait à sa manière, mais son ton n'était pas insolent. Il y avait quelque chose de charmant et de désarmant à la fois dans sa façon de faire des remarques personnelles et de franchir sans hésiter les barrières qui séparent les étrangers dans un train. J'étais charmé. Peut-être voulait-elle savoir ce qu'un homme ayant presque le double de son âge ressentait avant de retrouver son fils. Ou peut-être n'avait-elle pas envie de lire. Elle attendait ma réponse. « Alors, vous êtes heureux – je suppose ? Inquiet – peut-être ?

— Pas vraiment inquiet, ou peut-être à peine, dis-je. Un parent craint toujours de s'imposer, voire d'être un raseur.

— Vous croyez être un raseur ? »

Je fus heureux que ma réflexion l'ait prise au dépourvu.

« Il est possible que j'en sois un. Mais, franchement, qui ne l'est pas ?

— Je ne pense pas que mon père soit un raseur. »

L'avais-je offensée sans le vouloir ? « Dans ce cas, je retire ce que j'ai dit. »

Elle me regarda et sourit. « Pas si vite. »

Un petit coup, et elle vous transperce de part en part. Elle me rappelait mon fils – un peu plus âgée, mais avec le même don de souligner tous mes impairs et mes petits stratagèmes secrets, me laissant déconfit après nos disputes et nos réconciliations.

J'allais la féliciter de savoir si bien déchiffrer les gens quand son téléphone sonna. Son petit ami, naturellement ! Qui d'autre ?

Quel genre de personne êtes-vous quand on finit par vous connaître ? avais-je envie de demander. *Êtes-vous drôle, enjouée, facétieuse, ou bien un sang sombre et amer court-il dans vos veines, obscurcissant votre physionomie et masquant les éclats de rire que promettent ce sourire et ces yeux verts ?* Je voulais savoir – parce que je n'aurais su le dire.

J'allais la féliciter de savoir si bien déchiffrer les gens quand son téléphone sonna. *Son petit ami, naturellement ! Qui d'autre ?* J'en étais venu à m'habituer aux incessantes interruptions des téléphones portables, si bien qu'il ne m'était plus possible de boire un café avec mes étudiants ou de parler à mes collègues ou à mon fils sans qu'un appel nous interrompe. Sauvé par le téléphone, réduit au silence par le téléphone,

dérangé par le téléphone.

« Hello Papa », dit-elle aussitôt. Je croyais qu'elle avait saisi immédiatement son téléphone pour éviter que la sonnerie bruyante importune les autres voyageurs. Mais je fus surpris de l'entendre hurler dans l'appareil. « C'est ce maudit train. Il est arrêté, je ne sais pas pour combien de temps, sans doute pas plus de deux heures. À bientôt. » Le père lui posait une question. « Je l'ai fait bien sûr, vieil idiot, comment aurais-je pu oublier. » Il demanda autre chose. « Ça aussi. » Silence. « Moi aussi. Des milliers et des milliers. »

Elle éteignit son téléphone et le fourra dans son sac à dos, comme pour dire : *Plus personne ne va nous interrompre*. Elle m'adressa un sourire gêné. « Les parents », dit-elle finalement, *partout les mêmes, n'est-ce pas ?*

Elle tint pourtant à expliquer. « Je viens le voir tous les week-ends – je suis sa wallah, sa servante du week-end – mes frères et sœurs et son aide-soignant s'occupent de lui pendant la semaine. » Avant que je puisse placer un mot, elle demanda : « Ainsi, vous vous êtes fait beau pour la conférence de ce soir ? »

Quelle étrange façon de décrire ma tenue ! « Ai-je l'air de m'être fait beau ? », rétorquai-je d'un ton ironique pour qu'elle ne pense pas que j'étais en quête de compliments.

« Bon, la pochette, la chemise bien repassée, pas de cravate, mais des boutons de manchette ? Mettons que vous y avez prêté une certaine attention. Un peu vieux jeu, mais chic. »

Nous sourîmes.

« En réalité, j'en ai une », dis-je, sortant à moitié de la poche de ma veste une cravate colorée, avant de l'y glisser à nouveau. Je voulais lui montrer que j'avais suffisamment le sens de l'humour pour me moquer de moi-même.

« C'est bien ce que je pensais, dit-elle. Vous vous êtes fait beau ! Pas comme un professeur à la retraite endimanché, mais presque. À propos, qu'allez-vous faire à Rome tous les deux ? »

Elle ne s'arrêtait donc jamais ? Avais-je déclenché quelque chose avec ma question initiale qui lui permettait de croire que nous pouvions être aussi familiers ? « Nous nous voyons toutes les cinq ou six semaines. Il habite Rome mais il va bientôt s'installer à Paris. Il me manque déjà. J'aime passer la journée avec lui ; nous ne faisons rien de spécial, en fait, le plus souvent nous marchons, en général presque toujours le même trajet ; sa Rome, près du conservatoire, ma Rome, celle où j'habitais lorsque j'étais un jeune professeur. Puis nous finissons toujours par aller déjeuner chez Armando. Il me supporte, à moins qu'il n'aime ma compagnie, je ne sais pas vraiment, peut-être les deux, mais nous avons fait de ces promenades un rituel : Via Vittoria, Via Belsiana, Via del Babuino. Parfois nous nous égarons jusqu'au cimetière protestant. Ce sont en quelque sorte les balises de nos existences. Nous les avons surnommées nos « vigiles », référence à la façon dont les âmes pieuses s'arrêtent devant les *madonnelle* – les oratoires de rue – pour honorer la

madone d'une rue particulière. Aucun de nous deux n'oublie : déjeuner, promenade, vigiles. J'ai de la chance. Marcher dans Rome avec lui est en soi un rituel. Partout où vous vous tournez affluent les souvenirs – les vôtres, ceux d'un autre, ceux de la ville. J'aime Rome au crépuscule, il l'aime à la mi-journée, et il nous est arrivé de prendre un thé l'après-midi n'importe où, pour le seul plaisir de faire traîner les choses jusqu'à ce que tombe le soir et qu'il soit temps de prendre un verre.

— Et c'est tout ?

— C'est tout. Nous passerons Via Margutta pour moi, puis Via Belsiana pour lui – d'anciennes amours dans les deux cas.

Marcher dans Rome avec lui est en soi un rituel. Partout où vous vous tournez affluent les souvenirs

— Vigiles de vigiles passées, plaisanta la jeune femme du train. Est-ce qu'il est marié ?

— Non.

— A-t-il quelqu'un dans sa vie ?

— Je l'ignore. Je suppose que oui. Mais je suis inquiet à son sujet. Il y a eu quelqu'un, il y a longtemps déjà, et je lui ai demandé s'il avait quelqu'un maintenant, mais il s'est borné à secouer la tête en disant : "Ne demande pas, Papa, ne demande pas." Ça signifiait personne ou tout le monde, et je ne sais pas ce qui est le pire. Il s'est toujours montré si ouvert avec moi.

— J'imagine qu'il était sincère.

— Oui, d'une certaine manière.

— Il me plaît, dit la jeune femme assise de biais en face de moi. Peut-être parce que je lui ressemble. On me reproche parfois d'être trop ouverte, trop spontanée, et ensuite d'être trop réservée, trop renfermée.

— Je ne crois pas qu'il soit renfermé. Mais je ne crois pas qu'il soit très heureux.

— Je comprends ce qu'il ressent.

— Il y a quelqu'un dans votre vie ?

— Si vous saviez.

— *Quoi ?* » Le mot m'avait échappé comme un soupir étonné et plaintif. Que voulait-elle dire – qu'elle n'avait personne dans sa vie, qu'il y en avait trop, que l'homme de sa vie l'avait larguée, la laissant dévastée sans rien d'autre qu'un besoin de tourner sa colère contre elle-même ou contre une kyrielle de soupirants ? Ou que les partenaires allaient et venaient, allaient et venaient sans cesse comme je craignais que beaucoup le fassent avec mon propre fils – à moins qu'elle ne soit du genre à entrer dans la vie des gens et à en sortir

sans laisser de trace, pas même un cadeau en souvenir ?

« Je ne sais même pas si je suis apte à aimer les gens, encore moins à tomber amoureuse. »

C'était tout ce que je voyais en chacun d'eux ; le même cœur blessé, amer, impénétrable.

« Est-ce que vous n'aimez pas les gens, ou que vous vous en lassez et êtes incapable de vous souvenir, en dépit de vos efforts, de ce qui vous avait plu chez eux ? »

Elle demeura soudain interdite, l'air stupéfait, et ne prononça plus un mot. Elle me regardait fixement. L'avais-je à nouveau froissée ? « Comment pouvez-vous savoir tout ça ? », finit-elle par demander. C'était la première fois que je la voyais devenir sérieuse et se rembrunir. Je devinai qu'elle affûtait quelques mots tranchants pour mettre fin à mes incursions présomptueuses dans sa vie privée. J'aurais mieux fait de me taire. « Nous nous sommes rencontrés il n'y a pas plus d'un quart d'heure, et pourtant vous me connaissez ! Comment pouvez-vous savoir tout ça sur moi ? » Puis, se reprenant : « Vous prenez combien de l'heure ?

— C'est gratuit. Mais si je sais quelque chose, c'est parce que nous sommes tous faits ainsi. En outre, vous êtes jeune, vous êtes belle, et je suis certain que les hommes gravitent constamment autour de vous, donc que vous n'avez aucun mal à faire des rencontres. »

Avais-je une fois encore parlé sans réfléchir, été trop loin ?

L'INFO EN PLUS

En parallèle de sa carrière d'écrivain, André Aciman a longtemps été professeur émérite de littérature française, enseignant l'œuvre de Proust à l'Université de New York et le roman français à l'Université de Princeton. Spécialiste du roman d'analyse et du roman psychologique, il affirme d'ailleurs avoir bâti l'histoire de *Call Me by Your Name* sur le modèle de *La Princesse de Clèves*, souvent considéré comme le premier ouvrage du genre.



L'autre côté du miroir

En dix récits surréalistes, le Prix Nobel de littérature **Olga Tokarczuk** renouvelle les codes de la narration et bouscule nos certitudes.

Dans son discours de réception du prix Nobel de littérature 2018 (« Le Tendre Narrateur », publié en même temps que ses *Histoires bizarroïdes*), Olga Tokarczuk appelait de ses vœux un génie capable d'élaborer « une narration absolument différente, encore inimaginable à l'heure actuelle », et de nous aider à abandonner « nos vieilles perspectives restrictives ». Et si ce génie, c'était elle ? Les dix récits qui composent son recueil, en tout cas, bousculent le lecteur et désorganisent son horizon d'attente comme peu de textes contemporains savent le faire.

Dans « Le Passager », l'écrivaine polonaise suggère la nature taoïste de la peur : « L'homme que tu vois existe non parce que tu le vois, mais parce que c'est lui qui te regarde », assène un voyageur fataliste – et débrouillez-vous avec ça ! À la fin des « Enfants verts », récit qui se déroule en 1656, le médecin du roi de Pologne, constatant la disparition d'une jeunesse entière, demande l'aide de son lecteur pour « comprendre ce qui est arrivé », comme si la vérité, dissimulée dans les replis du texte, n'était plus de son ressort. Ailleurs, un orphelin quinquagénaire observe d'étranges bords laissés par sa mère. « *Lacets au vinaigre*, 2004 »... Et ? « *Un léger malaise le gagna, mais sans plus.* »

Il y a du Kafka chez Tokarczuk. Dans « Les Coutures », par exemple, où un vieil homme, comprenant, à deux ou trois détails en apparence insignifiants (les coins des timbres devenus ronds, les coutures de ses chaussettes...), que le monde n'est plus son monde, s'anesthésie en respirant la chemise de nuit de sa défunte épouse.

PERCER L'ÉCORCE DU RÉEL

Dans « Une histoire vraie », surtout, où un professeur, voulant porter secours à une femme tombée d'un escalator, ne rencontre d'abord que l'indifférence de ses semblables avant, sidéré, de devoir prendre la fuite. Fantastique, surréalisme, science-fiction deviennent des façons non plus de dire le réel mais d'en percer l'écorce. Assaillis de cauchemars, certains personnages tentent de « reprendre sérieusement possession de leur vie ». Est-il encore temps ?

Fabrice Colin



★★★★★

HISTOIRES BIZARROÏDES (OPOWIADANIA BIZARNE), OLGA TOKARCZUK, TRADUIT DU POLONAIS PAR MARYLA LAURENT, 192 P., NOIR SUR BLANC, 19 €

Romance

Persister et signer

Autour d'une curieuse dédicace, une enquête menée avec malice par **Cyril Massarotto**.

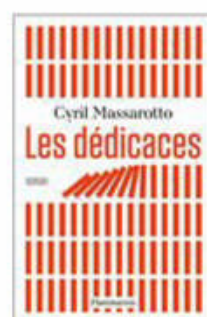
Il faut se méfier des dédicaces. Prenez le cas de cet exemplaire de *Charbons de paille*, déniché par Claire sur les quais de Seine : « Pour Salomé, la plus belle femme de ce salon du livre, CHARBONS DE PAILLE. Merci d'illuminer cette grise journée. F.H. P.S. : 07 66 44 19 46, appelez-moi. » Cette collectionneuse chevronnée de signatures est quelque peu stupéfaite par ces mots d'un auteur méconnu, Frédéric Hermelage, qui relèvent très clairement de la drague éhontée.

Outrée mais dévorée par la curiosité, cette bibliophile aux « deux-mille-six-cent-cinquante-quatre livres » se jette alors dans

la lecture du fameux roman, et l'achève, conquise par le style de son auteur. Intriguée par sa personnalité ambiguë, Claire se lance aussitôt dans une enquête, emportée dans le jeu espiègle du chat et de la souris, et de ses règles pernicieuses.

Révéle avec *Dieu est un pote à moi* et *Cent pages blanches*, Cyril Massarotto présente *Les Dédicaces* comme « le roman qui aime les livres et ceux qui les écrivent, quitte à les malmenier parfois » – il sera d'ailleurs prochainement adapté pour le petit écran. Mais l'auteur nous propose surtout l'histoire d'une obsession, d'un fantasme, où chacun aspire à évoluer sur un fil ténu entre réalité et fiction. Une occasion pour l'écrivain de tacler gentiment les « livres qui font du bien » à la Marc Levy et consorts.

Marie Lechevalier



★★★★★

LES DÉDICACES, CYRIL MASSAROTTO, 272 P., FLAMMARION, 20 €



JACEK KO-ODZIEJSKI/NOIR SUR BLANC - GUILLAUME MASSAROTTO/FLAMMARION

Les vices de Tokyo

Hisaki Matsuura nous conduit dans un cauchemar étrange et sensuel à la Burroughs.

Otsuki, le narrateur de cet objet littéraire pulsant de la première à la dernière page, d'une inquiétante étrangeté, ressemble à un antihéros lynchien : hanté par des forces obscures, cet ex-junkie en mal d'amour est livré pieds et poings liés aux remous d'un inframonde hallucinatoire – une terrifiante aventure dont on ne saurait affirmer qu'il n'en jouit pas quelque peu.

Chroniquement paumé, habité par une « sourde angoisse », ce trentenaire désœuvré entretient avec une femme mariée une liaison délétère, et se demande combien de temps encore il va se « vautrer sans fin dans cette fange tiède ». Un ami « en petite tenue crasseuse » l'introduit auprès d'un lugubre vieil homme aux cheveux blancs qui, après lui avoir expliqué qu'une infinité de « présents » cohabitent, lui inflige un film mi-porno, mi-documentaire entomologique. « Acceptez-vous de m'aider ? » Tétanisé, Otsuki ne sait pas dire non. On lui présente



Tomoé, la nymphette du film, qui évidemment le fascine. Cinquante pages à peine, et voici le lecteur lâché dans un cauchemar labyrinthique à la Burroughs. L'été tokyoïte se déchaîne, les perspectives se brouillent, le sexe s'apparente à une lente dévoration, « il y a plein d'araignées d'eau qui glissent ».

Atteint de gynéphobie avancée, Otsuki entame sa descente aux enfers. « Jeune garçon déjà, je détestais secrètement le mécanisme de ce monde. » Il existe des romans d'apprentissage et d'autres, plus rares, de savante et impitoyable déconstruction. *Le Calligraphe* est de ceux-là.

F.C.



★★★★☆

LE CALLIGRAPHE,
HISAKI MATSUURA,
TRADUIT DU JAPONAIS
PAR SILVAIN CHUPIN,
300 P., RIVAGES/NOIR,
20 €

3 RAISONS D'EN SAVOIR PLUS SUR LE « COCHON-TRUFFE » de Fernando A. Flores

UNE CRÉATURE IMAGINAIRE

Sous le nom baroque de « cochontruffe » se cache un animal divin, non genré, qui ressemble « assez à un cochon avec de petites oreilles mais [qui] se comport[e] plutôt comme un chien sur son séant ». Il a une peau de crocodile, et ses yeux secrètent une substance énigmatique. Il est le produit du nouvel eldorado des caïds : la fabrication de matière organique artificielle. Mais il a acquis une aura mystique, qui constitue la dimension vaudoue de ce roman.

UN RÉCIT DE LA FRONTIÈRE

La frontière entre le Mexique et le Texas est le cadre du récit, situé dans un futur proche. Pour survivre à la famine, les syndicats du crime ont recours au business de têtes indigènes réduites, mais aussi au « filtrage », qui produit végétaux, animaux, viandes et vêtements artificiels. Esteban Bellacosa, veuf et rongé par la culpabilité, travaille pour l'un de ces cartels. Mais il doit rechercher son frère, disparu de l'autre côté des deux murs qui bordent désormais la frontière.

ENTRE DON WINSLOW ET HARRY CREWS

Les Larmes du cochontruffe est le premier roman de Fernando A. Flores, Américain né au Mexique. Sa première partie est un pur roman « narco » et politique. Dans la seconde, la plupart des protagonistes sont rattrapés par l'esprit des lieux et cèdent à leurs visions mystiques, quelque part entre Don Winslow et le *southern gothic* de William Gay ou de Harry Crews. Une bête de roman, frappadingue et brillant.

Hubert Artus

★★★★☆

LES LARMES DU COCHONTRUFFE
(TEARS OF THE TRUFFLEPIG),
FERNANDO A. FLORES, TRADUIT DE
L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAUL DURANT,
336 P., GALLIMARD/LA NOIRE, 20 €



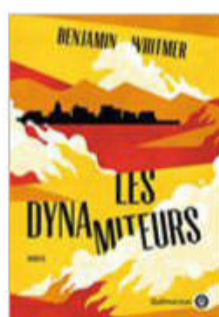
Matière explosive

L'héroïne des *Dynamiteurs* s'appelle Cora, jeune fille pour laquelle Sam, un ado courageux, se meurt d'amour, alors que le monde se salit davantage tous les jours et qu'il n'est question que de survie pour ces orphelins et les autres, confrontés à la violence des adultes dans le Denver de la fin du XIX^e siècle. Cora, oui, comme l'héroïne du *Facteur sonne toujours deux fois* de James M. Cain (1934),

l'un des chefs-d'œuvre du *hard-boiled*. Il est très peu probable que ce soit un hasard. Benjamin Whitmer, depuis *Pike*, son premier livre, s'inscrit précisément dans cette veine, comme le signale justement Pierre Lemaitre en quatrième de couverture.

Héritier de ces grands écrivains (Cain, mais aussi McCoy, Hammett, Burnett...) et marchant à leur hauteur, Whitmer raconte un monde abandonné, hier et aujourd'hui, et n'évite rien des noirceurs de ses personnages qui parfois se glissent dans nos propres ombres. Mais sous les cendres d'une vie consumée bat le cœur de l'amour, parfois.

Éric Libiot



★★★★☆

LES DYNAMITEURS
(THE DYNAMITERS),
BENJAMIN WHITMER,
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR
JACQUES MAILHOS,
400 P., GALLMEISTER,
24 €

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR LES P'TITES POULES de Christian Jolibois et Christian Heinrich

VINGT ANS ! ET TOUJOURS PAS DE DENTS...

Plus de 4,7 millions d'exemplaires des *P'tites Poules* de Christian Heinrich et Christian Jolibois ont été vendus. Ils sont traduits en dix-huit langues et connaissent la gloire en Chine (52 millions d'albums écoulés). Les produits dérivés se multiplient, un film d'animation se prépare. Et le dix-huitième tome arrive en librairie : *Les P'tites Poules et la rivière qui cocotte*.

UN ALBUM VIVANT, TRUFFÉ DE JEUX DE MOTS ET DE RÉFÉRENCES CULTURELLES

Christian Jolibois s'amuse ! Ne soyez pas étonné de croiser Gargantua dans ce nouvel opus. Quand l'éditrice Natacha Derevitsky a découvert le manuscrit, il y a vingt, elle se souvient encore « du titre imagé et surprenant ». C'était *La petite poule qui voulait voir la mer*. « C'est celui qui remporte toujours le plus de succès : il est emblématique. »

UNE ÉCRITURE JOYEUSE OÙ L'HUMOUR EST OMNIPRÉSENT

Dès le titre, le ton est donné, comme avec *Un poule tous, tous poule un* (tome 10). Hucocotte, Pitokok, Liverpoule... Le nom des personnages est une autre marque de fabrique ! « Le texte se lit sur plusieurs niveaux, ajoute l'éditrice. Parents et prescripteurs le trouvent aussi savoureux. » L'humour passe aussi par un dessin coloré et expressif. Il fait bon vivre dans ce poulailler !

R.B.



★★★★☆

LES P'TITES POULES ET LA RIVIÈRE QUI COCOTTE (T. 18), CHRISTIAN JOLIBOIS ET CHRISTIAN HEINRICH, 48 P., PKJ, 10,70 € (DÈS 6 ANS)



Une plume intemporelle

Toute petite, **Lucy Maud Montgomery** s'invente des histoires et imagine il y a plus d'un siècle les aventures de l'orpheline Anne, qui n'ont rien perdu de leur piquant.

Ne comptez pas sur Anne pour s'excuser d'avoir été impertinente auprès d'une bourgeoise revêche et méchante ! « *Je ne peux pas dire que je suis désolée alors que je ne le suis pas, non ? Je n'arrive même pas à m'imaginer que je le suis.* » La jeune orpheline de 12 ans adoptée par le frère et la sœur Cuthbert est ainsi et c'est ce qui fait tout son charme. À l'origine, Marilla et Matthew, les propriétaires de la ferme Green Gables, auraient préféré avoir

avec un garçon pour les aider mais le franc-parler et l'incommensurable volonté d'être heureuse de la gamine les ont vite conquis. Il se passe exactement la même chose pour le lecteur ! Il faut mettre ce classique de la littérature jeunesse canadienne publié en 1908 entre les mains des jeunes lecteurs d'aujourd'hui. Adapté pour la télévision, le cinéma, la scène, et même fraîchement débarqué sur Netflix, *Anne de Green Gables* est réédité en France par les éditions Monsieur Toussaint Louverture (qui sont aussi à l'origine de la réédition de *Watership Down* en 2016). Se plonger dans ces pages est l'occasion de savourer la plume de Lucy Maud Montgomery et son art du portrait tout en nuance. Anne n'est pas seulement libre et déterminée. Si elle est si fascinante, c'est peut-être parce « *qu'il y a quelque chose d'étrange chez elle* » comme le souligne Margaret Atwood dans la préface de cette édition.

Pour cette romancière canadienne (*La Servante écarlate*), « *Anne est le triomphe de l'espoir sur l'expérience* ». Un roman désuet et irrésistible.

Raphaële Botte



★★★★★

ANNE DE GREEN GABLES, (ANNE OF GREEN GABLES), LUCY MAUD MONTGOMERY, TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR HÉLÈNE CHARRIER, 384 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 16,50 € (DÈS 9 ANS)

Sensations d'enfance

Un enfant rêve sur son lit, s'accroche aux bruits et les transforme en histoire. En 2014, dans son album *Pili Pili sur un croissant au beurre*, Gaël Faye interprétait *L'Ennui des après-midi sans fin*. Aujourd'hui, ces mots sont un album illustré. Il suffit d'un goutte-à-goutte du robinet pour qu'une rivière jaillisse dans la chambre du narrateur. Gaël Faye (*Petit pays*, prix Goncourt des lycéens 2017) plonge dans ses sensations d'enfance et tisse une ode à l'ennui. La délicatesse et les couleurs chaudes des illustrations d'Hippolyte emportent le lecteur dans un tendre voyage et donnent vie à ces moments suspendus dans le temps. Le frigo ronronne, les plantes poussent, le soleil tape... Gaël grandit au Rwanda dans cette maison au style belge, entouré par les serpents que son père étudie. Ce bel album est à découvrir avec un enfant, pour s'offrir une promenade aux sources de l'ennui avant de laisser l'imagination s'envoler.

R.B.



★★★★☆

L'ENNUI DES APRÈS-MIDI SANS FIN, GAËL FAYE ET HIPPOLYTE, 28 P., AVEC UN CD, LES ARÈNES, 19,90 € (DÈS 6 ANS)



★★★★☆
L'ACCIDENT DE CHASSE
(THE HUNTING ACCIDENT),
DAVID L. CARLSON
(SCÉNARIO) ET **LANDIS**
BLAIR (DESSIN), TRADUIT
DE L'ANGLAIS (ÉTATS-
UNIS) PAR JULIE SIBONY,
466 P., SONATINE, 29 €

Poétique de l'enfermement

David L. Carlson et Landis Blair livrent un album graphique sombre et puissant dont le récit, tiré d'une histoire vraie, fait la part belle à la poésie et à son pouvoir rédempteur.

Ce roman graphique de près de cinq cents pages au format presque carré impressionne, et ce que nous racontent David L. Carlson et Landis Blair, plus encore. Le personnage principal, Matt Rizzo, dont le narrateur est le fils, Charlie, a existé. Aveugle, il doit finir par avouer à son fils, jusqu'alors admirateur inconditionnel de son père, que ce n'est pas là le résultat d'un accident de chasse, mais d'un braquage qui a mal tourné. On ne divulgue rien à révéler ce point, puisque c'est après cette révélation que l'histoire commence véritablement. Une terrible mais belle histoire où il est question de crime et de rédemption, au plus haut niveau : l'un des héros en est Nathan Leopold, dont le nom est bien connu aujourd'hui encore aux États-Unis, car il fut l'auteur, avec son amant Loeb, du modèle (si l'on peut dire, puisqu'ils se sont fait prendre tout de suite) du « crime parfait », qui inspirera à Hitchcock le film *La Corde*. On sait moins qu'en prison les deux assassins sont devenus les professeurs de leurs codétenus, et l'on découvre combien Leopold aura joué un rôle décisif dans la métamorphose de Rizzo.

Ce récit entremêle étroitement histoire carcérale et poésie, philosophie et musique ; mais pas n'importe quelle musique – Jean-Sébastien Bach –, pas n'importe quelle poésie – *L'Enfer* de Dante – et pas n'importe quelle philosophie – Platon –, avec des séquences dignes du *Cercle des poètes disparus*, comme lorsque Matt met fin à une querelle entre prisonniers en récitant un poème du poète de Chicago Carl Sandburg.

Le plus fort est que cet entremêlement, redoutable, finit par donner à tous ces drames un poids tragique saisissant. Cette réussite doit aussi beaucoup au dessin hachuré de Blair, qui installe les protagonistes dans cette prison d'eux-mêmes où la fatalité sociale, alliée à la fatalité psychologique, les a enfermés, quoi qu'il en soit, à perpétuité.

Pascal Ory



★★★★☆

JUSQU'ICI TOUT ALLAIT BIEN...,
ERSIN KARABULUT, 72 P.,
FLUIDE GLACIAL, 16,90 €

Les « Contes ordinaires » (il y en a neuf dans cet album) d'Ersin Karabulut nous parlent de sociétés où, par exemple,

la compagnie informatique qui régente les pays pour le compte des gouvernants en place reconditionne les dissidents comme le premier smartphone venu, où chaque citoyen doit porter une grosse boule à bout de bras, sous peine de mort, et ainsi de suite. Plus anxiogène, tu meurs. C'est donc bien vu.

P.O.



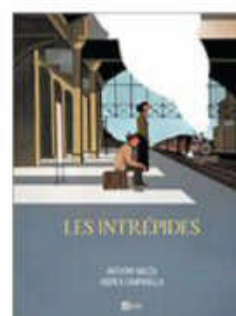
★★★★☆

ÉVADÉES DU HAREM, **ALAIN**
QUELLA-VILLÉGER, **DIDIER**
QUELLA-GUYOT (SCÉNARIO)
ET **SARA COLAONE** (DESSIN),
128 P., STEINKIS, 18 €

L'histoire du féminisme met peu à peu en lumière des destins

fascinants, comme, ici, celui de deux jeunes femmes des élites ottomanes qui, en 1906, décident de « s'évader » de leur condition soumise pour gagner la France. Deux Français, une journaliste – qui signe d'un nom d'homme – et un officier de marine – qui écrit des romans sous un pseudonyme, Pierre Loti –, vont les aider dans leur entreprise. Au fil des pages, on croise même un grand compositeur d'origine polonaise qui demeure méconnu aujourd'hui encore, Ladislav de Rohozinski. Une histoire d'autant plus intéressante que l'épilogue en est ambigu. Donc réaliste.

P.O.



★★★★☆

LES INTRÉPIDES, **ANDREA**
CAMPANELLA (SCÉNARIO)
ET **ANTHONY MAZZA** (DESSIN),
120 P., ICI MÊME, 22 €

Tout, dans *Les Intrépides*, est affaire d'ambiance. Nous sommes au Brésil, en 1950, à la veille de la Coupe du monde

de football. La mort accidentelle (enfin, pas tout à fait) de leur père laisse Vera et Luiz orphelins. Les escadrons de la mort, xénophobes et antisindicalistes, rôdent, mais tout se terminera bien, car des amis sont là, qui résistent. Le plus important, au reste, est ailleurs, dans une chanson de Vinícius de Moraes et dans les couleurs étonnamment sourdes et crépusculaires de toute cette histoire, violente et douce à la fois.

P.O.



Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur [fnac.com/conseils-experts](https://www.fnac.com/conseils-experts)

Zidrou & Frank Pé

LE MARSUPILAMI (T.1) LA BÊTE



LE LIVRE

LE MARSUPILAMI (T. 1). LA BÊTE, ZIDROU (SCÉNARIO) ET FRANK PÉ (DESSIN), 156 P., 24,95 €. COPYRIGHT DUPUIS. EN LIBRAIRIES LE 9 OCTOBRE.

L'info en plus

Le Marsupilami apparaît discrètement dans une aventure d'Astérix, *Le Combat des chefs*, sur une affiche, où il est évidemment appelé... Marsupilamix ! Goscinny, le scénariste d'Astérix, et Franquin, le père du Marsu, qui ont travaillé ensemble sur la série *Modeste et Pompon*, étaient très amis.

Quatre pleines pages somptueuses ouvrent cet album et, déjà, le mystère, la force du trait, un monde d'une inquiétante beauté qui se fait jour. Et qui ne lâchera pas le lecteur sur près de 160 pages. *La Bête*, signé Zidrou (scénario) et Frank Pé (dessin), est un démarquage des aventures du Marsupilami, animal imaginaire créé par le génial Franquin en 1952, d'abord personnage secondaire auprès de Spirou et Fantasio, puis, devant le succès rencontré, héros de sa propre série. Cet opus n'est pas un décalque de la série originale mais une proposition artistique inédite, sorte de retour aux sources qui s'éloigne des soubresauts comiques franquinesques pour aborder la force obscure de cette bête aux multiples pouvoirs – et

qui rappelle, par exemple, la façon dont Loisel a réinventé Peter Pan. Si le dessin de Frank Pé a parfois des accents cocasses, ils sont immédiatement brisés par des paysages sombres, gris, et une apparition du Marsu comme dans un film fantastique ou d'horreur ; cette rupture fait la force de l'album. Quant au scénario de Zidrou, qui situe l'histoire en novembre 1955, il se déploie pour mieux raconter un pays (ici la Belgique, mais pourquoi pas ailleurs...) et des personnages hors des normes – notamment le jeune François, ami des bêtes, fils d'une vendeuse de moules et d'un soldat allemand absent, autant dire mis au ban d'une époque qui planque son passé sous les cendres de l'hypocrisie. François recueille le marsupilami, destiné à devenir bête de foire, et l'aventure commence...

Éric Libiot

Bios express



Zidrou

Scénariste belge né à Anderlecht en 1962, Zidrou est surtout connu pour deux séries jeunesse, *L'Élève Ducobu* et *Tamara*, mais il publie aussi pour les adultes : *Natures mortes* (avec Oriol) ou *Les Nouvelles Enquêtes de Ric Hochet* (avec Simon Van Liemt). Frank Pé et lui ont déjà réalisé ensemble une aventure de Spirou, *La Lumière de Bornéo*.



Frank Pé

Né à Ixelles (Belgique) en 1956, Frank Pé travaille pour le journal *Spirou* dès 19 ans. Il a une passion pour les animaux (la série *Zoo*) et est aussi le créateur de Broussaille, jeune homme qui voit la vie en rose. Une fresque murale de ce héros jalonne le « Parcours BD » de Bruxelles, aux côtés de Tintin, Titeuf, Gaston Lagaffe, Quick & Flupke...







3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR LES ÉPOUX ORLOV de Maxime Gorki



UN MOMENT OPPORTUN

La réédition de cette nouvelle de l'écrivain russe Maxime Gorki tombe à point nommé. Écrite en 1897, elle retrace la pandémie de choléra dans la Russie de 1830 et nous évoque inévitablement la crise sanitaire actuelle. Couple de cordonniers

habitant un sous-sol lugubre, Grégoire et Marthe tentent d'oublier la vacuité de leurs vies en se faisant engager au pavillon des contagieux.

UN DRAME CONJUGAL SINGULIER

Issu d'une famille modeste, journaliste et écrivain autodidacte, Gorki n'aura de cesse de décrire les conditions de vie des ouvriers. Pour ce récit, il plante son décor et soigne les répliques amères de ses personnages. Usant d'une neutralité propre au réalisme, il nous introduit frontalement au centre de cette « fosse » sans fond où les jeunes époux dégringolent, et nous donne l'impression d'assister aux scènes d'une pièce de théâtre tragicomique.

UN ENGAGEMENT SOCIAL

« Je suis né avec l'inquiétude dans le cœur », se désespère Grégoire, justifiant ainsi son addiction à la vodka et les coups qu'il assène à sa femme. S'en remettant à leur destinée tout en aspirant à une vie meilleure, les époux Orlov semblent porter le poids de toute une société dysfonctionnelle. Souvent emprisonné et menacé en raison de ses opinions politiques, Gorki pousse son lecteur à croire en la valeur de chaque individu et en la force du collectif.

Juliette Savard



★★★★☆

LES ÉPOUX ORLOV (SUPRUGI ORLOVY), MAXIME GORKI,

TRADUIT DU RUSSE PAR CLAUDE MOMAL, 128 P., ALLIA, 7 €

Bonnes nouvelles des étoiles

Philip K. Dick a beau avoir quitté notre réalité depuis 1982, sa littérature semble souvent nous parler de notre présent. Justement, Gallimard republie ses nouvelles.

C'est un évènement qui va susciter l'émoi chez tout lecteur de science-fiction : le 15 octobre prochain, Gallimard republie en « Quarto » et en deux volumes l'intégralité des nouvelles du génial Philip K. Dick (1928-1982), introuvables depuis des lustres ! L'occasion de renouer avec l'esprit de « l'ermite de Berkeley », qui savait, par son imagination retorse, sublimer les multiples névroses qui l'affligeaient – lesquelles le conduisirent, entre autres, à vivre en reclus, à se bourrer d'hallucinogènes, et à douter de la réalité du monde qui l'entourait.

Cette question de la perception du monde se retrouve dès ses premières nouvelles. « Roug », rédigée à 23 ans, où un chien prend les éboueurs pour des envahisseurs venus dépouiller les maisons de leurs précieuses poubelles. Ou « L'heure du Wub », sur un appétissant cochon extraterrestre doté d'une empathie surhumaine et d'une âme capable d'investir le corps de celui qui tenterait de le manger !

DES ALIENS ET DES DIEUX

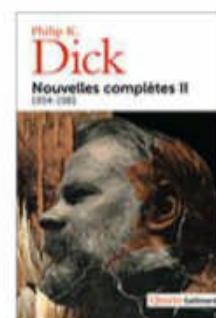
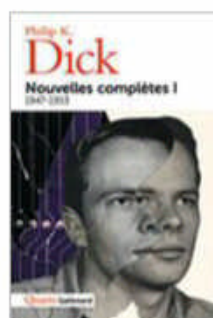
Ce Wub annonce d'autres étonnant aliens, tels ceux de « La guerre contre les Fnouls », qui se déguisent en agents immobiliers nains pour envahir la Terre. Autres figures dickiennes récurrentes : les dieux. Dans « Un cadeau pour Pat », un employé d'une firme interstellaire offre à son épouse une petite divinité ganymédienne omnipotente et susceptible... une préfiguration drolatique du *Dieu venu du Centaure*, l'un des plus célèbres romans de Dick ?

Les nouvelles de K. Dick rappellent aussi qu'il avait le don des attaques : (« Alors, caporal Westerburg [...], pourquoi vous prenez-vous pour une plante ? »). Et que son écriture utilitaire lui permettait tout de même de produire des textes poignants,



tel « Foster, vous êtes mort » (1953), où un petit garçon terrorisé pousse son père à acheter un abri antinucléaire alors qu'il n'en a pas les moyens. Mais la grande spécialité de Dick, c'est bien sûr l'exploitation du thème de la folie : « Les assiégés » (1953) met en scène un groupe d'humains sur une planète supposément hostile, en proie aux attaques d'un adversaire invisible – et pour cause : il n'y a pas d'adversaire et les personnages sont en fait les rescapés d'un vaisseau hôpital qui convoyait de grands paranoïaques ! Bien entendu, ces volumes rassemblent aussi les nouvelles les plus célèbres de Dick : « Rapport minoritaire », sur la précognition, dont Spielberg tira un film à succès. Ou « Au temps de Poupée Pat », où l'auteur envisage, dès 1963, les joies de la réalité virtuelle...

Alexis Brocas



★★★★★

NOUVELLES COMPLÈTES, PHILIP K. DICK,

ÉDITÉ PAR LAURENT QUEYSSI, GALLIMARD/QUARTO, TOME 1. 1947-1953, 1280 P., 28 € ; TOME 2. 1954-1981, 1184 P., 27 €. EN LIBRAIRIES LE 15 OCTOBRE.

Jacques le frénétique

Écrivain, critique dramatique, directeur de collection chez Gallimard, **Jacques Lemarchand** est à l'avant-garde de la scène théâtrale des années 1950, qu'il dévoile dans son *Journal*.

Le « nouveau théâtre » d'après-guerre doit beaucoup à Jacques Lemarchand, l'un de ses serviteurs les plus rigoureux. Le troisième tome de son *Journal* entamé en 1942 couvre les années 1954-1960, quand il devient un critique de premier plan. Le personnage reste énigmatique. S'il donna ponctuellement deux nouvelles à des journaux

collaborationnistes, Albert Camus, qu'il côtoya dans un bureau partagé aux éditions Gallimard, lui confia à la Libération la chronique dramatique de *Combat*, vite remarquée.

UN HOMME INFLUENT

Explorateur situé à l'avant-garde de la création et curieux « *d'entrer en contact avec un terrain et des adversaires mal connus* », Lemarchand a forgé la notion d'« absurde » pour désigner les pièces d'Arthur Adamov, Jacques Audiberti, Samuel Beckett, Jean Genet, Eugène Ionesco, Georges Schehadé et Jean Vauthier. Se rangeant à leurs côtés, il acquit une position dans le microcosme parisien. Cumulant les fonctions d'éditeur et de directeur de collection chez Gallimard, il fut appelé au *Figaro littéraire* afin de contrebalancer l'approche normative de Jean-Jacques Gautier, sa bête noire et vigie de la tradition au *Figaro* quotidien. En 1959, la consécration tombe : il entre au comité de lecture de la Comédie-Française.

Cet homme influent est aussi un séducteur. Rue Sébastien-Bottin, il se murmurait que toutes les romancières de la maison étaient amoureuses de lui. Écrit presque au

jour le jour pour « *garder le visage exact de ses années* », son *Journal* dévoile les coulisses du milieu théâtral et littéraire. Son activité tant professionnelle que sexuelle relève de la frénésie. Il est écrasé de lectures, de manuscrits, d'articles, de préfaces, un emballement toutefois pondéré par ses conquêtes : la comédienne Silvia Montfort, la journaliste Claude Sarraute (il écrit à sa place ses articles de théâtre !), des actrices ou des jeunes femmes venues chercher conseil. Il ne peut s'empêcher de tomber amoureux, malgré un écart d'âge parfois important ; cette lucidité le torture.

Comblant les références manquantes, la passionnante annotation de sa petite-nièce Véronique Hoffmann-Martinot donne une grande épaisseur au texte unique dans sa forme : « *rythmé, nerveux, ne trichant pas, terriblement et uniquement quotidien* », selon l'éditrice Claire Paulhan. Tendue comme un arc, Lemarchand s'était imposé de donner « *le goût du vrai* ». Cette contrainte d'écriture répétitive et hypnotique est un tour de force digne d'un sorcier.

Olivier Cariguel



★★★★★

JOURNAL 1954-1960, JACQUES LEMARCHAND, ÉDITION ÉTABLIE PAR VÉRONIQUE HOFFMANN-MARTINOT, 472 P., CLAIRE PAULHAN, 32 €

Poésie

Des milliers de paupières

C'est un paysage d'Europe orientale, délicat et dévasté, habité d'abord par le silence, et que la jeune poète allemande Anne Seidel pénètre par effraction – « *madame/en fait, vous ne devriez pas être ici* », intervient une entité extérieure à la fin de l'éprouvant voyage. Un vaste espace, psychique et géographique, où ne semblent s'imprimer que les traces fragiles d'un irrémédiable retrait – « *comme d'habitude, la pure absence creuse les fossés* », « *une voix enfonce/des entailles dans la ruine* ». Déboussolé, on ne sait souvent où s'arrimer dans la fragmentation

des motifs sensoriels et allusions savantes sans cesse reconfigurés sur la page. Il y a des villes endormies, une chambre désertée, des regards muets et des souffrances oubliées. De rudes hivers où la pluie devient gel, puis neige, puis fumée venant emplir les creux. Et les fantômes de poètes disparus en une constellation cernée d'ombres.

Dans *Khlebnikov pleure*, le passé se mélange au présent, la lumière traverse le brouillard, la stagnation se dissipe un instant. Et, tissant la différence dans la répétition, l'enchaînement circulaire des poèmes fait ressurgir ce qui est perdu. Dans « *les rails du néant* », la mémoire soudain reconnue. Au travers d'« *un regard qui ne sait rien de lui-même/mais qu'est ce qui existe vraiment en dehors de nous ?* »

Estelle Lenartowicz



★★★★★

KHEBNIKOV PLEURE (CHLEBNIKOV WEINT), ANNE SEIDEL, TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR LAURENT CASSAGNAU, 104 P., UNES, 19 €



Gisèle Sapiro

DEVOIRS D'AUTEUR

Des polémiques récentes aux dimensions internationales ont placé au cœur de l'actualité des écrivains et des artistes qui ont eu des conduites jugées répréhensibles d'un point de vue moral, reposant l'éternelle question. Faut-il dissocier l'œuvre de son auteur ? Explications.

Des campagnes virulentes et des actions coup de poing ont mis sur le devant de la scène la question récurrente des rapports entre la morale de l'auteur et la morale de l'œuvre. Le vent de contestation s'est notamment levé aux États-Unis, pays fertile en positions radicales incarnant, selon Pascal Bruckner, un « *macarthysme néoféministe* », pour s'abattre sur les rives de la vieille Europe, coupable en filigrane d'être toujours à la traîne. Le mouvement MeToo en est la meilleure illustration. Certains auteurs jugés scandaleux par une frange de citoyens dénonçant l'aveuglement d'institutions ont-ils mérité les honneurs et la reconnaissance accordée par des jurys prestigieux, taxés d'aveuglement complice ? Le Prix Nobel de littérature Peter Handke, critiqué pour son soutien à Slobodan Milosevic, est-il digne de cette distinction ? L'académie des Césars aurait-elle dû s'interdire de couronner trois fois le film *J'accuse* de Roman Polanski à nouveau accusé de viol sur mineure pour des faits prescrits ? À coups de pétitions et de tribunes, deux camps s'affrontent régulièrement : des indignés soupçonnés d'ordre moral ou atteints de « morale » face à des partisans du droit de mal penser criant au retour de la censure.

RADIOSCOPIE D'UN DÉBAT

L'essai synthétique *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?* de la sociologue Gisèle Sapiro, familière des univers culturels, sort à point nommé. Elle analyse d'abord, sans abuser des concepts théoriques, ce que sous-tend la notion d'auteur dans le champ de la production culturelle, et mène ensuite « *une mise en perspective philosophique et socio-historique des enjeux qu'ils recouvrent* ». C'est un livre réussi, bienvenu, et aussi curieux quand l'auteure avoue en conclusion ses difficultés

à trancher dans le vif du débat, ce qui n'est pas courant. Nous disposons donc enfin d'une première mise au point sur ces affaires qui ont défrayé la chronique.

Dernière illustration en date, la déflagration provoquée l'hiver dernier par les révélations du roman de Vanessa Springora, *Le Consentement*, a continué de se propager jusqu'à l'été. L'affaire Matzneff a contraint trois éditeurs de l'écrivain à mettre fin, d'eux-mêmes, à la commercialisation de

PETER HANDKE, CRITIQUÉ POUR SON SOUTIEN À MILOSEVIC, EST-IL DIGNE DE SON PRIX NOBEL ?

plusieurs livres qui n'avaient plus droit de cité. Une telle décision boule de neige est suffisamment rare pour être signalée. Au final, en essayant de décortiquer une à une toutes les polémiques, on s'aperçoit que beaucoup d'arguments ont fusé de part et d'autre. On n'y voit goutte.

UN PASSÉ SOUS SILENCE

Spécialiste de l'engagement des intellectuels et des liens entre littérature et politique, connue pour ses ouvrages de fond comme *La Guerre des écrivains, 1940-1953* et *La Responsabilité de l'écrivain*, Gisèle Sapiro s'est placée hors de l'arène, en surplomb de ce « débat parfois confus, où le style pamphlétaire, qui privilégie l'amalgame et la mauvaise foi pour disqualifier l'adversaire, l'emporte souvent sur l'argumentation rationnelle ».

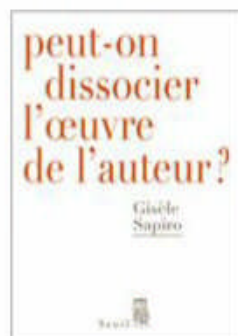
Les travaux de Pierre Bourdieu et de Michel Foucault sur la notion d'auteur identifié à ses œuvres constituent la toile de fond de l'approche de Gisèle Sapiro esquissée au début de son essai. Elle rafraîchit la mémoire en résumant les principales affaires du xx^e siècle qui ont suscité des controverses, où l'œuvre est soit inextricablement liée à la vie de son auteur soit affichée comme séparée et détachée. Gisèle Sapiro revient en arrière et passe en revue des affaires éclipsées : l'antisémitisme métaphysique de Heidegger, l'éviction de Maurras et de Céline du *Livre des commémorations nationales* du ministère de la culture,

ou les divers engagements compromettants d'une cohorte d'écrivains qu'elle aborde plus rapidement. Citons Maurice Barrès, Pierre Drieu la Rochelle, Ernst Jünger, Knut Hamsun, Curzio Malaparte, Ezra Pound jusqu'à nos contemporains Renaud Camus et Richard Millet. Tous ont exprimé des prises de position nationalistes, xénophobes, racistes ou sexistes. Parmi eux, Maurice Blanchot avait soigneusement occulté son antisémitisme et sa collaboration des journaux d'extrême droite dans les années 1930. Son amitié avec le philosophe Emmanuel Levinas ne s'en trouva pas altérée.

Du côté des éditeurs, différents moyens ont été déployés pour tenter de disculper des auteurs plombés par des écrits compromettants. Une « stratégie de division » fut lancée pour séparer l'œuvre littéraire d'écrivains collaborationnistes comme Céline et Rebatet de leurs écrits pamphlétaires. L'éminence grise des éditions Gallimard, Jean Paulhan, à la manœuvre après-guerre pour récupérer Céline qui souhaitait quitter son éditeur Denoël, a lancé « une entreprise de dissociation » suivie d'une offensive de « la construction d'une figure de l'auteur comme génie fou, irresponsable » et donc devant être dédouané de ses compromissions avec les Allemands ou la presse parisienne collaborationniste. Le débat a resurgi à l'occasion de la publication des trois pamphlets de Céline à laquelle la maison Gallimard a été contrainte de renoncer.

La prudence méthodique de Gisèle Sapiro montre combien le sujet est parsemé d'embûches, qu'il mène à une impasse, voire à une aporie. Les braises restent chaudes, prêtes à s'enflammer. Serait-ce la promesse de nouvelles polémiques à venir ? On a maintenant un guide indispensable pour s'extirper du bruit médiatique.

Olivier Cariguel



★★★★★

PEUT-ON DISSOCIER L'ŒUVRE DE L'AUTEUR ?, GISELE SAPIRO, 240 P., SEUIL, 17 €



★★★★★

DES MOTS QUI TUENT. LA RESPONSABILITÉ DE L'INTELLECTUEL EN TEMPS DE CRISE (1944-1945), GISELE SAPIRO, 336 P., POINTS, 9,50 €



MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

CONFLIT IRLANDAIS

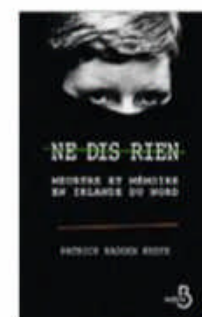
C'est une enquête, une vraie et grande enquête et pourtant on oublie vite le travail journalistique pour lire *Ne dis rien* comme un roman. Pourquoi Jean McConville, mère apparemment sans histoire de dix enfants du quartier catholique de Belfast, a-t-elle été enlevée puis assassinée en 1972 ? Pourquoi un tel mystère autour de sa mort, même des décennies plus tard ? Quel rôle ont joué les charismatiques sœurs Price, héroïnes dès leur adolescence de la lutte armée ? À partir de cet événement et par les destins de ces protagonistes, l'impressionnante enquête de Patrick Radden Keefe nous plonge dans les années les plus sombres du conflit nord-irlandais. Un récit d'une grande force, qui interroge les ambiguïtés de Gerry Adams, le rôle des autorités britanniques, les secrets et trahisons qui expliquent, des années plus tard, de nombreux drames. Le journaliste du *New Yorker* raconte les actions terroristes, les grèves de la faim, les doutes sur les stratégies avec, en toile de fond, une réconciliation et un travail de mémoire quasi impossibles. « *Les Troubles avaient engendré une culture du silence* », écrit le journaliste. Son livre, Prix Orwell, est d'une importance capitale pour faire la lumière sur le conflit et fissurer la toujours si présente chape de plomb. En n'oubliant pas que tout est vrai...

★★★★★

NE DIS RIEN. MEURTRE ET MÉMOIRE EN IRLANDE DU NORD

(SAY NOTHING. A TRUE STORY OF MURDER AND MEMORY IN NORTHERN IRELAND), PATRICK RADDEN KEEFE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAIRE-MARIE CLÉVY, 432 P., BELFOND, 22 €



Julia Cagé

LA PART DE TOUS

Dans *Libres et égaux en voix*, l'économiste repense notre système démocratique. Objectif : trouver enfin les clés d'une véritable représentativité.

Économiste spécialiste des médias, Julia Cagé s'est déjà signalée par son engagement sur plusieurs fronts, relayé dans deux essais remarquables : l'indépendance des médias, avec *Sauver les médias* (2015), et le financement des partis politiques, dans *Le Prix de la démocratie* (2018). Pour ce dernier, elle a reçu un Prix éthique décerné par Anticor « pour avoir avancé des propositions ambitieuses sur le financement de la vie politique et l'élection des parlementaires ». Des suggestions « ambitieuses », et néanmoins concrètes, applicables dès à présent pour entériner des changements de fond politiques, sociaux, économiques et, surtout, éthiques. Dans *Libres et égaux en voix*, Julia Cagé synthétise ces propositions, les complète et les étend à l'échelle d'un système. Le titre résume le combat pour l'égalité qu'elle mène et qu'elle martèle inlassablement en une formule : « Une personne, une voix. »

GARANTIE DU PLURALISME

Ce combat, l'économiste le définit à l'aune des débats de l'arène sociale et politique, soucieuse de l'égalité femmes-hommes et de la visibilité nécessaire des milieux populaires, qu'elle réunit dans la défense d'une « parité sociale et de genre » à l'Assemblée. La préoccupation essentielle de Julia Cagé repose sur la garantie (ou plutôt, les conditions nécessaires à l'existence réelle) du pluralisme et de la diversité au sein de la sphère politique. Pour cette raison, elle explique son refus d'un affrontement

idéologique binaire et réducteur, qui nie le discours opposé. En premier lieu, elle réproche les termes simplistes du débat dans lequel s'affrontent progressistes et populistes, discernant dans les premiers une prétention à « détenir la vérité », celle de la raison et de l'expertise, et à accuser le peuple de « passions tristes », d'un ressentiment qui occasionnerait méfiance et défiance envers la démocratie.

CE QUI NOUS EST COMMUN

Des populistes (de gauche), elle partage le constat, celui d'une crise de confiance profonde entre le peuple et ses représentants, incapables de répondre à leur demande d'être, précisément, représentés. C'est davantage avec cette pensée qu'elle dialogue, mais elle s'en distingue par ses propres solutions. Son désir de parvenir à faire tenir ensemble les points de vue l'éloigne de celles et ceux qui condamnent le pouvoir décisionnaire, comme si celui-ci ne pouvait que bâillonner, et non défendre, l'intérêt des minorités silencieuses. Pour la représentativité des citoyens, elle préfère les élections au tirage au sort et s'en explique.

Et c'est sur le champ du financement (celui des partis politiques et des campagnes électorales, mais aussi des associations et

des médias) que son discours est le plus porteur, le plus décisif, le plus convaincant. Avec l'observation fine d'initiatives menées récemment en France et à l'étranger, Julia Cagé enrichit ses propositions déjà connues des « bons » qui seraient régulièrement alloués sous forme d'argent public aux citoyens, afin que ceux-ci décident des institutions politiques et des médias auxquels ils souhaitent donner leur confiance. « Si l'on considère que non seulement la liberté consiste à participer aux affaires publiques, mais que le bonheur de chacun relève en partie de son bonheur public, c'est-à-dire de l'expérience de cette liberté publique, alors ne faudrait-il pas faire en sorte que nous puissions toutes et tous l'exercer ? » C'est l'objectif poursuivi par Julia Cagé : permettre à chacune et chacun une participation, active et indispensable, au fonctionnement de ce qui nous est commun.

Eugénie Bourlet



★★★★☆

LIBRES ET ÉGAUX EN VOIX,
JULIA CAGÉ,
280 P., FAYARD,
19 €





Il était une fois hors de la caverne

Éric Pincas dresse un état des lieux circonstancié de nos connaissances sur la Préhistoire. Pour en finir enfin avec les clichés.

À l'heure où la société Mattel sort une gamme de jouets baptisée Cave Club mettant en scène des filles des cavernes sexy escortées par leurs dinosaures de compagnie, il est urgent de rétablir la vérité et d'en finir avec les légendes sur la Préhistoire. Éric Pincas s'y emploie admirablement dans *La Préhistoire. Vérités et légendes*. Croyances,

régime alimentaire, sexualité, rites funéraires... En vingt-cinq questions éclairées par les récents progrès de la science, il fait le tour des mœurs d'*Homo sapiens* et écorne quelques images d'Épinal. Non, les hommes préhistoriques ne vivaient pas dans les cavernes ! Il y a encore quatorze mille ans, ceux-ci étaient des chasseurs-cueilleurs nomades, et leurs campements étaient faits de tentes – même si les abris-sous-roche n'étaient pas boudés.

L'auteur analyse également la place des femmes dans les groupes sociaux. Le temps où l'on représentait Cro-Magnon tirant sa femelle par les cheveux pour s'en aller la féconder dans un coin est révolu. En réalité, les jeunes mères continuaient de prendre part aux diverses activités du groupe grâce à l'aide des grands-mères ménopausées. Au-delà de la vie quotidienne, ce livre précieux aborde également les différentes théories sur l'art rupestre, la naissance du sentiment religieux, l'invention des sépultures, et bien d'autres thèmes encore. Le style clair et vif d'Éric Pincas rend cette époque lointaine particulièrement vivante. Un ouvrage que les parents pourraient presque lire avec leurs enfants fans de nos ancêtres chasseurs de mammoths.

Virginie Girod



★★★★★
**LA PRÉHISTOIRE.
VÉRITÉS ET LÉGENDES,**
ÉRIC PINCAS,
224 P., PERRIN,
13 €

Bureau, fais ton office !

Pendant la période du confinement imposé au printemps dernier, quelque 3 millions de salariés français auraient eu recours au télétravail, contre 250 000 habituellement. L'impératif de la « distanciation sociale » achèvera-t-il d'imposer cette organisation, moins pratiquée qu'en Grande-Bretagne et en Allemagne, faute de confiance entre employeurs et salariés ? Le Covid-19 finira-t-il par révolutionner la vie de bureau ?

C'est sur cette question que Pascal Dibie clôt sa passionnante *Ethnologie du bureau*, qui est tout à la fois une histoire du pouvoir, de la bureaucratie, de l'entreprise et du travail. Avec la même élégance que dans

son *Ethnologie de la chambre à coucher*, le sociologue parcourt cette « brève histoire d'une humanité assise », des scribes des pharaons jusqu'aux espaces de *coworking* actuels, de la tablette en cire à la tablette électronique. Et donne tout son sens à ce dialogue à la Beckett : « À part ça, quoi de neuf ? — À part le bureau, rien. »

Emmanuel Hecht



★★★★★
**ETHNOLOGIE DU BUREAU.
BRÈVE HISTOIRE D'UNE
HUMANITÉ ASSISE,**
PASCAL DIBIE, 304 P.,
MÉTALIÉ, 21,50 €

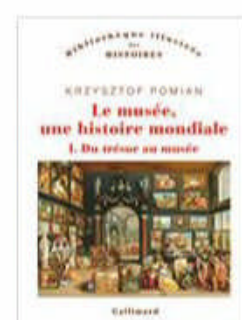
D'art d'art

Krzysztof Pomian étudie avec brio notre rapport aux musées et aux collections.

Philosophe et historien, privé de son poste d'enseignant en 1968 pour s'être opposé au régime communiste, Krzysztof Pomian, né à Varsovie, a émigré en 1973 en France, où il a fait l'essentiel de sa carrière académique. Son intérêt s'est porté sur l'histoire de la culture. Dans *Collectionneur, amateurs et curieux. Paris-Venise : XVI^e-XVIII^e siècles* (1987), il avait proposé une étude systématique de la collecte d'objets au cours de la période qui suit la naissance du premier musée, à Rome, en 1471. C'est l'une des pierres angulaires du *Musée, une histoire mondiale*, fruit de trente ans de travail.

Diffusé en Europe à partir de la Révolution française, le musée est devenu « omnivore » au point que tout, ou presque, est désormais susceptible d'être muséifié. L'étude de cette longue incubation par la modernité conduit Krzysztof Pomian à y voir un cas particulier d'un phénomène beaucoup plus vaste, coextensif à l'existence de l'*Homo sapiens* : la collection. Les collections sont en effet « tributaires des croyances professées par les sociétés où elles s'amassent, c'est-à-dire de leur définition de l'invisible et des échanges entretenus avec lui ». La « mondialisation » des musées a ainsi profondément modifié le rapport des hommes à l'art. En suivant de près cette évolution, Pomian nourrit une réflexion précise et puissante dans une somme considérable dont la belle facture promet d'en faire un classique du genre.

Jean Montenot



★★★★★
**LE MUSÉE,
UNE HISTOIRE
MONDIALE.
T. I. DU TRÉSOR AU
MUSÉE, KRZYSZTOF
POMIAN, 704 P.,
GALLIMARD, 35 €**

QUE VAUT... LE RECUEIL D'ENTRETIENS DE FRÉDÉRIC LENOIR ET NICOLAS HULOT?

Des livres-tiroirs à réflexions post-confinement, écrits trop rapidement pour présenter un véritable intérêt, il en existe déjà beaucoup. *D'un monde à l'autre*, recueil de discussions entre Nicolas Hulot et Frédéric Lenoir retranscrites par la journaliste Julie Klotz, se présente comme « *le fruit de plus d'un an de travail* ». Il se borne pourtant à un constat déjà largement partagé depuis ces semaines d'isolement forcé : un système capitaliste à bout de souffle, la nécessité de repenser notre rapport à la nature, de privilégier la frugalité à l'abondance, de renouer avec le local, de valoriser l'altruisme plutôt que l'individualisme...

Et après ? Non seulement l'ex-ministre de la Transition écologique et le philosophe arrivent bien tard pour énoncer ces vérités – ce qu'ils admettent d'ailleurs volontiers, citant à foison philosophes antiques et écologistes de la première heure –, mais leur état des lieux est loin d'être nouveau. Quant aux solutions à envisager, elles n'apparaissent que rarement dans cet ouvrage bavard qui cherche sans cesse à ménager la chèvre et le chou. Finalement, seules les pages dans lesquelles Nicolas Hulot revient sur son expérience déçue au gouvernement présentent un peu d'intérêt. Pour le reste, ces échanges pseudo-philosophiques laissent imaginer des moments sympathiques. Mais de là à les publier...

Eugénie Bourlet



★★★★★

**D'UN MONDE
À L'AUTRE. LE TEMPS
DES CONSCIENCES,
NICOLAS HULOT
ET FRÉDÉRIC LENOIR,**
360 P., FAYARD, 21,50 €

Étoile filante

Le cas Kaspar Hauser vu par
Hervé Mazurel. Fascinant.

Au printemps 1828, un adolescent venu de nulle part fit son apparition sur une place de Nuremberg. Son nom est devenu un réservoir de rêves et d'hypothèses. Verlaine le mit en chanson, Werner Herzog en film. Kaspar Hauser est un trou noir dans l'histoire européenne. Était-il d'ascendance princière ? Un idiot ? Un imposteur ? Son assassinat, à l'âge de 21 ans, confirma que la vérité n'était pas bonne à dire.

Beau et troublant, l'essai d'Hervé Mazurel rouvre le dossier. Pas celui du fait divers, mais celui d'une expérience singulière : Kaspar fut séquestré dès l'enfance, condamné à la nuit. L'historien croise la psychologie et l'anthropologie pour approcher l'impossible : dire quelque chose de cette nuit vécue loin des humains. *Kaspar l'obscur* est de ces livres d'histoire pleins de secrets et de doutes qui nous hantent comme des œuvres d'art. Sans rien renier de leur rigueur scientifique.

Philippe Chevallier



Eau-forte représentant le jeune Kaspar, tel qu'il apparut à Nuremberg en mai 1828.



★★★★★

**KASPAR L'OBSCUR
OU L'ENFANT
DE LA NUIT, HERVÉ
MAZUREL,** 352 P.,
LA DÉCOUVERTE, 19 €

Galop d'essai

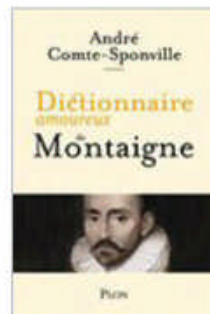
Quand **André Comte-Sponville** dialogue avec l'auteur
des *Essais*, le résultat est malheureusement un peu vain.

Telle est l'époque : les Français investissent dans la pierre, et les éditeurs dans le patrimoine. Pas du chef-d'œuvre en péril, mais du lourd, du robuste. Montaigne, c'est l'écrivain national, comme Molière, un sculpteur de la langue auquel nous empruntons sans le savoir. À chaque génération, l'auteur des *Essais* offre son humble « *usage du monde* » loin des certitudes et des systèmes. Comme on le lit peu, il faut parfois le rappeler. D'où la bonne idée de ce *Dictionnaire amoureux*, dont la table des matières honore la diversité des thèmes abordés par le « père de l'esprit critique » : la mort, la nature, la sexualité...

Hélas, des *Essais*, le penseur du bonheur André Comte-Sponville fait un *Almanach Vermot*. D'une pensée aventureuse, digressive, au miroir des Anciens,

il tire d'inoffensifs lieux communs : « *Vieillir, c'est perdre chaque année un peu de force* », « *Il y a vertu et vertu* ». Et il faut ce qu'il faut ? Que oui : car « *prendre la vie comme elle vient, c'est la prendre comme il faut* ». Montaigne était-il sot ? Comte-Sponville avait jadis ravi par son *Petit traité des grandes vertus* ; ce gros dictionnaire des maigres pensées laisse coi. « *Mais nous vivons, et c'est le point essentiel.* »

P.C.



★★★★★

**DICTIONNAIRE
AMOUREUX DE
MONTAIGNE, ANDRÉ
COMTE-SPONVILLE,**
656 P., PLON, 26 €

Jonathan Metzl

PSYCHIATRIE SUR LE DIVAN

Dans *Étouffer la révolte*, le psychiatre américain démontre, archives à l'appui, que sa discipline fut souvent instrumentalisée pour enfermer des individus gênants. Au risque, pour des praticiens victimes de leurs préjugés, de se faire les ennemis des droits civiques.

Aux États-Unis, la question de la race et du sexisme resurgit sans fin. Le xx^e siècle est marqué par le combat pour le *Civil Rights Act* qui met fin, en 1964, sous la présidence de Lyndon Johnson, à toutes les formes de discrimination basée sur la race, le sexe ou la religion. Cette avancée sociale historique n'a pas été votée sans résistance. Or la psychiatrie est souvent venue renforcer les croyances selon lesquelles toutes les ethnies ne se valent pas. Comme l'écrit Jonathan Metzl en préambule, « *ce livre retrace la façon dont les origines raciales se sont progressivement inscrites dans la définition de la maladie mentale. Il entend révéler de quelle manière l'anxiété liée aux différences ethniques peut façonner les rencontres entre patients et médecins* ».

HÉRITAGE DE L'ESCLAVAGE

L'auteur, psychiatre et professeur à la Vanderbilt University, jette une lumière crue sur l'histoire de sa discipline. En fouillant les archives médicales et les premiers traités de psychiatrie consacrés aux esclaves, il met en exergue le lien artificiel créé entre pathologie mentale et couleur de peau. Ce lien avait pour but de légitimer la hiérarchie. Héritage navrant de l'époque de l'esclavage, les préjugés raciaux continuent de nuire aux diagnostics psychiatriques aux États-Unis, car « *les tensions raciales sont partie intégrante des interactions cliniques* ». Pour faire évoluer la psychiatrie, il est nécessaire de comprendre ses dysfonctionnements.

Metzl utilise admirablement l'histoire pour que les erreurs passées ne soient pas reproduites. Ses propos ne sont ni

moralisateurs ni animés par la culpabilité ou le désir fantasmatique de vengeance. L'auteur est factuel et permet à ses lecteurs de nourrir leur réflexion sur les pathologies sociales au pays de l'Oncle Sam.

BIAIS COGNITIFS

Après une préface éclairante sur l'évolution du diagnostic en psychiatrie et sur les catégorisations évolutives du *DSM* (*Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* en français), l'auteur découpe son ouvrage en six parties articulées autour de cas de patients ou de lieux tels que l'hôpital d'Iona, réservé aux criminels pénalement irresponsables. En s'appuyant sur des archives parfois restituées sous la forme d'extraits, il analyse l'évolution de la psychiatrie concomitamment aux luttes civiques entre les années 1920 et les années 1960. Si la schizophrénie est définie à cette époque comme la conséquence d'un excès de masculinité chez l'homme noir, c'est bel et bien pour pouvoir enfermer facilement tous les hommes noirs faisant preuve de violence dans l'espace public et démontrer leur dangerosité. *In fine*, et sans doute inconsciemment, les psychiatres ont banalisé et institutionnalisé le cliché du Noir ontologiquement violent.

Mais le cas d'Alice Wilson, par exemple, témoigne également de la position sociale inférieure des femmes blanches aux États-Unis. Dans les années 1950, une dépression pouvait encore conduire une mère

de famille à l'asile pour schizophrénie ! Jonathan Metzl se refuse néanmoins à juger ses prédécesseurs et met en garde contre le « présentisme historique », cette erreur qui consiste à appliquer la toute dernière version du *DSM* à des personnages historiques, appartenant par définition au passé. Il rappelle plus subtilement que nous sommes tous les fruits de nos époques. Les psychiatres d'aujourd'hui sont ainsi tenus de connaître leurs propres biais cognitifs pour établir les diagnostics les plus justes. Et la méthode de pensée du psychiatre peut évidemment être élargie à tout un chacun, afin que triomphent les valeurs humanistes dans notre monde en crise.

Virginie Girod



★★★★☆

**ÉTOUFFER LA RÉVOLTE
(THE PROTEST PSYCHOSIS),
JONATHAN METZL,
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR ANTOINE BARGEL
ET ALEXANDRE PATEAU,
400 P., AUTREMENT, 23,90 €**

RAYON POCHES



★★★★☆

FAUT-IL AVOIR PEUR DE LA POPULATION MONDIALE ?, JACQUES VÉRON, 272 P., POINTS, 8,30 €

Entre les pessimistes redoutant les effets dévastateurs d'une population de 10 milliards d'habitants sur la planète

et sur les libertés, et les optimistes ne jurant que par la technique, le démographe Jacques Véron choisit la voie moyenne. Distinguant expertise scientifique et jugement de valeur, il récuse les simplifications et les craintes d'un monde périssant étouffé sous les berceaux. **Emmanuel Hecht**



★★★★☆

TOUT N'EST PAS RELATIF, ÉTIENNE KLEIN, 160 P., FLAMMARION/CHAMPS, 7 €

Si vous voulez savoir comment marcher sur l'eau, connaître l'origine de l'univers ou vous initier au monde quantique, ce livre est pour vous.

En vingt-cinq chroniques, datant de 2016, le philosophe des sciences Étienne Klein parcourt des thèmes passionnants : l'atome, l'énergie, le temps, la Terre... Et célèbre autant la révolte du mathématicien Grothendieck que la sagesse du physicien Bernard d'Espagnat, nous donnant du goût pour la science. **F.M.**



★★★★☆

LES SUBALTERNES PEUVENT-ELLES PARLER ?, GAYATRI CHAKRAVORTY SPIVAK, 200 P., AMSTERDAM, 12 €

« Tout le monde pense que "subalterne" est juste un mot chic pour désigner l'opprimé, l'Autre, celui qui

n'a pas eu sa part du gâteau... » Les réactions à cet article publié au début des années 1980, maillon essentiel des études postcoloniales, ont été nombreuses et virulentes : Spivak y déconstruit la position de l'intellectuel occidental et critique la notion de sujet chez Foucault et Deleuze. Incisive, elle montre qu'il ne suffit pas de penser aux « oubliées », mais qu'il faut les écouter, et leur répondre. **Eugénie Bourlet**



Chasseur de songes

Souvent négligés, nos rêves peuvent agir comme de puissants révélateurs. **Guillaume Jacquemont** nous montre comment les attraper et les observer, pour mieux les reconquérir.

« Les rêves ont été créés pour qu'on ne s'ennuie pas pendant le sommeil », disait l'humoriste Pierre Dac. Ils font bien plus que cela, révèle ce livre passionnant qu'est *La Science des rêves*. Car nous passons chaque nuit des heures à rêver, et pas seulement quelques minutes avant le réveil, comme on le croit souvent. Guillaume Jacquemont, journaliste au mensuel *Cerveau & Psycho*, a consacré des mois à analyser les études qui, depuis quelques années, se multiplient sur le sujet à travers le monde.

Première étape : recenser. L'auteur nous délivre des conseils pour noter nos rêves, bien plus riches qu'on ne l'imagine. Car des techniques existent pour les sauver de l'oubli. Ensuite, il faut les décrypter. Depuis l'Antiquité, des clés ont été inventées pour donner du sens à nos rêves – Freud y a consacré une large part de ses recherches. Aujourd'hui, les progrès des neurosciences nous permettent de mesurer à quel point le domaine est complexe. Guillaume Jacquemont nous entraîne ainsi dans le monde des somnambules, dans celui des enfants comme dans celui des animaux : observez un chat en train de dormir, et vous devinerez qu'il rêve ! Les cauchemars qui empoisonnent nos nuits ont droit également

à des pages fascinantes, où l'on apprend notamment qu'ils peuvent se soigner. Enfin, il est utile de savoir piloter nos songes, ce qui, pour bien des psychologues, peut changer nos vies. Le journaliste détaille par exemple l'expérience très spéciale du « rêve lucide », un état où l'on prend conscience que l'on est en train de rêver mais où l'on réussit à maîtriser le déroulement des événements. Nul doute que ce long chapitre troublera plus d'un lecteur !

Car les rêves sont utiles si on les comprend. Ils aident à digérer le passé, à mieux vivre le présent et à affronter l'avenir. Ils peuvent aussi booster la créativité, nous permettre de nous glisser dans la peau des autres et, enfin, participer de plus en plus à soigner les psychoses. Pour nous aider, l'auteur accompagne chaque chapitre de conseils pratiques, bien utiles pour se diriger dans ce dédale. **Françoise Monier**



★★★★☆

LA SCIENCE DES RÊVES, GUILLAUME JACQUEMONT, 288 P., FLAMMARION, 19,90 €



MARYLIN
MAESO

BLASPHEME ET ÉTATS D'ÂME

« **T**out ça pour ça. » Ces mots, qui encadrent les caricatures du prophète Mahomet republiées au début du mois de septembre dans *Charlie Hebdo* à l'occasion de l'ouverture du procès des attentats de janvier 2015, nous offrent un double niveau de lecture et une double dose d'amertume.

Que des dessins soient brandis par les terroristes comme une raison valable d'ôter la vie à dix-sept personnes révèle un degré d'absurdité qui devrait se passer de commentaire et laisser place à la seule évidence du scandale absolu. Mais il faut croire que l'aberration et l'indécence ont suffisamment pris leurs aises chez nous pour que cette évidence ne saute pas aux yeux de certains aveugles de circonstance. « *Tout ça pour ça* », et tout ça pour rien. Un carnage gratuit pour qu'aujourd'hui encore les « oui, mais » fleurissent sur les cadavres. Pour que les uns reprennent l'air de rien le narratif des assassins et de leurs alliés en parlant de « provocation » et d'« huile sur le feu » comme on fait la leçon à la victime de viol sur la longueur de sa jupe, pendant que les autres taquinent allégrement l'amalgame en qualifiant de « racistes » des caricatures sur l'islam.

Face à ces confusions inquiétantes, qui déguisent la compromission en esprit de nuance – comme si ceux qui font couler le sang pour un peu d'encre avaient cure de cette compassion mal placée –, le président Macron répond par une défense de la « *liberté de blasphémer* ». Si l'intention est noble, les mots sont mal choisis. Car un pays qui reconnaît une absolue liberté de conscience à ses citoyens ne peut plus, en toute logique, acter l'existence du blasphème, dont il a aboli le délit en 1881. Et pourtant, le mot reste. C'est que les esprits avancent moins vite que la loi, bien sûr. Mais c'est aussi que le langage trahit souvent plus qu'il ne dit.

L'APPRENTISSAGE DU DÉSACCORD COMME MODALITÉ VITALE DE LA SOCIÉTÉ

Vidée de son impact judiciaire, la notion de blasphème n'en demeure pas moins ce qu'elle a toujours été : l'une des contradictions les plus spectaculaires de nos chères religions. L'aveu involontaire du peu de foi de ces bigots qui, pour se donner une raison d'exister, en sont réduits à s'imaginer que leur Champion Tout-Puissant a besoin de gardes du

corps. Tous ces morts, ces guerres, ces persécutions et ces souffrances inutiles, pour qu'une bande de brutes déguisées en dévots attribuent à l'Être parfait qu'ils croient vénérer leur propre susceptibilité de morveux irascibles, avec la bénédiction de ces « *curés froids* » que raillait déjà Cavanna et qui font désormais le lit du pire obscurantisme au nom d'un progressisme de façade.

La persistance de la référence au blasphème, fût-ce pour en faire un droit, au sein de sociétés qui se targuent de sécularisation et se gargarisent de liberté d'expression, ne serait-elle pas l'aboutissement logique d'une divinisation de l'indignation arbitraire qui ne cesse de recruter de nouveaux fidèles aux opinions ostentatoires ? L'époque du ressenti opposable, où est décrété inacceptable tout ce qui nous est insupportable, a trouvé sa religion. Religion qui a déjà ses thuriféraires, ses théoriciens, ses martyrs, ses victimes et, fort heureusement, ses mécréants. La tâche des laïcs d'hier fut de séparer l'Église et l'État. Celle des nôtres sera de protéger la parole publique contre les décrets inconséquents de l'Église de l'état d'âme. D'achever d'imprimer dans les esprits ce que l'abolition du délit de blasphème a corrigé dans la loi : l'apprentissage du désaccord comme modalité irréductible et vitale de la société. Et que l'on se rassure : un Dieu de paix et d'amour devrait pouvoir survivre à la mise au placard des kalachnikovs comme à la mise en sourdine des coups de gueule ritualisés.

LÉONORA MIANO

AU-DELÀ DU NOIR ET DU BLANC

Les Afropéens, espoirs de l'Europe et de l'Afrique ? Dans *Afropea*, un essai ambitieux et complexe, l'écrivaine camerounaise appelle à épouser cette utopie politique pour dépasser les identités figées et la question de race. Un message d'espoir pour nos temps troublés.

C'est en habituée des prises de parole médiatiques que Léonora Miano a lancé, en septembre, sa charge contre la série d'été de *Valeurs actuelles* mettant en scène Danièle Obono en esclave. L'hebdomadaire d'extrême droite dépeint la député LFI chaînes au cou pour dénoncer, explique-t-il, « la responsabilité des Africains dans les horreurs de l'esclavage » au XVIII^e siècle. L'écrivaine n'a pas de scrupules à l'accabler, elle qui a raconté la collaboration de certains notables subsahariens dans ses romans. Et de citer l'écrivaine américaine Toni Morrison : « Si vous ne pouvez être grand que parce qu'un autre est à genoux vous avez un sérieux problème. »

L'intellectuelle engagée, directe et intraitable, avait dirigé en 2016 l'ouvrage collectif *Marianne et le garçon noir* (Pauvert) après la mort d'Adama Traoré lors d'un contrôle de police. Au printemps 2020, dans le sillage du décès de George Floyd et du mouvement américain Black Lives Matter, des milliers de manifestants ont défilé derrière Assa Traoré et le comité La Vérité pour Adama afin de dénoncer les violences policières et le racisme. Aux côtés de militants traditionnels défilaient ceux de l'antiracisme décolonial. Ces collectifs (Parti des indigènes de la République, Brigade anti-nérophobie...) dénoncent l'incapacité du modèle républicain à atteindre son idéal universaliste et parlent de « racisme d'État ». Leurs opposants (Élisabeth Badinter, Le Printemps républicain...) s'inquiètent d'une tentation sécessionniste, d'un mépris des valeurs républicaines et de la racialisation des débats. Autant de matières inflammables pour *Afropea*, le nouvel essai de Léonora Miano ?

L'ANTIDOTE AUX PATHOLOGIES MENTALES DE L'EUROPE

Les choses ne sont jamais aussi simples avec l'écrivaine camerounaise. *Afropea* aborde le déboulonnage des statues : Miano estime qu'après l'adoption de la loi Taubira de 2001, qui reconnaît la traite et l'esclavage comme crime contre l'humanité, la France ne peut continuer à honorer la figure de Colbert (qui a supervisé le *Code noir*). Et de citer – à contre-emploi – l'essayiste Pascal Bruckner : « Quitte à engager une recherche en filiation, cherchons-nous des pères honorables plutôt que misérables. » (*La Tyrannie de la pénitence*, Grasset, 2006). Mais elle ne dit rien des débats concernant la *cancel culture*, le racisme d'*Autant en emporte le vent* ou sur les *Dix Petits Nègres* devenus *Ils étaient dix*. *Afropea* ne traite pas directement des événements de juin : à aucun moment il n'est

question des manifestations, de leurs leaders, des polémiques qui les ont entourées – elles sont là, hors champ – et pourtant *Afropea*, qu'elle définit comme une « méditation politique », n'est qu'une adresse à la jeunesse noire en colère. Dans une « France polluée par le racisme », une partie de cette jeunesse « a acté la séparation, au moins sur un plan mental. [...] Une main doit leur être tendue, qui ne le fut pas en France ». En guide spirituelle, Léonora Miano propose une autre voie, un autre chemin, une utopie politique : dépasser les identités nationales et embrasser une nouvelle « ethnicité de la multi-appartenance », celle de l'afropéanité (être d'ascendance subsaharienne et né ou élevé en Europe). C'est à ces





À Paris, le 13 juin 2020, lors de la manifestation « Justice pour Adama », contre les violences policières et le racisme.

« *mutants identitaires* » de constituer l'avant-garde d'une révolution de la relation. Pour elle, les Afropéens doivent être l'antidote « *aux pathologies mentales de l'Europe* » et permettre de congédier « *la mélancolie coloniale qui habite la France* », décrite par le sociologue anglais Paul Gilroy.

Léonora Miano prévient d'entrée : elle n'est pas afropéenne (elle est née et a grandi au Cameroun, et vit aujourd'hui au Togo). Et de préciser que ses « *aspirations ne furent jamais entravées en raison de la couleur de sa peau* », à la différence des Afropéens, qui « *évoluent au sein d'un environnement racialisé, inégalitaire en matière de représentation* ». Quelle légitimité a-t-elle à parler pour eux alors qu'elle-même critique l'appropriation culturelle ? D'abord, parce que l'auteure promeut depuis des années ce concept récent, né dans les années 1990 de l'imagination du musicien anglais David Byrne, cofondateur du groupe Talking Heads, puis popularisé par des groupes comme Zap Mama ou Les Nubians. Ensuite, et surtout, parce qu'elle a « *donné naissance à une enfant en France* ». « *C'est la mère en moi qui, soucieuse de préparer l'avenir de sa fille [...], conçoit comme une urgence le travail sur Afropea* », écrit l'auteure. Dans cette adresse à sa fille, Miano s'inscrit dans la tradition des adresses intergénérationnelles inquiètes, comme celle de James Baldwin à son neveu (*La Prochaine Fois, le feu*, 2018, Folio) ou celle de Ta-Nehisi Coates à son fils (*Une colère noire. Lettre à mon fils*, 2016, Autrement).

ÉCHAPPER AU PIÈGE D'UN AFFRONTLEMENT IDENTITAIRE ET RACIAL SANS FIN

Quelle est l'adhésion aujourd'hui à cette identité hybride, sa pénétration dans la société française ? « *Ce terme est peu utilisé en dehors du milieu culturel*, estime Mame-Fatou Niang. *Personnellement, je me dis afro-française de racine sénégalaise, une citoyenne française biberonnée à la République, baignée de la culture de la diaspora* », précise la chercheuse en études françaises à l'université Carnegie Mellon (Pennsylvanie) pour qui « *être noir en Belgique n'est pas la même chose qu'être noir en France : l'identité nationale*

française est spécifique, c'est aller vite en besogne de prétendre s'en affranchir sans avoir déconstruit ce qu'est être noir en France ». « *Qu'une utopie, un projet soit ancré ou non n'est peut-être pas la question. Le terme circule de plus en plus, et Léonora Miano y contribue. Il faut du temps pour pénétrer les imaginaires* », considère pour sa part Maboula Soumahoro, maîtresse de conférences à l'université de Tours.

L'ambition de Léonora Miano est en effet de sortir le concept d'afro-

péanité du champ culturel pour en faire une utopie politique dont l'un des objectifs principaux est d'échapper au piège d'un affrontement identitaire et racial sans fin. Même si elle prend soin de ne pas minorer l'impact du « *confinement racial* » sur le vécu et l'expérience des Afrodescendants, elle insiste : « *À l'orée du ^{xx}e siècle, le moment est venu de nous préparer à faire nos adieux à la race noire, d'interroger sans complaisance l'attachement à cette catégorie.* » Pour Miano, le terme « Noir » incarne « *l'échec, la dépossession, l'impuissance* », il a été créé

par « la capture, les déportations transocéaniques et l'esclavage colonial » : « Noir est donc d'abord une manière de souligner l'infériorité, ce qui amoindrit la possibilité, pour cette appellation, d'être jamais un marqueur identitaire sain. »

UN MONDE OÙ LA RACE N'EXISTERAIT PLUS

Léonora Miano revisite sous cet angle deux courants de pensée afrodescendants. « Il m'arrive de lire, dans une grande perplexité, les écrits de certains sur les réseaux sociaux. On y constate, de la part d'Afropéens, une obsession pour l'Afrique où peu se rendent », écrit-elle. Cette « présentation idéalisée de l'histoire africaine » a été décrite par l'universitaire africain-américain Clarence Walker. Pour elle, l'essentialisme afrocentrique et son nationalisme culturel rejettent l'idée d'une identité afropéenne. Quant à la négritude théorisée par Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire ou Léon-Gontran Damas, si elle a participé à une « nécessaire revalorisation de cultures et de peuples colonisés », reconnaît Miano, elle a aussi, selon elle, le défaut d'avoir « intériorisé la vision raciste et raciale propagée par l'Europe ». « Les intellectuels colonisés éprouaient le besoin de lui répondre sur la même base », écrit-elle, pérennisant ainsi « le corps-à-corps dégradant qu'est la relation avec l'opresseur ». Cette ambition post-raciale marque une différence avec les aspirations actuelles de la nouvelle génération de militants antiracistes. « Les Subsahariens, comme Miano, qui ont grandi dans une culture africaine où la race n'existe pas, ont de l'avance », estime Mame-Fatou Niang, avant d'ajouter : « Au fond, tout le monde veut vivre dans un monde où la race n'existerait plus. Mais, avant d'arriver à une société où la couleur n'aura plus d'importance, il faudra de la patience, laisser du temps aux autres de se construire. » Avec le dépassement de la question raciale, l'autre grande direction d'Afropea est d'appeler au dépassement de l'Occident – que Léonora Miano définit négativement par le capitalisme et sa violence impérialiste. Elle appelle ainsi les Afropéens à refonder une « nouvelle fraternité » pour sortir de « l'occidentalité », cette « manière d'être au monde qui fonde les rapports avec les autres sur la violence », pour que « puissance »

ne soit plus synonyme de « domination ». Sur ce point, Léonora Miano s'aligne sur les arguments des militants antiracistes décoloniaux qui estiment que de la modernité européenne et des Lumières sont nés l'esclavage et la colonisation.

« Combattre l'hégémonie occidentale à l'intérieur même de l'Occident : tel est, par-delà la révolte contre les violences policières, l'objectif que s'assigne le nouvel antiracisme », s'inquiétait d'ailleurs Alain Finkielkraut au *Figaro* en juin dernier. Mais, à lire Léonora Miano, il s'agirait davantage pour elle de faire enfin corps avec l'idéal universaliste français, d'aller au bout de la promesse de ses grands principes. « Il est temps de faire advenir la France, écrit-elle. Il s'agit là d'un choix : légitimer tous les enfants de la nation, écrire la suite de l'histoire de la relation, ce nouveau chapitre qui relate l'effectivité de la décolonisation. » Et, pour cela, comme disait James Baldwin dans les années 1960, « il convient [aux Afropéens] d'habiter pleinement [leur] demeure ».

Anne Laffeter

James Baldwin a consacré son œuvre et sa vie à la question raciale.



POUR DEMAIN, TENDRE LA MAIN

Dans cette « méditation politique », l'écrivaine camerounaise Léonora Miano n'est jamais aussi pertinente que lorsqu'elle égrille l'afrofuturisme du film *Black Panther* (2018), « vibrant plaidoyer en faveur de l'occidentalisation », « limitant l'Afrique à des parures et au culte des ancêtres » ; lorsqu'elle décrit la complexité des perceptions, comme celles des nattes de Bo Derek dans *Elle* (1979), symbole de l'appropriation culturelle pour les Afropéennes, perçues comme un hommage pour les Subsahariennes ; ou enfin lorsqu'elle démonte hypocrisies et doubles discours français, ce à quoi elle s'attelle tout au

long de cet essai dense et complexe.

Cette volonté d'embrasser la complexité est aussi la faiblesse de son ouvrage, qui donne parfois l'impression, à force de vouloir trop en faire, de chercher son unité, de se répéter pour tenter toujours de revenir à la grande idée de l'auteure : puisque la France gangrenée par le racisme a failli à leur tendre la main, les Afropéens (personnes d'ascendance subsaharienne et nées ou élevées en Europe) doivent embrasser cette « identité mutante » qui transcende les rancœurs afin de transformer l'Europe et l'Afrique en inventant « une nouvelle fraternité ».

Afropea est d'abord une utopie, une voie à suivre pour l'avenir, qui ouvre plus de pistes de réflexions qu'elle n'y répond. Mais c'est aussi, et avant tout, un message d'espoir pour des temps troublés.

A.L.



AFROPEA. UTOPIE POST-OCCIDENTALE ET POST-RACISTE, LÉONORA MIANO, GRASSET, 224 P., 18,50 €

RENVERSER LES IDOLES

Venue des États-Unis, la déferlante antiraciste renverse tout sur son passage, y compris les statues de Christophe Colomb, Colbert, Voltaire... Au point de réécrire le passé ? Réunissant de précieuses contributions sur le colonialisme et l'esclavagisme, l'ouvrage dirigé par Pascale Pellerin remet l'histoire, et le débat, en perspective.



Un ouvrier de la Mairie de Paris nettoie la statue de Colbert, vandalisée par des activistes antiracistes en juin 2020.

Il n'y a pas qu'aux États-Unis qu'on jette aux orties les statues de figures historiques accusées d'oppression envers les Noirs. Tandis que les débats font rage autour de l'esclavage et du colonialisme, les actions punitives des mouvements contre le racisme et les violences policières se multiplient sur le Vieux Continent. En Angleterre, c'est le bronze d'un certain Edward Colston, un marchand d'esclaves de Bristol mort au XVIII^e siècle, qui, en juin dernier, a été jeté dans la rivière Avon. En Belgique, on barbouille de rouge sang et on déboulonne les statues de l'ex-roi des Belges Léopold II, dont « la mission civilisatrice » au Congo a accouché de l'un des régimes coloniaux les plus cruels de l'histoire. En France, c'est la figure de Colbert qu'on vandalise, l'éminence grise de Louis XIV ayant été l'un des principaux initiateurs en 1685 du Code noir qui organisait l'esclavage dans les colonies françaises. Cet été, l'ancien premier ministre Jean-Marc Ayrault a même demandé à débaptiser une salle de l'Assemblée nationale portant son nom.

LA LÉGENDE NOIRE DES LUMIÈRES

Il faut s'en réjouir : la France regarde enfin son passé esclavagiste et colonialiste en face. Un serpent de mer particulièrement long et visqueux : l'esclavage a été officialisé en 1685, abrogé en 1794, rétabli en 1802 sous Napoléon, aboli un demi-siècle plus tard par la II^e République, l'idéologie coloniale prenant le relais pour le siècle

à venir en promouvant la primauté des « Blancs », qualifiés de « *race supérieure* » par rapport aux « Noirs », « Jaunes », « Rouges » et autres « sauvages »... Mais alors que faire des Lumières ? Ne nous a-t-on pas appris à l'école qu'une poignée d'hommes admirables (auxquels on adjoignit au cours du temps quelques rares femmes) se sont levés pour dénoncer et combattre « l'odieux esclavage » ? Ainsi du Montesquieu des *Lettres persanes*, du Voltaire de *Candide*, du Diderot de *L'Histoire des deux Indes*, de l'Olympe de Gouges de *Zamore et Mirza* ? Ces mêmes Montesquieu, Voltaire et quelques autres, que les tenants de la critique postcoloniale accusent aujourd'hui d'avoir collaboré à la traite négrière. Pis : de l'avoir favorisée par leurs théories « *ethnocentrées* », « *racialistes* » et « *pseudo-universelles* ».

ÉCLAIRER L'HISTOIRE

La réalité est évidemment bien plus complexe que cela. Et l'un des immenses mérites de l'ouvrage collaboratif *Les lumières, l'esclavage et l'idéologie coloniale* dirigé par Pascale Pellerin, spécialiste de la construction des Lumières, est de nous le faire savoir. Au long de vingt-trois textes lumineux d'une somme totalisant près de six cents pages, nous croisons au plus près l'abbé Grégoire, Voltaire, Talleyrand, la baronne de Staël, les missions jésuites, Brissot et Lanthenas, Olympe de Gouges, les anti-esclavagistes du Directoire, le fougueux Bonaparte en route pour l'expédition d'Égypte... et même le Maupassant reporter du *Gaulois* ! Loin, très loin, des polémiques du moment, nous plongeons dans des récits de voyage, nous parcourons des pamphlets, des pièces de théâtre, des chansons de colons, nous sommes dans La Havane du XVII^e siècle, le Paris de 1791, l'Égypte de 1798, l'Algérie de 1830, nous comprenons pourquoi certains de nos penseurs canoniques ont combattu l'esclavage moins par conviction humanitaire que par calcul d'intérêt, et nous découvrons *sur pièces* que si la portée abolitionniste et anticolonialiste des Lumières est relative, c'est que ce vaste mouvement intellectuel est loin d'avoir parlé d'une seule voix. Remarquable comme le fut à sa sortie, en 2008, le *Lumières et Esclavage* de l'historien Jean Ehrard, ce livre épais, mais onéreux, mérite qu'on casse sa tirelire comme on le ferait pour un bon vin : c'est assurément un ouvrage « de garde ».

Jean-François Paillard



LES LUMIÈRES, L'ESCLAVAGE ET L'IDÉOLOGIE COLONIALE. XVIII^e-XX^e SIÈCLES, COLLECTIF,
SOUS LA DIRECTION DE
PASCALE PELLERIN,
560 P., CLASSIQUES
GARNIER, 58 €

CYNTHIA FLEURY

« NOUS SOMMES DANS UN NOUVEL ÂGE RESSENTIMISTE »

Dans son passionnant essai *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*, la philosophe et psychanalyste alerte sur cette rumination et ces postures victimaires qui nous empoisonnent individuellement et collectivement. Pour endiguer ces pulsions destructrices, elle insiste sur le rôle des institutions démocratiques mais également sur la responsabilité de chacun.

Le thème de votre livre est le ressentiment, autour du triptyque « l'amer, la mer, la mère ». Comment définissez-vous cette notion ?

• **Cynthia Fleury.** Comme Nietzsche ou Scheler, je définis le ressentiment comme une rumination, une fixation, une digestion impossible, comme l'installation en soi d'une passion mortifère, qui ronge. Ce n'est pas juste un sentiment désagréable passager. Le ressentiment constitue un rétrécissement de l'être, un affaiblissement du moi. Petit à petit, le sujet est piégé dans une involution régressive et se persuade qu'il est victime d'une injustice.

L'homme du ressentiment rumine, adopte une position victimaire, nie toute responsabilité et cet auto-empoisonnement attaque son discernement...

• **C.F.** La notion d'auto-empoisonnement que l'on trouve chez Scheler est importante et très juste : le ressentiment est une participation active à l'intoxication, consciente ou inconsciente. C'est le Thanatos qui brûle en vous et qui libère une énergie dévastatrice. Il s'agit d'une pulsion de destruction néfaste, voire dangereuse. Je voulais travailler sur l'idée que, en analyse, l'objet classique de la recherche de vérité, de la connaissance de soi, de la compréhension des événements qui m'ont construit est une étape clé, mais parfois insuffisante. La compréhension ne délivre pas. Pour être désaliéné, libéré, il faut faire ce pas de plus qui n'est pas de l'ordre de la compréhension mais de la sublimation, de l'abandon, et, surtout, comprendre qu'il faudra renoncer, au besoin, à l'idée de réparation.

Le nœud reste la séparation et cette impossible réparation...

• **C.F.** Nous sommes des êtres séparés qui fantasment l'unité totalisante. Or devenir sujet, c'est acter et sublimer la séparation, renoncer à l'idéal de toute protection qu'un parent peut symboliser, cesser de croire que le manque doit être comblé. Le cheminement de la vie est irréversible, et il y a des maux qu'il est impossible de « réparer ». La seule possibilité est de sublimer ; autrement dit la création, et non pas la réparation. La cure analytique enseigne cela, mais quantité d'autres chemins sont possibles, la psychanalyse n'ayant pas le monopole de l'analyse. Sans compter que la verbalisation est essentielle dans ce processus mais qu'elle ne fonctionne pas nécessairement avec tous les individus. Certains ont besoin d'un passage plus explicite par le corps.

Dans *Ci-gît l'amer*, vous passez de l'individu au collectif : la traduction politique du ressentiment est le fascisme, notamment. Comment y arrive-t-on ?

• **C.F.** Le ressentiment est le grand moteur de l'Histoire. Tout le problème est de savoir si l'Histoire ne peut être *que* l'enfant du ressentiment.

Comment la somme des ressentiments individuels coagule-t-elle en un mouvement fasciste ?

• **C.F.** Le grand invariant, noté par Wilhelm Reich notamment, est de sortir du mythe du grand leader qui fait basculer une foule. Non, on produit d'abord, en soi, un moi fasciste pour aller ensuite vers le fascisme. Après va être sélectionné un leader qui apaise et

narcissise ce sentiment d'injustice, de déclassement. Un messie noir qui vend la réparation et la justice. La foule recherche celui qui peut donner l'illusion de réparer et de protéger, et dès lors rebascule vers la quête du père. Pour éviter cela, il faut deux choses : que les institutions démocratiques ne fabriquent pas les conditions socio-économiques et culturelles du ressentiment, qu'elle dirige tout son acte gouvernemental à lutter contre lui, mais également que le moi individuel refuse de céder à la tentation de la pulsion ressentimiste.

Votre ouvrage sonne comme un signal d'alarme. Vous y notez un « mouvement ressentimiste » de la société. Comment identifiez-vous ce mouvement ?

• **C.F.** Nous sommes en effet dans un nouvel âge ressentimiste, où une part des individus veut jouir de la colère, en découdre, et est persuadée d'être du côté du juste. Le ressentiment commence quand la certitude d'être « objectivement » lésé, absolument lésé, se cristallise. Or une telle certitude est un leurre, car il y a toujours plus lésé que soi, et personne n'est exempt d'éviter de léser quelqu'un d'autre. Encore une fois, reconnaître les injustices est une obligation éthique et politique pour l'État de droit, car cela lui permet d'édifier ses politiques publiques. Mais cette posture n'est pas tenable individuellement parce qu'elle produit un sentiment victimaire qui se retourne en volonté punitive. De ce point de vue, la période actuelle, liée à la *cancel culture*, est très typique. La France – comme d'autres pays – n'est pas seulement atomisée, fragmentée. Cela n'est plus seulement un



fait, mais un désir. Une partie des individus ne désire plus se réconcilier. Ils revendiquent d'être non réconciliés et sont « certains » d'être du côté du juste.

Vous critiquez les réseaux sociaux, le règne des *haters* et certains excès des *cultural* et *subaltern studies*, et soulignez le danger des positions victimaires...

• **C.F.** Je défends ardemment la « querelle des historiens », soit ce grand débat intellectuel, historiographique, où les historiens, et le reste de la société, travaillent, raisonnent, produisent de la recherche et de la critique. Mais là, il ne s'agit pas de cela : il y a une volonté d'effacer, de réécrire l'Histoire, de censurer, de blâmer, d'imposer l'émotion comme seule vérité. On pratique des descentes punitives dans les théâtres pour empêcher telle pièce, on déboulonne les statues, on change les titres des œuvres, on empêche telle prise de parole, on harcèle sur les réseaux sociaux ce que l'on juge différent de ce que l'on croit. Le régime du droit est balayé, pour laisser émotions et colères envenimer l'espace public, et revendiquer de façon « antigonesque » le fait d'incarner le Juste. La nuance, le discernement, la complexité sont brocardés. Vous

êtes sommés de vous radicaliser, c'est blanc ou c'est noir. « Tu ne veux pas déboulonner cette statue ? C'est donc que tu es raciste et que tu légitimes l'esclavage. » L'injonction à la radicalisation, à la binarisation, est un signe traditionnel du ressentiment.

Peut-on soigner la démocratie comme on soigne un individu ?

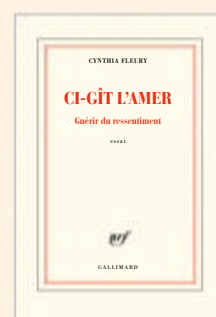
• **C.F.** Disons qu'il est possible d'utiliser la métaphore de la santé pour évoquer celle de la démocratie, au sens où la démocratie reste en bonne santé tant qu'elle tombe malade et s'en relève, autrement dit tant que les crises, les dissensus sont traversés, digérés, sublimés. Je crois que la question du « bon gouvernement » est moins importante que celle de savoir comment fabriquer, tous, des outils, institutionnels et non institutionnels, pour endiguer, canaliser la pulsion ressentimentiste des individus.

Quelle aide apporte le concept de « reconnaissance » d'Axel Honneth ? Et le travail de Frantz Fanon ?

• **C.F.** Axel Honneth est important, car il développe l'éthique de la reconnaissance : le fait que l'individu a besoin d'être reconnu, traité en tant que sujet, et que cette

reconnaissance ne doit pas être falsifiée, elle doit être symbolique mais aussi matérielle. Quant à Frantz Fanon, il dénonce, au-delà du mal colonial, la « colonisation de l'être », soit ce qui advient dans le cœur des colonisés, comme un nouveau piège qui se referme sur eux, parce qu'ils cèdent au ressentiment. Fanon est sur tous les fronts : psychiatre, il soigne tous les colonisés ; il lutte contre sa propre tentation ressentimentiste et entre en résistance contre le dominant colon ; il défend l'universel, le fait qu'il soit Homme et non pas Noir ou Blanc ; il déconstruit le réductionnisme que veut lui imposer le dominant. Pour lui, céder au ressentiment est une nouvelle victoire pour le colon. Fanon nous montre comment les « *damnés de la Terre* » ont accès à l'intégralité de l'Homme, sont l'Homme et sont l'Histoire.

**Propos recueillis
par Aurélie Marcireau**



**CI-GÎT L'AMER. GUÉRIR
DU RESENTIMENT,
CYNTHIA FLEURY,
336 P., GALLIMARD, 21 €**

CLAP DE FIN

Géopolitique, économie, société... Dans son ultime numéro, la célèbre revue *Le Débat*, éditée par Gallimard, balaie le chemin parcouru depuis sa création il y a quarante ans. Une somme remarquable.

Des ventes régulières (3 500 exemplaires), une situation financière équilibrée : rien n'annonçait la fermeture du *Débat*. Mais, face à la « crise de la curiosité à horizon encyclopédique », la « baisse du niveau culturel » et les nouvelles questions (biodiversité, spécisme, crises climatiques et sanitaires...) à mille lieues du triptyque histoire-politique-social sur lequel reposait la revue, son cofondateur Pierre Nora a choisi le sabotage. Au risque de donner une réponse tragique à la question du premier numéro, sorti en 1980 : « Que peuvent les intellectuels ? ».

Aujourd'hui, constate ce numéro axé sur les révolutions en tout genre qui ont émaillé ces quarante dernières années, la perspective d'un nouveau monde bipolaire s'esquisse, selon l'ambassadeur de France Gabriel Robi : « À l'ouest, l'Europe blottie contre les États-Unis et, à l'est, la Chine flanquée de la Russie. » Entre les deux, « un Moyen-Orient partagé entre l'Iran chiite et l'Arabie sunnite ». Mais la dynamique est du côté de la Chine, qui « s'ouvre et se déploie », quand les États-Unis « se replient et se raidissent ». De ce côté-ci de l'Atlantique, « les élites en sont encore à poursuivre leur rêve européen dans l'incompréhension grandissante des peuples ». La France « figure dans le camp des perdants », parce qu'elle s'est « laissé prendre [...] au mirage européen ». L'avenir se jouait dans le Nouveau Monde, pas au-delà des Alpes. Tout n'est pas écrit, tempère l'ex-directeur politique du Quai d'Orsay, à condition que la France et la Russie s'entendent sur « une Europe de Brest à Vladivostok ». Ultime résurgence de l'Europe des patries gaullienne ?



À Paris en mars 2019, lors de l'acte 18 des Gilets jaunes.



L'historien
Pierre Nora,
cofondateur du
Débat en 1980.

CAPITALISME CONTRACTUEL

La mondialisation s'est accompagnée de la libéralisation des économies et de l'ouverture des marchés. Le revers du « gonflement » du « capitalisme financier » a été « l'emprise d'une société de marché hors sol, dont les déséquilibres permanents peuvent provoquer à tout moment des crises économiques et sociales », met en garde le banquier Charles-Henri Filippi. Pour sortir de l'ornière, il faut remettre en question les deux certitudes du moment : le profit actionnarial comme référent unique et le travail comme simple marchandise. Alors, il sera temps de revenir au « capitalisme contractuel », démocratique et tempéré, esquissé après la guerre. Sur le plan politique, l'optimisme démocratique de la fin du xx^e siècle, sur fond de disqualification des totalitarismes et de coopération internationale, a cédé la place au populisme et à la démocratie d'opinion. Le constat est noir. L'historien Pierre Vermeren invite à ausculter les « jeunesses françaises ». Le risque, c'est que la « jeunesse mondialisée », les enfants des bourgeoisies, et la « jeunesse reléguée », les enfants de l'immigration, qui vivent en parallèle, renouent « avec la vieille passion française de la guerre civile ».

Il est impossible de résumer la trentaine de contributions signées Bruckner, d'Iribarne, Julliard, Krastev, Ory... Y sont abordés pêle-mêle la « techtonique » numérique, l'avenir de la laïcité, Houellebecq, l'état de la langue française, l'écologie... Avec la même volonté, comme au premier numéro, de « lutter sur deux fronts, contre la réduction médiatique et la spécialisation universitaire ».

Emmanuel Hecht



LE DÉBAT. 40 ANS,
N° 210, 280 P.,
GALLIMARD, 24 €

LES CLASSIQUES

LIRE

magazine littéraire

HORS-SÉRIE

LES DERNIERS SECRETS DE LA REINE DU CRIME

Agatha Christie

Sa vie, ses succès, sa disparition

Mort sur le Nil
le suspense réinventé

Hercule Poirot
le mal-aimé

Octobre-Novembre www.lire.fr 8,90 €

L 11910 24 F 8,90 € 10

LiRE
magazine
littéraire

AGATHA CHRISTIE

8,90 €

SEULEMENT
Frais de port
offerts

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

E-mail :

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.



**ÉRIC-EMMANUEL
SCHMITT**

de l'académie Goncourt

LES DEUX CERVEAUX DE L'ÉCRIVAIN

Existe-t-il une méthode universelle pour écrire ? L'Histoire prouve le contraire. Non seulement aucun auteur ne compose ses livres comme ses collègues, mais il réalise différemment ses divers livres. Chaque œuvre appelle des regards, des soins particuliers. En littérature ne circulent que des prototypes, pas des modèles produits à la chaîne – j'ai bien précisé « en littérature », car « dans l'édition » on raffole du roman industriel ajusté aux demandes d'un public.

Au sein de cette pluralité foisonnante, une distinction subsiste : celle de l'artiste et de l'artisan. Si tout écrivain exerce les deux rôles, il ne faut pas confondre l'artiste et l'artisan sous prétexte que la vie les réunit dans un corps.

L'artiste reçoit l'inspiration, l'artisan, la page. Le premier porte attention au sujet, le second à l'objet. Quand l'artiste ignore ce qu'il trouvera, l'artisan connaît ses outils. L'artiste s'enivre de liberté ; épris de maîtrise, l'artisan applique ses règles.

Chercheur, aventurier, fou peut-être, l'artiste entraperçoit une situation, des personnages, et voilà que son esprit se pénètre de cette intuition. Avancant en terre vierge, il expérimente, dévoile, écoute. Loin de détenir une idée précise ou préconçue de l'œuvre, il demeure disponible, surpris, ouvert, plastique. Puisque l'œuvre prend forme au fur et à mesure, il assiste à sa naissance en l'accompagnant.

Une fois l'enfant mis au monde, l'artiste confie le bébé à l'artisan, qui va le toiletter, l'emballer, le stimuler, l'hydrater, l'alimenter, le discipliner, l'instruire. L'artiste est l'accoucheuse, l'artisan la nourrice.

Au rebours de l'artiste, l'artisan n'improvise pas, il utilise des règles universelles qu'il n'a pas apprises

**SANS INSPIRATION,
LE TEXTE EXPIRE ;
SANS CORRECTIONS,
LE TEXTE SOUPIRE**

de lui-même mais de l'extérieur en étudiant les chefs-d'œuvre : nettoyer, corriger les faiblesses, renouveler le vocabulaire, unifier les images, affiner le hâtif, allonger le furtif, raccourcir l'itératif. L'artisan emploie un savoir-faire, tandis que l'artiste pratique un savoir-recevoir.

Inventer et perfectionner relèvent d'activités différentes, qui ne requièrent pas des qualités identiques – selon la science, elles mobilisent des zones distinctes du cerveau. Activités différentes, elles se montrent surtout divergentes, au point que leur mauvais usage conduit à l'impasse.

Conseil : séparer l'artiste et l'artisan

Je suggère donc d'opérer en deux temps : créer, puis fabriquer. Sinon, deux problèmes surviennent : l'artisan cramponné à l'artiste le leste et l'empêche de déployer ses ailes en prenant les plus beaux risques ; l'artiste débarrassé de l'artisan ne fournit que l'esquisse d'un ouvrage, un livre prometteur au lieu d'une promesse tenue.

L'homme crée en un seul geste. Il travaille en mille gestes. Sans inspiration, le texte expire ; sans corrections, le texte soupire. Respectez d'abord l'artiste en le libérant des inhibitions, des entraves, laissez-lui son élan, son feu, sa fièvre, ses vertiges. Respectez ensuite l'artisan qui laborieusement retranche les approximations et polit les pages durant des semaines.

Créer est singulier, peaufiner est académique. Leur confusion expose au danger. Ne mettez pas l'académique dans le créatif, ni le créatif dans l'académique. Si l'originalité et la conformité appartiennent à vos devoirs, accordez-les sans que l'une écrase l'autre : le génie propose, le travailleur dispose.

LA FABRIQUE DES MANUELS SCOLAIRES

L'équipe des « Passeurs de textes » nous raconte les grandes étapes de la conception de ces manuels de français, qui doivent transmettre la pensée des auteurs dans le respect des réformes ministérielles.



Les manuels des nouveaux programmes des classes de 2^{de} et 1^{re}, des éditions du Robert.

Entre 2018, année sans réforme, et 2019, première année des réformes du baccalauréat, la part des manuels scolaires est passée de 11,3 % à 14,6 % du marché global de l'édition. Ces chiffres fournis par le Syndicat national de l'édition (SNE) montrent le lien étroit entre manuels et programmes scolaires. Pour ce faire, les nouveaux programmes sont livrés, idéalement, un an avant la parution des manuels. Dans la pratique, le dernier agenda fut plus serré que prévu, se souvient le directeur des éditions Le Robert, Charles Bimbenet, puisque le programme a été publié à l'automne 2018, pour des ouvrages à paraître en avril 2019.

Des discussions ont lieu entre les éditeurs et le ministère, lequel donne oralement l'esprit de la réforme, avant de livrer le texte dans sa forme définitive. « *Le ministère cadre les périodes, les genres, et parfois même les auteurs à étudier* », explique Corinne Abensour, directrice de la collection « Passeurs de textes ». Pour rappel, l'esprit de la dernière réforme, en ce qui concerne l'enseignement du français, fut marqué par un retour en force de la grammaire.

RÉFLEXION ÉDITORIALE

Si les réformes orientent les programmes, cela n'empêche pas les éditeurs d'adopter des partis pris, qui peuvent concerner le dosage entre textes classiques et contemporains, la représentation de certaines catégories d'auteurs, la façon de découper les textes, de formuler les exercices... « *Tout ce qui fait qu'un manuel ne ressemble pas à un autre* », résume Charles Bimbenet. Des chapitres-tests sont ensuite soumis à des enseignants afin de comprendre leurs souhaits concernant l'évolution des manuels. Beaucoup de modifications en découlent. Enfin, à partir de ces éléments est élaboré un cahier des charges en fonction duquel se répartit le travail entre les auteurs-enseignants. Dans les cas des « Passeurs de textes », ils sont une vingtaine, agrégés ou non, exerçant dans tous types d'établissements. Surtout, « *ils connaissent bien le terrain* », explique Corinne Abensour.

DÉCOUPAGE DES TEXTES ET TRAVAIL DE RÉDACTION

Le travail d'écriture prend généralement deux ou trois mois. Les textes étudiés

doivent être découpés, appareillés d'une introduction et de questions – pour préparer à l'analyse du texte –, mais aussi enrichis d'éléments de contexte historique et littéraire, précise Élodie Pinel, enseignante médiéviste et auteure de la collection. Les morceaux choisis ne doivent pas excéder une vingtaine de lignes. Charles Bimbenet évoque la difficulté de ce découpage, sachant que le calibrage doit être conçu pour un élève qui pourrait avoir des difficultés de compréhension. L'enseignante Sarah Delale, spécialiste du Moyen Âge elle aussi, explique : « *On essaie de découper dans l'œuvre un moment prenant.* » Le manuel idéal doit « *donner de la matière au professeur, tout en lui laissant la liberté d'en faire ce qu'il veut. Il confère une matérialité à un programme qui reste conceptuel, en apportant par exemple des éléments de contexte historique pour recréer l'ambiance d'une époque.* »

Élodie Pinel se rappelle les conditions d'écriture particulièrement contraignantes des œuvres intégrales du bac de français, le programme ayant été communiqué en avril 2019, pour un imprimé début juin ! Dans ce cas précis, il a donc fallu revoir *in extremis* certaines pages, notamment celles consacrées aux exercices d'entraînement à la grammaire pour l'oral de français.

CORRECTION ET MISE EN FORME DU MANUEL

Le travail de correction et de relecture peut s'avérer long, raconte Corinne Abensour : « *À ce niveau, mon intervention consiste notamment à harmoniser, à simplifier.* » Se pose alors de nouveau la question de la représentativité des auteurs étudiés et la nécessité d'éviter de véhiculer d'éventuels stéréotypes à travers les personnages de fiction. « *Cela consiste à donner une place suffisante à la francophonie ou aux écritures féminines, par exemple, mais sans faire disparaître les incontournables.* » Un passage au crible qui n'est pas sans rappeler le travail des *sensitivity readers*.

Enfin, un « compositeur » met le texte en pages (il fait « *tomber* » l'ouvrage dans une maquette, explique Charles Bimbenet), et le choix des iconographies se fait dans le même temps. « *La maquette est pédagogique, ce qui rend la tâche plus compliquée que pour un éditeur de littérature : il faut beaucoup de couleurs, d'encadrés attractifs, faciles à aborder.* » Rendre invisible la complexité d'un tel travail, on s'en doute, est tout un art.

Simon Bentolila

« A MINIMA », C'EN EST TROP !



Olivier Véran,
le ministre
de la Santé, à
l'Assemblée
nationale.

je vous demanderai a minima de remettre votre masque quand vous criez. Pensez à votre groupe, ne créez pas un cluster dans l'Assemblée nationale. »

Mais la crise sanitaire que nous traversons aura fait que, de façon quasi virale,

CE TOUR EST LA COQUELUCHE DE TOUT CE QUI PAPOTE DANS LES MÉDIAS

on use aussi de l'expression pour signifier qu'une manifestation se trouve réduite à sa plus simple expression : « *Coronavirus et obsèques a minima* : "C'est épouvantable de dire adieu dans ces conditions" » (*Le Parisien*) ; « *Célébrations a minima à un an des JO de Tokyo, menacés par le virus* » (*Les Échos*). D'aucuns se montrent plus indulgents pour cette dérive-là, arguant que l'idée originelle n'est pas si loin : signaler que les choses se font petitement, c'est, plaident-ils, que l'on espère un prompt retour à la normale ! Mais, sous la Coupole, les deux emplois sont fustigés et renvoyés dos à dos. Même nos dictionnaires usuels, pourtant enclins à sacrifier leurs credo sur l'autel de la nouveauté, font la sourde oreille. Apparemment sans succès aucun, car, dans plus d'une bouche, on surprend désormais des *a maxima*. Il est vrai que qui peut le moins peut le plus !

Bruno Dewaele

Le snobisme ne se repaît pas seulement d'anglicismes, il sait aussi frapper à la porte du latin. La littérature ne se prive d'ailleurs pas de nous rappeler que le phénomène est vieux comme la langue : le valet de Dom Juan n'était pas, chez Molière, le dernier à se gargariser de *inter nos* destinés à épater la galerie. Quant à M. de Peyrehorade, ce m'as-tu-vu créé par un Mérimée qui, Dieu merci, n'a pas écrit que sa dictée, il avait coutume de saupoudrer ses cours d'archéologie de locutions latines du plus bel effet. Rassurez-vous, notre époque ne donne pas sa part aux chiens.

En témoigne la place qu'a prise depuis quelque dix ans le tour *a minima*, coqueluche de tout ce qui papote dans les médias. La covid 19 semble même avoir accéléré le processus.

À l'origine, rien ne semblait prédisposer cette expression à s'aventurer hors de son pré carré juridique. Faire appel *a minima*, en réalité *a minima poena ad maiorem* (« à partir de la plus petite peine vers la plus grande »), c'était réclamer une aggravation de la sentence, parce que le délit le valait bien.

À quel moment est-il apparu que cette formule méritait mieux que sa signification étriquée, comprise aux seuls abords des prétoires ? Pas facile de retrouver le patient zéro ! Gageons pourtant qu'aura joué la perspective d'épingler à son tableau de chasse personnel un tour autrement dépayçant que le trivial « au moins » et le par trop francisé « au minimum » !

Voilà pourquoi on a entendu Olivier Véran, ministre de la Santé, déclarer au Palais-Bourbon : « *Messieurs les députés,*

À LIRE LE FRANÇAIS PAR LA BULLE

Ce qui frappe d'emblée, c'est le ton, très libre, pour ne pas dire gentiment iconoclaste, des deux auteurs. Jamais la langue française n'avait été racontée – ne s'était racontée – avec autant d'humour et d'autodérision. Fins lettrés l'un et l'autre, Julien Soulié et

son acolyte M. la Mine en connaissent un rayon sur le sujet, mais ils se débrouillent, celui-ci par le trait, celui-là par le verbe, pour que ce rayon nous éblouisse sans jamais nous aveugler. Leur ouvrage commun est un festival de jeux de mots, de pastiches, de clins d'œil culturels, qui répond aux questions avant même qu'on ait eu le temps de les poser. Saviez-vous jusqu'ici que le mot *miniature* n'avait rien à voir avec ce *mini* qui l'inaugure ? que le *pedigree* d'outre-Manche devait tout à l'ancien français *pié de grue* ? que le fameux *Tu quoque, mi fili* ! n'était pas sorti

tel quel de la bouche de César ? Aussi bien, vous l'apprendrez grâce à ce livre qui, de surcroît, vous vengera des affres dans lesquelles vous plongeait depuis toujours ce damné français. Mais le plus fort, c'est que vous l'en aimerez davantage...

B.D.



**ET CETERA, ET CETERA.
LA LANGUE FRANÇAISE
SE RACONTE,
JULIEN SOULIÉ
ET M. LA MINE,
144 P., FIRST, 18,95 €**

LE VOCABLE DU MOIS

CIVILITÉ

O n y aura beaucoup fait appel ces derniers mois, ne fût-ce que pour inciter chacun d'entre nous à protéger son prochain en portant un masque ! Sans préjuger du fond, car c'est peu dire que la chose a fait débat, voilà du moins une acception du mot qui ne donne lieu à aucune contestation. Quand, par les temps et virus qui courent, ladite *civilité* se ferait de plus en plus damer le pion par l'omniprésent « esprit citoyen », elle est toujours dans son rôle quand elle s'applique à l'« *observation des convenances, des bonnes manières en usage dans un groupe social* » (Petit Robert). Certes, le mot, dans ce sens, a vieilli : la « formule de civilité » s'est depuis longtemps effacée devant sa cadette dite « de politesse », et l'on présente moins volontiers, aujourd'hui, « ses civilités » que « ses salutations ». Était-ce une raison valable pour trouver à l'intéressée un emploi auquel, par nature comme par vocation, elle n'était guère éligible (autre tic de l'époque) ? Nous voulons parler de cette rubrique administrative où l'on se voit sommé de mentionner son sexe. L'Académie nous rappelle, jusques et y compris dans l'intégrale *Dire, ne pas dire* que nous évoquons le mois dernier, que notre substantif « *n'est en aucun cas synonyme de la locution état civil et ne peut pas non plus se substituer à titre ou à qualité* ». Voilà sans doute pourquoi, chaque fois qu'on l'interrogeait sur sa civilité, votre serviteur brûlait d'envie de répondre... « grande » !

B. D.



QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

« RÉSIDANT » OU « RÉSIDENT » ?

D epuis des lustres, il règne sur le sujet un flou qui n'a rien d'artistique. C'est qu'il fut longtemps considéré comme de bon ton, par plus d'un ouvrage traitant des difficultés de la langue française, de distinguer entre le fonctionnaire en poste à l'étranger (le *résident général* au Maroc, par exemple) et le locataire lambda de l'immeuble du coin (*résidant*). Une distinction sémantique qui heurtait de plein fouet la logique grammaticale voulant faire de *résident* un nom et de *résidant* un adjectif. C'est aujourd'hui la position de l'Académie, selon laquelle le *résident* n'est plus seulement la personne durablement établie dans un pays qui n'est pas le sien, mais aussi l'occupant d'un foyer ou d'une maison de retraite. La graphie *résidant*, elle, n'aurait plus cours qu'en tant qu'adjectif. Las ! nos dictionnaires usuels se montrent frileux à l'heure de franchir ce pas salvateur, Larousse voyant toujours dans la « *personne qui habite un lieu déterminé* » un *résident*... ou un *résidant*, Robert cautionnant dans un même élan « *résidents d'une cité universitaire* » et « *résidants d'une maison de retraite* ». Bref, les usagers du français ne savent toujours pas, en la matière, où ils... habitent !

B. D.

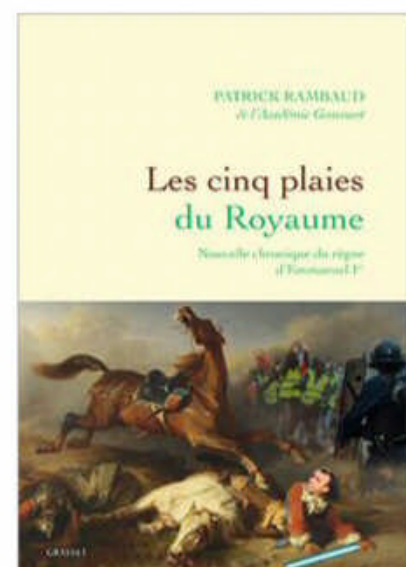
LE MOT PRÉFÉRÉ DE...

PATRICK RAMBAUD*

POLITESSE

« J 'aime bien la “politesse”, car c'est un mot suranné, qu'on n'emploie plus forcément beaucoup et qui, pourtant, vous facilite la vie. Voilà ce que je pourrais vous dire spontanément. Au quotidien, d'ailleurs, j'essaie d'être poli, et j'ai l'impression que cette attitude se perd autour de moi. Je ne sais même pas si le mot “politesse” se trouve dans mes livres, mais ça n'est pas exclu ! Au-delà de son usage, ce mot est d'autant plus désuet qu'on ne le retrouve guère dans des expressions ou formules – à part peut-être, et cela ne manque pas d'ironie, dans “formule de politesse”. En revanche, il y a des verbes que je déteste, comme “acter” ou “impacter”. Ils ne veulent rien dire mais remplacent quarante autres verbes qui, eux, signifient quelque chose et risquent de disparaître. La nuance devient impossible, et le sens se perd à cause de tous ces termes idiots ! »

Propos recueillis par Baptiste Liger



*À paraître : **Les Cinq Plaies du royaume. Nouvelle chronique du règne d'Emmanuel I^{er}** (Grasset).



UNE BONNE CORRECTION

Vous avez probablement lu cet extrait du roman *Héritage*, de Miguel Bonnefoy, dans le livret qui accompagnait le numéro d'été de *Lire*. Las ! depuis lors, neuf coquilles s'y sont glissées. Les repérerez-vous ?

« Né à Lons-le-Saunier, sur les côteaux du Jura, il tenait un vignoble de six hectares

quand la maladie du phylloxéra apparut, sécha ses cèpes et le poussa à la faillite. Il ne lui resta en quelques mois, après quatre générations de vignerons, en contre-bas des versants, que des racines mortes dans des vergers de pommiers et des plantes sauvages desquels il tirait une absinthe triste. Il quitta ce pays de calcaire et de céréales, de maurilles et de noix, pour s'embarquer dans un navire en fer qui partait du Hâvre en direction de la Californie. Le canal de Panama n'étant pas encore ouvert, il dut faire le tour par le sud de l'Amérique et voyagea pendant quarante jours, à bord d'un caphornier, où deux cents hommes, entassés dans des soutes remplies de cages à oiseaux, jouaient des fanfares si bruyantes qu'il fût incapable de fermer l'oeil jusqu'aux côtes de la Patagonie. »

LE MOT MYSTÈRE

À nombre d'entre vous, il suffit de parler de mon œil pour que vous mettiez aussitôt le doigt dans le vôtre, et jusqu'au coude ! Voilà qui, sans que j'aie besoin de vous... souffler, devrait vous permettre de deviner ce que je suis.

FAITES BONNE FIGURE !

Chacun des quatre vers qui suivent illustre une figure de style. Serez-vous dire laquelle, parmi celles qui vous sont proposées ? Et, accessoirement, rendre chaque vers à son auteur ?

- A. Et rose elle a vécu ce que vivent les roses...**

B. Les moissonneurs posant leurs faucilles lassées...

C. Et ravir par les champs d'une fuite hautaine...

D. Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
- 1. chiasme**

2. épanadiplose

3. hypallage

4. oxymore

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

A2 (François de Malherbe) : l'épanadiplose consiste ici à répéter le même mot (*rose*) au début du premier hémistiche et à la fin du second ; **B3** (Victor Hugo) : proche de la métonymie, l'hypallage fait que la lassitude est attribuée aux faucilles plutôt qu'à ceux qui les manient ; **C4** (Joaquim du Bellay) : l'adjectif *hautain* ne convient pas, en principe, à une fuite traditionnellement présentée comme penaud ; **D1** (Jean Racine) : les quatre derniers mots sont disposés de façon que l'on trouve au milieu les jours, aux extrémités les verbes.

FAITES BONNE FIGURE !

Il s'agissait du **cyclone**. En effet, on pense généralement qu'être dans l'œil du cyclone nous expose aux pires catastrophes alors qu'au contraire l'œil constitue la seule zone où l'on est en sécurité, à l'abri de la tempête qu'il provoque ! Un exemple, parmi beaucoup d'autres, d'expression régulièrement prise à contresens...

LE MOT MYSTÈRE

Coteaux (pas d'accent circonflexe, à la différence des côtes de la Patagonie, quelques lignes plus bas) – **ceps** (il ne s'agissait pas, en l'occurrence, de champignons) – **en contrebas** (jamais de trait d'union, au contraire de *contre-haut*) – **desquelles** (le relatif composé doit ici s'accorder avec le seul féminin pluriel *plantes*) – **morilles** – du **Havre** (pas plus d'accent circonflexe que dans le nom commun) – **cap-hornier** – qu'il fut (la corrélation de conséquence *si... que* entraîne l'indicatif, et non le subjonctif) – l'œil (on prendra soin de lier les deux premières voyelles).

UNE BONNE CORRECTION

13	E	C	H	A	S	S	E	S
12	U	R	E	T	R	E		T
11	Q	U	E	S	T	I	O	N
10	A	T		A		R	U	E
9	I		I	B	I	D	E	M
8	D	R	U		S		D	E
7	R	U		S	K	A		I
6	A	E	D	E		S	A	C
5	C	L		T	A	R	I	N
4	I	L	E	O	N		L	E
3	N	I		G		M	E	C
2	O	A	S	I	S		M	I
1	T	R	I	B	U	N	A	L
1	2	3	4	5	6	7	8	

Des anagrammes et des livres

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».



« Avait-il toujours été
un usurpateur de haut vol,
un imposteur génial,
un escroc magnifique ? »

La Couverture
Voleur, acteur
Marine Baron, Bolland, 2020

Langue de Molière
Le génie de l'amour
Jacques Perry-Salkow et Laurence
Castelain, *Anagrammes*
dans *le boudoir*, Actes Sud, 2020



La Faute d'Épiméthée
Et épithalame de feu
Bernard Stiegler, *La Technique et le*
Temps, Galilée, 1994



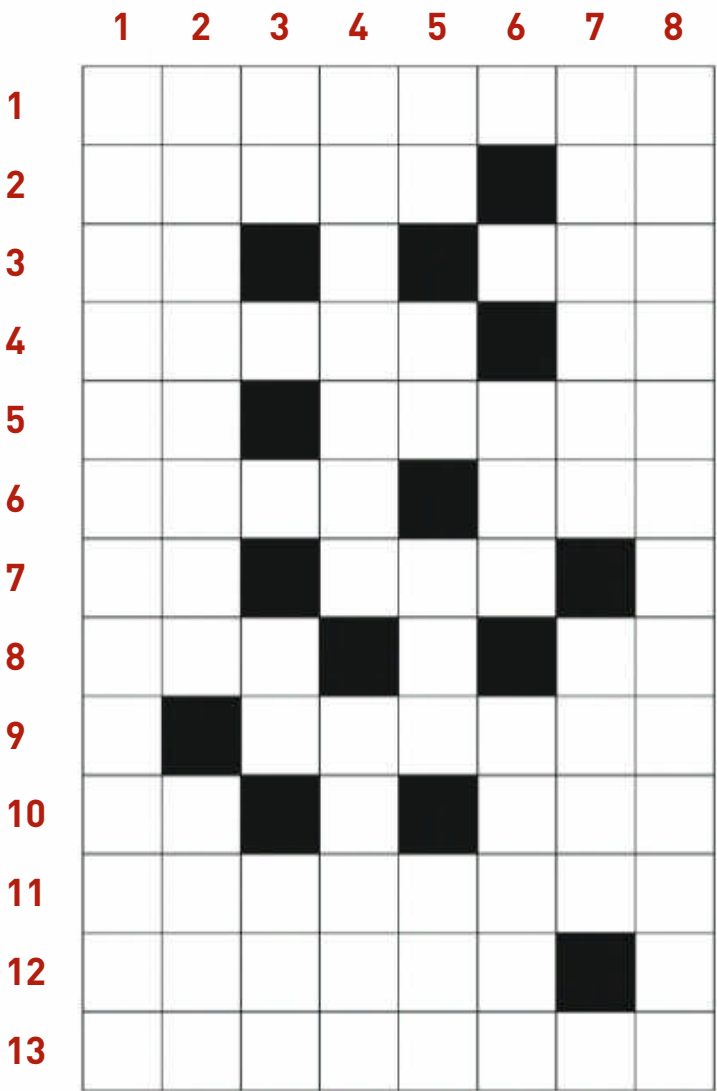
Liv Maria
Avril, mai
Julia Kerninon, L'Iconoclaste, 2020

UN LIVRE PEUT EN
CACHER UN AUTRE...

Les Bonnes
(Jean Genet, Belin, 2010)
est l'anagramme de
Le Bon Sens
(Michel Bernard, La Table
ronde, 2020)

Jacques Perry-Salkow

Les mots croisés



Horizontalement

1. Statue dans un palais ou dans une cour. **2.** Un havre en pleine terre. Note. **3.** Conjonction. Type. **4.** Est connu pour ses circonvolutions. Est collé dos au mur. **5.** Symbole d'un halogène. Tout le monde en a un, y compris Tony Blair. **6.** Tel Homère. Réserve de tours. **7.** Onde courte. Genre musical. **8.** Dense. Jeté par jeu. **9.** Au même endroit. **10.** Est phonétiquement sourd aux prières. Non avenue. **11.** Torture de degré très variable. **12.** Conduit de vidange. **13.** Jambes de bois.

Verticalement

1. Redonne du cœur à l'ouvrage. **2.** Gouailleur. Symbole de force. **3.** Cité en Côte-d'Or. Gangster de théâtre. La moitié de Thésée. **4.** Atteintes par le démon de piété. Ça suffit ! **5.** Pratiques. Confirme une volonté. Grecque. Quartiers de Tours. **6.** Une prestation sociale. Un désir perturbé. **7.** Précédait Earhart. De bas en haut, courant alternatif. **8.** Actions pour remercier.

Jean-Pierre Colignon

PARLEZ-VOUS « FRANBANAIS » ?

Depuis le début de la crise consécutive à l'explosion survenue à Beyrouth en août, les Libanais sont nombreux à témoigner en français dans les médias, rappelant leur relation particulière avec la langue de Molière. État des lieux.

« **U**ne nation perd son âme. » En 2018, un article de *L'Orient-Le Jour*, quotidien francophone de Beyrouth, désignait par ces mots dramatiques la perte de vitesse du français au Liban, au profit de l'anglais. Son auteur fustigeait l'inaction des élites francophones du pays. Or, affirmait-il, « *la francophonie est un esprit, une façon d'être, un élément fondamental de la spécificité du Liban* ». La menace est-elle réelle ?

Certes, déplore *L'Orient-Le Jour*, le « *tink you* » remplace de plus en plus souvent le « *mercé* » dans les quartiers populaires de la capitale. Et, de la maternelle au secondaire, l'anglais gagne du terrain comme langue étrangère choisie dans les écoles publiques. Mais le français est compris et parlé par plus de la moitié de la population. Mieux, le Liban est le pays qui compte le plus d'élèves francophones inscrits dans le réseau scolaire agréé par la France (ils sont 60 000). Si le sujet passionne et divise les foules, c'est qu'il est indémêlable de l'histoire passionnée des relations franco-libanaises.

DÉJÀ PRÉSENT SOUS LA DOMINATION OTTOMANE

Ces liens ne seraient pas nés, comme le raconte la légende, au temps des Croisades, avec la fameuse lettre de Saint Louis « à l'émir des maronites du mont Liban ». Déjà présent sous la domination ottomane, où il est diffusé par les missionnaires chrétiens majoritairement français et fait figure de langue de la modernité, le français gagne du terrain en 1845 avec la constitution d'une alliance politique entre l'élite maronite et la droite catholique française, puis en 1920, quand le Liban est placé sous mandat français. En 1943, l'indépendance accentue une représentation communautaire du pays avec les musulmans d'un côté, notamment sunnites, et les chrétiens de l'autre, surtout maronites. Les deux groupes peinent à se mettre d'accord sur un pacte national. Comme le soulignait Mona Makki dans le numéro que la revue *Hérodote* consacrait en 2007 à la « Géopolitique de la langue



Rafic Hariri et Jacques Chirac, alors Premier ministre libanais et président de la République française, au Sommet de la francophonie organisé à Beyrouth en 2002.

française », celle-ci est alors instrumentalisée : pour les nationalistes arabes, elle serait l'outil d'un pouvoir néocolonialiste tourné vers l'Occident ; pour les élites politiques chrétiennes, elle est la langue de la spécificité culturelle des Libanais ainsi que de la France, mère patrie protectrice des chrétiens libanais.

Ces deux visions caricaturales masquent la vraie particularité du Liban : la coexistence de l'arabe, langue maternelle de 95 % de la population, et du français. Ce bilinguisme appelé « franbanais », s'il est peu répandu dans les zones rurales, dépasse désormais les clivages confessionnels et sociaux. Ainsi que le souligne l'historien Henry Laurens dans un entretien accordé au *Monde* en août dernier, l'amitié entre Rafic Hariri et Jacques Chirac dans les années 1990-2000 a rallié les sunnites à l'influence

française. Et les musulmans, notamment chiites, émigrés après l'indépendance en Afrique de l'Ouest francophone, ont largement contribué au rayonnement du Liban au sein de l'Organisation internationale de la francophonie. Le Liban fut d'ailleurs, en 2002, le premier pays arabe à accueillir un Sommet de la francophonie.

Aujourd'hui, nombreux sont les étudiants libanais à opter pour le bilinguisme arabe-français, conscients que la maîtrise de la langue de Molière les démarque dans la région de leurs camarades syriens ou irakiens, majoritairement anglophones. Ainsi, la plupart des Libanais vivent aujourd'hui dans un trilinguisme heureux, et il n'est pas rare d'entendre dans les rues de Beyrouth une phrase commencée en arabe, poursuivie en anglais et conclue en français.

Gladys Marivat

PHILIPPE
DELERM

CHANGER LES MOTS

Le Covid a-t-il le pouvoir de changer les mots ? Il a, comme une métaphore de sa capacité à se transformer lui-même, celui de se faire nommer coronavirus, virus couronné par une instance maléfique, puis de préférer Covid, et ce *vide* est plus angoissant encore ; l'adversaire est partout, partout dans le vide contre lequel nous avons le seul recours dérisoire de nous avancer masqués.

Masque. Le mot est là, depuis des mois. On a tout dit de lui, par lui, qu'il ne servait à rien puis qu'il devait servir à tout, et en tout cas à plus que rien. Notre rapport avec le port du masque a d'abord consisté dans la difficulté à s'en procurer, dans la terrifiante indignation de savoir que les soignants confrontés aux malades n'en disposaient pas toujours, et loin de là. Puis il est devenu acteur majeur de la comédie sociale, dans le processus du déconfinement. Supprimer l'expression de la bouche donne davantage de poids au regard. Ils ont été moqueurs parfois de la part des non-masqués à l'égard des masqués, et puis de moins en moins moqueurs, et cela n'est pas très rassurant. Mais, si la geste humaine autour du masque a pris en quelques mois de nouveaux visages, le mot lui-même n'en est pas bouleversé. Il a en lui trop de connotations, trop d'histoire pour changer d'essence. Il garde ce mélange en lui d'ombre médiévale sur fond de peste et de choléra, et de casuistique amoureuse carnavalesque vénitienne et casanovesque – l'érotisme et la mort en restent fiancés.

Il n'en va pas de même avec *confinement*, *confiner*, *confiné*. Les politiques n'ont pas l'apanage du langage.

SUPPRIMER L'EXPRESSION DE LA BOUCHE DONNE DAVANTAGE DE POIDS AU REGARD

Mais, au début de la pandémie – quel mot, aussi ! qui suspend sa menace au-dessus du globe entier –, un élu a délivré ce paradoxe : « *C'est par le confinement que les hommes montreront leur générosité.* » Ah, là ça changeait tout. *Confiné* était toujours utilisé en lien avec *étroit*, *petit*, *frileux*, *égoïste*. Et voilà qu'il prenait tout à coup une expansion oxygénée contre-nature. Ou pas.

Le confinement se surprenait lui-même à devenir un art de vivre.

Nous eûmes bientôt les moralistes du confinement – quel que soit le domaine, c'est dans la nature des humains de trouver matière à affirmer une supériorité sur leurs petits semblables. Heureusement, il y eut aussi des sages authentiques, des confinés grands voyageurs de la vie, comme l'ami Gilles Vigneault, éternel en humanité, et dont j'eus tant de bonheur à entendre la voix si proche venue d'outre-Atlantique, avec en prime un humour merveilleux : « *C'est bien aussi, le confinement. On prend du recul, on apprend à vivre avec le silence. On s'entraîne.* »

Confiné n'est plus tout à fait *borné*, *limité*, *exsangue*. Ça n'est déjà pas mal. Mais, du coup, *déconfiné*, *déconfinement* n'ont pas muté en explosion primaire. L'ambiguïté a chassé l'étroitesse. S'agit-il un peu des autres ou simplement de soi quand on ajoute l'adjectif *confiné* à des mots qui ne recevaient jamais ce compagnonnage ? Le Robert historique nous dit que, pendant des siècles, *confiner* a été voué surtout à un sens pénal. Et si nous nous servions du Covid pour abolir quelques prisons et pour changer les mots ?

INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Maylis Adhémard	<i>Bénie soit Sixtine</i>	Julliard	82	★★★★☆
Julian Barnes	<i>L'Homme en rouge</i>	Mercure de France	86	★★★★☆
Pascal Bruckner	<i>Un coupable presque parfait</i>	Grasset	61	★★★★☆
Julia Cagé	<i>Libres et égaux en voix</i>	Fayard	106	★★★★☆
Andrea Campanella et Anthony Mazza	<i>Les Intrépides</i>	Ici même	97	★★★★☆
David L. Carlson et Landis Blair	<i>L'Accident de chasse</i>	Sonatine	97	★★★★☆
André Comte-Sponville	<i>Dictionnaire amoureux de Montaigne</i>	Plon	108	☆☆☆☆☆
Patrick deWitt	<i>French Exit</i>	Actes Sud	88	★★★★☆
Pascal Dibie	<i>Ethnologie du bureau</i>	Métailié	107	★★★★☆
Philip K. Dick	<i>Nouvelles complètes</i>	Gallimard/Quarto	102	★★★★★
Andrea Donaera	<i>Je suis la bête</i>	Cambourakis	86	★★★★☆
Pierre Ducrozet	<i>Le Grand Vertige</i>	Actes Sud	81	★★★★☆
Mathias Énard	<i>Le Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs</i>	Actes Sud	78	★★★★★
Gaël Faye et Hippolyte	<i>L'Ennui des après-midi sans fin</i>	Les Arènes	96	★★★★☆
Fernando A. Flores	<i>Les Larmes du cochontruffe</i>	Gallimard/La Noire	95	★★★★☆
Laurent Gaudé	<i>Paris, mille vies</i>	Actes Sud	81	★★★☆☆
Arnon Grunberg	<i>Taches de naissance</i>	Héloïse d'Ormesson	88	★★★☆☆
Nicolas Hulot et Frédéric Lenoir	<i>D'un monde à l'autre</i>	Fayard	108	★★☆☆☆
Guillaume Jacquemont	<i>La Science des rêves</i>	Flammarion	110	★★★★☆
Oriane Jeancourt Galignani	<i>La Femme-écrevisse</i>	Grasset	82	★★★★☆
Christian Jolibois et Christian Heinrich	<i>Les P'tites Poules et la Rivière qui cocotte (t. 18)</i>	PKJ	96	★★★★☆
Ersin Karabulut	<i>Jusqu'ici tout allait bien...</i>	Fluide Glacial	97	★★★★☆
Patrick Radden Keefe	<i>Ne dis rien. Meurtre et mémoire en Irlande du Nord</i>	Belfond	105	★★★★☆
Étienne Klein	<i>Tout n'est pas relatif</i>	Flammarion/Champs	110	★★★☆☆
David Le Bailly	<i>L'Autre Rimbaud</i>	L'Iconoclaste	59	★★★★☆
Jean-Jacques Lefrère	<i>Arthur Rimbaud. Biographie</i>	Robert Laffont/Bouquins	45	★★★★★
Jacques Lemarchand	<i>Journal 1954-1960</i>	Claire Paulhan	103	★★★★☆
Hugo Lindenberg	<i>Un jour ce sera vide</i>	Christian Bourgois	82	★★★★☆
Gilles Marchand	<i>Requiem pour une apache</i>	Aux forges de Vulcain	79	★★★★☆
Stephen Markley	<i>Ohio</i>	Albin Michel	85	★★★★☆
Hisaki Matsuura	<i>Le Calligraphe</i>	Rivages/Noir	95	★★★★☆
Hervé Mazurel	<i>Kaspar l'obscur ou l'enfant de la nuit</i>	La Découverte	108	★★★★☆
Jonathan Metzl	<i>Étouffer la révolte</i>	Autrement	109	★★★★☆
Lucy Maud Montgomery	<i>Anne de Green Gables</i>	Monsieur Toussaint Louverture	96	★★★★★
Otessa Moshfegh	<i>Nostalgie d'un autre monde</i>	Fayard	84	★★★★★
Joyce Carol Oates	<i>Ma vie de cafard</i>	Philippe Rey	87	★★★☆☆
Laurent Petitmangin	<i>Ce qu'il faut de nuit</i>	La Manufacture de livres	82	★★★★☆
Éric Pincas	<i>La Préhistoire. Vérités et légendes</i>	Perrin	107	★★★★☆
Krzysztof Pomian	<i>Le Musée, une histoire mondiale</i>	Gallimard	107	★★★★☆
Laura Pugno	<i>Sirènes</i>	Inculte	86	★★★★☆
Pascal Quignard	<i>L'Homme aux trois lettres</i>	Grasset	30	★★★★☆
Gwenaële Robert	<i>Never Mind</i>	Robert Laffont	83	★★★★☆
Robin Robertson	<i>Walker</i>	L'Olivier	87	★★★★☆
Gisèle Sapiro	<i>Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?</i>	Seuil	104	★★★★☆
Rivers Solomon	<i>Les Abysses</i>	Aux forges de Vulcain	89	★★★★★
Gayatri Chakravorty Spivak	<i>Les subalternes peuvent-elles parler ?</i>	Amsterdam	110	★★★★☆
Jean Teulé	<i>Crénom, Baudelaire !</i>	Mialet-Barrault	83	★★★☆☆
Olga Tokarczuk	<i>Histoires bizarroïdes</i>	Noir sur blanc	94	★★★★☆
Camille de Toledo	<i>Thésée, sa vie nouvelle</i>	Verdier	80	★★★★☆
Hélène Veyssier	<i>Comme une ombre portée</i>	Arléa	82	★★★★☆
Benjamin Whitmer	<i>Les Dynamiteurs</i>	Gallmeister	95	★★★★☆

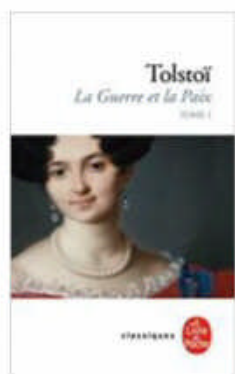
UNE AVENTURE HUMAINE FACE À L'ADVERSITÉ



DÈS
LE 30 SEPTEMBRE
EN LIBRAIRIE

Santiago H. Amigorena

À L'HEURE OÙ SORT AU CINÉMA *LAST WORDS*, ADAPTATION DE SON ROMAN *MES DERNIERS MOTS*, RÉÉDITÉ CES JOURS-CI EN POCHE, CE SCÉNARISTE CHEVRONNÉ, ÉGALEMENT AUTEUR D'UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE PASSIONNANTE, REVIENT POUR NOUS SUR QUELQUES LIVRES QUI ONT COMPTÉ DANS SON PARCOURS.



LE CLASSIQUE QUI VOUS EST TOUJOURS TOMBÉ DES MAINS ?

« *Guerre et Paix*.

Il y en a d'autres, bien sûr, mais ce roman de **Tolstoï** est le seul qui, à l'inverse de tant d'œuvres grecques ou latines, ou de tant de

romans français du XIX^e siècle, m'est tombé des mains deux ou trois fois, et que je ne songe même plus à reprendre. »



L'AUTEUR DONT VOUS AVEZ DÉVORÉ PASSIONNÉMENT TOUTE L'ŒUVRE ?

« J'ai dévoré avec passion presque toute l'œuvre de plusieurs écrivains, comme Dostoïevski, Shakespeare, Dante

ou Louis-René des Forêts. Mais ce que j'ai dévoré non seulement avec passion mais aussi avec dévotion, ce ne sont pas des œuvres mais des livres : *La Recherche*, *L'Homme sans qualités*, *l'Ulysse* de **Joyce**. En outre, je n'ai jamais lu *Jean Santeuil* ou *Les Désarrois de l'élève Törless*, et je n'ai pas fini *Finnegans Wake*. Mais je n'ai jamais souffert de n'avoir pas eu cette curiosité : je suis, avec la lecture, la caricature de ce qu'on appelle un "amateur". Jamais je n'essaie d'épuiser le plaisir comme le ferait un professionnel. Je butine, je papillonne. »



VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?

« Entre 7 et 9 ans, perché sur un arbre à Montevideo, en Uruguay où nous vivions alors, j'ai beaucoup lu Enid Blyton. Mais c'est

un souvenir grêle, où les feuilles du livre se mêlent aux feuilles de l'arbre. Ce souvenir est suivi d'un autre souvenir, tout aussi fragile mais plus mémorable à la fois : celui d'avoir reçu en cadeau, pour mes 10 ans, *Le Rapport de Brodie* de **Borges** – dont les nouvelles, surtout celle qui donne son titre au recueil, ne pouvaient qu'être incompréhensibles à mes yeux enfantins. »

VOS BANDES DESSINÉES FAVORITES ?

« Comme je suis né à Buenos Aires au début des années 1960, j'ai grandi autant avec *Astérix* qu'avec *Mafalda* de **Quino**. Puis j'ai aimé tout ce que les années 1970 ont produit, grâce à la bande dessinée, d'irrévérencieux. Mais un seul auteur, Hugo Pratt, a laissé en moi de grands souvenirs de lecture, étrangement semblables à ceux que laissent les représentations de théâtre lorsqu'elles sont exceptionnelles : le désir de partir avec les acteurs de la troupe, la furieuse envie d'aller vivre dans le monde qu'ils nous ont fait découvrir. »



LES LIVRES QUE VOUS AIMERIEZ PORTER À L'ÉCRAN ?

« Des livres que je n'aime pas. Des livres qu'en lisant je trouve insuffisants : bons à devenir des films, pas à être publiés. Et aussi, je l'avoue, malgré ma paresse, j'ai songé à une adaptation de *La Recherche* de **Proust**, en six saisons de dix épisodes chacune, dont le ton s'inspirerait des *Mystères de Lisbonne* de Raoul Ruiz. »



Propos recueillis par Baptiste Liger

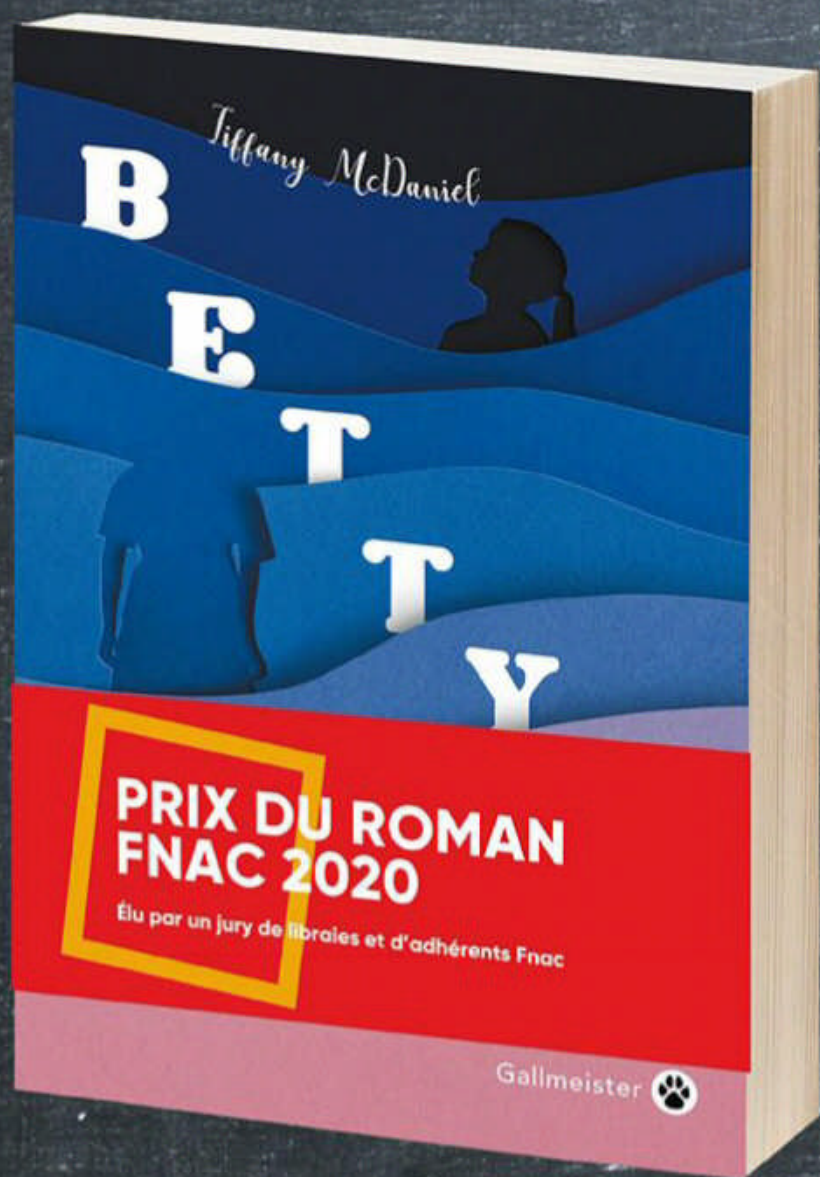


MES DERNIERS MOTS, SANTIAGO H. AMIGORENA, P.O.L./
#FORMATPOCHE,
208 P., 9,50 €

LAST WORDS, JONATHAN NOSSITER,
EN SALLES
LE 21 OCTOBRE.
(VOIR AUSSI PAGE 23)

PRIX DU ROMAN FNAC 2020

TIFFANY McDANIEL
BETTY



“ Le destin entre poésie et
nostalgie de Betty Carpenter,
née d'une mère blanche
et d'un père cherokee.
Un livre troublant et envoûtant.
Sébastien, Fnac Parly 2

↳ Élu par un jury de 400 libraires
et 400 adhérents Fnac



mgen[★]

GROUPE **vyv**

MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.

**J'AI
CHOISI
MGEN**

MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE

Martin Fourcade et 4 millions de personnes ont choisi MGEN pour ses valeurs solidaires, son authenticité mutualiste, l'accès aux soins de qualité et sa conception innovante de la protection qui intègre la prévoyance.

www.antigelagency - août 2020 - © Hervé THOUROUDE - Ce document est non contractuel

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Fila, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.